O vitæ Philoſophia dux! O virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum! Quid non modo nos, ſed omnino vita hominum, ſine te eſſe potuiſſet? Tu Urbes peperiſti. Tu diſſipatos homines in Societatem vitæ convocaſti. Tu eos inter ſe primo domiciliis, deinde conjugiis, tum litterarum, & vocum communione junxiſti. Tu inventrix legum, Tu magiſtra morum, & diſciplinæ fuiſti. Ad Te confugimus, a Te opem petimus. Tibi nos, ut antea magnâ ex parte, ſic nunc penitus totoſque tradimus. EST AUTEM UNUS DIES, EX PRÆCEPTIS TUIS ACTUS, PECCANTI IMMORTALITATI ANTEPONENDUS. Cujus igitur potius opibus utamur, quam tuis; quæ & VITÆ TRANQUILLITATEM largita nobis es, & TERROREM MORTIS ſuſtuliſti?

Tuſculan. Queſt. L. 5.

Divine Philoſophie, Maitreſſe reſpectable, Guide fidelle de nos pas, dans touts les moments de nôtre vie! Aimable Sageſſe, qui nous ſollicitez continuellement à l'acquiſition de toutes les vertus, & qui nous preſervez de touts les vices! Que ſerions nous, helas! nous qui voïons la Republique dans le plus eminent peril: C'eſt trop peu dire; que ſeroit le Genre humain, ſans vous? Il etoit diſperſé: vous l'avez raſſemblé dans les Villes. Quelle autre que vous, lui fit ſentir la douçeur de ces liens tendres, par leſquels aujourdhui nous y vivons enchaînés de toutes les manieres les uns aux autres; & ſçut donner à la Societé raiſonnable mille agreements; par l'introduction d'un commerce mutuel de language, & de politeſſe, par l'etabliſſement des Arts, & des Sçiences? D'où nous ſont venues les Loix, auguſtes guardiennes de touts nos biens, que de vos pures ſuggeſtions? N'eſt-ce pas auprès de vous qu'on puiſe à ſouhait ces lumieres, egalement capables de conſoler, & de conduire; à vôtre ecole qu'on s'affectionne aux bonnes mœurs? Nous nous rejettons par conſequent avec ardeur entre vos bras. De vous nous attendons generalement touts les ſecours, & touts les remedes. Le mouvement des affaires nous deroboit autrefois en partie à vous. Preſentement, incapables d'y remettre l'ordre, & de ſoutenir de près auſſi la vue des maux terribles, qui nous menacent; nous nous livrons à vous ſans partage, & ſans reſerve. De tout temps nous avons penſé, qu'UN SEUL JOUR, OU L'ON AURA VECU DANS UNE EXACTE OBEISSANCE A VOS PRECEPTES, DONNE A L'AME UNE PLUS GRANDE ABONDANCE DE PLAISIRS, QUE NE FEROIT UNE ETERNITE' TOUTE ENTIERE, PASSE E DANS LES FAUSSES JOIES DU CRIME. Auprès de qui donc chercherions nous des conſolations, dans nôtre ſituation preſente, & du ſoutien, qu'auprès de vous; de vous, à qui nous avons l'obligation inexprimable, de nous avoir heureuſement rendus au port de la VIE TRANQUILLE, & parfaitement gueris des FRAIEURS DE LA MORT?

23 DE 62

Ciceron, dans ſes Tuſculanes, Liv. 5.

LA
REPUBLIQUE
DE
PLATON;
OU
DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

Traduit,

Par *Mr. DE LA PILLONNIERE.*

Imprimé à LONDRES, aux frais, & ſous les yeux du Traducteur.

M DCC XXVI.

1167/12

BRITISH MUSEUM

AU ROI.

SIRE,

J'Apporte à Vos pieds, comme une eſpece de Tribut, le Chef-d'œuvre le plus fameux de l'Antiquité; Traduit dans une Langue, dont les beautés ne ſe font pas moins ſentir à VOTRE MA-

MAJESTE', que celles de la ſienne propre. Vous y verrez, SIRE, les maximes d'une Politique bienfaiſante au plus haut point, etablies ſur les principes d'une Morale admirable, & d'une Theologie ſublime. Rois, Sujets, n'auront de faveur auprès du SOUVERAIN ETRE, & ne jouïront du Bonheur, que ſes arrangements favorables mettent ſi parfaitement à leur portée, qu'autant qu'ils aimeront la JUSTICE, & qu'ils auront l'INJUSTICE en horreur. *Platon*, SIRE, n'oublie pas les Recompenſes, & les Chatiments d'une autre vie; dont, en finiſſant, il laiſſe dans les Eſprits une peinture des plus animées, & des plus reſſemblantes à celles, qu'on en fait dans le Chriſtianiſme. Mais, juſqu'au moment de les etaler aux yeux de ſon Lecteur, il oſe les perdre entierement de vue; pour s'attacher uniquement à montrer que le VICE eſt le plus grand Mal, & la VERTU, le plus grand Bien de la vie preſente.

Ce

EPITRE DEDICATOIRE.

Ce n'eſt point trop dire à V. M. SIRE, que toute la force du raiſonnement eſt jointe à touts les charmes de l'Eloquence, pour l'execution d'un ſi beau Deſſein. Quand on voit tant d'efforts, depuis vingt Siecles faits par le DIEU DES ECRIVAINS, comme *Ciceron* l'appelle,* pour apprendre aux Hommes les moïens d'être Heureux, & pour leur perſuader qu'avant tout il faudroit devenir Meilleurs; on a peine à comprendre que, par une eſpece de fatalité, le nombre des Mechants ſurpaſſe toûjours celui des Gens de bien. Mon Auteur, SIRE, prouve que les premiers ſont Miſerables, dans les deux parties qui compoſent leur durée; & que la Mort acheve la Felicité, qui fait, en deçà même du Trepas, le partage infaillible des autres.

J'ai cru, SIRE, qu'un Ouvrage, rempli de touts les ſentiments de ce genre, plairoit à V. M. Ceux d'un GRAND PRINCE, auxquels toute

* Deus ille noſter Plato.

toute l'Europe applaudit en Elle, m'en aſſûrent; & m'ont fait prendre cette nouvelle occaſion d'exprimer que je ſuis, avec un très profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

23 DE 62

Le très humble, & très obeïſſant
Serviteur, & Sujet,

DE LA PILLONNIERE.

AVANT-PROPOS.

NOUS croïons devoir, pour l'EDIFICATION PUBLIQUE, & pour l'INSTRUCTION d'un GRAND NOMBRE, achever ici de raconter la maniere, dont il a plu à DIEU de benir la ſincere ardeur, qu'il nous inſpira dès notre plus tendre jeuneſſe pour la RECHERCHE de la VERITE'; en nous faiſant trouver enfin les CLEFS du SANCTUAIRE de la NATURE, & de la GRACE; où, ſans une direction particuliere de ſa main, jamais nous ne les aurions cherchées. Aujourd'hui que nous y contemplons à ſouhait les merveilles ineffables de l'une, & de l'autre; nous regrettons non ſeulement le temps, qui nous a, comme à Tous les Hommes, eté, quand la lumiere commençoit à poindre, derobé par mille MAITRES D'ERREUR; mais encore celui, que nous ne croïons pas avoir aſſez bien emploïé; depuis qu'il nous à fallu, pour nous ſatisfaire, quelque choſe de plus que des AUTORITE'S RESPECTE'ES, des OPINIONS REÇUES, des VRAI-SEMBLANCES, & des CONJECTURES. Nous rendrons, comme nous avons dejà fait autrefois, la juſtice au P. MALEBRANCHE, (aux bonnes graces particulieres duquel nous nous ferons toûjours un grand honneur d'avoir eu part, & dont nous honorons tendrement la memoire,) de reconnoître que c'eſt lui, qui le premier nous a fait entrer dans cette precieuſe diſpoſition d'eſprit. Nous avons un droit d'en être crus, plus grand peut-être que perſonne; après les divers dangers que nous avons couru, en reſpirant autour de nous le mauvais air des Prejugés; lorſque nous dirons, qu'il n'eſt point d'Auteur, plus propre à guerir un Commençant de cette Lepre, inſinuante dans ſa contagion, opiniâtre dans ſa malignité, innombrable dans ſes genres. Il n'en eſt point, qui puiſſe mieux lui rendre, ni lui conſerver cet etat de ſanté parfaite; ſi neceſſaire, pour aller, ſans interruption, à la decouverte de ce qu'il importe le plus de connoître au Monde, & de pratiquer. On peut tirer beaucoup d'autres excellents fruits de ſes Ouvrages; pour la Pieté ſurtout. Mais il faut avoüer que ce Grand Homme ceſſe beaucoup d'être lui-même; preſque auſſi-tôt qu'une DOCTRINE REÇUE, en matiere de RELIGION, ſe preſente à lui: pendant que chacun doit alors être d'autant plus en garde, pour n'être pas trompé miſerablement, avec le gros du Genre humain, que le ſujet eſt de ſa nature plus intereſſant que tout autre; & que l'ARTICLE DE FOI PRETENDU eſt auſſi plus fierement annoncé. De plus, en Theologien-Philoſophe, quand il parle de DIEU, & de l'AME; il eſt certain qu'il n'a fait qu'entrevoir d'aſſez loin, du plus haut cependant où puſſent le conduire la MORALE, & les MATHEMATIQUES pures, ce que, placé dans un point de vûe encore plus avantageux, plus etendu, il auroit conſideré des mêmes yeux que l'Avare fait ſon threſor; & compris, developpé, mieux que perſonne. Mais le Monde n'a malheureuſement pu ſçavoir tout ce qu'il valoit; parcequ'il ne ſçavoit pas lui-même que la FOI

IMPLI-

IMPLICITE, qu'il vante ſouvent, donna moïen d'introduire, & fait regner les erreurs, & les abus, au point qu'on le voit, dans toute l'etendue de la Chretienté. Il eût encore fallu ne pas ignorer, qu'il ne pouvoit bien arriver à ſon but, que par la NATURE. Mais, effleurée, à la façon de l'illuſtre Mr. DESCARTES, ou même prodigieuſement approfondie, à celle de l'incomparable Mr. NEWTON, elle ne peut donner aucune connoiſſance du PREMIER ESPRIT, tel qu'il eſt en lui-même; ni par conſequent du notre; qui n'en eſt qu'une portion infiniment petite; & dans lequel, comme dans ſon Chef-d'œuvre, il a, beaucoup plus fidellement qu'ailleurs, exprimé ſon image. La NATURE, meſurée tant qu'on voudra, connue ſeulement par ſon dehors, il eſt vrai, fournit à notre admiration un nombre infini d'EFFETS, plus merveilleux les uns que les autres. Mais nous n'en ſommes que plus jettés dans l'impatience d'en connoître, ſi je l'oſe dire, perſonnellement la CAUSE.

Longtemps nous fûmes dans la grande erreur, de penſer, qu'Elle vouloit demeurer pour nous Mortels inconnue à ce haut point. Arrêtés de ce côté là; nous avons, pour un temps, cru ne pouvoir mieux faire, que de nous rafraîchir la lecture des Philoſophes anciens; & l'eſtime que nous avons conçue pour le Chef-d'œuvre du plus reveré d'entre eux, nous a fait entreprendre de le traduire. Mais, à peine avions nous fini; qu'une TROUPE de MAITRES NOUVEAUX, beaucoup trop oubliée, quoique fort nombreuſe, & fort illuſtre, parcequelle mene par des chemins longs, fatiguants, bordés même, pour ecarter le Vulgaire, preſque à chaque pas de fauſſes enſeignes, eſt venue nous arracher (j'allois dire auſſi les NEWTONS, & les MALEBRANCHES,) nous arracher PLATON des mains. Pour efficacement tourner ſur eux les yeux du Public, divertis, offuſqués, faſçinés, de toutes les manieres; nous communiquerons un PLAN d'Ouvrage, qu'il nous ont entierement ſuggeré; & dans l'execution duquel nous ne ferons guères, lorſque le temps ſera venu, qu'exerçer encore à leur egard l'humble office de Traducteurs. Nous nous tiendrons aſſez honorés, de prêter notre orgâne à des THAUMATURGES; qui n'ont qu'un corps immenſe de VERITE'S, nouvelles pour la plûpart des Hommes, & plus propres dans la bouche des ANGES, que dans les notres, appuïées ſur des OEUVRES MIRACULEUSES de toutes les ſortes, & ſans nombre, à nous preſenter.

PLAN D'UN OUVRAGE NOUVEAU;

Infiniment propre à diminuer la confiance des ESPRITS FORTS; à conſoler, rejouïr, & confirmer les VRAIS CHRETIENS; à ranimer les TIEDES; à remettre, affermir les CHANCELANTS; à faire naître fortement le goût d'une reformation aux MAUVAIS; à faire trembler, couvrir de honte les HYPOCRITES; enfin à reünir TOUTS CEUX QUI CROIENT EN J. C. DE BONNE FOI, & qui n'eſperent le Salut que par lui. Ces derniers auront l'equité pour les autres, & ſe feront à eux-mêmes auſſi la juſtice d'avoüer, qu'une connoiſſance EXPERIMENTALE, IMPLICITE, plûtôt que SCIENTIFIQUE, & DEMONSTRATIVE, de ce que DIEU eſt en lui-même, & de toute ſa Conduite ſur nous, miſe à profit par un grand nombre de SEDUCTEURS, entraînée par les CHALEURS, toûjours malignes, du FAUX ZELE, au gré d'un plus grand nombre encore d'ESPRITS ARDENTS, embrouillée, bien loin d'être eclaircie, par les fauſſes explications de GUIDES, Fiers très ſouvent d'avoir appris à l'ECOLE de l'HOMME, ce qu'on mepriſe, & que l'on condamne, à celle du SAINT ESPRIT: Ils reconnoîtront, dis-je, que c'eſt là veritablement la CAUSE, auſſi pardonnable en eux, qu'elle eſt inexcuſable dans leurs CONDUCTEURS, qui les a ſi cruellement diviſés. On s'aſſûre qu'ils ſe trouveront par là, tout à fait engagés à

finir

finir leurs SCHISMES. Ils le ſeront; principalement s'ils conſiderent en même temps, qu'à la CHARITE', qu'à la DOUÇEUR, à TOUTES les VERTUS CHRETIENNES, on connoît un DISCIPLE DE J. C. comme l'ARBRE à ſes FRUITS; & que TOUTE l'HERESIE PRETENDUE conſiſte ſeulement, à ne pas entendre CERTAINS PASSAGES embaraſſants de l'ECRITURE les uns comme les autres: Pendant que TOUTS ils declarent à l'envi, que CHACUN a DROIT, eſt même OBLIGE' de l'entendre toûjours ſuivant ſes propres lumieres; ſans egard aux INTERPRETATIONS, à l'AUTORITE' d'AUCUN HOMME ſur la terre, ni même d'AUCUN SYNODE, & d'AUCUN CONCILE.

Voici le **TITRE.**

LA VERITE',

ET LA NECESSITE' DE LA RELIGION CHRETIENNE,

DEMONTRE'ES;

Par le MAL, qui ſe manifeſte partout dans l'Univers; & dont l'ORIGINE fut de tout temps le PLUS FAMEUX ECUEIL de la RAISON HUMAINE: Parcequ'Elle n'eſt allé qu'à demi, par ſes plus grands efforts, juſqu'au BIEN PUR; dont les traits echappés ſe montrent à nos premiers regards, auſſi partout; mais qui, du reſte, eſt CACHE', dans l'interieur de la NATURE, le plus inacceſſible aux yeux du Vulgaire; d'où c'eſt lui qui nous envoie ces foibles ecoulements, dont notre âme & notre corps ſont penetrés; & dont l'abſence feroit de notre Demeure, dejà triſte, incommode, affreuſe même à bien des egards, une PRISON INFERNALE, un Sejour plein d'horreur.

Quand on remonte à la SOURCE UNIQUE, infiniment aimable, infiniment terrible, du BIEN, & du MAL; par une connoiſſance beaucoup plus intime que l'ordinaire de l'ESPRIT HUMAIN, dont toute l'action eſt de ſe tranſporter de l'un à l'autre; & par une analyſe, auſſi beaucoup plus complette, de la MATIERE, qui ne preſente à ſon activité que l'un & l'autre, enſemble, ou tour à tour: On voit croître extraordinairement l'idée, que nous avons touts, du malheur de notre Condition preſente; pendant qu'à chaque pas on apperçoit, on ſent, on manie, les gages les plus precieux, & les plus grands indices du Bonheur parfait, auquel alors la RAISON, dejà beaucoup retrouvée, eſt la premiere à nous dire que nous fûmes originairement deſtinés.

Le BIEN, & le MAL, plus avant contemplés, dans leur ENTIER DEBROUILLEMENT, à la verité nous montrent une alternative après cette vie, la plus à craindre pour nous; ſi notre fort nous entraîne vers le MAL PUR. Mais nous decouvrons, en recompenſe, (auſſi clairement que le Cœur humain, depuis qu'il a le ſentiment de ſa miſere, ſans venir à bout de contenter que très imparfaitement ſa plus violente paſſion, l'a ſouhaité,) une HEUREUSE PATRIE; qui nous recueille, quand notre LIEU D'EXIL nous echappe; ſi le BIEN PUR a conſervé ſes droits ſur nous. Nous apprenons même les plus grandes nouvelles de ces DEUX MONDES; incapables d'aucune communication entre eux; quoique, l'un dans l'autre, ils ſoient les DEUX AMES, toujours occupées à la conquête

quête de CELUI-CI ; à la prochaine apparition desquels CELUI-CI ne sert que de Prelude ; & dans le sein desquels, tout beau qu'il est, à touts moments il se hâte, comme un Ouvrage manqué sans ressource, d'aller entierement se distribuer.

La DEGRADATION de l'HOMME, & l'esperance de son RETABLISSEMENT, ou la crainte de sa PERTE ENTIERE, sont, comme on sçait, les trois BASES, qui characterisent la RELIGION CHRETIENNE.

Après en avoir bien reconnu la solidité ; nous venons à comprendre le BESOIN INDISPENSABLE que nous avions d'un HOMME-DIEU, SAINT, & SANS TACHE ; pour nous delivrer tout à fait du MAL, & nous remettre en possession du BIEN. Nous ne tardons pas à voir, qu'il ne pouvoit y reüssir, que par un mouvement tout contraire à celui de l'HOMME PREVARICATEUR : Quand, par un mecontentement de cœur, dans l'exercice de son empire absolu sur tout le Monde Elementaire, dans la pleine jouïssance du Monde Angelique, de n'avoir essaïé que le BIEN ; & par une recherche, ardente, perilleuse, horrible du MAL, au dedans, au dehors, partout concentré, pour le fuir ; il creusa jusques dans ses abîmes, pour le forçer de se produire. Dans le Plan du CREATEUR ; nous aurions sans fin joui du BIEN PUR, en commun avec notre PREMIER PERE. Mais, eblouï par un vain espoir, de reünir tout à la fois les DEUX MAGIES ; (entreprise temeraire, pernicieuse, à DIEU lui-même impossible ;) ennuïé de n'être TOUT-PUISSANT que dans le BON GENRE ; au lieu de se conserver ARCH-ANGE, Habitant d'un CORPS GLORIEUX, Maître d'un Monde, rempli de toutes parts d'enchantement pour lui ; ADAM se metamorphosa, pour l'AME, en DEMON, en BRUTE, pour le CORPS. Ainsi devenu MECHANT ; & MONSTRUEUX, à rougir de lui-même, à ne penser plus qu'à se mettre à l'abri de sa honte ; il nous avoit touts perdus, avec lui ; sans le DON inestimable, que DIEU nous a fait d'un autre CHEF ; entierement oppose dans ses demarches, & dans les soins tendres qu'il a pris de nous. FRERE CHARITABLE, & MAGNANIME, autant que MONARQUE NE', JUGE SOUVERAIN ; par son empressement à descendre de ce haut THRÔNE, où les Anges même ont ordre de l'adorer ; par une suppression generale de ses Prerogatives divines ; par le sacrifice même douloureux de la CHAIR DU PECHE', dont le Chef-d'œuvre de la Misericorde l'avoit si meconnoissablement revêtu ; par touts ces moïens, dis-je, marqués dans la nature même de notre chute, pour le faire arriver au bout de la grande Carriere qu'il a fourni ; J. C. a pleinement triomphé du MAL, en notre faveur. Pour Touts les Hommes sans exception, qui n'arrêteront pas en eux-mêmes avec effort le cours naturel de sa victoire ; mais en particulier pour ceux qui vaincront, à son exemple, & sous ses auspices ; Il a REMIS la CREATION dans son PREMIER LUSTRE.

De ces verités, comme d'autant de Flambeaux, dont la Providence de Dieu va de siecle en siecle augmentant le nombre, & dont l'eclat dissipe beaucoup plus victorieusement que jamais les Tenebres de l'Incredulité ; se repand la plus consolante lumiere sur toutes les autres, que nous enseigne le CHRISTIANISME. Mais prenons le par dessus tout dans son aimable simplicité ; soigneusement dechargé de toutes les GLOSES HUMAINES : Par la multiplication journaliere desquelles en Touts lieux on l'a si prodigieusement OBSCURCI ; à l'abri desquelles on le fait en touts lieux ignominieusement servir au LUCRE ; &, par un Sacrilege plus affreux, plus enorme encore, on s'est, dans toutes les parties de la Chretienté, créé le droit de se damner, de s'anathematiser, de se haïr, de se regarder du plus mauvais œil, de se denigrer, de se PERSECUTER reciproquement, de ces autres manieres, que l'EVANGILE abhorre d'avantage, & que l'ENFER dans sa fureur a suggerées.

PRE-

PREFACE.

Beaucoup de gens ne connoiſſent pas tout le merite de Platon, ni toute l'excellence, en particulier, de l'Ouvrage, qu'on donne au Public. Ce qu'on en pourroit dire, ſeroit peut-être combattu par les uns, & tenu pour ſuſpect par les autres. Il eſt donc mieux ici, pour engager les Eſprits les moins favorablement diſpoſés dans une Lecture, qui plaira beaucoup à touts les vrais Amateurs de la Vertu, de rapporter ce qu'en dit le celebre Mr. Dacier, dans la Preface de ſa Traduction de Plutarque, p. 17, 40, & 44.

..... Je ne manquois pas de matiere pour des Ouvrages nouveaux. Outre les Morales de Plutarque, que je prepare; j'en ai actuellement un autre entre les mains, qui demanderoit un des plus ſçavants hommes, & des plus conſommés dans la Philoſophie, & dans la Politique. C'eſt la Traduction de LA REPUBLIQUE, & des *Loix* de *Platon*, & des *Politiques d'Ariſtote*; dont j'eſpere de faire un corps de Politique entier, & parfait; où l'on verra le bon & le mauvais des Gouvernements, & la cauſe de leur decadence, & de leur durée. A mon âge, je ne puis guere eſperer de finir des Ouvrages ſi longs, ſi conſiderables, & qui demandent de ſi profondes meditations. Mais je ferai ce que je pourrai; & j'aurai du moins la conſolation de finir mes jours dans une Occupation utile, & digne d'un homme de bien. Quelqu'un a dit que c'etoit un beau Suaire que la Tirannie: mot horrible; & moi je dis que le plus beau, & le plus honorable de touts les Suaires, c'eſt un Travail entrepris pour le bien public. La moiſſon eſt ſi riche; & il ſe preſente tant de choſes neuves, qu'on pourroit donner, & qui ſeroient très utiles, que rien ne marque davantage la

diſette où l'on eſt aujourdhui de gens ſçavants & habiles, que cette infinité d'ouvrages frivoles, que l'on donne touts les jours au Public, au milieu de tant de choſes excellentes, qu'on neglige.....

Theodore de Gaza, qui floriſſoit dans le XV. Siecle, & qui etoit un des plus ſçavants hommes de ſon temps, interrogé un jour, ſi par une dure neceſſité, il etoit obligé de jetter dans la mer touts les Auteurs generalement, quel ſeroit celui qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit ſauver de ce naufrage, repondit que ce ſeroit *Plutarque*..... On peut appeller de ce jugement. Car quelque grande idée que j'aie du merite de Plutarque, je ſuis perſuadé que les œuvres de *Platon* meriteroient encore davantage d'être reſervées. Car, à mon avis, il n'y a point d'Auteur payen, qui puiſſe être plus utile aux hommes, ni qui ait plus ſervi à eclairer le genre humain.. ..

On voit, & je l'ai montré en quelques endroits, que c'eſt de la lecture de *Platon* que *Plutarque* a tiré cette profondeur de ſens, cette ſolidité, cette ſageſſe, qui regnent dans ſes Ouvrages.....

La plainte de cet Illuſtre Mort, illuſtre par ſa pieté, plus encore que par ſa grande erudition, n'eſt que trop bien fondée. Jamais on ne vit plus de ſçavants, ni plus d'ecrits inutiles. Pendant que les Chefs-d'œuvres de l'Eſprit humain, en fait de Morale, & de Politique, ces Threſors, où les Cicerons autrefois, & les Fenelons, de nos jours, ont, pour ainſi dire, tout puiſé, demeurent enſevelis dans le fond de nos Bibliotheques; un Roman, une Poëſie, très ſouvent propre à corrompre les mœurs, un Commentaire d'une epaiſſeur enorme ſur Petrône, un Livre de Parti, ſeront lus avec fureur, & reïmprimés un grand nombre de fois. Au milieu de toute la grande opinion, que nous avons de nos lumieres, ſuperieures à celles de touts les Siecles precedents, tel eſt nôtre goût depravé!

On n'avoit en François qu'une fort mauvaiſe Traduction de la Republique, par le Roy; d'auſſi vieille datte que 1600. Mr. Dacier en preparoit une, comme il vient de nous le dire; qui devoit être ſuivie des 14. Livres des Loix. Le Public a lieu de regretter, qu'il n'ait pu nous faire encore ces deux beaux preſents. Entre nos deux anciennes Verſions

La-

Latines, il donne, comme on l'a toûjours fait, l'avantage à celle de Marſile Ficin; de laquelle il parle cependant aſſez mal, dans un des avant-propos de la Traduction, que lui-même il publia de pluſieurs des principaux Dialogues de Platon, en 1699. Nous rencherirons ſur lui, pour dire, qu'elles ſont l'une & l'autre ſi litterales, qu'eſtimables ſi l'on veut d'ailleurs, il eſt impoſſible d'en lire de ſuite quelques pages, ſans un parfait degoût. A Cambrige, on voulut mieux faire, en 1713; mais on s'en acquitta beaucoup plus mal. Ainſi la Muſe Attique, l'homme le plus eloquent qui fut jamais, eſt juſqu'ici, le peu que Mr. Dacier en a traduit exçepté, un des Auteurs anciens, comme on le voit, les plus malheureux en Interpretes.

Ce n'eſt pas aſſez d'entendre les deux langues; ſi l'on ne fait du reſte que rendre un Auteur admirable ſyllabe à ſyllabe. De cette façon, la plume, il eſt vrai, coule rapidement ſur le papier. Mais on irritera bientôt un Lecteur habile; qui n'eſt point indulgent, pour qui n'a pas la hardieſſe de lui plaire, avec l'heureux art, depuis le commencement juſqu'à la fin, de l'engager. Surtout on eſt coupable, d'être ſervile; quand un Original a tout enſemble de grandes beautés, & de grands defauts. L'application du Traducteur, comme de l'Artiſte, qui copie un morçeau de peinture admiré, quoiqu'aſſez plein de fautes, doit être, de ne rien perdre des unes, de leur prêter même ſouvent de l'eclat, & de couvrir, s'il eſt poſſible, entierement les autres.

Sans dire que le genie des Langues eſt different; & que peu de choſe offenſe la delicateſſe très eſtimable de la nôtre; Platon n'eſt certainement pas exempt de negligences. Comment excuſer, par exemple, je le demande, les dis-je, *& les* dit-il, *repetés ſans ceſſe; des vingt paroles, où trois diront tout; le tour à parler mal menagé d'Interlocuteurs, dont l'un occupera le dialogue un ou deux livres entiers quelquefois, pendant qu'un ſeul autre, chargé de cet office au hazard, ne repond à tout, qu'*oui, *&* non; *des obſcurités embaraſſantes, des tranſitions froides, des redites ennüieuſes; enfin dans les images, il en faut convenir, les mieux choiſies, les plus vives, les plus majeſtueuſes, les plus belles, une deſcription étendue, & languiſſante, des aſſemblages de parties mal rapportées, qui les empêchent de ſe preſenter avec toute leur juſteſſe, leur force, leurs graces, à l'eſprit?*

Mais afin que nous ne ſoïons pas accuſés de vouloir, aux depens de nôtre Auteur, ici rehauſſer nôtre Travail, qui n'a pas aſſurement eté mediocre; voici le jugement d'un de nos plus celebres Ecrivains, agreablement exprimé, dans une Letire, qu'il nous a fait l'honneur de nous ecrire ſur le ſujet..... " Quoique le fond de Platon ſoit très bon en lui-même;

" *le Dialogue en eſt aſſez mal entendu, trop chargé de choſes inutiles,*
" *languiſſant, à faire enrager l'impatience Moderne d'aller au fait,*
" *confus, & ſans ordre.*"

Sans rien pretendre diminuer de la reputation, juſtement acquiſe, de Mr. Dacier, dont le ſtile eſt certainement recommendable à beaucoup d'egards; le ſommeil prend à toute heure, pendant qu'il fait parler ſon Auteur. On en a cherché la cauſe; & l'on n'en a point vû d'autre, ſinon qu'il paroît craindre de donner l'eſſor à ſon genie, & qu'il ſuit toûjours Platon de fort près. Pour eviter un inconvenient ſi redoutable; & pour ſatisfaire aux devoirs de Traducteur, auſſi parfaitement qu'on les a conçûs; on a pris des libertés; on oſe en avertir. On s'eſt, en eſclave, attaché partout au ſens de l'Original; & partout on s'eſt rempli des idées, qu'il a fourni. Mais on a du reſte, ſans aucun ſcrupule, negligé les tours, les expreſſions, & les manieres. C'eſt ainſi que les Interlocuteurs ſe taiſent, juſqu'à ce qu'ils aient quelque choſe à dire; & que, pour lier d'avantage le Dialogue, on leur a même quelquefois mis à la bouche un mot de reponſe, preſenté naturellement par le ſujet.

Le Public jugera ſi les ſoins qu'on a pris, pour lui faire trouver des charmes dans une lecture, conſtamment des plus belles, & des plus inſtructives, egaux, ſuperieurs même, s'il ſe pouvoit, à ceux qu'elle a dans le Grec, meritent ſon applaudiſſement; ou, ſur un Ouvrage des plus difficiles à traduire, ſi l'on n'a pas toûjours reüſſi. Du moins, à ſon Tribunal, obtiendrons nous les eloges, que Mr. Dacier promet à l'Homme zelé, qui ſe chargera d'un travail utile; ajoûtons, capable de faire une extrême honte aux Chretiens. Nous aurons, avant tout, la conſolation d'oppoſer une digue à la corruption des mœurs; qui ſe manifeſte beaucoup, par cette multitude infinie d'ecrits frivoles, ou pires encore, dont il ſe plaint.

On a cru faire plaiſir, de commençer par quelque choſe de la vie de Platon. Le travail eût eté grand, de la compoſer à neuf; &, puiſqu'elle eſt déjà bien par Mr. Dacier, aſſez inutile. Mais pluſieurs n'auront pas ſon Ouvrage; & peu l'achetteront volontiers. Nous avons ſeulement retrenché quelques endroits, moins neceſſaires; avec les deux articles de la fin, qui ſont fort etendus. Dans l'un, il repouſſe les traits de la Malignité; qui n'a pas epargné l'Homme divin, auquel il va ſervir d'orgâne; & dans l'autre, il fait une analyſe de ſa doctrine. Le tout, auſſi bien que le Diſcours ſur Platon, qui ſert de frontiſpice, auroit orné ma Traduction, & rehauſſé la gloire de ce Philoſophe, après Socrate, le plus digne de touts nos hommages. Mais cela auroit trop augmenté les frais de l'impreſſion, qui ſont dans ce païs plus grands qu'ailleurs.

AVER-

AVERTISSEMENT.

ON a differé la publication de cet Ouvrage; parcequ'il etoit juſte, par la voie ordinaire des Souſcriptions, de s'aſſûrer au moins du rembourſement de ſes frais, avant que de l'expoſer à l'avidité connue des Libraires de Hollande, ſuppoſé que le Public ne le rejettât pas entierement; & que des occupations, d'un autre genre, qui ſe ſont preſentées à nous, incontinent après qu'on y eût mis la derniere main, nous ont empêché d'y penſer plutôt. Nous ſouhaitons qu'un livre ancien, qui montre, plus que pas un autre, combien Dieu ne s'eſt point laiſſé parmi les Païens ſans temoignage, *produiſe dans nôtre langue tout le fruit, que nous nous en ſommes propoſés; & nous le prions d'y donner ſa benediction, ſans laquelle touts nos travaux ſont vains. Mais, quand on y reflechit tout de bon, & qu'on voit de nos jours à quel haut point la corruption eſt montée; quelle apparence que Platon, quoique devenu (comme on le croit ordinairement) l'homme divin qu'il eſt à l'ecole de Moïſe, reforme le Monde, par une Morale, où l'on remarque un ſi grand defaut †; puiſque J. C. qui, par des miracles eclatants, par des exemples de vertu, dans leur entier inimitables à la foibleſſe humaine, a ſoutenu celle qu'il a prêchée, ne l'a point fait? Cent defauts, ſouvent condamnés dans la Morale même du Portique, la plus admirée de toutes, font bien voir, ſans autres preuves, que l'Eſprit humain, par le malheur de ſon origine, eſt trop avant tombé dans les tenebres, pour avoir pu jamais, par les lumieres naturelles ſeules, atteindre à la perfection de celle de l'Evangile; avec toute cette extrême ſimplicité qu'on lui reproche. C'eſt une obſervation, qui doit en rehauſſer beaucoup le charactere dans nos eſprits, par deſſus tout ce dont l'Antiquité païenne fait gloire. Cependant il eſt bon que les hommes extraordinaires, que Dieu a ſemés dans les differents ſiecles, comme des Aſtres, pour luire pendant la nuit affreuſe du Paganiſme, viennent eclairer ceux que parmi nous elle couvre encore de ſon voile; & menaçer des chatiments les plus terribles ceux, qui ne font qu'un accueil mediocre au grand jour du Chriſtianiſme. C'eſt le double but que nous avons en vûe, en donnant au Public ce fruit de nos veilles. Puiſſe-t-il, encore une fois, contribuer à l'avancement du regne de J. C. ſous les auſpices duquel, après qu'il aura fini de vaincre le Monde hypocrite, nous eſperons un Monde, où, ſans ennemis, regneront la PAIX, la VERITE', la JUSTICE!*

Si quelque Libraire juge preſentement à propos de s'emparer de ma Traduction; je le prie de ne le point faire, ſans m'en avertir; afin que je la retouche en quelques endroits, pour le ſtile. Je ne promets pas de la reformer à d'autres egards, ſur les critiques juſtes qu'on en pourroit faire; parceque la choſe demanderoit du temps peut-être; & que des etudes nouvelles, beaucoup plus intereſſantes, plus chretiennes encore que celle-ci, m'occupent entierement.

† On veut parler de ſa regle de politique favorite; par laquelle il etablit la communauté des femmes. Sans dire que cette regle eſt impraticable; (comme il paroît d'abord, ſeulement de ce qu'en aucun lieu du monde elle ne fut jamais pratiquée;) elle favoriſeroit trop la corruption de nôtre nature; qui ne ſe declare par aucun endroit davantage, que par les dereglements enormes d'un penchant, qui, lors même qu'il eſt le plus retenu, egale parfaitement l'homme à la brute. Le Mariage, tout ſanctifié qu'il eſt par l'inſtitution divine, n'a que trop de quoi le faire rougir. Cette honte, que toute l'impudence même raiſonnée des Cyniques autrefois n'a pu ſurmonter, (pour le dire en paſſant,) d'ou viendroit-elle, que d'un ſentiment confus de ſa dignité primitive? Elle doit, plus qu'aucune peut-être de ces miſeres nombreuſes, qu'il apporte en venant au monde, & dont les moindres le conduiſent à la Mort avec rapidité, le faire ſouvenir de l'etat Angelique, & bien different de celui-ci, dans lequel il auroit vecu; ſi le premier plan du Createur, infiniment bon, infiniment juſte, n'eût eté tout à fait derangé; d'une maniere, qui n'eſt connue qu'à certains grands depoſitaires des ſecrets les plus cachés, & les plus merveilleux, tant de la Nature, que de la Grace; & que l'Ecriture laiſſe beaucoup dans l'obſcurité, pour donner lieu à l'exercice d'une foi ſoumiſe. Je dirai le contraire de la communauté des biens. Le parfait repos d'eſprit, par rapport aux beſoins de la vie, que devant nos yeux même elle procure à des millions de perſonnes, rivales des premiers Chrêtiens, & les ſujets innombrables de conteſtation, qui ſe trouvent par ce moïen retrenchés entre elles, ſuffiſent pour montrer, que l'etabliſſement univerſel ne pourroit en être qu'extremement ſouhaitable. Mais l'homme eſt trop mauvais, pour eſperer que jamais il recueille, avec tout le ſoin qu'il faudroit, les debris de ſa premiere condition; trop mauvais, pour être, avec ſes plans infinis de bonheur imaginaire, diſons le, mediocrement heureux. Juſqu'au temps, après lequel tout ici bas ſoupire, de la ſeparation entiere du bien & du mal; dont l'eclypſe preſque abſolue du Souverain Bien, arrivée lorſqu'il en detourna premierement ſon cœur, y a cauſé le deplorable melange; il eſt juſte que l'homme trouve ſon propre ſupplice dans ſon deſordre. Il faut, en aſſez grande partie, qu'il eprouve deja l'Enfer; dont il couve l'eſſentiel dans les abîmes profonds de ſon âme; & dont il ſent les flammes à toute heure, ſans les connoître, lors même ſouvent qu'il les regarde comme chimeriques; moins adoucies, que ranimées, à meſure qu'il cherche avec plus d'ardeur ſon Paradis hors de lui-même, ailleurs qu'en DIEU.

LA

VIE DE PLATON.

PLATON deſcendoit d'un frere de Solon, & par conſequent il eſtoit de la famille de Codrus Roy d'Athenes, & remontoit juſqu'à Neptune par Nelée Roy de Pylos cinquiême ayeul de Codrus. Ainſi du coſté de la naiſſance, voilà la plus grande nobleſſe dont l'orgueil des hommes ſe puiſſe flatter. Ariſton ayant epouſé ſa couſine germaine Perictione, on pretend qu'Apollon luy apparut en ſonge, & luy ordonna de ne pas approcher de ſa femme qui eſtoit groſſe de luy. Ariſton obeit à cet ordre : il regarda Perictione non pas comme ſa femme mais comme une Déeſſe juſqu'à ce qu'elle accoucha de Platon le meſme jour que les Deliens aſſeuroient qu'Apollon eſtoit né. Sur cela Plutarque fait une reflexion qui merite de n'eſtre pas oubliée. Il dit que ceux qui ont donné à Platon Apollon pour pere, n'ont pas fait de deſhonneur à ce Dieu en luy attribuant la generation d'un homme qui eſt le medecin des ames, & qui travaille à les guerir des plus violentes paſſions & des plus grandes maladies. Et ſaint Jerome remarque en quelque endroit, que les philoſophes qui ont les premiers divulgué cette fable, n'ont pas crû que celuy qu'ils regardoient comme le Prince de la ſageſſe, pût naiſtre autrement que d'une vierge.

Platon nâquit la premiere année de la LXXXVIII. Olympiade, c'eſt à dire 426. ans avant la naiſſance de Jeſus Chriſt. Il fut d'abord appellé Ariſtocles du nom de ſon grand pere : ſon maiſtre de paleſtre l'appella Platon, à cauſe de ſes epaules larges & quarrées, & ce fut le nom qui lui reſta. Pendant qu'il eſtoit encore au maillot, un jour qu'il dormoit ſous un myrte on dit qu'un eſſaim d'abeilles ſe poſa ſur ſes levres, d'où l'on augura que ſon ſtyle ſeroit d'une très-grande douceur. Il commença ſes etudes chez un grammairien appellé Denys, fit ſes exercices ſous Ariſton d'Argos, apprit la Muſique ſous Dracon l'Athenien, & ſous Metellus d'Agrigente, s'appliqua à la Peinture & à la Poëſie, & fit meſme des tragedies qu'il brûla à l'âge de 20. ans apres avoir entendu Socrate. Il s'attacha

tacha uniquement à ce Philoſophe, & comme il eſtoit merveilleuſement né pour la vertu, il profita ſi bien des diſcours de cet homme juſte, qu'à 25. ans il donna des marques d'une ſageſſe extraordinaire, & fit voir qu'il eſtoit deja capable de conduire un Eſtat.

Les Lacedemoniens ſe rendirent alors maiſtres d'Athenes, & Lyſander y eſtablit la domination des trente qui gouvernerent d'abord avec quelque ſorte de douceur, mais qui uſurperent bien-toſt une autorité tyrannique. Dés ce temps-là Platon donna une marque tres-conſiderable, d'une ame libre & qui ne pouvoit s'abaiſſer à faire la cour à un Tyran. Lyſander, ſous qui tout flechiſſoit, & qui par ſes cruautez s'eſtoit rendu très-redoutable, tenoit aupres de luy des Poëtes qui celebroient ſa gloire & encenſoient à ſa vanité; Antimachus & Niceratus eſtoient de ce nombre. Ils firent tous deux des vers à l'envi pour Lyſander, qui ayant eſté pris pour juge, donna le prix à Niceratus. Antimachus au deſeſpoir de cet affront ſupprima ſon poëme. Platon, qui l'aimoit à cauſe de ſa belle poëſie, le conſola, & ſans craindre le reſſentiment de Lyſander, il lui dit que le juge eſtoit plus à plaindre que luy, car l'ignorance eſt un auſſi grand mal pour les yeux de l'eſprit, que l'aveuglement pour les yeux du corps.

Le merite de Platon qui eſtoit deja fort connu, porta les miniſtres de la tyrannie à faire tous leurs efforts pour l'attirer & pour l'obliger à ſe meſler du gouvernement. On ne luy propoſoit rien là qui ne fût conforme à ſon âge & à ſes maximes. Toute ſon ambition tendoit meſ à faire que les lumieres qu'il avoit acquiſes fuſſent utiles à ſon pays flatté par les promeſſes de ces trente Tyrans il ne deſeſperoit pas de porter enfin à quitter ces manieres tyranniques, & à gouverner la ville avec toute la ſageſſe & avec toute la moderation de bons magiſtrats. Occupé nuit & jour de ces penſées, & cherchant les moyens les plus propres pour reüſſir dans ce deſſein, il obſervoit avec ſoin toutes leurs demarches; mais il vid bien-toſt que le mal ne faiſoit qu'empirer, & que l'eſprit de tyrannie eſtoit ſi enraciné qu'on ne pouvoit eſperer de le detruire. Toute la ville eſtoit remplie de meurtres & de proſcriptions par ces trente Tyrans; & en ayant part aux affaires, il falloit eſtre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur paſſion. Affligé de ce malheur, auquel il n'y avoit que Dieu qui puſt remedier, il modera ſon ambition, & attendit des temps plus favorables.

La Fortune parut bien toſt vouloir ſeconder ſes bonnes intentions; car les trente Tyrans furent chaſſez, & la forme du gouvernement toute changée. Cela ranima un peu les eſperances de Platon, qui eſtoient deja preſque eteintes; mais il ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir que ce nouveau gouvernement n'eſtoit pas meilleur, & qu'on faiſoit touts les jours à l'Etat de nouvelles playes. Socrate meſme fut immolé à ce changement. Les loix eſtoient foulées aux pieds, il n'y avoit ni ordre ni diſcipline, & toute l'autorité ſe trouvoit entre les mains du peuple toûjours

plus

plus redoutable que tous les Tyrans. Il eſtoit impoſſible de remedier à ce deſordre; car pour l'entreprendre, il falloit avoir des amis, & dans une ſi grande confuſion la fidelité des anciens amis eſt auſſi ſuſpecte que celle des nouveaux eſt dangereuſe.

Platon ne ſçavoit à quoy ſe déterminer : Il ne voyoit aucun ſecours à attendre des villes voiſines où le deſordre ne regnoit pas moins qu'à Athenes. Dans un ſiecle où la Philoſophie eſtoit parvenuë à ſa plus haute perfection, l'injuſtice eſtoit portée à ſon dernier comble, effet ordinaire du mepris que les hommes font de la verité qu'ils ont devant les yeux. Ce debordement d'iniquité augmenta l'amour que Platon avoit pour la Philoſophie. Il ſe rejetta entre ſes bras comme dans un port aſſeuré, pleinement convaincu que le ſalut des villes & des particuliers depend d'elle, & qu'on ne peut eſtre heureux que par ſon moyen. Pendant ce temps-là il entendit Cratylus qui enſeignoit la philoſophie d'Heraclite, & Hermogene qui enſeignoit celle de Parmenide. Il alla enſuite à Mégare pour voir Euclide qui fonda la ſecte Megarique. De Megare il paſſa à Cyrene pour ſe perfectionner dans les Mathematiques ſous Theodore qui eſtoit le plus grand Mathematicien de ſon temps. Il viſita enſuite l'Egypte, & converſa long-temps avec les preſtres Egyptiens qui luy enſeignerent une grande partie de leurs traditions, & luy firent connoiſtre les ..rres de Moyſe & ceux des Prophetes.

..ndant qu'il eſtoit à Memphis, il arriva un Spartiate qui venoit de la .. d'Ageſilaus prier le preſtre Connuphis, de vouloir expliquer certaine ..cription qu'on avoit trouvée ſur une plaque de cuivre dans le tombeau d'Alcmene. Ce preſtre apres avoir employé trois jours à feüilleter toutes ſortes de figures & de caracteres, repondit que les lettres de cette plaque eſtoient celles dont on uſoit en Egypte du temps de Protée, & qu'Hercule avoit portées en Grece, & qu'elles contenoient un avertiſſement que Dieu donnoit aux Grecs de vivre en paix, en inſtituant des jeux en l'honneur des Muſes par l'etude de la Philoſophie & des belles lettres, & en diſputant les uns contre les autres, avec des raiſons & des paroles de juſtice, ſeulement pour connoiſtre la verité & pour la ſuivre. Il y a de l'apparence que ce preſtre n'avoit pû lire cette inſcription, mais qu'il ſe ſervit habilement d'une occaſion ſi favorable pour appaiſer les guerres des Grecs, & cela eſt infiniment plus beau que de l'avoir luë.

Ce ſtratageme de Connuphis ſervit bien-toſt à Platon pour un ſemblable deſſein. Car comme il s'en retournoit avec Simmias, & qu'il coſtoyoit la Carie, il rencontra des hommes de Delos qui le prierent de leur expliquer un Oracle tres-faſcheux, qu'ils avoient reçu d'Apollon. Cet Oracle contenoit que les maux, dont les Grecs eſtoient affligez, ne ceſſeroient qu'aprés qu'ils auroient doublé l'Autel cubique qui eſtoit dans ſon Temple. Ils luy dirent qu'ils avoient voulu executer cet ordre, mais qu'ayant doublé chaque coté de l'Autel, au lieu de le faire double, comme ils l'avoient

voient penſé & comme le Dieu le demandoit, ils l'avoient fait octuple, ce qui leur faiſoit craindre la continuation de leurs maux. Platon ſe ſouvenant alors du preſtre Egyptien, leur dit que Dieu ſe moquoit des Grecs qui mepriſoient les ſciences, & qu'en leur reprochant leur ignorance & leur ſtupidité, il les exhortoit à eſtudier ſerieuſement la Geometrie, qui ſeule pouvoit leur faire trouver les deux lignes proportionnelles pour doubler un corps cubique en augmentant egalement toutes ſes dimenſions, & il ajoûta que s'ils vouloient corriger leur ouvrage, ils n'avoient qu'à s'adreſſer à Eudoxe ou à Helicon; mais que Dieu n'avoit que faire qu'ils doublaſſent ſon Autel, & que la ſeule choſe qu'il leur ordonnoit par cet Oracle, c'eſtoit de quitter les armes pour s'entretenir avec les Muſes en adouciſſant leurs paſſions par l'eſtude des lettres & des ſciences, & en s'aimant & ſe ſervant les uns les autres, au lieu de ſe hair & de ſe detruire. Il alla enſuite en Italie où il entendit Philolaus & Eurytus Philoſophes Pythagoriciens : de là il paſſa en Sicile pour voir les merveilles de cette Iſle. Il avoit alors quarante ans.

Ce voyage qui n'eſtoit qu'un pur effet de ſa curioſité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuſe, & prepara les grandes choſes qui furent executées par Dion beau frere & favori de l'ancien Denys.

C'eſtoit alors un jeune homme qui avoit naturellement le courage grand & magnanime, mais qui eſlevé dans des mœurs ſerviles ſous un Tyran, & accouſtumé aux ſoûmiſſions & à l'eſclavage d'un Courtiſan lâche & timide, & ce qui eſt encore plus pernicieux, nourri dans le luxe, dans l'opulence & dans l'oiſiveté auroit laiſſé mourir ces precieuſes ſemences, ſi Platon ne les avoit reſſuſcitées par ſes diſcours. Il n'eût pas plûtoſt entendu ſes preceptes, qu'enflammé d'amour pour la vertu, il ne demanda qu'à la ſuivre ; & comme il voyoit avec qu'elle facilité Platon avoit changé ſon cœur, il crut qu'il feroit de meſme de celuy de Denys, & il n'eut point de repos qu'il n'euſt porté ce Prince à avoir une converſation avec luy. Denys, qui joüiſſoit alors d'un grand loiſir, conſentit à cette entrevuë. Il n'y fut parlé que de la vertu, & l'on diſputa d'abord ſur la nature de la veritable force. Platon prouva qu'elle n'eſtoit nullement le partage des Tyrans, qui bien loin d'eſtre appellez vaillans & forts, ſont plus foibles & plus timides que des eſclaves. On vint enſuite à parler de l'utilité & de la juſtice. Platon fit voir qu'on ne peut veritablement appeller utile, que ce qui eſt honneſte & juſte, & il montra que la viè des hommes juſtes eſtoit heureuſe dans les plus grandes adverſitez, & que celle des hommes injuſtes etoit malheureuſe dans le ſein de la proſperite meſme. Denys, qui ſe ſentoit convaincu par ſa propre experience, ne put ſoûtenir plus long temps la converſation, & faiſant ſemblant de ſe moquer de ſa morale, il luy dit que *ſes diſcours ſentoient le vieux :* Platon luy repondit que *les ſiens ſentoient le Tyran.* Ce Prince peu accoûtumé à entendre des veritez ſi odieuſes, luy demanda avec emportement *ce qu'il*

eſtoit venu faire en Sicile ? Platon luy repondit, *qu'il y eſtoit venu chercher un homme de bien. A t'entendre parler*, reprit Denys, *on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé?*

Dans une autre converſation qui ne fut pas moins vive, le Tiran, pour inſinuer à Platon qu'il devoit ſe menager avec luy, & ne pas prendre de ces libertez odieuſes, luy dit ces deux vers,

——— *à la Cour d'un Tyran,*
On eſt eſclave né quoiqu'on y entre libre.

Platon luy rendit ces meſmes vers dont il changea le dernier,

——— *à la Cour d'un Tyran,*
Quand on y entre libre on n'eſt jamais eſclave.

pour luy faire entendre qu'un veritable Philoſophe ne peut jamais perdre ſa liberté. Dion, qui craignoit que le mecontentement du Prince n'euſt enfin quelque ſuite faſcheuſe, demanda le congé de Platon, afin qu'il puſt profiter de l'occaſion d'un vaiſſeau qui devoit ramener Poluides Ambaſſadeur de Lacedemone. Denys accorda le congé; mais il pria tres-inſtamment cet Ambaſſadeur, ou de faire perir Platon en chemin, ou tout au moins de le vendre, l'aſſeurant que cela ne luy feroit aucun tort; *car s'il eſt homme juſte*, dit-il, *il ſera auſſi heureux eſclave que libre.* On ecrit que Poluides le mena dans l'Iſle d'Egine, où l'on avoit publié une loy qui ordonnoit que touts les Atheniens qui y aborderoient ſeroient mis à mort. Platon fut donc pris & mené devant les Juges. Il attendoit ſon arreſt ſans donner aucune marque de crainte, lors que quelqu'un s'aviſa de dire que c'eſtoit un Philoſophe & non pas un Athenien. Ce mot dit en riant luy ſauva la vie: on le condamna ſeulement à eſtre vendu, & en meſme temps il fut acheté trente mines par un Cyrenien nomme Anniceris, qui le remit en liberté, le renvoya à Athenes, & ne voulut point eſtre rembourſé, diſant que les Atheniens ne connoiſſoient pas ſeuls le merite de Platon, & qu'ils n'eſtoient pas ſeuls dignes de luy rendre ſervice. Platon ne dit pourtant rien de ces particularitez dans ſa ſeptiême lettre où il parle de ce voyage de Sicile, & il y a de l'apparence qu'il n'auroit pas oublié de parler au moins de ſon bienfaicteur.

Aprés la mort de l'ancien Denys, ſon fils le jeune Denys luy ſucceda. Il avoit eſté fort mal elevé; car ſon pere, à qui ſes enfans meſme eſtoient ſuſpects, l'avoit toujours tenu enfermé, de peur que s'il venoit à ſe connoitre ou à frequenter des hommes de bon eſprit & las de la ſervitude, il ne conſpirât contre luy. Ce jeune Prince ne fut pas plutoſt ſur le thrône, qu'ebloüi de ſa grandeur, & ne ſe connoiſſant pas luy-meſme, il ne put s'empeſcher de tomber dans les pieges de ſes Courtiſans qui n'oublioient rien pour le corrompre, & qui devinrent les miniſtres & les artiſans de

ſes

ſes plaiſirs. Ce n'eſtoit dans le Palais que diſſolutions & qu'excés horribles, on y faiſoit des debauches de trois mois, pendant leſquels l'entrée en eſtoit deffenduë à tout ce qu'il y avoit de gens ſages, dont la ſeule preſence auroit condamné ou troublé ces honteux divertiſſemens. Dion, qui craignoit encore plus pour l'Etat les voluptez du jeune Denys, qu'il n'avoit craint les cruautez de ſon pere, ne perdoit pas une occaſion de luy repreſenter les abyſmes où il ne pouvoit manquer de tomber ; & croyant que ſes vices ne venoient que d'ignorance & d'oyſiveté, il tâchoit de le jetter dans des occupations honneſtes & de luy faire aimer les ſciences, ſur tout celle qui peut reformer les mœurs. Il luy diſoit qu'il n'y avoit que la vertu qui pût le faire joüir d'une veritable felicité qui s'eſtendroit ſur tout ſon peuple ; que c'eſtoit en vain que ſon pere s'eſtoit flatté de luy laiſſer un empire lié avec des chaiſnes de diamant, que ces chaiſnes ſeroient bien-toſt amollies par ſes debauches ; que la crainte & la force n'eſtoient pas les veritables ſoutiens du thrône, mais l'affection & l'amour des ſujets, & que cet amour eſtoit toujours le fruict de la vertu & de la juſtice des Princes. Il luy repreſentoit que la veritable grandeur ne conſiſte pas à avoir de grands equipages, des palais ſuperbes, des meubles ſomptueux & des habits magnifiques, mais à avoir le palais de ſon ame royalement paré ; qu'il n'y avoit que Platon capable de luy communiquer toutes les vertus dont une ame royale doit eſtre ornée. En l'entretenant de ces diſcours, où il entremeſloit toûjours ainſi les grandes veritez qu'il avoit appriſes de ce Philoſophe, il luy inſpira un ſi violent, ou pluſtoſt un ſi furieux deſir de l'attirer aupres de luy & de ſe mettre entre ſes mains, qu'il envoya des couriers à Athenes avec des lettres tres-preſſantes, accompagnées d'autres lettres de Dion & de tous les philoſophes Pythagoriciens qui eſtoient dans la grande Grece, & qui le prioient tres-inſtamment de profiter d'une ſi belle occaſion que Dieu luy offroit de rendre un Roy philoſophe, le conjurant de ſe haſter avant que les debauches de la Cour puſſent faire changer Denys qui brûloit d'amour pour la Philoſophie.

Ces grandes promeſſes n'ebranlerent pas d'abord Platon qui connoiſſoit trop les jeunes gens pour ſe rien promettre d'aſſeuré des lueurs d'un jeune Prince dont les inclinations ſouvent oppoſées, paſſent d'ordinaire tres-promptement, & en qui l'amour de la vertu ne jette pas toûjours d'aſſez profondes racines pour reſiſter aux efforts des vices qui l'attaquent de tous coſtez. Platon ne pouvoit donc ſe reſoudre à faire ce voyage ; mais enfin aprés avoir conſideré qu'en gueriſſant un ſeul homme il rendroit tout un peuple heureux, & que Dieu luy ouvroit peut-eſtre là un moyen d'effectuer le parfait ouvernement dont il avoit deja donné l'idée dans les premiers livres de ſa Republique ; il ſe reſolut de partir, non pas par vanité ny pour acquerir des richeſſes, comme ſes ennemis l'en ont accuſé ; mais vaincu par le ſeul reſpect qu'il avoit pour luy-meſme, afin

de ne pas donner occaſion aux hommes de luy reprocher qu'il ne faiſoit que diſcourir de la vertu, & qu'il ne s'eſtoit jamais mis volontairement en eſtat de la mettre en pratique.

A ces raiſons ſe joignit encore un motif beaucoup plus preſſant ; ce fut la honte d'abandonner Dion dans le danger où il ſe trouvoit, attaqué de tous coſtez par les calomnies de ſes ennemis, qui ne pouvant ſupporter la ſeverité de ſes mœurs & la ſageſſe de ſa vie, taſchoient de le rendre ſuſpect à Denys, & qui l'auroient infailliblement perdu ſi on euſt donné à ce Prince le temps de retomber dans ſes premiers deſordres. Cela acheva de determiner Platon à quitter ſes occupations à l'âge de ſoixante-quatre ans pour aller peut-eſtre avec trop de confiance, comme il le dit luy-même, eſſuyer les caprices d'un jeune Tyran.

Il fut reçeu en Sicile avec toutes ſortes d'honneurs. Denys ne ſe contenta pas de luy envoyer, comme à une Divinité, une galere ornée de bandelettes, il alla luy-meſme le recevoir dans le port ſur un char magnifique où il le fit monter, & par un ſacrifice public, il remercia les Dieux de ſa venuë, comme de la plus grande felicité qui pouvoit arriver à ſon Etat.

Un ſi heureux commencement eût des ſuites encore plus heureuſes ; car comme ſi un Dieu avoit parû & qu'il euſt pris plaiſir à changer les cœurs, toute la cour ſe trouva ſi reformée, du moins en apparence, que le Palais de Denys reſſembloit plutoſt à une ecole de philoſophes ou à un ſaint Temple, qu'au palais d'un Tyran.

Quelques jours apres l'arrivée du Platon eſchut le temps d'un ſacrifice qu'on faiſoit tous les ans dans le Chaſteau pour la proſperité du Prince. Le Herault ayant prononcé à haute voix ſelon la couſtume, la priere ſolemnelle, dont la formule eſtoit, *qu'il pluſt aux Dieux de maintenir longtemps la tyrannie & de conſerver le Tyran*, Denys, à qui ces noms commençoient à eſtre odieux, luy dit tout haut, *ne ceſſeras-tu pas enfin de me maudire?* Ce mot fit juger que les diſcours de Platon avoient fait une veritable & forte impreſſion ſur ſon eſprit : c'eſt pourquoy tous ceux qui favoriſoient la tyrannie crurent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit ruiner Dion & Platon avant qu'ils euſſent acquis aſſez d'autorité & de puiſſance auprés du Tyran, pour rendre touts leurs efforts inutiles. Ils en trouverent bien-toſt une occaſion tres-favorable, & dont ils ne manquerent pas de profiter. Platon avoit deja perſuadé à Denys de congedier les dix mille eſtrangers qui compoſoient ſa garde, de caſſer dix mille hommes de cheval avec la plus grande partie de ſon infanterie, & de reduire à un petit nombre les quatre cens galeres qu'il tenoit toûjours armées. Les mal-intentionnez empoiſonnerent ce conſeil en faiſant entendre à Denys que Dion avoit apoſté ce Sophiſte pour luy perſuader de ſe defaire de ſes gardes & de ſes troupes, afin que les Atheniens le trouvant ſans deffenſe, puſſent venir ravager la Sicile & ſe vanger des pertes qu'ils avoient faites ſous Nicias, ou qu'il puſt luy-meſme

l'en

l'en chaſſer & prendre ſa place. Cette calomnie, qui n'avoit que trop d'apparence pour ſurprendre un Tyran, ne fit pourtant que la moitié de l'effet qu'ils en avoient attendu; Dion ſeul fut la victime de la colere de Denys, qui le fit mettre ſur un vaiſſeau en ſa preſence, & le bannit honteuſement.

En meſme temps le bruit courut auſſi à Syracuſe qu'il avoit fait mourir Platon, mais c'eſtoit ſans aucun fondement; car au contraire Denys redoubla pour luy ſes careſſes, ſoit qu'il cruſt qu'il avoit eſté trompé le premier par les artifices de Dion, ou qu'il ne puſt ſe paſſer veritablement de le voir & de l'entendre.

La paſſion qu'il avoit pour Platon augmentoit tous les jours, & elle monta à un tel excés qu'il en eſtoit jaloux comme d'une maiſtreſſe, & qu'il faiſoit tous ſes efforts pour l'obliger à preferer ſon amitié à celle de Dion. Mais, comme dit Platon, il ſe prenoit mal à obtenir cette preference; car il ne taſchoit de l'acquerir que par les demonſtrations d'un amour ambitieux & tyrannique, au lieu de la meriter, ſi cela eût eſté poſſible, par une conformité de mœurs, en profitant de ſes maximes & en ſe liant à luy par les nœuds de la vertu. Sa timidité plus que ſon mechant naturel, l'empeſcha de prendre cette voye: car quoy qu'il aimaſt Platon avec fureur, il n'oſoit preſque le voir qu'à la derobée, de peur d'irriter ceux à qui ce commerce deplaiſoit; ainſi flottant toujours entre le deſir & la crainte, il rendit inutiles toutes les exhortations de Platon, & demeura eſclave du vice. Cependant comme il craignoit qu'il ne quitaſt la Sicile ſans ſa permiſſion, il l'avoit fait loger au Chaſteau, en apparence pour luy faire honneur, & en effet pour s'aſſeurer de ſa perſonne. Là il taſchoit de le gagner par les offres les plus magnifiques dont il pouvoit s'aviſer. Il luy ouvroit ſes treſors, & ne demandoit qu'à le rendre maiſtre de ſes forces & de toute ſa puiſſance, pourvû qu'il vouluſt l'aimer plus qu'il n'aimoit Dion: peu de Philoſophes auroient reſiſté à des tentations ſi fortes. Platon qui ne pouvoit faire ceder dans ſon cœur la vertu au vice, diſoit toujours à Denys qu'il l'aimeroit autant que Dion, quand il ſeroit auſſi veritablement vertueux que Dion. Cela jettoit le Tyran dans des emportemens horribles; il le menaçoit de le faire mourir, & un moment après il luy demandoit pardon de toutes ſes violences. Platon auroit trouvé ſa priſon plus ſupportable ſi on l'avoit hay; car il falloit tous les jours de nouveaux menagemens pour accorder les devoirs de l'hoſpitalité avec les intereſts de la Philoſophie. Enfin la fortune le tira de cette captivité. Une guerre qui ſurvint, força Denys à le renvoyer en Grece. A ſon depart il voulut le combler de preſens, que Platon refuſa, ſe contentant de la promeſſe qu'il luy fit de rappeller Dion dés que la guerre ſeroit finie. Comme il eſtoit preſt à s'embarquer, Denys luy dit: *Platon, quand tu ſeras à l'Academie avec tes Philoſophes, tu vas bien dire du mal de moy. A Dieu ne plaiſe,*

luy

luy repondit Platon, *que nous ayons aſſez de temps à perdre à l'Academie pour y parler de Denys.* Le deſintereſſement de Platon avoit paru en pluſieurs rencontres: ſes rivaux meſme en convenoient. Denys ayant voulu faire des preſens aux Philoſophes de ſa Cour, & leur en ayant donné le choix, Ariſtippe prit de l'argent, & Platon ne demanda que des livres : & comme on railloit Ariſtippe de ſon avarice, il repondit, *Platon aime les livres, & moy j'aime l'argent.*

En s'en retournant en Grece il paſſa à Olympie pour voir les jeux; & ce fut là qu'il donna des marques d'une modeſtie qui approche fort de l'humilité, & qui merite d'eſtre remarquée. Il ſe trouva logé avec des eſtrangers conſiderables. Il mangeoit avec eux, paſſoit avec eux les journées entieres, & vivoit d'une maniere tres-ſimple & tres-commune, ſans jamais leur parler ni de Socrate ni de l'Academie, & ſans leur faire connoiſtre de luy autre choſe, ſinon qu'il s'appelloit Platon. Ces eſtrangers eſtoient ravis d'avoir trouvé un homme ſi doux & ſi ſociable, mais comme il ne parloit que de choſes fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fuſt ce Philoſophe dont le nom eſtoit ſi connû.

Les jeux finis, ils allerent avec luy à Athenes où il les logea; ils n'y furent pas pluſtoſt, qu'ils le prierent de les mener voir ce grand homme qui portoit le meſme nom que luy, & qui eſtoit diſciple de Socrate. Platon leur dit en ſouriant, que c'eſtoit luy-meſme; & ces eſtrangers ſurpris d'avoir poſſedé un ſi grand perſonnage ſans le connoiſtre, ne pouvoient aſſez admirer qu'il euſt veſcu avec eux d'une maniere ſi ſimple, & qu'il euſt fait voir que par la ſeule douceur de ſes mœurs, ſans le ſecours de ſon eſprit & de ſon eloquence, il pouvoit gagner l'amitié de touts les hommes avec leſquels il converſeroit.

Quelque temps aprés il donna les jeux au peuple, & ce fut Dion qui fournit les habits & qui fit tous les frais, Platon ayant bien voulu luy ceder cet honneur afin que ſa magnificence luy acquiſt encore plus la bienveillance des Atheniens. On ne ſçait pas ſi Dion fit un long ſejour à Athenes ; on ſçait ſeulement que Platon n'oublia rien pour le porter à moderer ſon reſſentiment & à ne rien attenter contre Denys. Il luy repreſentoit que l'injuſtice qu'on luy avoit faite, & la mauvaiſe conduite de ce Prince, n'eſtoient pas un ſujet legitime de prendre les armes contre luy: qu'il falloit taſcher de le ramener par la raiſon, ou attendre quelque changement de la fortune, qu'il ne pouvoit avoir recours à la force, ſans ſe faire à luy-meſme un fort grand tort, & ſans ruiner entierement la Sicile: & pour le mieux diſpoſer à goûter ces maximes, il taſcha d'egayer & d'adoucir ſes mœurs par des plaiſirs honneſtes, & ſur tout par la converſation de ſon neveu Pſeuſippus qui eſtoit tres-agreable, & cela reüſſit pour quelque temps.

Apres que Denys eut fini la guerre, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon, ne le decriaſt parmi les Philoſophes, & ne le fit paſſer pour

pour leur ennemi; c'eſt pourquoy il fit venir les plus ſçavans hommes d'Italie, & il tenoit dans ſon Palais des aſſemblées où il s'efforçoit par une folle ambition de les ſurpaſſer tous en eloquence & en profondeur de ſçavoir, debitant mal à propos les diſcours qu'il avoit retenus de Platon; mais comme ces diſcours n'eſtoient que dans ſa memoire, & que le cœur n'en avoit point eſté touché, la ſource en fut bien-toſt tarie. Alors il connut ce qu'il avoit perdu, de n'avoir pas mieux profité de ce treſor de ſageſſe, & de ne l'avoir pas retenu, & il commença à le deſirer avec une extrême impatience qu'il luy temoigna par de frequentes lettres. Platon s'excuſoit ſur ſon âge, & ſur ce que Denys n'avoit rien fait de tout ce qu'il avoit promis. Enfin Denys ne pouvant plus ſupporter ce refus, obligea Archytas à luy ecrire, & à eſtre caution qu'il pouvoit venir en toute ſeureté, & qu'on luy tiendroit parole. Il fit partir en meſme temps une galere avec quelques-uns de ſes amis, du nombre deſquels eſtoit le philoſophe Archidemus : ils aſſeurerent Platon de la forte paſſion que Denys avoit pour la Philoſophie, & luy rendirent cette lettre de ſa part.

Ce que je deſire avec le plus d'ardeur, c'eſt que te laiſſant perſuader, tu viennes promptement en Sicile. Je feray pour Dion tout ce que tu voudras, car je ſuis perſuadé que tu ne voudras rien que de juſte, à quoy je me rendray toûjours tres-volontiers. Mais ſi tu refuſes de venir, je te declare que ni pour les affaires de Dion, ni pour toutes celles où tu prendras quelque intereſt, je ne feray jamais rien de tout ce qui pourra t'eſtre agreable, &c.

Cette lettre, qui eſtoit plus d'un Tyran que d'un Philoſophe, auroit eu un effet contraire à ſes deſirs, ſi Dion n'euſt joint ſes ſollicitations & ſes prieres, en conjurant Platon de ne pas l'abandonner, & ſi tous les Philoſophes d'Italie & de Sicile ne luy euſſent ecrit, que s'il refuſoit de venir, il les rendroit tous ſuſpects à Denys qui ne manqueroit pas de croire qu'il ne les avoit inſinuez dans ſes bonnes graces, qu'afin qu'ils puſſent le trahir. Et ce fut ce qui determina Platon à aller pour la troiſiéme fois en Sicile à l'âge de ſoixante & dix ans.

Son arrivée releva les eſperances de tout le peuple qui ſe flattoit que ſa ſageſſe vaincroit enfin la tyrannie, & Denys en temoigna une joye qu'on ne ſçauroit exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, & eut en luy tant de confiance, qu'il le laiſſoit approcher à toute heure ſans le faire foüiller. Platon employa d'abord toute ſon adreſſe pour connoiſtre s'il avoit un veritable deſir de devenir vertueux. Il dit luy-meſme de quelle maniere il en fit l'epreuve; mais il connut bien-toſt qu'on ne l'avoit appellé que par vanité, & pour eloigner de Dion un amy fidelle. Dés qu'il voulut propoſer le rapel de cet exilé, bien loin de raccommoder ſes affaires, il les gaſta entierement. Denys deffendit à ſes Intendans d'envoyer à Dion ſes revenus, ſous pretexte que tout ce bien appartenoit à ſon fils Hipparinus qui eſtoit ſon neveu, & dont par conſequent il eſtoit

le

le tuteur naturel. Platon outré de cette injuſtice demanda ſon congé. Denys luy promit de luy donner un vaiſſeau, mais il le remettoit de jour à autre; & aprés l'avoir amuſé aſſez long-temps, il luy dit un jour, *que pourvû qu'il vouluſt demeurer encore un an avec luy, il renvoyeroit à Dion tout ſon bien, à condition qu'il le placeroit dans le Peloponeſe ou à Athenes, qu'il ne jouïroit que du revenu, & qu'il ne pouroit lever le capital ſans le conſentement de Platon & de ſes amis.* Car dit-il, *je ne me fie point à luy, & il employeroit cet argent contre moy.* Platon accepta ce parti, mais Denys le trompa encore; car aprés que la ſaiſon de s'embarquer fut paſſée, il dit qu'il ne vouloit plus donner que la moitié du bien de Dion, & qu'il vouloit retenir l'autre moitié pour ſon fils. Et quelque temps aprés il fit tout vendre à l'encan, au prix qu'on voulut, & ſans en parler à Platon, qui laſſé enfin de ſes feintes & de ſes menſonges, & convaincu que la Philoſophie eſtoit foible & molle, contre la dureté d'un Tyran, ne cherchoit qu'à quitter la Sicile. Mais il luy eſtoit impoſſible de partir ſans permiſſion, & tres-difficile d'obtenir ſon congé auquel on faiſoit naiſtre tous les jours de nouveaux obſtacles. Denys continuoit d'avoir pour luy en public toutes ſortes d'egards, & l'accabloit toûjours de careſſes. Mais enfin Platon ayant embraſſé avec chaleur les intereſts de Theodote & d'Heraclide qu'on accuſoit à tort d'avoir fait ſoulever les troupes, leur meſintelligence eclata. Denys donna ordre à Platon de quitter l'appartement des jardins, ſous pretexe que les femmes du Palais devoient y faire un ſacrifice qui dureroit dix jours, & le fit loger hors du Chaſteau au milieu de ſes Gardes; afin, diſoit-on, que ces ſoldats irritez de longue main contre luy de ce qu'il avoit voulu les faire caſſer ou diminuer leur paye, l'immolaſſent à leur reſſentiment. Quelques Atheniens avertirent Platon du danger où il eſtoit, & Platon en donna ſur l'heure meſme avis à Archytas qui eſtoit à Tarente. En meſme temps Archytas fit partir une Galere à trente rames, & ecrivit a Denys pour le faire reſſouvenir qu'il avoit promis une ſeureté entiere à Platon, & qu'il ne pouvoit ni le retenir, ni ſouffrir qu'on luy fiſt aucune inſulte, ſans manquer ouvertement à ſa parole dont il avoit voulu que luy & tout ce qu'il y avoit de gens de bien & d'honneur fuſſent les garents. Cela reveilla un reſte de pudeur dans l'ame du Tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Grece.

Voilà quel fut le ſujet de ce troiſiême voyage, ſur lequel les ennemis de Platon ont fait tant d'efforts pour le decrier, comme s'il n'eſtoit retourné en Sicile que pour la bonne table de Denys, & pour ſe plonger dans toutes les voluptez qui regnoient à la Cour de ce Prince. Diogene qui avoit beaucoup d'eſprit, mais un eſprit tres-ſatirique, & qui ne voyoit pas ſans quelque envie le grand eclat de Platon, fut le premier qui s'aviſa de luy faire ce reproche; car le voyant un jour ne manger que des olives à un grand repas, il luy dit *puiſque la bonne chere vous a fait aller en Sicile, pourquoy la mepriſez-vous tant icy? Je vous aſſeure, Diogene,* luy

repondit

repondit Platon, *que le plus ſouvent je ne mangeois que des olives en Sicile. Qu'eſtoit-il donc beſoin d'aller à Syracuſe?* reprit Diogene: *L'Attique ne portoit-elle point d'olives en ce temps-là?*

Jamais calomnie n'a eſté plus mal fondée, auſſi un ancien Philoſophe en parlant des avantages de la vie active, n'a pas fait difficulté de loüer Platon ſur ce voyage dont il rapporte le veritable motif; car il dit, *que ce fut pour un de ſes amis depoüillé de ſes biens, & banni que Platon eut le courage d'aller affronter un Tyran tres-redoutable, & s'expoſer à ſa haine & à tous les perils dont elle le menaçoit.* Dans la lettre que Platon ecrivit peu de temps aprés aux amis de Dion, il leur marque en propre termes *que les bonnes tables d'Italie & de Sicile luy deplurent extremement, & qu'il regarda avec horreur la coûtume de ces peuples, de ſe remplir de vin & de viandes deux fois le jour, & de ſe plonger dans toutes ſortes de debauches. Dés qu'un homme eſt accouſtumé à ces excés dés ſa jeuneſſe, il n'eſt preſque pas poſſible qu'il en revienne jamais, quelque bon naturel qu'il ait d'ailleurs, & qu'il ſoit jamais temperant & ſage: encore moins doit-il pretendre aux autres vertus. La vie ne me ſeroit pas ſuportable*, ajouſte-t-il dans la ſuite, *ſi j'eſtois ainſi l'eſclave de ces paſſions.*

Platon en traverſant le Peloponeſe trouva Dion aux Jeux Olympiques, & luy raconta tous les procedez de Denys. Dion plus touché des injures que Platon avoit receuës, & du peril qu'il avoit couru, que de toutes les injuſtices qu'on luy avoit faites, jura qu'il alloit travailler à ſe venger. Platon fit tout ce qu'il put pour le detourner de cette penſée; mais voyant que ſes efforts eſtoient inutiles, il luy predit les malheurs qu'il alloit cauſer, & luy declara qu'il ne devoit attendre de luy ni ſecours ni conſeil, & que puiſqu'il avoit eu l'honneur d'eſtre commenſal de Denys, de loger dans ſon Palais, & de participer aux meſmes ſacrifices, il ſe ſouviendroit toûjours des devoirs auſquels cela l'engageoit, & que pour ſatisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avoit pour Dion, il ſeroit neutre, toûjours preſt à faire les fonctions d'un bon mediateur pour les reconcilier, & toûjours egalement oppoſé à leurs deſſeins quand ils chercheroient à ſe détruire.

Dion aſſembla quelques troupes, paſſa en Sicile, detruiſit la tyrannie, chaſſa le Tyran, & rendit la liberté à ſa patrie. On ſçait tous les maux que cette entrepriſe cauſa. Comme il eſt difficile de conſerver long-temps la juſtice & l'innocence parmy les deſordres d'une guerre & d'une guerre civile, Dion eut le malheur de ſoüiller par une ſeule action la gloire de toutes les autres; car il permit le meurtre d'Heraclide, qui ne demeura pas long-temps impuni, Dion ayant eſte aſſaſſiné par l'Athenien Callippus au milieu de ſes proſperitez & de ſes triomphes.

Aprés la mort de Dion ſes parens & ſes amis particuliers ecrivirent à Platon pour le prier de leur donner conſeil dans l'eſtat deplorable où ils ſe trouvoient; les uns voulant reſſuſciter la tyrannie, & les autres faiſant tous leurs efforts pour retablir la domination du peuple. Platon leur ecrivit, *Qu'un Etat ne ſeroit jamais heureux, ni dans la tyrannie ni dans la*

trop grande liberté; que le milieu eſtoit d'obeïr à des Rois qui fuſſent eux-meſmes ſujets au loix; que la grande liberté & la grande ſervitude eſtoient egalement dangereuſes, & produiſoient à peu prés les meſmes effets; que l'obeïſſance qu'on rendoit aux hommes eſtoit toûjours exceſſive & ſans bornes, parceque leurs cupiditez n'en avoient point; qu'il n'y avoit de moderation que dans l'obeiſſance qu'on rendoit à Dieu qui eſtant toûjours le meſme, ne demandoit toûjours que la meſme choſe à ſes ſujets; que c'eſtoit la ſeule qui pouvoit faire la felicité des peuples, & que pour obeïr à Dieu, il falloit obeïr à la loy; que la loy eſtoit le Dieu des ſages, & la licence le Dieu des fols: qu'il leur conſeilloit donc d'eſtablir trois Rois, le fils de Dion, le fils de Denys qu'on avoit chaſſé, & celuy de l'ancien Denys: de choiſir ſous leurs ordres tel nombre qu'ils voudroient de vieillards qui auroient ſoin de faire les loix & de regler le gouvernement de l'Etat, de maniere que les Rois auroient l'intendance des choſes ſaintes & de la Religion, & de toutes les autres choſes, qu'il eſt juſte de laiſſer en la diſpoſition des bienfaicteurs: qu'il falloit créer enſuite trente-cinq gardiens ou conſervateurs des loix qui diſpoſeroient de la paix & de la guerre conjointement avec le ſenat & avec le peuple; que les affaires criminelles ſeroient jugées par ces trente-cinq conſervateurs des loix, auſquels on joindroit pour commiſſaires les plus anciens & les plus gens de bien des Senateurs qui ſeroient ſortis de charge; que les Rois n'aſſiſteroient point à ces jugemens, parce qu'eſtant Preſtres ils ne pouvoient ſans ſe ſoüiller & ſans déroger à leur caractere, condamner perſonne à la mort, à l'exil, ou à la priſon. Il lenr enjoignoit auſſi particulierement de chaſſer les barbares de touts les lieux qu'ils occupoient dans la Sicile, & d'y retablir les anciens habitans.

Platon ne ſurvecut à Dion, que cinq ou ſix ans qu'il paſſa dans l'Academie, ſans vouloir en aucune maniere s'entremettre du gouvernement, parce qu'il voyoit les mœurs de ſes Citoyens trop depravées. Les Cyreniens luy envoyerent des deputez pour le prier d'aller leur donner des loix, ce qu'il refuſa, leur diſant, *qu'ils eſtoient trop attachez aux richeſſes, & qu'il ne croyoit pas poſſible qu'un peuple ſi riche puſt eſtre ſoûmis aux loix.* Les Thebains luy firent la meſme priere, & il les refuſa de meſme; *parce*, dit-il, *qu'il les voyoit trop ennemis de l'egalité.* Il envoyoit de ſes diſciples dans les lieux où l'on eſtoit en eſtat de ſe conformer à ſes maximes.

Platon eſtoit naturellement ennemi du faſte & de l'oſtentation, & ne cherchoit que la verité, la ſimplicité & la juſtice. Il avoit les mœurs douces & meſlées de gravité. Jamais on ne le vid rire immoderement, ni ſe mettre extremement en colere. On jugera de ſa douceur par la maniere dont il corrigea ſon neveu Pſeuſippus qui eſtoit extremement debauché. Lorſque ſon pere & ſa mere l'avoient chaſſé, il le retiroit dans ſa maiſon, & vivoit avec luy comme s'il n'avoit jamais oüy parler de ſes debauches: ſes amis etonnez & choquez d'un procedé qui leur paroiſſoit ſi indolent, le blaſmoient de ne pas travailler à corriger ſon neveu, & à le retirer de cet abyſme: & il leur repondit qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne

ne penſoient, en luy faiſant connoiſtre par ſa maniere de vivre, la difference infinie qu'il y a entre le vice, & la vertu, & entre les choſes honneſtes & les deshonneſtes. En effet cette methode luy réüſſit ſi bien, qu'il inſpira à Pſeuſippus un tres-grand reſpect pour luy, & un violent deſir de l'imiter & de s'adonner à la Philoſophie, dans laquelle il fit enſuite de fort grands progrés.

Sa maniere de parler eſtoit ſi agreable & ſi inſinuante, qu'il ne manquoit jamais de faire impreſſion ſur ceux qui l'écoutoient. Un jour qu'il ſe promenoit hors la ville avec quelques-uns de ſes diſciples & de ſes amis, Timothée General des Atheniens, revenant de l'Armée dans ſa plus grande fortune, & lorſque les Atheniens ne ſçavoient comment honorer ſon merite, pour luy temoigner toute l'admiration qu'ils avoient pour luy, le rencontra ; & s'eſtant arreſté, il voulut entendre ſes diſcours qui ne rouloient ni ſur les impoſitions ni ſur l'armement des vaiſſeaux, ni ſur la ſubſiſtance des troupes, mais ſur la vertu & ſur l'empire que l'homme doit avoir ſur ſes paſſions, & dans leſquels il ne cherchoit qu'à expliquer la nature du ſouverain bien. Timothée frappé de la verité & de la beauté de ſes maximes, s'ecrira, *O l'heureuſe vie, ô la veritable felicité!* faiſant connoiſtre par-là, qu'il eſtoit convaincu que toute la gloire & tous les honneurs dont il jouiſſoit, n'eſtoient rien au prix du bonheur d'un Philoſophe, & que hors l'etude de la ſageſſe, il n'y a point de veritable bien.....

Une grande loüange qu'on donne à Platon, c'eſt d'avoir aimé ſes freres avec une extrême tendreſſe ; car comme on dit de Pollux qu'il ne voulut pas eſtre Dieu tout ſeul, & qu'il aima mieux n'eſtre que demi Dieu avec ſon frere, & partager avec luy la condition mortelle pour luy faire part de ſon immortalité ; Platon de meſme voulut communiquer à ſes freres la gloire qu'il eſtoit ſeul capable d'acquerir par ſes ouvrages. Dans les livres de la Republique il donne des rolles tres-conſiderables à Adimantus & à Glaucon ; & Antiphon le plus jeune de tous, il le fait parler dans ſon Parmenide, & par-là il les a rendus tous trois auſſi immortels que luy.

Il ne ſe ſervit jamais de ſon eſprit pour venger ſes injures particulieres, mais pour venger celles qu'on faiſoit à ſes amis ou à la verité. On ne trouvera pas qu'il ait dit un ſeul mot de Timon qui l'avoit ſouvent attaqué, & & il ne repondit aux bons mots de Diogene, que par quelque plaiſanterie, ſans jamais parler de luy dans ſes ecrits.....

Comme il eſtoit perſuadé que les hommes ne ſont pas nez pour eux-meſmes, mais pour leur patrie, pour leurs parens, & pour leurs amis, il n'avoit garde d'autoriſer l'opinion de ceux qui croyoient que la Philoſophie avoit le droit d'aneantir des obligations ſi eſſentielles ; & il enſeignoit que la vie d'un Philoſophe eſt la vie d'un homme entierement conſacré au public, qui ne taſche de devenir meilleur que pour eſtre plus utile, & qui ne fuit le tumulte des affaires que lors que ſa patrie refuſe ſes ſervices, ou qu'il ne peut la ſervir utilement, & c'eſt ce qu'il pratiqua toute ſa vie. Car on écrit qu'il ne ſe diſpenſa pas meſme de porter les armes, & qu'il combattit vaillamment

lamment à la journée de Tanagre, à celle de Corinthe, & à celle de Delium où il remporta une victoire conſiderable; mais on ne ſçait pas pour quelle occaſion; car il ne faut pas confondre ce combat de Delium avec celuy qui avoit eſté donné auparavant dans le meſme lieu, & auquel Socrate s'etoit trouvé & avoit ſauvé la vie à Alcibiade, la premiere année de l'Olympiade LXXXIX. Platon n'ayant encore que cinq ou ſix ans.

Il ſervit de meſme ſes amis avec auſſi peu de menagement pour ſa vie. Car non ſeulement il fit pour Dion, tout ce que nous avons vû, mais il deffendit encore en juſtice Chabrias general des Atheniens; & comme ſon accuſateur Crobyle luy eut dit pour l'étonner, *tu viens deffendre les autres, & tu ne ſçais pas que la Cigue de Socrate t'attend*; Il luy repondit, *autrefois quand ma patrie a eu beſoin de ma vie, je l'ay expoſée pour elle, aujourd'huy il n'y a point de danger qui m'eſtonne & qui m'oblige à abandonner mon ami.*

Il diſoit qu'il n'y a rien de plus indigne d'un homme ſage, ni qui luy doive cauſer plus de deplaiſir que d'avoir donné à des choſes legeres, inutiles, ou de peu de conſequence, plus de temps qu'elles ne meritoient. C'eſt pourquoy il ne perdoit aucune occaſion de corriger ceux qu'il voyoit enflez de vanité pour des qualitez dont ils auroient dû plûtoſt avoir honte: & l'on raconte à ce ſujet que le meſme Anniceris de Cyrene, dont nous avons d'ja parlé, qui eſtoit conſiderable par ſa naiſſance & par ſon eſprit, mais qui ſe piquoit ſur tout d'eſtre le meilleur cocher du monde, & le plus adroit de tous ceux qui eſtoient en reputation de bien mener un char, voulut faire devant luy montre de ſon adreſſe. Il mena donc un char dans le parc de l'Academie, & luy en fit faire pluſieurs fois le tour avec tant de juſteſſe, que les roües ne marquerent jamais que le meſme endroit, roulant toûjours ſur la meſme ligne. Tous les ſpectateurs charmez, eleverent Anniceris juſqu'au Ciel par leurs loüanges: mais Platon le blaſma ſerieuſement, & luy dit qu'il n'eſtoit pas poſſible qu'ayant employé tant de temps à une choſe ſi petite & ſi vaine, il n'euſt pas negligé celles qui eſtoient tres-neceſſaires & tres-importantes, & qu'un eſprit entierement occupé de ces bagatelles, n'eſt plus capable de s'appliquer à ce qui eſt digne de noſtre eſtime, & qui merite veritablement noſtre admiration.

Il eſtoit ſi eloigné du vice des flatteurs, & de la baſſe ſoupleſſe des Orateurs de ce temps-là, qui ne ſe rendoient maiſtres des peuples que par une laſche complaiſance, & qu'en ſe conformant à leurs paſſions, qu'on l'a comparé à Epaminondas & à Ageſilaüs, qui ayant voyagé dans pluſieurs villes & veſcu avec des hommes dont la vie & les mœurs eſtoient tres-differentes, retinrent pourtant par tout dans leurs habits, dans leurs diſcours, & dans toutes leurs manieres ce qui eſtoit digne d'eux & qui convenoit à leur caractere. Car Platon fut à Syracuſe tel qu'il eſtoit dans l'Academie, & tel avec Denys qu'il eſtoit avec Dion; marque certaine que les maximes de la Philoſophie pleines de force & de vertu, avoient penetré ſon ame comme une forte teinture que rien ne peut ni effacer ni ternir.....

23 DE 62

PLATON,

DE LA

REPUBLIQUE;

OU

DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE PREMIER.

SOCRATE.

HIER nous ſortimes hors des murs, Glaucon, fils d'Ariſton, & moi, pour aller au Pyrée, faire nos prieres à Minerve, & participer à la fête nouvelle, qu'on y devoit celebrer. Les Atheniens y firent la principale figure. Cependant les Thraces, qu'elle avoit attirés en grand nombre, ne furent point obſcurcis. Après que nous eumes achevé nos devotions, & ſatisfait notre curioſité, nous reprimes le chemin de la ville. Polemarque, fils de Cephale, nous apperçut de loin; &

voïant que nous penſions à regagner Athenes, il nous depêcha ſon petit domeſtique, pour nous prier de lui donner le temps de nous joindre. Je ſentis qu'on me tiroit par l'habit; & je vis en me detournant le jeune valet, qui fit gracieuſement ſon meſſage. Vous venez, ſans votre maître, mon fils, lui dis-je, en cherchant moi-même Polemarque des yeux? Il approche ... il vous ſupplie de l'attendre. Glaucon dit qu'on n'iroit pas ſi vite. Bientôt arrivent Polemarque, Adimante, frere de Glaucon, Nicerate, fils de Nicias, & quelques autres amis communs, qui venoient du Temple, comme nous.

Vous etes bien preſſés, nous dit Polemarque? Il eſt vrai, lui repondis-je, que nous nous hâtons un peu. Ce n'eſt pas le tout, repliqua-t-il. Comptez vous les nouveaux venus? Il s'agit de retourner ſur vos pas, ou d'être les plus forts. Quoi? Point de milieu! La voie de la perſuaſion nous ſera fermée?... Qu'alleguer à des gens, reſolus par avance de ne point ecouter vos raiſons?... Adimante, plus inexorable encore, loua Polemarque, & nous dit: Vous ignorez, je le vois, que la jeuneſſe nous prepare un carrouſel pour ce ſoir, en l'honneur de la Deeſſe. Un carrouſel, repris-je! C'eſt quelque choſe de fort nouveau. Y courra-t-on, je vous prie, la torche à la main? Dit-on que le vainqueur ait à conſerver la ſienne allumée, ap[ge]en avoir changé cent fois avec ſes rivaux, & de plus à toucher le premier la borne? C'eſt la nouvelle, repondit Polemarque. Pour clôture même, on nous promet des ſacrifices nocturnes, qui meriteront d'être vus. Nous ſouperons, & nous irons enſuite au lieu du rendez-vous. Le plaiſir du ſpectacle n'y ſera pas l'unique. Nous cauſerons avec mille de ces jeunes gens aimables, avec qui l'on trouve toujours agreablement de quoi s'entretenir. Suivez nous donc, puiſque vous perdriez beaucoup à nous quitter. Qu'en dites vous, me demanda Glaucon? Je prevois, lui repondis-je, que nous aurons de la peine à nous en defendre. Croïez moi, rendons nous. Après avoir conteſté long temps, vous verriez qu'au bout il nous faudroit jouïr d'une ſi bonne compagnie.

Nous

Nous nous rendimes touts enſemble chez Polemarque ; où nous trouvâmes ſes deux freres, Euthydême, & Lyſias, avec Thraſymaque de Chalcedoine, Charmantide de Peanie, & Clitophon, fils d' Ariſtonyme. Cephale, pere des trois premiers, ſe faiſoit beaucoup remarquer dans la troupe. Je ne l'avois point vu depuis quelque années : ce qui me groſſit plus que je n'aurois cru ſon grand âge. Il etoit negligemment etendu ſur un ſiege. Une couronne de fleurs, dont il avoit la tête encore ceinte, nous fit comprendre qu'il venoit d'achever ſes fonctions ſacerdotales. On fit cercle autour de lui. Il ne m'eut pas plutôt apperçu, qu'il ſe leva, pour venir m'embraſſer, & me dit : Mon cher Socrate, qu'il eſt rare de vous poſſeder au Pyrée ! Il ſembleroit neanmoins que vous auriez des raiſons, pour faire le petit voïage plus ſouvent. Si j'avois mes forces du temps paſſé, pour me tranſporter commodement à la ville, vous n'auriez point trop à ſortir de chez vous ; & je ne ſouffrirois pas, comme je fais, de vos abſences. Preſentement que vous me ſçavez retenu, ne ſeroit-ce pas à vous d'y ſuppleer ; & feriez vous mal de nous honorer plus ſouvent de vos viſites ? Je vous dirai que plus la vieilleſſe me rend inacceſſible aux plaiſirs des ſens, plus je goûte les delices de la Philoſophie, & plus je ſens croître en moi le deſir d'apprendre. Que n'imitez vous un peu ces charitables jeunes gens, qui ne m'abandonnent point ? Negligez moins des amis, qui vous cheriſſent entierement.

Les reproches obligeants, mon cher Cephale, ne ſont pas fort neceſſaires, lui repondis-je, pour m'attirer auprès de vous. Il ne me faudroit même qu'un certain goût particulier, que de tout temps j'eus pour les hommes avancés en âge. Je me les repreſente au bout d'un long chemin, que nous aurons peut-être à faire comme eux. Ils peuvent excellemment nous dire s'il eſt raboteux, uni, beau, deſagreable. Je voudrois vous demander, à vous, plutôt qu'à tout autre, ce qu'il vous en ſemble ; à vous, qui, ſans allarme, en etes preſentement à ce que les Poëtes nomment la derniere marche de la vieilleſſe, après la quelle il ne reſte que le tom-

beau? Eſt-ce la ſaiſon aimable, ou le temps fâcheux, le fort ou le foible de la vie? De grace, quelle idée en avez vous?

CEPHALE. Voici, mon cher Socrate, naturellement ce que j'en penſe. Nous autres vieilles gens, nous ne verifions que trop l'ancien proverbe, qui nous accuſe de ne jamais être bien qu'enſemble. Quand nous ſommes entre nous, c'eſt à qui fera des lamentations, au ſouvenir de mille plaiſirs qui ne ſont plus, & dont celui de les regretter a pris la place. Dans nos beaux jours nous goûtions la vie; qui deſormais a pour nous perdu ſes agrements, & ſeroit mieux nommée une mort dans toutes les formes. Vous en verrez eclater ſur les froideurs, & ſur les duretés qu'ils eprouvent de la part de leurs proches. Ils ſe tournent enſuite avec chaleur contre la Vieilleſſe; qui revient toujours, à la fin d'une longue enumeration de leurs maux. Pour moi, je tiens en verité qu'ils ont tort. Si, comme ils ſe le perſuadent, l'accuſée etoit coupable; moi, mille autres perſonnes d'âge, nous aurions les mêmes plaintes à faire. Cependant combien n'en ai-je pas connu, dont le viſage marquoit ſeul un parfait contentement de leur ſort? Ne citons que le vieux Sophocle. Comment etes vous avec l'amour? ... Le beau ſexe vous juge-t-il paſſable encore; lui demandoit un jour un curieux, en ma peſence?... Reflechiſſez, je vous prie, une autre fois, avant que de faire ainſi vos queſtions, lui repliqua-t-il? Je ne fus jamais ni plus en paix, ni plus à moi, que depuis la fuite du Tiran, dont vous me parlez. Le mot dans le temps me parut joliment dit; & j'y trouve un nouveau ſel encore aujourdhui. En effet le premier preſent du grand âge, c'eſt un cœur tranquille, un cœur affranchi du joug des paſſions. Quand leur regne eſt fini, qu'a-t-on perdu, que des maîtres nombreux, fiers, inſenſés, pleins de caprices? C'eſt la maniere dont les vieilles gens s'accoutumerent à penſer, qui leur inſpire ce degoût pour l'heureuſe liberté que la Vieilleſſe procure; & qui rend auſſi leur commerce parfaitement à charge. On a beau la decrier; elle n'a rien que d'engageant, lorsqu'on ſçait l'embellir par un peu de raiſon, de politeſſe, & de douçeur.

douçeur. Manque-t-on de ces qualités ? La jeuneſſe la plus brillante n'empêche point d'être inſupportable.

Charmé de ce debut ſententieux, & plein d'un violent deſir d'en ouïr d'avantage, pour exçiter le reſpectable vieillard, je lui dis : vous flattez vous, mon cher Cephale, que le grand nombre vous en croira ? Opulent, comme vous etes, on dira plutôt que vous en diſcourez fort à l'aiſe ; & qu'avec vos biens on ne ſeroit pas moins eloquent. Ignore-t-on que les richeſſes procurent mille douçeurs, très capables de temperer les amertumes, dont la vieilleſſe eſt une ſource feconde ? Vous avez raiſon, mon cher Socrate, repliqua-t-il. Beaucoup de gens ne ſouſcriront certainement pas à ce que j'avance. Je vous avouerai même qu'ils n'auront pas entierement tort. Mais je ne conviendrai point auſſi qu'ils aient le parfait bon droit qu'ils s'imaginent. La repartie fameuſe de Themiſtocle me ſera contre eux d'un bon ſecours. Un certain homme de Seriphe, dans le deſſein de lui faire un inſigne outrage, lui dit un jour ; que ſi le nom de Themiſtocle etoit celebre par toute la Grece, il en etoit moins redevable à ſon merite perſonnel, qu'au luſtre qu'il avoit emprunté de ſa Patrie. Ce grand Capitaine lui repondit : rendons nous mieux juſtice les uns aux autres, je t'en conjure, mon cher ami. Si Themiſtocle etoit toi ; j'entends, ſi le deſtin l'avoit fait naître à Seriphe ; il n'auroit certainement jamais eté qu'un homme obſcur. Athenes auroit auſſi pu te donner la naiſſance mille fois ; ſans que ton nom eût de tes jours excedé les bornes d'un mechant petit voiſinage. Ce trait magnanime s'applique fort naturellement aux vieillards peu riches, & chagrins tout enſemble. La vieilleſſe eſt ſans contredit un fardeau très dur à porter pour les plus ſages, lorſqu'il eſt appeſanti par la pauvreté. Pour les gens d'un mauvais tour d'eſprit, ils ne ſeront jamais bien, non pas même dans la plus grande abondance.

SOCRATE. Mon cher Cephale, ſouffrirez vous une autre queſtion ? Vos Ancêtres vous ont-ils laiſſé plus de bien, que vous n'en avez amaſſé vous même par vos ſoins ? CEPHALE. J'ai groſſi mon patrimoine de quelque choſe. Mon grand Pere, dont je

porte le nom, augmenta le bien de famille par des acquiſitions conſiderables. Lyſanias mon Pere, y fit au contraire une brêche, que j'ai reparée avec avantage. Moins au large que le premier, plus à mon aiſe que le ſecond, je n'ai d'autre ambition que de tranſmettre à mes enfants un heritage un peu meilleur, que je ne l'ai reçu moi même de mes Peres. SOCRATE. Ce qui m'enhardit à vous faire une demande, qui pourroit vous paroître curieuſe, mon cher Cephale, c'eſt que je ne remarque point en vous une paſſion immoderée pour les biens du monde; & que ce detachement ne ſe trouve gueres que dans ceux qui doivent tout au travail d'autrui. Mais les artiſans de leur propre fortune ont pour leurs amas d'or preciſement la même tendreſſe, que nous voïons aux Poëtes pour leurs ouvrages. Les premiers aiment le bien, comme les autres hommes, pour les utilités qu'ils en tirent. Ils le cheriſſent encore; parcequ'ils ſe regardent comme les createurs de toute l'opulence qui les environne. De là ſouvent leur mauvaiſe humeur, & leur parfait enivrement pour les richeſſes. CEPHALE. Mon cher Socrate, votre obſervation eſt juſte. SOCRATE. Il ne me reſteroit que d'apprendre, quels avantages vous avez ſçu tirer de celles dont vous avez ſi long temps joüi?

CEPHALE. Peut-être n'en ſerai-je cru tout de nouveau que d'un petit nombre de perſonnes. Vous n'ignorez pas, mon cher Socrate, qu'aux approches de la mort, une foule de craintes nouvelles, & d'allarmes inconnues auparavant, trouve entrée dans l'eſprit des vieillards, qui font de l'argent leur idole. Leur âme effraïée ne peut enfin s'empêcher d'entrevoir du vrai dans tout ce qu'on nous dit d'une autre vie, & de l'accueil redoutable qu'on y prepare à l'injuſtice: recits, que juſqu'alors ils avoient traités de fabuleux, & dont ils faiſoient le ſujet ordinaire de leurs railleries. Soit foibleſſe, naturelle au grand âge, ſoit changement arrivé dans la diſtance des objets; leur vue ſe contraint, & ſe reforme. Un de ces vieux inſenſés, qui ſe reveille en ſurſaut, comme un enfant, après un long ſommeil, & qui ſe juge interieurement coupable, tremble,

fremit,

fremit, & vit deſormais dans une cruelle attente. Un homme au contraire, qui vers quelque endroit du paſſé qu'il retourne les yeux, ne voit rien à ſe reprocher, a le cœur, ſi je l'oſe dire, noïé dans les ſentiments de la plus douce eſperance; que Pindare appelle agreablement la mere nourrice de la vielleſſe. Penetré vivement de ces idées, mon cher Socrate, je n'ai juſqu'ici regardé les biens de la fortune comme des biens, que pour ceux qui ſçavent en faire un uſage legitime, pour les bons ſeulement. C'eſt beaucoup, lorſqu'il faut mourir, de n'avoir jamais eu la tentation de mentir, jamais de n'avoir même involontairement fait tort à perſonne; d'avoir toujours fidellement rempli touts les devoirs exterieurs de la religion envers les Dieux, & ceux d'une exacte juſtice envers les hommes. Les eſprits ſages recueillent des richeſſes mille autres utilités; mais j'eſtimerois celles que je viens de vous dire les principales. SOCRATE. Je vous ecoute, mon cher Cephale, avec le plus grand plaiſir. J'ai neanmoins encore un mot. Entendriez vous borner l'idée de la juſtice au ſoin de rendre à chacun le ſien, & de reſpecter la verité dans toutes ſes paroles? Il me ſemble qu'en certaines rencontres on ne pourroit faire l'un & l'autre, ſans bleſſer conſiderablement cette vertu. Il ſeroit mal, par exemple, de ne pas tromper un ami, dans un intervalle de fureur, & de lui remettre alors des armes qu'il nous auroit données en garde. CEPHALE. Trop de juſtice, mon cher Socrate, n'en doutons pas, ſeroit condamnable dans touts les cas pareils. SOCRATE. Elle dira donc quelque choſe de plus, mon cher Cephale, que reſtituer aux autres ce qui leur appartient, & parler en toute occaſion comme l'on penſe? Je ſuis tout à fait de votre ſentiment, reprit Polemarque; d'autant plus que nous avons le Poëte Simonide pour nous.

CEPHALE prit congé dans cet endroit; parceque l'heure de retourner à ſes fonctions Sacerdotales etoit venue, & l'avertiſſoit de nous quitter. Je vous laiſſe, nous dit-il, à developper entre vous autres la nature d'une vertu ſi neceſſaire. Nous nous levâmes avec lui. Je lui portai la parole au nom de touts; & je lui dis, en lui ſerrant la main: Polemarque nous reſte; & vous faites votre

votre compte que c'eſt à lui de vous remplacer ? Je l'entends bien comme vous, repliqua l'agreable vieillard, en ſouriant. Il ſortit enſuite, pour ſe rendre au lieu du ſacrifice.

Je me tournai vers Polemarque. He bien, vous donc, lui dis-je, Heritier nouvellement declaré, qui par la douçeur de votre converſation, nous empêcherez de trouver celle du plus excellent Pere trop à dire ; que nous vantez vous comme un Oracle de Simonide ? Que penſe-t-il de la juſtice ? POLEMARQUE. L'idée qu'il en a, c'eſt qu'elle fait ſoigneuſement rendre à chacun ce qu'on lui doit. Mon cher Socrate, je vous l'avoue, c'eſt un mot que j'admire. SOCRATE. Il n'eſt pas facile, cher Polemarque, de tenir contre une ſi grande autorité. Simonide etoit ſans doute un homme ſage, un homme divin. Il ſe pourroit d'ailleurs que vous compriſſiez le beau ſens que renferme ſa maxime, entierement caché pour moi. Cependant je ne croirai point qu'il ait eu dans l'eſprit celui que nous condamnions tout à l'heure ; ni qu'il ordonne de reſtituer un depôt, au prejudice de la perſonne qui nous l'auroit mis entre les mains. POLEMARQUE. Il a voulu dire que nous devons toujours bien ſervir nos amis, & jamais ne leur nuire. SOCRATE. Je vous entends. Si tel, qui vous auroit confié ſa bourſe, ne vous la redemandoit que pour executer quelque mauvais deſſein, mauvais pour lui, & s'il vous etoit cher, il faudroit la retenir. Mais s'il etoit votre ennemi ? POLEMARQUE. La Regle de Simonide ſubſiſteroit encore. Que devroit-on aux gens qu'on hait, que de leur faire tout le mal qu'on peut ? SOCRATE. Oh ! oh ! L'incomparable Simonide uſe, a ce que je vois, d'une licence poëtique toute particuliere, lorſqu'en termes aſſez miſterieux il nous apprend, que tout ce qu'un homme odieux meriteroit à la rigueur, ou comme vous parlez, ce qu'on lui doit, ſera juſte à ſon egard. POLEMARQUE. Vous paroît-il là quelque choſe à reprendre, mon cher Socrate ? SOCRATE. J'ai des ſcrupules, je vous l'avoue, ſur la juſteſſe du ſentiment que vous attribuez à votre Poëte. Si quelqu'un lui demandoit quel art decharge, s'il eſt permis de le dire, ſes obligations envers

le

le corps humain, dans ſes etats d'infirmité; que repondroit-il, je vous prie? POLEMARQUE. Celui qui preſcrit un regime, & des remedes. SOCRATE. Interrogé pareillement ſur les autres arts, il feroit une reponſe pareille? POLEMARQUE. Oui. SOCRATE. Que dirons nous de l'art le plus excellent de touts; qui nous enſeigne à remplir à l'egard des autres hommes les devoirs de la juſtice? POLEMARQUE. Simonide le definiroit: celui qui nous fait connoître les moïens de ſervir nos Amis, & de perdre nos Ennemis. SOCRATE. De touts les Artiſtes, me direz vous les plus capables de ſauver la vie aux uns, & d'envoïer les autres au tombeau, de faire perir les derniers par le naufrage, & de rendre les premiers au port? POLEMARQUE. Le Medecin, & le Pilote. SOCRATE. Et l'homme juſte? Par quel talent s'acquittera-t-il le mieux envers ſes deux eſpeces de creanciers? POLEMARQUE. Par celui de la guerre, merveilleux pour defendre ceux-là, pour exterminer ceux-ci. SOCRATE. Fort bien. Mais prenez garde que vos deux habiles gens ſeront gens du moins fort inutiles à touts ceux qui ſe porteront bien, & qui n'auront point à paſſer les mers. Le troiſiême ne ſera pas d'un plus grand ſervice aux perſonnes, qui vivront ſans querelles? POLEMARQUE. Mon deſſein n'eſt pas de le borner à ce point. SOCRATE. La juſtice par conſequent, cher Polemarque, ſera bonne ailleurs qu'en bataille rangée; auſſi bonne en pleine paix que l'Agriculture, & que l'adreſſe à tailler le cuir. Bonne à quoi, je vous le demande? POLEMARQUE. Elle fera trouver aux hommes de grands avantages mutuels dans le commerce qu'ils auront enſemble. SOCRATE. Voïons. Si vous avez une maiſon à bâtir, vous appellerez ſans doute un Architecte; un Inſtrument, ſi vous voulez de la Muſique; un coureur de foires, ſi vous etes reſolu de voir ſortir votre fortune d'un cornet. POLEMARQUE. Dans le negoce, & dans le trafic, mon cher Socrate, il n'eſt rien tel qu'un honnête homme. SOCRATE. Je ne ſçai pas. S'il me falloit un cheval, ou ſi j'en avois un dont je voulûſſe me defaire; j'eſtimerois pour moi, je vous l'avoue, beaucoup d'avantage un Ma-

quignon. POLEMARQUE. Oui. Mais ſi, par exemple, on avoit une ſomme à confier; il eſt certain qu'elle ſeroit mieux entre les mains d'un homme de bien que d'un autre. SOCRATE. C'eſt à dire que l'utilité de la juſtice commencera preciſement où celle de l'argent finit; puiſqu'il ne produit rien, comme vous ſçavez, tant qu'il demeure ſain & ſauf dans un coffre? Elle y fera tenir ſous la clé très fidellement une ſerpette, une Lyre, un bouclier. Mais je ferai plus de cas de l'art du jardinage, de l'art citharistique, & de l'art militaire, qui les manient, & qui les emploient. Aſſurement votre vertu ne ſera pas d'un fort grand prix; s'il eſt vrai qu'elle ne ſoit utile que par rapport aux choſes qui ne ſeront plus d'aucun uſage. POLEMARQUE. En verité, mon cher Socrate, je crois que j'ai tort. SOCRATE. Examinons encore. L'homme adroit à porter un coup, le ſera neceſſairement plus qu'un autre à le parer. Qui ſçait guerir, tuera, ſi bon lui ſemble. Enfin le General habile à cacher ſes deſſeins, à couvrir ſon Armée, penetrera communement ceux de l'Ennemi, touts les jours enlevera ſes quartiers. L'homme juſte, habiliſſime à garder le bien d'autrui, le ſera donc pareillement à le voler. C'eſt apparemment d'Homere que vous empruntez cette Morale. Dans un tranſport d'admiration pour Autolique, Oncle d'Ulyſſe du coté maternel, " il dit qu'en fait de jurements, & de larcins, il n'avoit pas ſon " pareil." Selon nos deux Poëtes, & ſelon vous, la juſtice, à ce compte là, ne ſera qu'une heureuſe tournure pour le brigandage; & le plus juſte reviendra toujours le plus chargé de butin; ſauf à le partager liberalement avec ſes amis, à le mettre ſagement à profit contre ſes ennemis. N'eſt-ce pas votre ſentiment? POLEMARQUE. Non; mais vous faites bien de me railler, parceque je ne ſçais pas trop ce que je dis. Cependant, mon cher Socrate, je ne puis môter encore entierement de l'eſprit, que la vertu dont nous parlons ne conſiſte à tout faire en faveur des uns, & tout au prejudice des autres. SOCRATE. Peut-être avez vous raiſon. Mais ſçachons avant tout qui nous compterons pour Amis; ceux qui nous accablent de fauſſes demonſtrations, ou ceux qui nous obligent,

ſans

ſans nous faire de grandes careſſes? Nos Ennemis ne ſeront pas difficiles à connoître enſuite. POLEMARQUE. Nous devons eſtimer nos amis, les perſonnes bienfaiſantes pour tout le monde, & bien intentionnées pour nous. SOCRATE. N'arrive-t-il point de s'y meprendre? POLEMARQUE. Fort ſouvent. SOCRATE. Cette erreur changera beaucoup les choſes, mon cher Polemarque. Nos amis ſe trouveront chargés de toute notre haine; & nos ennemis auront toute notre tendreſſe. POLEMARQUE. Que voulez vous? C'eſt un malheur inevitable. SOCRATE. Je le veux. Mais le devoir alors ſera de faire du bien aux mechants, & du mal aux bons. Au gré de Simonide, on ne pourra donc aſſez nuire à des gens, qui jamais n'auront eu la penſée de nous deſſervir. POLEMARQUE. Vous etes un fin Diſputeur, mon cher Socrate; & vous nous tournez, mon Poëte, & moi, comme bon vous ſemble. SOCRATE. Conſultez vous; & ſi le parti vous plait, continuez à dire que nous ne ſçaurions trop nous ſignaler par de bons offices envers ceux dont nous ſerons contents, ni trop auſſi mal-traiter ceux dont nous aurons à nous plaindre. POLEMARQUE. Cette maniere de penſer paroît fort dans le bon ſens. SOCRATE. Oui. Mais, comme nous nous y tromperons à toute heure, de votre aveu; nous ferons encore une fois tout le bien à nos Ennemis, & tout le mal à nos Amis. Simonide, en vérité, ne ſeroit pas extraordinairement charmé de vous, s'il nous entendoit. POLEMARQUE. Je lui fais tort, mon cher Socrate. Il ne faut donner les noms d'Amis & d'Ennemis, de bons & de mechants, qu'à ceux qui ſont reellement l'un & l'autre; quoiqu'ils ſoient en apparence. Nous placerons toujours bien enſuite notre averſion, & notre amour. SOCRATE. C'eſt à dire pour concluſion du tout, que nous ſervirons efficacement les perſonnes dont la bonne volonté ne nous ſera point ſuſpecte; & que nous travaillerons de tout notre pouvoir à perdre celles que nous connoîtrons mal intentionnées pour nous. POLEMARQUE. J'avois, ce me ſemble, dès le commencement cette explication dans l'eſprit. SOCRATE. Elle me laiſſe un ſcrupule, que c'eſt à vous de lever.

Je ne puis voir qu'un homme de bien ſoit capable de faire du mal à perſonne. POLEMARQUE. Quoi ? Non pas même aux gens les plus mauvais, aux plus determinés à lui ſuſçiter des traverſes ? SOCRATE. Non, cher Polemarque. Dites moi, je vous prie ; un cheval, un chien, aſſommés de coups, & mal-nourris, en ſeront-ils meilleurs ; en auront-ils dans un plus haut degré les bonnes qualités propres à leur eſpece ? POLEMARQUE. Ils ne ſeront au contraire bientôt plus d'aucun ſervice. SOCRATE. En ſera-t-il autrement de l'homme, aigri, maltraité ? N'en deviendra-t-il pas moins ce que la Nature vouloit en faire, plus aveugle, & plus injuſte ? POLEMARQUE. Infailliblement. SOCRATE. Vit-on jamais le goût d'un auditeur pour l'harmonie diminué, par entendre excellemment toucher la Lyre ? Comment donc, par une exacte obſervance de la juſtice envers les autres, leur inſpireroit-on de l'eloignement ou de l'indifference pour elle ? Comment augmenteroit-on en eux l'amour du vice, par un ſoin conſtant de pratiquer à leur egard toutes les regles de la vertu ? Si l'effet naturel de la chaleur n'eſt point de rafraichir, celui de la bonté ne ſera pas de nuire : Amis, Ennemis, l'homme de bien, je le repete, ne ſçait faire du mal à perſonne. Il en abandonne entierement aux mauvais eſprits, & le talent, & le deſſein. POLEMARQUE. J'entre avec un grand plaiſir dans ces idées, mon cher Socrate. SOCRATE. Gardons nous donc, cher Polemarque, d'eſtimer Sage tout homme, qui nous donnera pour maxime, de cherir ceux qui nous aiment, & de perdre, s'il eſt poſſible, ceux qui nous haïſſent, ſous ombre de rendre à chacun ce qu'on lui doit. C'eſt un faux principe, qui ne s'accorde aucunement avec cette qualité. POLEMARQUE. Je le condamne avec vous. SOCRATE. Ne ſouffrons pas qu'on l'attribue à Simonide, à Bias, à Pittaque, à pas un des Hommes illuſtres, que la Grece revere. POLEMARQUE. Ils connoiſſoient trop la bonne Morale, ils l'avoient trop avant gravée dans le cœur, pour epouſer un ſentiment, qui la renverſe. SOCRATE. Je le croirois beaucoup plutôt emané de la bouche d'un Periandre, d'un Perdiccas, d'un Xerxès, d'un Iſmenius de Thebes, ou de quelque

que autre fameux Tiran, aveuglé par ſon orgueil, enivré de ſa puiſſance. POLEMARQUE. Elle eſt parfaitement d'eux. SOCRATE. Je le penſe fort comme vous. Mais ſi la juſtice eſt autre choſe que tout ce que Simonide nous a dit; qui de la Compagnie voudra bien nous en donner une idée plus ſatisfaiſante?

THRASYMAQUE, ennuié de garder le ſilence, brûloit d'envie de nous interrompre. Vingt fois il l'eût fait, ſi charitablement ceux qui ſe trouvoient auprès de lui, bien aiſes de nous entendre juſqu'au bout, ne l'euſſent vingt fois tiré fortement par l'habit. Sitôt que nous eûmes achevé, il ne fut plus en ſon pouvoir de ſe contenir. Après toutes les demonſtrations d'un Ours, au quel on ouvre ſa grille, il s'elança, comme pour ſe jetter ſur nous. Polemarque, & moi, nous en fimes deux ou trois pas en arriere. A peine etions nous un peu remis de notre fraïeur, que le Sophiſte nous dit, avec ſa voix rauque, dont toute la ſalle trembla: Gens de bien, à quelles epouvantables bagatelles vous amuſez vous; depuis une heure que vous nous tenez, dix perſonnes que nous ſommes ici, touts en ſuſpens? N'a t-il pas fait beau vous voir, en Lutteurs au fond grands camarades, eſſaïer de ſurprendre nos applaudiſſements par vos feintes groſſieres? Socrate, car c'eſt à vous, qui faites ici le Maître, que j'en veux; ſi votre intention etoit veritablement de nous enſeigner ce que c'eſt que la juſtice; vous retrencheriez vous à faire aux autres avec appareil queſtions pueriles ſur queſtions pueriles? Nous ſçavons touts qu'il eſt beaucoup plus facile d'interroger cent fois à perte de vue, que de repondre à propos une ſeule. Cependant vous ferez le dernier, ſi vous le trouvez bon, à votre tour. Qu'eſt-ce que la juſtice? Je vous ſomme, devant tout ce que nous voici d'habiles gens, de me la definir. Ne venez pas au reſte, avec votre attirail ordinaire de termes vagues, me dire qu'elle conſiſte à remplir ſes devoirs envers les autres hommes, à leur être utile, à leur faire du bien de toutes les manieres poſſibles. J'attends quelque choſe de precis; & ne vous imaginez pas que Thraſymaque ſoit Philoſophe à ſe païer de ces fadaiſes.

Attaqué

Attaqué de la ſorte, je demeurai quelques inſtants fort interdit. Mon deſordre s'accrut, lorſque j'oſai regarder mon Adverſaire en face. J'en aurois tout à fait perdu la parole, ſi je n'euſſe le premier eu le bonheur de porter les yeux ſur lui. La colere lui faiſoit rouler de toutes parts les ſiens. Ainſi j'eus le moïen de le prevenir; & je lui repartis, d'un air à demi raſſuré: Mon cher Thraſymaque, je vous en conjure, emportez vous moins contre nous. Si le pauvre Polemarque, & moi, nous avons le malheur de nous tromper; ſçavant, comme vous etes, vous n'ignorez pas que ce n'eſt jamais de gaieté de cœur que l'on ſe trompe. S'il etoit queſtion d'un threſor, vous ne nous accuſeriez pas de fouiller, où nous ſçaurions parfaitement qu'il ne ſeroit pas caché. Preſentement donc que nos recherches ont un objet infiniment preferable aux metaux les plus precieux; pouvez vous nous croire depourvus de ſens, juſqu'à vouloir nous fatiguer envain, & ne rien faire ici que pour la montre? Il eſt bien plus à preſumer que c'eſt le talent, & non pas le bon deſſein qui nous manque. Vous devriez donc bien, vous autres, Eſprits d'une penetration ſurprenante, avoir de la compaſſion pour nous; au lieu de vous aigrir contre des gens moins clairvoïants peut-être, mais trop intereſſés à ne point tomber dans l'erreur, pour être ſoupçonnés d'errer par malice.

Thraſymaque, après m'avoir ecouté juſqu'au bout, ſe prit à rire; & ſes eclats forcés durerent longtemps. Grand Hercule! s'ecria-t-il, quand la voix lui fut revenue; voici le divin Socrate, avec ſon threſor de fines railleries, qui n'eſt jamais a ſec! Ne l'ai-je pas connu, lorſque j'ai predit à toute la Compagnie qu'il feroit dabord le mauvais plaiſant; & que tout enſuite, pour ne point venir au fait?

Vous etes une homme paſſablement difficile, bon Philoſophe pourtant, mon cher Thraſymaque, luy repliquai-je. Vous ſçavez donc que ſi vous demandiez combien d'unités en douze, & ſi vous enjoigniez en même temps de ne vous repondre, ni trois fois quatre, ni quatre fois trois, ni ſix fois deux; parceque vous ne ſeriez pas homme à vous païer de ſornettes pareilles; vous compre-

nez,

nez, dis-je, qu'à ces conditions, il n'eſt perſonne qui voulût entrer avec vous en lice. Le hazard vous fît-il rencontrer quelque Adverſaire, il vous diroit : mais quoi, Philoſophe incomparable ? Si la choſe en queſtion eſt juſtement une de celles dont vous defendez qu'on vous parle ; faudra-t-il vous en imaginer une autre ; & pour vous plaire, trahira-t-on la verité ? Que repondre, je vous en ſupplie ? THRASYMAQUE. Le beau rapport ! SOCRATE. Rapport, ou non ; s'il en trouvoit entre votre conduite, & celle dont il vous auroit fait ſentir le ridicule ; il en jugeroit conformement à ſes idées, ſans reſpecter les votres. THRASYMAQUE. Auriez vous du goût, dites moi, Socrate, pour quelqu'une des abſurdités, contre leſquelles je vous premuniſſois tout à l'heure ? SOCRATE. S'il m'arrivoit de les regarder d'un autre oeil que vous, je ne verrois point la raiſon de ne les pas epouſer ſans honte. Notre maniere oppoſée de conçevoir les choſes ne me cauſeroit du reſte aucune ſurpriſe ; bien aſſuré que nous ne ſerions pas les deux premiers grands hommes, qui n'auroient pas eu l'entendement fait l'un comme l'autre. THRASYMAQUE. Socrate, que diriez vous, ſans tout ce verbiage, ſi l'on vous tiroit du labirinthe ; & ſi l'on vous donnoit en trois paroles une definition merveilleuſe de la juſtice ? Quelle punition meriteriez vous, pour votre bêtiſe ? SOCRATE. La ſeule qu'à mon ſens ait droit d'infliger à tout ignorant un plus habile : celle d'être inſtruit. Je m'y ſoumets par avance de grand cœur. THRASYMAQUE. Ouidà. Vous croïez donc, Socrate, qu'on vient à mon ecole ſans païer ? SOCRATE. Quand mes finances, pour le preſent derangées, ſeront en meilleur ordre ; l'argent ira bien, n'en doutez pas. GLAUCON. Thraſymaque, enſeignez le de grace. Nous repondrons pour lui. THRASYMAQUE. Je le veux bien ; mais à condition qu'il nous fera part avec le temps de ſes decouvertes ; & qu'il n'en ſera pas toujours quitte pour eſſaïer de trouver les autres en defaut. SOCRATE. Bienheureux Thraſymaque, en bonne foi que pourroit vous apprendre un homme qui ne ſçait rien, & qui jamais ne ſe piqua de rien ſçavoir ? D'ailleurs, comment s'y prendre avec un Philoſophe,

ſophe, aſſurement des moins à mepriſer, qui ne permet pas même de ſe retrencher à ce qui paroitroit de plus probable? Votre cas, Thraſymaque, eſt tout different. Vous pretendez ne rien ignorer; & toutes les difficultés ſont applanies pour vous. C'eſt donc à vous de nous reſoudre les notres; & vous auriez tort de nous envier, à Glaucon, à toute la Compagnie, à moi, le grand bien de vous entendre.

On voïoit que notre Sophiſte, plein de la penſée que touts ſes talents à la fois alloient briller, & qu'il avoit les plus belles choſes du monde à nous dire, auroit deja voulu toucher au bout de la harangue dont il nous menaçoit. Il fallut neanmoins encore beaucoup le prier. Enfin il ſe rendit.

Remarquez, nous dit-il en commençant, quoique Socrate parle aſſez, qu'il ne produit jamais rien de ſon propre fond. Il trouve plus commode infiniment d'aller prêter l'oreille en touts lieux, & piller un mot de l'un, un mot de l'autre, pour s'en faire honneur dans les occaſions; ſauf à n'avoir jamais aucune reconnoiſſance pour les habiles gens auxquels il doit tout. SOCRATE. Thraſymaque, vous avez raiſon de penſer que j'aime à profiter avec tout le monde. Mais vous avez tort de croire que je paie d'ingratitude ceux à qui je derobe quelque choſe de bon. La Fortune & moi, nous ſommes, je vous l'ai dit, mal enſemble. Ainſi je n'ai point de bourſes pleines à leur donner. En recompenſe, je m'acquitte envers eux pleinement par mes eloges. Vous ne vous imagineriez pas facilement à quel point j'en ſuis prodigue, toutes les fois que je rencontre quelque eſprit aſſez genereux, pour me faire part de ſes lumieres. Vous eprouverez par vous même tout à l'heure combien je m'eſtime grand debiteur, lorsqu'on m'en communique d'auſſi diſtinguées, que le ſeront apparemment les votres.

THRASYMAQUE. Cà donc, ecoutez moi touts. J'appelle juſte ce qui eſt utile au plus fort. Hé bien, Socrate, où ſont vos loüanges? Avouez que vous n'en etes pas liberal, malgré tout votre beau dire. SOCRATE. Attendez, mon cher Thraſymaque. Vous en receverez avec pofuſion, je vous le promets, ſi tôt que je vous aurai

compris. Mais j'ai le malheur de ne point encore vous entendre. Parceque l'Athlete Polydamas ſe trouve merveilleuſement bien de ne manger que du bœuf, pretendez vous qu'il fût juſte, utile auſſi pour nous, qui n'avons pas l'eſtomac fait comme lui, de nous ſurcharger d'une viande ſi nourriſſante? THRASYMAQUE. Vous ſerez toujours vous-même, Socrate; toujours railleur, & toujours charmé de donner du croc en jambe aux diſcours les plus ſolides. SOCRATE. Quoi; ſeulement parceque je voudrois être eclairci? THRASYMAQUE. Un peu d'attention, vous penetrerez le fond de ma doctrine. Je diſtingue des gouvernements de trois ſortes; le Monarchique, le Democratique, l'Ariſtocratique. SOCRATE. Bon, Thraſymaque; vous commencez à vous rendre intelligible. THRASYMAQUE. Prenez l'eſpece qu'il vous plaira; les loix y ſont faites au gré de ceux qui ſont en poſſeſſion de l'autorité ſuprême. SOCRATE. Vous devenez lumineux de plus en plus. THRASYMAQUE. Elles ſont toutes marquées au coin de leur interêt propre. La preuve en eſt que dans les Democraties elles ſont favorables au Peuple, aux Nobles dans les Ariſtocraties, au Monarque, dans les Monarchies. Partout les Legiſlateurs puniſſent la deſobeïſſance à leurs volontés, comme une injuſtice. Donc ils n'eſtiment juſte que ce qu'ils jugent bon pour eux. Bienheureux Socrate, voïez vous preſentement la belle enchainûre des principes qui m'ont fait avancer, que le juſte n'eſt que l'utile au plus fort, l'utile au plus puiſſant, au Souverain?

SOCRATE. Une explication ſi claire ne me laiſſe plus aucun doute ſur votre maniere de penſer, Thraſymaque. Il ne s'agit plus que d'en examiner la juſteſſe. Je trouve d'abord que vous avez aſſurement plus d'indulgence pour vous-même que pour moi. Le juſte, & l'utile, ſelon vous, ne ſont qu'une même choſe; & cependant vous m'avez defendu, ſous peine d'encourir votre indignation, de vous donner l'un pour l'autre. Il eſt vrai que vous ajoûtez un mot; l'utile au plus fort, l'utile au Souverain. THRASYMAQUE. Bagatelle, Bagatelle; c'eſt un petit rien, Socrate. SOCRATE. Je n'en ſuis pas certain. Mais je ſçai très bien que

d'accord ſur l'eſſentiel, il reſte à voir qui de nous a raiſon, ou tort, ſur le petit rien. THRASYMAQUE. Voïez, j'y conſens. SOCRATE. Dites moi donc: croïez-vous qu'on doive obeïr à ceux qui gouvernent? THRASYMAQUE. Belle queſtion! SOCRATE. Sont-ils infaillibles, ou ſujets a l'erreur? THRASYMAQUE. S'aviſa-t-on jamais de les en croire exempts? SOCRATE. Il leur arrivera par conſequent de ne pas faire des loix juſtes? THRASYMAQUE. Oui. SOCRATE. Comprenez moi bien; je veux dire des loix utiles pour eux? THRASYMAQUE. Je ne l'entends point autrement. SOCRATE. Cependant les Peuples ne pourront les violer, ſans bleſſer la juſtice? THRASYMAQUE. Non. SOCRATE. J'en conclus à mon tour qu'ils la pratiqueront egalement, lorſqu'ils feront des choſes conformes, & contraires aux interêts du Souverain. THRASYMAQUE. Comment? SOCRATE. Ce n'eſt pas moi, Thraſymaque, c'eſt vous qui parlez. Corrigeons nous pourtant, ſi bon vous ſemble. Vous etes convenu que les Maîtres n'entendent pas toujours bien leurs interêts dans ce qu'ils ordonnent; & ſelon vous auſſi, les ſujets n'en doivent pas moins l'executer. THRASYMAQUE. Oui; leur devoir eſt de faire ſans examen tout ce qu'on leur commande. SOCRATE. Quand ceux-là prendront de fauſſes meſures, on ſera donc tenu par juſtice de les aider à ruïner leurs propres affaires; & cependant rien n'eſt juſte que ce qui leur eſt utile; ou pour vous rendre votre maxime dans vos termes, le juſte n'eſt que l'utile au plus fort.

POLEMARQUE. Par Jupiter, Thraſymaque eſt battu. CLITOPHON. La victoire n'a certainement point à balancer; puiſque Polemarque ſe declare pour Socrate. POLEMARQUE. Mon cher Clitophon, il n'a pas beſoin de moi. Thraſymaque lui-même le couronne. D'une part il accorde, que ſouvent les ordres des perſonnes revêtues de la ſouveraine puiſſance, ne ſeront propres qu'à renverſer touts leurs deſſeins; & de l'autre il ſoutient, que la juſtice ne conſiſte que dans une obeïſſance aveugle à leurs volontés. Cette vertu n'obligera donc pas moins à faire

ce

ce qui leur eſt prejudiciable, comme Socrate l'a conclu, que ce qui leur eſt avantageux. CLITOPHON. Thraſymaque, Philoſophe capable de quelque legere inexactitude, comme un autre, parle apparemment de ce que le Souverain juge le meilleur pour ſes fins, quelque opposé qu'il y ſoit. POLEMARQUE. L'Adverſaire de Socrate n'en a pas tant exprimé. SOCRATE. Ne le traitons point à la rigueur, cher Polemarque; & laiſſons le faire ſon profit de ce que lui ſuggere Clitophon. Expliquez vous, on vous le permet, Thraſymaque. Eſt-ce l'utilité réelle du plus fort, ou ſon interêt fauſſement imaginé par lui-même, qui fait la juſtice, ou l'injuſtice d'une action, par laquelle on execute ce qu'il ordonne? THRASYMAQUE. Dieux, que vous etes bons touts; de croire que dans mon ſyſtême, le plus puiſſant puiſſe errer, entant que tel! SOCRATE. Je conçevois que vous l'aviez declaré faillible. THRASYMAQUE. On vous l'a toujours dit, Socrate; vous etes un homme etrange dans la diſpute. Je gagerois ma tête qu'echo du vulgaire, vous appellerez Medecin un Ignorant, qui raiſonne pitoïablement d'une maladie; Grammairien un ſecond, qui manque à l'ortographe, ou qui fait des ſoleciſmes en matiere de ſyntaxe. Il ſeroit pourtant bon de ſçavoir qu'un Artiſte ne ſe trompe jamais, en cette qualité. Voilà, ſi vous l'ignorez, ce qu'il faut dire, pour parler juſte; puiſque vous aimez ſi paſſionnement la juſteſſe. On ne tombe dans l'erreur, que par defaut d'habileté. Or on ne peut en accuſer un homme habile, un homme puiſſant. Donc il eſt eſſentiellement infaillible. Incapable par conſequent de rien commander, qui ne ſoit pour ſon plus grand bien, & qui ne doive par cette raiſon être obeï. J'avouerai comme un autre, par deference pour le language ordinaire, qu'il fait des fautes; mais, ſous la reduplication que j'ai dite, il eſt impeccable. Ainſi ma Theſe n'a point ſouffert de vos attaques; & malgré tout, le juſte ſe meſure uniquement ſur l'interêt du plus fort. SOCRATE. Thraſymaque, je ſouſcris à touts vos arrêts d'ailleurs. Mais ſerois-je homme à vouloir de gaieté de cœur abuſer d'une choſe auſſi parfaitement ſacrée qu'eſt la parole? THRASYMAQUE. Qui doute que vous cherchez à me tendre des pieges? SOCRATE.

Quoi? Vous vous imaginez que je penſe à vous ſurprendre? THRASYMAQUE. Non, je ne me l'imagine pas, Socrate; je le ſçai fort bien. Mais ſoïez averti que Thraſymaque vous veille. Son œil perçant demêlera touts vos artifices; & je ne vous conſeille pas la force ouverte. SOCRATE. Divin Thraſymaque, je ne pretends ni me derober à votre vue, ni moins encore m'expoſer à vos coups. La ſeule grace que je vous demande, pour mettre fin à nos mal-entendus, c'eſt de me dire une bonne fois quelle idée vous attachez à ce terme, le plus puiſſant, le Souverain? La populaire, qui le fait homme, & ſujet à l'erreur; ou cette autre, plus relevée, qui l'en exempte; & qui vous ſert à ſoutenir que l'avantage du plus fort eſt l'unique loi pour le plus foible? THRASYMAQUE. Je m'etudie, autant qu'il ſe peut, à la preciſion en tout. Ici, puiſqu'il faut vous le repeter, je parle du plus puiſſant, & du plus fort, entant que tel; infaillible ſur le chapitre de ſes interêts. Avancez, avec toute votre Dialectique. SOCRATE. Moi, Dieu m'en garde! Je n'ai pas aſſez perdu l'eſprit, pour aller, à mes perils, badiner avec la hure de Thraſymaque. J'aimerois beaucoup mieux accomplir le proverbe dans ſon entier, & tondre vingt ſangliers de près. THRASYMAQUE. Socrate, on vous a vu les ciſeaux en l'air; mais heureuſement rien n'eſt tombé. SOCRATE. C'eſt aſſez de jolies choſes, ne trouvez vous pas? Venons au fait.

Un Medecin par où vous paroît-il meriter ce nom? Eſt-ce parcequ'il gagne de l'argent, ou parcequ'il guerit les maladies? THRASYMAQUE. Le dernier ſans doute. SOCRATE. Un Pilote auſſi, n'eſt-il qu'un homme qui navige; ou fait-il plus dans le vaiſſeau? THRASYMAQUE. Il gouverne. SOCRATE. Patron, matelots, paſſagers, ſont touts intereſſés dans la manœuvre. THRASYMAQUE. Il y va même de la vie pour eux. SOCRATE. C'eſt excellemment repondu. Il ne s'agit plus que de m'apprendre ſi le but de tel art qu'il vous plaira, n'eſt pas l'invention premierement de tout ce qui peut contribuer au bien de ceux, au ſervice deſquels il ſe voue en particulier, & l'execution enſuite? THRASY-

MAQUE.

MAQUE. Je vous l'apprends. SOCRATE. Son interêt, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, ou ſa fin, n'eſt que d'arriver à toute la perfection poſſible, pour leur être utile? THRASYMAQUE. Grand Hercule, que de paroles, qui n'aboutiront à rien! SOCRATE. J'abrege. A qui me demanderoit ſi le corps de l'homme eſt ſans beſoins, je lui dirois qu'il en a mille. Lorſqu'il eſt malade, plus qu'en tout autre temps. On inventa la Medecine, pour lui rendre la ſanté. Elle ne cherche, elle ne raiſonne, elle ne s'emploie, que pour y reüſſir. Touts les autres arts ne travaillent pas moins pour nos uſages. THRASYMAQUE. Que s'enſuit-il? SOCRATE. Les Arts ne ſont point neceſſiteux, comme nous. S'ils l'etoient, il leur faudroit, comme à nous, des arts miniſtres; dont la gradation iroit à l'infini? Parfaitement desintereſſés, ils ne s'occupent qu'à nous fournir le neceſſaire, & l'agreable. THRASYMAQUE. Que de verbiage, encore une fois! SOCRATE. Attendez. Le Pilote, le Medecin, les autres artiſtes, n'ont point en vue leur avantage propre, mais celui du genre humain ſeulement. THRASYMAQUE. Oh la magnifique decouverte! SOCRATE. Ceux qu'ils ſervent, leur obeïſſent; & pour en être ſecouru, la premiere choſe eſt de plier ſous leur deſpotiſme.... Thraſymaque en tomba d'accord; mais une ſueur abondante lui vint au viſage.... Nul Art, aucune Sçience, pourſuivis-je, ne ſe propoſe l'utilité du Sçavant, & de l'Artiſte même. Quoiqu'en vertu de ces qualités, ils aient un empire legitime ſur les Ignorants, & ſur les foibles; touts les travaux de ceux-là ſe rapportent au bien être de ceux-ci. Mon Diſputeur en convint encore; mais en homme qui ſe preparoit à revenir frais au combat, ſi-tôt qu'il auroit fini de s'eſſuïer le front... Je pouſſai ma pointe.... Le Medecin, entant que tel, pour me ſervir de votre expreſſion, lui dis-je, loin de ſe chercher lui-même en rien, ſe conſacre ſans reſerve au ſervice de ſes malades. Il leur donne ſes ordonnances, en Souverain; mais elles n'ont que leur gueriſon pour objet. Nous avons fait la difference de l'Artiſte, & du Mercenaire. Le Pilote pareillement, quoique ſur ſon bord Monarque abſolu, veille pour le ſalut de ſon equipage. Enfin parcourez les differentes pro-

feſſions ; & vous verrez que tout homme, par ſes talents ſuperieur aux autres, s'oublie entierement, pour ſe devouer à ceux qui lui ſont inferieurs en lumieres.

Quand j'eus achevé ; mon Antagoniſte, fâché de voir qu'une deſcription de la juſtice, oppoſée à celle qu'il en avoit faite, exçitoit en ma faveur un murmure conſiderable dans toute la Compagnie, raſſembla toutes ſes forces ; & m'apoſtropha, comme je vais dire... Socrate, votre nourrice vit-elle encore? Thraſymaque, lui repartis-je, pour un Philoſophe du premier ordre, eſt-ce là repondre? J'ai ma raiſon, repliqua-t-il. C'eſt que, dans le beſoin preſſant où l'on vous voit d'être mouché, ſon devoir ſeroit de venir vous rendre ce bon office. J'aurois cru que vous auriez dans votre vie entendu parler d'un berger, & de ſes troupeaux. SOCRATE. Comment donc ; ſuis-je ſi neuf? THRASYMAQUE. Vous penſez de bonne foi, que s'il prend la peine de les mener paître l'herbe verte, ſi tour à tour il endure l'Hiver, & l'Eté, c'eſt pour eux, & non pour la laine, dans la quelle ſe metamorphoſent le treffle, & le thin? Ceux qui gouvernent les Peuples, ſeroient-ils moins ſages ; & pour les mettre fort à leur aiſe, travailleroient-ils la nuit & le jour, ſi jamais la tonte ne venoit? Cet exemple ſeul vous fait toucher au doigt que vous renverſez entierement les idées de la juſtice, & de l'injuſtice. Il demontre que le plus foible agit comme il doit, lorſqu'il s'immole pour le plus fort ; & le plus fort, lorſqu'il opprime le plus foible ; lorſqu'il foule aux pieds les gens de bien, ou les eſprits ſimples : trop heureux de ſervir à ſon bonheur, à ſa gloire, à ſa grandeur. Je ne m'etonne pas, Socrate, que vous qui vous plaiſez dans la fange des prejugés vulgaires, & qui naturellement avez l'eſprit des plus bouchés, vous penſiez comme vous faites. Cependant il faudroit tâcher de comprendre qu'un homme vertueux, pour le bien nommer un idiot, en tout eſt de beaucoup pire condition que ce que vous appellez un mechant homme. Le premier fait-il un marché? A coup sûr il en ſortira perdant. Il paiera le double de l'autre, pour ſa part des charges publiques ; & les benefices ne ſeront que pour celui-ci. L'un reünira dans ſa perſonne touts les emplois honorables,

rables, & lucratifs; pendant que l'autre paſſera triſtement ſes jours dans l'indigence, & dans l'obſcurité. Si par quelque hazard extraordinaire, la fortune eleve le dernier; ſon peu de vivacité pour les richeſſes produira le deſordre dans ſes affaires domeſtiques. Mille ſcrupules inſenſés l'empêcheront de les retablir, au prejudice de perſonne. Parcequ'il ne voudra point manquer aux regles de la juſtice, pour obliger Parents, Amis; ils n'auront pour lui que de l'indifference, & le plus ſouvent même de la haine. Cependant les vœux de l'homme injuſte ſeront comblés. Pour vous rendre la choſe encore plus palpable, ſuppoſons le aſſez puiſſant, pour accabler tout ce qui lui reſiſte; & ſon antagoniſte aſſez foible, pour ne pouvoir eviter l'oppreſſion. Quoi de plus clair que l'un ſera miſerable, & l'autre heureux? Voïez un Tiran, par exemple, après qu'il a bien etabli ſon deſpotiſme. Il emploie indifferemment la violence, & l'artifice, pour accomplir touts ſes deſſeins. Il envahit avec facilité le bien d'autrui; ſans diſtinction, ni du ſacré, ni du prophane, du particulier, ni du public. De quoi s'agit-il au reſte, que d'être aſſez fortuné, pour derober au monde la connoiſſance de ſes crimes; aſſez appuïé, pour en braver les jugements; aſſez magnanime, pour tout oſer; aſſez prudent, pour ne rien faire à demi? Quand ces qualités, & ces avantages manquent; c'eſt à dire, quand on eſt condamné par la nature, & par ſon mauvais Deſtin, à ne faire que detrouſſer les voïageurs, couper les bourſes, ſaccager les Temples; on eſt filou, Brigand, Sacrilege; avec un ſupplice infâme au bout. Mais a-t-on aſſervi courageuſement un grand Etat, conquis des Roïaumes, & mis les Nations entieres aux fers; vous n'ignorez pas qu'au lieu de ces noms odieux, ce ne ſont que titres ſuperbes; & que tout l'univers, frappé de la plus haute admiration, retentit du bruit de ces forfaits illuſtres. Si quelquefois on parle mal de l'injuſtice; qui ne voit que ce n'eſt pas qu'on eût horreur de la commettre, mais que l'on craint d'en ſouffrir? Hé bien, Socrate, nous vanterez vous encore la juſtice; qui fait qu'on ſe contraint dans toutes ſes actions, lors même qu'on pourroit ſe promettre l'impunité pour les plus criminelles; & qui ne donne pas l'empire du Monde pour recompenſe

compenſe à ſes partiſans? Comprenez vous enfin le grand ſens de cette maxime: que tout eſt juſte, s'il eſt utile au plus Fort; & que le plus foible eſt un injuſte, quand il refuſe de ſacrifier honneur, biens, ſanté, vie, à ſon bon plaiſir?

Thraſymaque, après nous avoir touts comme inondés par ce torrent de paroles, chercha la porte, avec toute la diligence, & toute la joie d'un garçon baigneur, qui vient de verſer des fleuves ſur la tête à ſes priſonniers, pour n'avoir pas eté ſages dans ſes cuves. Les plus à portée coururent, pour le retenir. Je ſecondai leurs efforts, par mes prieres. Eloquent Thraſymaque, lui dis-je, après avoir eté longtemps ecouté, ſur le plus important ſujet du monde, ſeriez vous aſſez inſenſible à nos ſollicitations, pour vous reſoudre à nous quitter; ſans nous avoir bien convaincus auparavant que votre Morale eſt la meilleure; & ſans examiner avec nous ſi dans certains moments d'inadvertance, le vrai ne vous auroit point echappé? Penſez vous à la conſequence infinie d'une recherche, de laquelle nous n'attendons rien moins que des des lumieres ſures, pour nous conduire à la vie heureuſe? Ne prendriez vous aucun interêt à ce qui nous touche de ſi près; & nous laiſſeriez vous impitoïablement nous egarer dans les routes, qui menent au Souverain bien; par une funeſte ignorance de mille choſes, que vous ſçavez, & qu'il vous coûteroit par conſequent très peu de nous apprendre? Au reſte ne craignez du tout point de perdre vos peines. Aſsûrez vous au contraire que jamais vous ne trouverez diſciples plus dociles, ni plus reconnoiſſants d'avoir eté mis dans le bon chemin. En mon particulier, comptez que je ne ſerai point ingrat. Mais je ne dois point vous celer, juſqu'ici que je ne ſuis rien moins que perſuadé. J'ai beau faire des efforts, pour decouvrir ſi l'illuſion ne ſeroit point de mon coté; je ne puis en aucune façon porter envie à l'injuſtice, même couronnée, & maitreſſe de tout faire. Qu'elle ait, & la force pour vaincre, & l'adreſſe pour ſe maſquer. Il faut d'avantage, pour me faire juger quelle mette l'homme en poſſeſſion du bonheur veritable; & pour me guerir de je ne ſçai quelle horreur involontaire, que toute ma vie

je me ſentis pour elle. Je m'imagine même n'être pas le ſeul de la compagnie, qui ſoit frappé de ce deſagreable ſentiment; depuis que nous vous entendons parler d'elle ſi fort en bien. Montrez nous donc que nous avons tort, de penſer autrement que vous; juſqu'à preferer la juſtice opprimée, à l'injuſtice triomphante.

THRASYMAQUE. Par Hercule; que faut-il qu'on faſſe? Hò, là, Quelqu'un? Vîte, un marteau; pour faire entrer à Socrate touts mes arguments l'un après l'autre dans la tête? SOCRATE. Il n'eſt pas neceſſaire de recourir à des moïens ſi violents, cher Thraſymaque, lui repliquai-je. Daignez ſeulement vous tenir ferme à quelque choſe; afin que nous ne ſoïons plus expoſés aux variations de tantôt; & du reſte à vous permis encore de vous reprendre. Nous parlions du Medecin deſintereſsé; qui ne ſe propoſe d'autre but, que celui de ſon Art bienfaiſant: nous en parlions, dis-je, par oppoſition au Mercenaire. Il vous a plu d'introduire ſur la ſçene le Berger. Vous nous en avez, ce me ſemble, avec très peu d'exacti tude, fait un avare, qui ne penſe qu'à faire argent de ſon troupeau; un inhumain, qui ne le ſoigne, que pour le tondre; un gourmand, qui ne l'engraiſſe, que pour s'en regaler. Cependant la fin de la profeſſion paſtorale s'eſt eclipsée entierement. Nous n'avons point fait attention qu'elle engage à veiller nuit & jour aux beſoins des animaux de la Campagne, qui tremblent au moindre mouvement de la houlette; & nous avons tout à fait oublié qu'elle s'epuiſe en inventions, pour y pourvoir. Tout le reſte, prenez y garde, ne vient point d'elle; mais de l'avarice, & des autres vues intereſſées du paſteur. Cet exemple particulier n'infirme donc point la verité de ce principe general; que tout empire, naturellement fondé ſur quelque talent, qu'on poſſede par deſſus les autres hommes, ſe rapporte uniquement à leur plus grand bien.

Thraſymaque, repondez moi. Croïez vous que les hommes les plus dignes de commander, ſoient les plus avides, & les plus charmés du commandement? THRASYMAQUE. Par Jupiter, il faut avoir l'âme baſſe, pour douter qu'un grand cœur ne ſoit pas au comble de ſes vœux, lorſqu'il ſe voit le maître des autres. SOCRATE. Cependant il

n'arrive pas que perſonne trouve de l' attrait à ſe charger des autres fonctions de la vie civile, quoique beaucoup moins embaraſſantes, ſans eſperance de retour. Ceux qui les exercent, attendent mille eſpeces de recompenſes differentes; parcequ'ils donnent leur temps, leur habileté, leur application, à pure perte pour eux. De grace, encore une fois, repondez preciſement; afin que nous puiſſions avoir fini ſur quelque article.

Ce qui nous fait diſtinguer un Art d'un autre, c'eſt dans l'Artiſte une capacité, qui le fait reüſſir à certaines choſes? THRASYMAQUE. Oui. SOCRATE. Chaque Art à ſon utilité particuliere. La Medecine donne la Santé. Le Pilotage fait naviger heureuſement. Il en eſt de même de touts les autres. THRASYMAQUE. Nous le ſçavions parfaitement. SOCRATE. Celui d'amaſſer du bien eſt tout à fait à part. Amoureux de la juſteſſe, comme nous ſommes depuis un temps, nous ne dirons pas que la Medecine ſoit la Navigation, parceque l'air de la Mer aura fait paſſer la fievre à tel Maître de vaiſſeau? THRASYMAQUE. Non. SOCRATE. Ni qu'un Marchand ſoit Medecin; parcequ'elle l'aura quittée à ſon comptoir? TARASYMAQUE. Non encore. SOCRATE. L'Art de gagner de l'argent ne ſera donc point celui de guerir les maladies, parcequ'un homme s'enrichira par ſes cures? THRASYMAQUE. Hé bien, non; mais que nous importe? SOCRATE. J'en conclus que le gain, preferé très ſouvent à tout par les Ariſtes, eſt quelque choſe de fort etranger à leur art; qui n'a rien de commun avec celui du lucre.....

Thraſymaque y conſentit; mais après avoir pluſieurs fois changé de couleur; parceque de loin il previt la difficulté.... Je pourſuivis..... Si quelque habile Architecte vous batiſſoit une maiſon; vous n'en ſeriez pas moins commodement logé, parcequ'il vous en auroit fait preſent? THRASYMAQUE. Il eſt vrai. SOCRATE. C'eſt une preuve que tout Art, ſecourable, & parfaitement desintereſſé de ſa nature, a pour objet le bien, non de l'Artiſte, mais de l'Ignorant. L'art le plus neceſſaire, & le plus beau de touts, je veux dire l'art de gouverner, ſera par conſequent & le plus utile aux hommes, & le

moins

moins mercenaire. Pour ſe conformer à ſes intentions; le plus fort, comme vous le nommez, loin de ne conſulter que ſon avantage propre en tout, ſe doit au contraire tout entier au plus foible. Voilà, Thraſymaque, ce qui m'a fait dire, qu'à bien enviſager les choſes, la puiſſance, & l'autorité, n'ont point les charmes qu'on s'imagine. Le grand charme en effet, que de pourvoir inceſſamment aux beſoins des autres, de manier leurs ulceres, pour leur en procurer la gueriſon! Auſſi chacun veut-il être païé de ſes peines. C'eſt ou l'honneur, qu'on enviſage, ou le profit, ou les deux enſemble. Quelquefois on craint de ſe voir enveloppé ſous les ruïnes de la Republique; & pour l'eviter, on ſe reſoud à ſe charger du fardeau peſant des affaires. GLAUCON. J'entends les deux premiers motifs, mon cher Socrate; mais le dernier ne ſe conçoit pas ſi bien. SOCRATE. C'eſt neanmoins le plus preſſant, mon cher Glaucon, de ceux qui peuvent engager une âme noble à ne point ſe derober aux grands emplois. Vous n'ignorez pas que l'amour des richeſſes, & des titres eclatants, eſt regardé par touts les gens ſages comme une paſſion honteuſe. Il eſt effectivement indigne d'un cœur, que la vertu poſſede. GLAUCON. J'en conviens. SOCRATE. Un homme rempli d'eſtime, & d'attachement pour elle, n'acceptera donc le maniment d'un Etat, ni par Ambition, ni par Avarice. Il rougiroit de ſe propoſer l'argent; parcequ'il n'eſt point de ceux qui ne peuvent faire le bien, ſans l'eguillon d'un interêt ſordide. Beaucoup moins s'enrichira-t-il des depouilles du Peuple; parcequ'il veut être quelque choſe de meilleur qu'un brigand public. La vaine gloire auſſi le touche peu. Pour l'arracher à la vie privée, il lui faut le plus terrible des malheurs à craindre; celui de voir ſa patrie opprimée par les plus mechants, ou mal ſecourue par les moins bons. Quand, pour l'empêcher de tomber en de mauvaiſes mains, il en prend les rênes; loin d'en eſtimer ſa condition meilleure; il ſe reſigne, à ce qu'il juge une fâcheuſe neceſſité pour lui. Elle n'a perſonne qui vaille mieux que lui, qui le vaille: nulle autre penſée ne le determine, & ne le conſole. C'eſt là ſi naïvement l'interieur de gens de bien, que dans une Republique où le nombre en ſeroit grand, on les verroit briguer à qui n'auroit que ſoi-

même à conduire, avec toute l'ardeur, avec laquelle chacun aujourdhui combat, à qui ſera le maître des autres. Tant il eſt vrai que le devoir de ceux qui gouvernent, eſt de fermer abſolument les yeux à leur interêt particulier, & de n'avoir pour objet que celui du corps politique. A ce prix, je le demande, la gloire & le plaiſir de le ſervir utilement à part, quel homme ſage n'aimeroit pas mieux, ſans embarras, & ſans peine, reçevoir d'ailleurs touts les fruits du bon gouvernement, que les procurer lui-même aux autres, à ſes depens, ou peut-être même à ſes perils? Thraſymaque ſouffrira donc que je lui conteſte infiniment ſa maxime; que rien n'eſt juſte, qu'autant qu'il eſt utile au plus fort. Nous y reviendrons bientôt. Mais ce qu'il ajoûte, que l'injuſtice rend l'homme heureux, merite nos premieres attentions. Dites nous, eſt-elle aimable à ce haut point? Eblouï d'elle, mon cher Glaucon, lui donnez vous la preference? GLAUCON. Mon cher Socrate, il s'en faut beaucoup. Je tiens encore pour la juſtice. SOCRATE. Thraſimaque a neanmoins bien harangué. GLAUCON. J'ai tout entendu; mais il n'a rien gagné ſur moi. SOCRATE. Puiſque nous ſommes l'un & l'autre mal ſatisfaits; uniſſons nous, pour lui faire voir ſon tort. GLAUCON. Je vous offre tout mon ſecours. SOCRATE. Vous m'inſpirez du courage; mais comment nous y prendrons nous? Si nous entreprenons ſimplement d'oppoſer une enumeration d'avantages, & d'inconvenients, à celle qu'il nous a faite, il faudra de part & d'autre les balancer; & de cette maniere, nous pourrions n'avoir jamais fini, ſans des arbitres. Mais ſi nous obligeons notre homme à convenir de certaines vetités, enchainées de l'une à l'autre à celle que nous voulons eclaircir; nous ferons tout à la fois l'office de juges, & de parties; & nous en terminerons plutôt la diſpute. Votre avis? GLAUCON. Ce dernier parti me paroît le meilleur, pour ſerrer un Adverſaire de près, & pour le prendre; quelques mouvements qu'il ſe donne, pour faire perdre la piſte.

SOCRATE. Allons, Thraſymaque, reprenez vos eſprits. Vous pretendez que l'injuſtice conſommée fait arriver l'homme au comble du bonheur; & que la juſtice le plonge dans une abîme de miſe-

res?

res? THRASYMAQUE. Oui, je le ſoutiens; & grace à Jupiter, mes ſyllogiſmes ſont en forme. SOCRATE. L'une eſt un vice, & l'autre une vertu? THRASYMAQUE. Aſſurement. SOCRATE. La vertu, c'eſt la juſtice. THRASYMAQUE. Oh, oui, ſans doute; puiſqu'elle eſt beaucoup moins que bonne à rien. SOCRATE. Elle ſera donc le vice. THRASYMAQUE. C'eſt trop. Contentons nous de la nommer l'effet d'une generoſité, qui part de bêtiſe. SOCRATE. Et l'Injuſtice, qu'en dirons nous? THRASYMAQUE. C'eſt le chef-d'œuvre de la prudence. SOCRATE. Les plus injuſtes ſont par conſequent les plus ſages, & les plus vertueux? THRASYMAQUE. Oui; lorſqu'ils ſçavent prendre ſi bien leurs meſures, que leurs crimes demeurent impunis. N'allez pas me croire inſensé, je vous en conjure, au point de mettre les petits brigands, les coupeurs de bourſes, & le voleurs de grand chemin, au rang des grands hommes. Non. Leurs petits exploits ne ſont point à mepriſer; quand ils ont aſſez d'eſprit pour eviter le chatiment. A ne vous rien celer neanmoins, ces bagatelles ne valent pas fort la peine qu'on en parle. Mais je vous attends, Socrate, je vous attends, aux Conquerants de Provinces, & de Roïaumes. SOCRATE. Thraſymaque, je n'ignore pas que vous les egalez aux Dieux immortels; mais je m'etonne de vous entendre ainſi traduire la juſtice en folie, & parer l'injuſtice du nom de ſageſſe. THRASYMAQUE. C'eſt mon bon plaiſir. Faites voir mon erreur. SOCRATE. C'eſt là, Thraſymaque, ce qui s'appelle avoir de la force. Pour peu qu'on vous eſſaie, on trouve qu'il n'eſt du tout point facile de vous renverſer par terre. Si, comme beaucoup d'autres, vous vous contentiez de ſoutenir que l'injuſtice eſt très ſouvent d'un bon profit, ſans nier qu'elle merite l'infamie; on pourroit de la bouche du vulgaire emprunter mille excellentes choſes, pour vous combattre. Mais, vous me trompez fort, ou vous etes reſolu de lui tranſporter touts les caracteres du grand, & du beau; touts ceux en un mot que nous autres Philoſophes, infiniment peuple ſur la matiere, nous attribuons à la juſtice. THRASYMAQUE. Je me rejouïs de ce que Thraſymaque vous eſt connu. SOCRATE. Malgré toutes vous declarations,

tions, je ne me flatterai point encore de ſçavoir parfaitement ce que vous penſez. J'aurois cependant auſſi de la peine à me perſuader que vous euſſiez voulu ſimplement vous divertir ; & que vous fuſſiez homme à nous debiter ſerieuſement une Morale, que vous ne jugeriez pas veritable. THRASYMAQUE. Je me ſuis expliqué ſuffiſamment. Que faut-il plus ? SOCRATE. J'ai tort. Toutes les fois qu'il m'arrivera de perdre ainſi le temps, vous me ferez un ſingulier plaiſir de me ramener impitoïablement au fait.

Dites moi donc ? Croïez vous que l'homme de bien, lorſqu'il s'agit de rendre un depôt, ou de faire quelque autre action vertueuſe, cherche à s'en acquitter mieux que les gens de bien, au même degré que lui ? THRASYMAQUE. Imbecille comme il eſt, il aura trop de politeſſe, pour jamais leur vouloir être ſuperieur en rien. SOCRATE. Il tâche en recompenſe de valoir mieux que les mechants. THRASYMAQUE. Le malheur eſt qu'il y travaille avec peu de ſuccès. SOCRATE. Je ne vous demande pas s'il reüſſit, ou non ; mais s'il n'eſt pas vrai qu'il lui ſuffit d'avoir atteint au point de perfection, qu'il remarque dans tout ce qui vient d'un honnête homme ; pendant qu'il s'applique très ſoigneuſement à ſe diſtinguer du mal honnête homme en tout ? THRASYMAQUE. Soit. SOCRATE. Le dernier au contraire veut l'emporter ſur tout le monde. THRASYMAQUE. C'eſt un effet de ſa noble ambition. SOCRATE. Celui-là, ſoigneux d'egaler ſimplement les perſonnes de ſon charactere, n'entreprend de ſurpaſſer que les gens de mœurs opposées. Celui-ci pretend effacer les unes & les autres. THRASYMAQUE. Par Hercule, je l'en aime d'avantage. SOCRATE. Je n'ai plus qu'un mot. Un bon joüeur de Lyre, pour briller plus qu'un autre, egalement habile, a-t-il coutume d'en forcer toutes les cordes, juſqu'à les rompre ; au lieu de la monter preciſement comme lui ? THRASYMAQUE. Non ; à moins qu'il n'ait du vin dans la tête. SOCRATE. Que diriez vous d'un charlatan ; qui pour s'elever à plus de reputation que les Medecins les plus celebres, doubleroit toutes les doſes de leurs ordonnances ? THRASYMAQUE. Qu'il ſeroit un fameux etourdi. SOCRATE. Parcourons toutes les ſçiences, & touts les arts ; & nous verrons

rons qu'on fait toujours bien, quand on fait auſſi bien que les ſçavants, & les Artiſtes. Les Ignorants ſeuls peuvent avoir l'extravaguante phantaiſie, d'exceller tout à la fois par deſſus les Ignorants comme eux, & par deſſus les Maîtres. Qui dit ſçavant, dit ſage; & qui dit ignorant, dit inſenſé. Thraſimaque, apperçevez vous un grand trait du premier dans l'homme de bien, & du ſecond dans le mechant homme?....

Thraſymaque aux abois, ne repondit que par un viſage couleur de feu; & par un retour de tranſpiration, d'autant plus abondant, que nous etions au cœur de l'eté. C'etoit la deux, ou troiſiême fois de ſa vie, que je l'euſſe vu rougir....

Après qu'on eut prononcé tout d'une voix contre lui, que le nom de ſageſſe, & de vertu, appartenoit à la juſtice, & que l'injuſtice eſt le fruit d'une ignorance vicieuſe; pour le remettre de ſon trouble, je le fis ſouvenir qu'il avoit encore une reſſource, dans ce qu'il avoit ajoûté; que le crime fraie le chemin à la puiſſance, & que la puiſſance donne la felicité parfaite. Grace aux Dieux immortels, j'ai la memoire bonne, me dit-il. Je n'ignore pas qu'il me reſte aſſez de quoi vous battre en ruïne, vous, & votre excellent joüeur de Lyre. Mais vous m'accuſeriez infailliblement de faire l'orateur. Cependant choiſiſſez. Ou laiſſez moi parler à mon tour, ſans m'interrompre; ou ſi vous ne pouvez vous guerir de la fureur d'interroger; entaſſez les queſtions, autant que bon vous ſemblera. J'en ſortirai quitte avec vous, pour les mêmes ſignes de tête, avec leſquels un auditeur fort ennuïé, conduit le plus promptement qu'il peut une vieille radoteuſe juſqu'à la fin de touts ſes contes. SOCRATE. Thraſymaque, à Dieu ne plaiſe que par un excès d'indulgence pour moi, jamais il vous arrive de trahir vos ſentiments! La ſeule grace que je vous vous demande, c'eſt de ne point trouver mauvais que je les ſçache. THRASYMAQUE. Socrate, je vous connois; & quoique j'en puiſſe dire, je vois qu'il faut vous laiſſer le champ libre. SOCRATE. Je reprends.

De ce que la juſtice eſt ſageſſe, & vertu, j'aurois droit incontinent de conclurre qu'elle donnera de la conſideration dans le Monde;

&

& c'eſt un fait certain que l'eſtime attire la fortune. Mais je ne me bornerai pas à ce raiſonnement ſimple. Thraſymaque, voici plus. THRASYMAQUE. Ecoutons.

SOCRATE. Comme un particulier, un Etat peut être injuſte. THRASYMAQUE. Oui; mais plus il le ſera, plus il etendra ſes conquêtes. SOCRATE. Je le veux. Mais ſans la juſtice, parviendra-t-il au point de grandeur neceſſaire, pour y reüſſir? THASYMAQUE. Non, s'il eſt vrai qu'elle ſoit le fruit le plus exquis de la prudence, comme vous le pretendez; mais il en ſera tout autrement, ſi j'ai raiſon de ſoutenir que la reſpecter eſt le comble de la folie. SOCRATE. Thraſymaque, vous ne vous imagineriez pas facilement combien je ſuis charmé de ne plus vous trouyer ſi laconique; & de vous voir preſentement faire ce que j'appelle très bien repondre. THRASYMAQUE. On tâche de vous plaire. SOCRATE. Je vous en loue; & ſeulement ne vous laſſez pas, je vous prie.

Une Republique, une Armée, où c'eſt à qui nuira le plus aux autres, une troupe de Brigands, ſi vous voulez, formera-t-elle jamais aucune entrepriſe de concert; en executera-t-elle quelqu'une avec ſuccès? Subſiſtera-t-elle même longtemps, ſi chacun y fait impunement tort à ſon camarade, à ſon Concitoïen? THRASYMAQUE. Non; il faut des loix. SOCRATE. La bonne intelligence, mere de touts les biens, au contraire y regnera, ſi les particuliers ne craignent rien davantage, que de ſe faire mutuellement injure? THRASYMAQUE. Soit. SOCRATE. Tel eſt le charactere eſſentiel de l'injuſtice, Thraſymaque. Elle n'enfante que haines, animoſités, querelles, guerres; pendant que la juſtice engendre la bienveillance, l'amitié, la concorde, la tendreſſe reciproque. THRASYMAQUE. Quand on vous le paſſeroit, pour ne pas toujours vous contredire? SOCRATE. C'eſt m'accorder beaucoup. Si l'injuſtice n'eſt propre qu'à mettre partout la diſſenſion, & la diſcorde; elle ſoulevera les membres d'un même corps les uns contre les autres, juſqu'à les rendre abſolument incapables de conſpirer au bien commun. THRASYMAQUE. Le grand malheur! SOCRATE. Qu'elle poſſede egalement deux eſprits; ils vivront ſeparés, ennemis des

amateurs de la juſtice, ennemis entre eux. THRASYMAQUE. Qu'importe? SOCRATE. Ne parlons que d'un ſeul. La premiere y produira des effets pareils; un combat perpetuel des paſſions, une ſubverſion entiere du bon ordre, qui doit être entre les facultés, une impuiſſance d'agir univerſelle. THRASYMAQUE. Hé bien? SOCRATE. L'aimable choſe donc, dans un Etat, dans une Societé moins nombreuſe, dans un cœur! On s'arme contre touts ceux qui traverſent; on hait les gens de bien, quoique tout à fait hors du chemin; on ſouffre toutes les horreurs d'une guerre inteſtine; on n'entreprend rien; on echoue dans toutes ſes entrepriſes. THRASYMAQUE. C'eſt admirablement dit! SOCRATE. Encore un grand mot, Thraſymaque. Les Dieux ſont juſtes; & par conſequent propices à ceux qui reſpectent la juſtice, redoutables à ceux qui la mepriſent. THRASYMAQUE. Courage, Socrate; je vous le conſeille, regalez vous à l'aiſe de touts ces mets delicieux. Ne craignez point; je ne troublerai pas votre grand' chere. Il ne ſeroit point du tout joli de ſe brouiller avec le Ciel; & je n'ai garde, au peril de voir fondre ſur moi touts ſes quarreaux, d'arracher les bons morçeaux de la bouche au Defenſeur de la juſtice, fort aſſuré de ſa protection. SOCRATE. Thraſymaque, de mon coté, je ne reprimerai point mon appetit; puiſque vous m'exçitez vous-même extraordinairement à bien faire. Mais comptez, je vous prie, que le repas à mon gré ne ſera point complet, ſi vous ne continuez d'aſſaiſonner tout, par le ſel peu commun de vos reponſes. Je pourſuis.

La confiance univerſelle eſt le premier tribut, que la vertu ſe fait païer. Les gens de bien ſeront par cette raiſon plus ſecondés, & plus capables de reüſſir à tout dans la vie que les autres. Les derniers même, quoique leurs interêts s'accordent ſouvent, ne demeureroient pas longtemps unis, ſans quelques reſtes de bonté, qui les empêchent de ſe trahir, & de ſe detruire les uns les autres. Ils ne ſont mechants qu'à demi. S'ils l'etoient parfaitement; exposés inceſſamment à devenir la proie de leurs pareils, à tomber dans les epieux des gens de bien, ils ne pourroient s'aſſocier avec leur eſpece, ni faire autre choſe, qu'enlever par ſurpriſe de quoi

ſoulager leur cruelle faim. En un mot abhorrés, craints, fuis, ils n'auroient qu'eux ſeuls pour toute reſſource dans les affaires. Thraſymaque, telles ſont mes idées; bien differentes, comme vous le voïez, des votres. Peut-être n'en faudroit-il pas d'avantage, pour nous convaincre qu'un honnête homme ſera toujours mieux dans le Monde qu'un fourbe, & qu'il aura des jours plus heureux. Mais comme il s'agit ici de l'alternative la plus importante, & que du bon, ou du mauvais choix que nous ſçaurons faire, depend notre deſtinée; c'eſt à nous de ne laiſſer rien à dire ſur le ſujet. Thraſymaque, armez vous de courage, pour ſoutenir un nouvel interrogatoire. THRASYMAQUE. Mon bouclier me couvre; & je le connois à l'epreuve de toutes vos flêches.

SOCRATE. Un cheval eſt utile à beaucoup de choſes; n'eſt-il pas vrai? THRASYMAQUE. Il me le ſemble. SOCRATE. Quand on dit qu'un ouvrage, ſoit de la Nature, ou de l'Art, eſt fait pour un but; n'eſt-ce pas qu'il fournit des moïens uniques, ou meilleurs que touts les autres, pour y parvenir? THRASYMAQUE. Vous aimez fort les generalités, on s'en apperçoit bien. SOCRATE. Deſçendons au particulier, j'y conſens. Pour voir, Thraſymaque, je ne ſçache pas qu'on pût rien imaginer de plus à propos que les yeux, & que les oreilles pour entendre. Mais ſi je coupois devant vous avec une faux des grapes de raiſin, vous m'offririez une ſerpette, pour le faire plus commodement. Vous me comprenez? THRASYMAQUE. Sans doute. SOCRATE. Dire qu'une choſe à des uſages, c'eſt dire qu'elle a quelque perfection reelle, & s'il eſt permis de parler ainſi, quelque vertu, qui la rend propre plus qu'une autre à l'acquiſition de certaines fins. Le mechaniſme de l'oeil eſt merveilleux, pour reçevoir les impreſſions de la lumiere. L'orgâne de l'ouie n'a pas un rapport moins admirable avec les ſons. THRASYMAQUE. Qui l'ignore? SOCRATE. Derangez leur ſtructure; qu'arrivera-t-il? THRASYMAQUE. On ſera, peut-être tout à fait, aveugle, & ſourd. SOCRATE. De ſon coté notre âme a des facultés, & des talents, qui font qu'elle eſt capable de veiller à ce qui la touche, de pourvoir aux beſoins des autres, enfin de remplir toutes les fonctions de la

vie

vie civile? THRASYMAQUE. Elle n'eſt pas faite pour couper des grapes de raiſin. SOCRATE. Une bonne tournure, que la juſtice, entre nous declarée vertu, peut ſeule donner, lui ſera par conſequent neceſſaire, pour s'en acquitter parfaitement. Avec elle, on fera tout bien, & tout mal ſans elle. THRASYMAQUE. Oui. SOCRATE. Faire tout bien, c'eſt bien vivre; tout faire mal, c'eſt l'opposé. THRASYMAQUE. Aſſurement. SOCRATE. L'homme juſte ſera donc l'heureux, & le mechant homme le miſerable.

THRASYMAQUE. Savourez encore une fois vos raiſonnements, Socrate, avec le même contentement parfait, que le jour des *Bendides*,* on voit repandu ſur le viſage enflammé d'un Thrace; pendant qu'il ſignale ſa devotion pour Diane, par la maniere echauffée dont il boit & mange. SOCRATE. C'eſt vous qui m'inſpirez une bonne partie de ma faim, cher Thraſymaque, & de ma joie. Ce qu'elle a de plus touchant, eſt un effet de votre douçeur; qui depuis un temps vous fait condeſcendre à me repondre aſſez bien. Je vous dirai pourtant que je ne ſuis point raſſaſié. Ce n'eſt pas votre faute, je l'avoue; c'eſt la mienne. J'ai fait comme le grands mangeurs; qui vuideront dix plats courants, avant que d'avoir touché preſque à leur pleine aſſiette. La converſation devoit rouler ſur la nature de la juſtice. Au lieu de ne regarder que devant moi; j'ai hauſſé les yeux, pour voir ſi c'etoit une vertu, un fruit precieux de la ſageſſe. Une autre queſtion s'eſt preſentée; ſi notre bonheur eſt ſon ouvrage. Je n'ai pu me contenir; & j'ai tout de nouveau quitté mon phaiſan, pour un ragoût. Grace à mon avidité; je me trouve à la fin du repas auſſi peu rempli, que lorſque je me ſuis mis à table; puiſqu'il faudroit ſçavoir ce que c'eſt que la juſtice, pour aſſûrer que c'eſt une vertu, & qu'elle rend heureux l'homme qui la poſſede.

* Fête celebrée en l'honneur de Diane, où tout ſe terminoit par un feſtin.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE SECOND.

JE croïois ma tâche finie; mais je vis bientôt que je commençois. Glaucon, homme de reſolution jamais s'il en fut, ne voulut point entendre au refus, que Thraſymaque fit longtemps de rentrer en lice. M'addreſſant la parole, il me dit: Mon cher Socrate, eſt-ce tout de bon que vous avez entrepris de nous perſuader que la juſtice eſt preferable à l'injuſtice; ou ne penſez vous qu'à vous exerçer avec un Philoſophe de reputation, pour nous faire admirer votre adreſſe?... Vous me bleſſez, lui repondis-je, mon cher Glaucon. C'eſt avec la derniere ardeur, n'en doutez pas, que je ſouhaiterois vous donner la même conviction parfaite, que j'ai moi-même ſur le ſujet. GLAUCON. Qui vous empêche donc au moins de faire touts vos efforts, pour nous tranſmettre vos idées? Allons, ſouffrez, mon cher Socrate, qu'on vous mette en train.

Nos biens, ce me ſemble, ſont de trois ſortes. Les uns ont des charmes, en tout ſens capables d'engager notre cœur. Tels ſont les plaiſirs innocents; dont la douçeur a d'autant plus de quoi le captiver, qu'elle

qu'elle n'eſt point empoiſonnée par les amertumes du repentir. SOCRATE. Je reconnois avec vous des biens purs, mon cher Glaucon; des biens qui n'ont rien que de propre à nous attirer, avec quelque ſoin qu'on les examine. GLAUCON. D'autres nous plaiſent, & par les agrements qu'ils renferment, & par les avantages qu'ils procurent. Se bien porter, avoir l'uſage parfait de touts les ſens, penſer juſte, ſont des choſes ſouhaitables de leur nature, & recommandables encore par mille acceſſoires, auſſi très dignes d'être eſtimés. SOCRATE. C'eſt excellemment dit. GLAUCON. L'acquiſition d'un troiſiême genre de biens, n'a rien que de penible. On s'aſſujettit à ce qu'ils coûtent, en vue des utilités qu'on en eſpere. C'eſt ainſi qu'on eſſuie la fatigue des exercices du Corps, pour lui donner de la force, de l'adreſſe, de la grace; & la paſſion pour la ſanté fait reſoudre à prendre des remedes. SOCRATE. J'approve parfaitement votre diviſion.

GLAUCON. Dans laquelle de ces trois claſſes, mon cher Socrate, placerez vous les biens, dont vous pretendez que la juſtice eſt pour nous une ſource feconde? SOCRATE. Dans la plus diſtinguée, mon cher Glaucon. Elle eſt aimable par elle-même, & par les fruits qu'on en retire. Mon ſentiment eſt au reſte que pour être heureux, il faut l'aimer avec une ardeur, qui ne doive rien à des objets differents d'elle. GLAUCON. Ce n'eſt pas là, mon cher Socrate, l'idée qu'en ont la plûpart des hommes. Ils ne lui trouvent rien que de rebutant, de heriſſé, d'affreux; & s'ils en font cas, c'eſt uniquement l'honneur, ou le profit, qu'ils enviſagent. SOCRATE. Je ne l'ignore pas, mon cher Glaucon. Sans aller plus loin que Thraſymaque; à l'entendre, que d'epines ſous les pas des rigides Obſervateurs de la juſtice; & que de fleurs au contraire dans le chemin, que l'Injuſtice fait tenir! Mais je ne ſçai, j'ai la tête un peu dure; & malgré toutes mes preventions en ſa faveur, il ne m'a fait juſqu'ici rien moins que ſon diſciple. GLAUCON. Puiſqu'on a, de votre aveu, tant de peine à vous enſeigner, mon cher Socrate; & qu'à dire le vrai, ſujet à la foibleſſe du Serpent, le bon homme s'eſt laiſsé beaucoup endormir par vos paroles

roles enchantereſſes; je veux le tirer de ſon aſſoupiſſement, & le defendre à l'avenir de vos poiſons. Je commence par vous ſommer de nous faire mieux connoître la juſtice, & l'injuſtice. Avant que d'en former les mêmes jugements que vous, il faut que nous touchions au doigt les bons & les mauvais effets, que produiſent l'une & l'autre dans une Ame; independemment des retours, que du dehors on en peut eſperer, ou craindre. Pour epuiſer la matiere, je vous ferai l'analyſe de la harangue de Thraſymaque; & je ramaſſerai toutes les difficultés, qu'il eſt poſſible de vous faire ſur le ſujet. Voici l'ordre que je me preſcris. J'expliquerai l'opinion de bien des perſonnes dans le Monde, qui penſent comme lui, ſur la Nature, & ſur l'origine de la juſtice. Je ferai voir que touts ceux qui la pratiquent, ne le font ni par eſtime, ni par goût pour elle, mais ſeulement par crainte, & par force. Enfin je montrerai qu'ils agiſſent prudemment, lorſqu'ils s'abſtiennent de nuire aux autres; mais que l'interêt eſt le ſeul principe qui les y determine; puisqu'interrogés ſi le ſort de l'homme de bien opprimé leur paroît ſouhaitable, ils ne balanceront point à preferer celui du mechant impuni. Cependant ne prenez pas tout ce que je vais dire pour mes ſentiments veritables, mon cher Socrate. A Dieu ne plaiſe! Mais il eſt vrai qu'à force d'être etourdi par le bruit, que Thraſymaque, & ſes pareils, font touts les jours à nos oreilles, ſouvent on ne ſçait preſque plus à quoi s'en tenir. J'attribue ces incertitudes en grande partie au malheur que j'ai, de n'avoir jamais entendu plaider la cauſe de la juſtice comme j'aurois voulu, ni prouver à mon ſouhait qu'elle merite par elle-même tout notre amour. De touts les Orateurs, qui lui preteroient leur orgâne, vous etes celui que je deſirerois le plus paſſionnement d'ouïr. Pour animer votre eloquence, beaucoup plus que pour vous combattre, je le repete, mon deſſein eſt de vous oppoſer tout ce qu'en faveur de l'Injuſtice l'eſprit humain imagina dans touts les Siecles de plus fort. Si vous m'accordez cette liberté; je releverai dans vos refutations tout ce qui me laiſſera des ſcrupules; & je vous inſtruirai de ce que vous aurez à faire, pour les diſſiper. SOCRATE. Quoi de plus capable,

cher

cher Glaucon, de me cauſer un grand plaiſir? Eſt-il ſujet de converſation, qui doive intereſſer davantage une Compagnie comme la notre? Je vous ecoute.

GLAUCON. La plûpart des hommes comptent qu'il eſt avantageux de commettre l'injuſtice, mais dur de la ſouffrir. Le mal de l'un ſurpaſſe le bien de l'autre; & l'experience apprend qu'il eſt impoſſible de nuire à quelqu'un, ſans repreſailles de ſa part. Ils virent qu'il etoit de leur interêt commun, de s'accorder à ne ſe faire mutuellement aucun tort. De là les loix; qu'ils honorerent du nom de juſtes. C'eſt un milieu, que de tout temps leur fit choiſir le deſeſpoir d'arriver à l'impunité dans le crime, pour eviter l'oppreſſion. Ce milieu n'a rien d'aimable en ſoi; mais il eſt ſage; parceque d'un coté s'il fruſtre leurs penchants les plus doux, de l'autre il les tire de la plus cruelle ſituation, je veux dire celle où chacun d'eux ſeroit en butte aux injures de touts les autres. Mais la neceſſité de s'en defendre à part, tout homme de cœur, à moins que d'avoir perdu le ſens, ne voudroit entendre à des conventions pacifiques avec perſonne. Tels furent, nous dit-on, les principes qui donnerent entrée à la juſtice dans le Monde. Pour achever de nous convaincre qu'on ne l'a reſpecte, que parcequ'on n'oſe la violer; donnons pour un moment la force en main au plus grand adorateur de la vertu. Nous le verrons avec la derniere fougue ſuivre un inſtinct aveugle, qui l'entraîne à la recherche de ſon bien propre; auquel il ſacrifiera l'univers entier; puiſqu'aujourdhui même touts les freins exterieurs ſont à peine capables de le retenir. Si vous voulez, qu'il ait le merveilleux taliſman de Gygès, aïeul de Crœſus, & devant ſa haute fortune, paſteur des troupeaux de Candaule, Roi de Lydie.

La Fable dit qu'il etoit couché ſur l'herbe avec eux. Un ouragan terrible, ſuivi d'un affreux tremblement de terre, la fit entr'ouvrir juſqu'aux enfers. Il deſçendit dans le nouvel abîme; & pour premier objet, il y vit un cheval de bois, d'une grandeur enorme; dans les flancs duquel etoit un cadavre, de ſtature giganteſque, avec un anneau d'or au doigt. L'intrepide Gygès le

prit,

prit, & remonta..... Les bergers avoient coutume de ſe rendre au Louvre touts les mois, pour inſtruire de l'etat où tout etoit à la Campagne. Quand ils furent aſſemblés, il arriva que Gygès tourna, par megarde, ſon diamant vers le dedans de ſa main. Choſe etrange! il diſparut; & l'on parla de lui comme d'un abſent. Etonné lui-même, il le remit dans ſa premiere ſituation; & ſes camarades s'entretinrent avec lui ſur le pied de nouveau venu. Des experiences reïterées lui confirmerent le double effet de ſon mouvement en ſens contraires. L'eſprit plein des grandes choſes, que deſormais il pouvoit entreprendre, il prit de meſures, pour ſe faire deputer en Cour une autre fois. Les facilités ne lui manquerent pas. Il plut à la Reine. De concert, ils ſe defirent du Roi; & les deux Epoux regnerent enſemble.

Il ne faudroit à l'homme juſte qu'un anneau pareil. Maître de contenter ſes paſſions, s'abſtiendroit-il, par un ridicule entêtement pour la juſtice, de commettre adulteres, meurtres, brigandages? En un mot verroit-on de la difference entre les plus horrible ſçelerat, & lui? Quelle plus grande preuve que nul n'eſt bon, que parcequ'il n'oſe être mechant; puiſque faites le plus homme de biën un Demi-Dieu, & qu'il ſe voie à l'abri du chatiment, les crimes enormes ne lui couteront plus rien? C'eſt qu'on eſt interieurement convaincu, ſoutiennent les partiſans de la Morale dont j'expoſe les principes, qu'il eſt dans le bon ſens de tout rapporter à ſoi, & de rendre ſa condition heureuſe, les autres en dûſſent-ils reçevoir le dernier prejudice. Trouvez nous, ajoûtent-ils, des gens d'eſprit, qui ne regardaſſent l'homme tout-puiſſant que nous venons de feindre comme un imbecille; ſi des ſcrupules inſensés l'intimidoient, au point de ne vouloir faire tort à perſonne. Il eſt vrai que l'apprehenſion d'avoir leur tour, les porteroit à combler de loüanges ſa retenue; mais ce ne ſeroit que pour le tromper à leur avantage; & pour ſe detourner mutuellement de ſe faire injure.

Si nous voulons bien juger ici des choſes; de part & d'autre il ſera même à propos de les exaggerer. Que l'habileté reponde à la puiſſance. Qu'un diſçernement exquis faſſe diſtinguer au me-

chant homme le poſſible de l'impoſſible dans toutes les affaires. Qu'il ait la ſageſſe de negliger l'un, & les talents, pour executer l'autre. Si des accidents imprevus rompent ſes meſures; que les expedients s'offrent en foule, pour tout raccommoder. Quand des fautes auront echappé; que le remede ſuive de près. Pour comble, à force d'etude, faiſons qu'il parvienne à jouïr tranquillement de touts les fruits d'une heureuſe hypocriſie. Quelquefois s'il arrive que ſes injuſtices eclatent; il ſçaura les colorer par ſon eloquence; & pour leur donner un bon tour dans le Monde, un grand nombre de bouches s'ouvriront pour lui.

Mettons en contraſte un homme ſimple dans ſes manieres, plein d'innocence, & de candeur; beaucoup plus en peine, pour emprunter la belle expreſſion d'Eſchyle, d'être homme de bien, que de le paroître. Depouillons le de tout l'honneur, qui ſuit ordinairement la vertu. Chargeons le de toute la haine, & de toute l'infamie, qui ſont les appanages naturels du crime. Allons plus loin. Enlevons lui generalement tout, à la reſerve de ſon attachement pour la juſtice; afin de nous ôter toute equivoque ſur la pureté de ſes motifs, & de voir s'il tiendra bon. Que ſa conſtance enfin ſoit miſe à la derniere epreuve; & qu'il finiſſe par un ſupplice honteux. Voilà des hommes fort differents l'un de l'autre, mon cher Socrate: Votre jugement, je vous prie? .....

SOCRATE. Dieux, que de force, cher Glaucon, dans vos deux Portraits! GLAUCON. J'ai donné l'eſſor à mon pinçeau. Ne m'attribuez pas cependant le pur ouvrage des partiſans de l'Injuſtice. Je n'ai que de l'horreur pour leur maniere de penſer; & ce n'eſt pas moi dans tout ce diſcours, mais eux qui parlent. Les ſouffrances, vous diront ils, ſont dans la vie le partage comme aſſuré de l'homme juſte. Une mort ignominieuſe, qui les termine ſouvent, vient trop tard le convaincre de ſon tort, & lui faire comprendre qu'il eût fait plus ſagement de s'en tenir à la ſeule apparence de la Juſtice. Trop tard il condamne ſon mauvais choix; & le cœur penetré d'amertume, il reconnoît que ſon Antagoniſte eſt veritablement l'homme d'Eſchile; dont " l'eſprit eſt plus fertile en projets bien conçus,

" qu'une belle campagne en blonds epis." Parceque le dernier aura les dehors de l'honnête homme, dans l'Etat il ſera tout. Les gros partis ſe preſenteront en foule; & ſes enfants ſe diſtribueront avec facilité dans les plus grandes maiſons. Chacun à l'envi briguera l'honneur de ſon alliance; & s'empreſſera de former des liaiſons, de negocier des affaires avec lui. Il gagnera partout, & ne perdra que rarement; parcequ'il ne ſe fera ſcrupule de rien. Dans ſes querelles, dans ſes brigues, il humiliera ſes Envieux, il ſupplantera ſes rivaux. Ses richeſſes, & ſon credit, iront chaque jour croiſſant. D'un regard, il tirera ſes amis de la pouſſiere, il y fera tomber ſes Ennemis. Sa depenſe groſſira le nombre des admirateurs de ſon faſte. Il l'etalera juſqu'au pied des autels; où le Prêtre le complimentera, comme un inſigne favori des Dieux; peu charmés des offrandes pauvres de l'homme juſte. C'eſt ainſi, mon cher Socrate, que les agreſſeurs de la juſtice penſent avoir montré ſolidement, que l'un n'a dans la vie que proſperité, l'autre qu'affliction, revers, deſaſtres à ſe promettre.

Je me preparois à repondre. Mais Adimante prit la parole. Ne croïez pas, mon cher Socrate, que Glaucon ait tout dit. Son diſcours a beau paroître fort; je trouve en verité pour moi qu'il vous epargne. SOCRATE. Hé bien, ne pouvez vous, cher Adimante, faire dans cette occaſion votre devoir, comme le Proverbe vous y convie; & prêter main forte à votre bon Frere, contre la juſtice, & contre moi? Cependant je vous dirai qu'un ſuffiroit; & que je ne vois deja point trop comment la derober aux coups de Glaucon ſeul. ADIMANTE. C'eſt bien mon deſſein de le ſeconder. Puiſque vous avez ſi hautement pris la vertu ſous votre protection; c'eſt à vous d'entendre ſes adverſaires juſqu'au bout. Ceux au nom deſquels je vais parler, n'en ſont, comme vous l'allez voir, que plus difficiles à refuter, de ce qu'ils ne lui refuſent pas des eloges.

Nous voïons que les Peres, diſent-ils, les Magiſtrats, en un mot toutes les perſonnes revêtues de quelque autorité, recommandent etroitement la pratique de la juſtice à touts ceux qu'ils ont ſous leur conduite. On ſeroit fort trompé de croire que c'eſt un fond

d'amour, & de reſpect pour elle, qui leur inſpire un ſi beau ſoin. Mais elle attire la fortune; qui verſe avec profuſion dans le ſein des gens d'une probité reconnue ſes faveurs, que les fourbes leur enlevent ſeulement par ſurpriſe. A la bonne reputation, joignez les biens innombrables, qu'au ſentiment d'Heſiode, & d'Homere, les Dieux ſe plaiſent à repandre ſur l'homme qui les craint. " Pour " lui, dit l'un, dans nos forêts les chênes ſe couvrent de glands, " juſqu'aux plus petites pointes de leurs branches, & retirent des eſ- " ſains laborieux dans leurs troncs. Pour lui, dans nos campagnes le " lait abonde; & les moutons ſe chargent de laine." L'autre monte ſa Lyre au même ton. " Les Dieux, attentifs à touts les beſoins " de l'homme juſte, ordonnent à la mer, à la terre, d'apporter à " ſes pieds leurs plus riches preſents. Ils envoient la Renommée " publier ſa gloire aux bouts de l'univers; avec la même emphâſe, " avec laquelle, par leur ordre, elle y porte celle d'un bon Roi, " d'un Roi qui leur reſſemble." Musée, & ſon fils, nous repreſentent les gens de bien dans les champs Elyſées, etendus ſur des lits ſuperbes, avec des couronnes de fleurs en tête, & dans les tranſports d'une eternelle yvreſſe: recompenſe, au gré de ces deux panegyriſtes nouveaux de la vertu, la plus digne d'elle. Les Poëtes n'en demeurent pas là. Quelles choſes magnifiques n'ajoûtent-ils pas encore de la poſterité floriſſante & nombreuſe des hommes veritablement religieux, ſeveres obſervateurs de leurs ſerments! Ils nous peignent au contraire " les ſacrileges, & les parjures, après " leur mort, occupés inceſſamment à puiſer de l'eau dans un crible; " à ſe traîner enſuite avec difficulté par des endroits marecageux." Devant le trepas, ils ſont accueillis de touts les maux, auxquels mon Frere nous diſoit tout à l'heure que ſont expoſées les perſonnes vertueuſes, lorſque la Calomnie les aura percées de touts ſes traits. Les Ouvrages des Poëtes en un mot ne ſont remplis que des loüanges de la ſageſſe, & de la juſtice; mais ils nous font l'une & l'autre d'une acquiſition très difficile. Cependant ils n'auront point d'images aſſez riantes pour le vice; auquel ils n'attachent point d'autre honte, que celle dont les Legiſlateurs, & le vulgaire,

ont coutume de le charger. Vous les entendrez d'un commun accord vanter le bonheur des riches, & des grands du monde, couverts de crimes; parler des petits, & des pauvres, qui paſſent leurs jours dans l'innocence, avec mepris, avec horreur. Enfin ils vous diront que les Dieux ont en reſerve une vie obſcure, & malheureuſe pour les bons, delicieuſe, eclatante, pour les mechants. Les Sacrificateurs, & les Devins, echos fidelles des Poëtes, courent de porte en porte, avec une doctrine ſi conſolante pour l'Impie, accablé des biens de la fortune..... Votre conſçience eſt-elle allarmée de quelque injuſtice, commiſe ou par vous-même, ou par les plus reculés de vos aïeux? Allez; nous ſommes là haut aſſez en credit, pour y faire d'un mot fermer les yeux ſur un objet d'une legere conſequence. Fût-ce tout ce qu'il vous plaira; quelque fondation conſiderable, une fête joïeuſe, inſtituée en l'honneur du plus maigre de touts les Dieux, ſuffira pour l'expier; avec le renfort de nos prieres, & de nos ſacrifices. Avez vous des Ennemis, dont vous euſſiez à cœur de vous defaire; gens de bien, ſçelerats, il n'importe? Comptez ſur nous, & banniſſez touts les ſcrupules. Nous avons encore une fois le Ciel à commande. On vous obtiendra de ſa clemence votre pardon, à peu de frais; ou nous ſçaurons bien le matter, s'il eſt retif. Notre parole ſeroit-elle un foible guarand pour vous? Nous avons à vous donner tout le corps venerable des Poëtes. Heſiode vous dira, que " le chemin du vice " eſt uni, ſemé de fleurs; celui de la vertu raboteux, plein d'e- " pines; & que les Dieux placerent la ſueur à l'entrée de ſon " Temple." Homere vous aſsûre " qu'ils ſont très faciles à flechir; " que le fumet des chairs grillées dans un moment les appaiſe; & " que nul crime ne reſiſte à la force des libations...." Ces aſsûreurs pour l'autre monde vont par les villes, & les villages, avec leur charge des vers de Muſée, & d'Orphée; à les en croire, enfants de la Lune, & des neuf Sœurs: vers dignes d'être montrés, avant mille autres! Dans chacune ils s'arrêtent, pour y faire leur etalage; & partout ils repandent le ſang des victimes. Partout ils publient que la remiſſion des pechés, tant pour les morts, que pour les vivants,

vants, & la pureté de l'âme, ſont les fruits infaillibles de leurs Orgyes, & la recompenſe de la pieuſe liberalité, qu'on leur temoigne. Les Provinces, & les Roïaumes, ſe laiſſent follement perſuader qu'elle preſerve de touts les ſupplices de l'enfer; mais que les Serpents des trois Furies ſe heriſſeront horriblement contre les temeraires, qui s'imaginent pouvoir aller droit aux champs Elysées, ſans contribution, & ſans aide.

Quel effet, mon cher Socrate, produira ſur l'eſprit des jeunes gens une Theologie ſi bourrue, & ſi dangereuſe? Plus prompts à ſaiſir tout ce qui leur paroîtra joliment dit, qu'à leur âge capables d'en apperçevoir le venin ſecret; eviteront-ils d'être infectés; & ne s'abandonneront-ils pas au mal, peut être ſans retour? Ils ſe diront, n'en doutons pas, avec Pindare: " A quoi bon nous efforcer d'at- " teindre au ſommet inacceſſible de la vertu? Laiſſons nous plutôt " rouler ſur la pente infiniment douce du vice." Que nous ſerviroit de nous attacher à la premiere; qui n'eſt d'aucun profit, & coûte cher? Mauvais tant que nous voudrons; de legers dehors nous feront jouïr d'une felicité, comparable à celle des Dieux. Mille Docteurs graves d'une voix nous aſsûrent que l'exterieur eſt tout; & que la pratique de certaines menues obſervances en fait de Religion, mieux que la Religion même, nous procurera touts les biens poſſibles dans cette vie, ſans prejudice aux belles eſperances qu'ils nous donnent pour l'autre. Cachons par conſequent la fourberie, ſous les apparences de la candeur; etudions nous à toute la fineſſe du renard, decrite admirablement par Archiloque. S'il n'eſt pas facile toujours d'en impoſer aux hommes; où ſont les grandes choſes, auxquelles ſans peine on reüſſiſſe? Il n'eſt pas au reſte ici queſtion de balancer. Il faut ou vivre malheureux, ou ſuivre fidellement le chemin qu'on nous trace. Ne pourrons nous cabaler, & remuer de puiſſantes factions en notre faveur, s'il nous arrive d'être ſurpris? Manquons nous de Retheurs habiles, de gens conſommés dans la chicane; qui nous apprendont l'art d'eblouïr la Multitude, & de prêter même de l'eclat aux actions les plus horribles? Enfin l'impunité nous manquera-t-elle d'autre part, quand nous

aurons

aurons la force en main? Nous ne ſortirons pas vainqueurs d'une guerre ouverte avec les Dieux; & nous ne viendrons pas à bout auſſi de les tromper. Sommes nous bien ſûrs qu'ils exiſtent; ou qu'ils ſe mêlent de nos affaires? Le ſçavons nous d'ailleurs, que de la bouche des Poëtes, qui nous ont fait leur genealogie? Or ces mêmes Poëtes, qui nous diſent que Jupiter fait rouler ſon tonnerre dans le Ciel, nous enſeignent que la vapeur qui s'exhâle de nos Temples, deſarme ſon courroux. Il faut leur ajoûter foi ſur tout, ou ne les croire ſur rien. Puiſque nous devons religieuſement les ecouter; commettons hardiment des injuſtices; & partageons en les fruits avec les Dieux. Vivons bien; ils ne nous feront point de mal; c'eſt le plus que nous puiſſions en eſperer; mais où ſera notre butin? Au contraire ils conniveront à touts nos brigandages, ſi nous avons ſoin d'en apporter une partie aux pieds de leurs autels. Nous ſerons punis dans un etat futur; & peut-être même la peine en rejaillira-t-elle ſur nos derniers Nepveux? Encore une fois, s'il eſt permis d'en prendre pour guarand la foi des Peuples entiers; eſt-il attentat au monde, qui ne cede à la vertu propitiatoire des ſacrifices, offerts par les mains de nos Prêtres? Revoquerions nous en doute ce que nous en diſent les Poëtes, enfants des Dieux, & cette foule d'hommes inſpirés, dont mille Nations polies reverent parfaitement les oracles? Puisqu'unanimement ils nous en quittent pour enjoliver un peu le dehors, & qu'ils nous promettent, à cette condition, tout à ſouhait pendant la vie, ſans crible à porter après la mort: qui pourroit nous entêter encore de la juſtice, & nous faire ſans raiſon renoncer aux douçeurs du crime?

Comment, je vous prie, conſerver du goût pour elle, mon cher Socrate; après un ſi grand nombre de leçons, revêtues des charmes les plus touchants de la poëſie? Engagé par les careſſes de la fortune, on en fera ſon unique Divinité; & l'on regardera comme des inſenſés tous ceux, qui n'auront que de mediocres empreſſements pour elle. On aura tort, je le veux; mais on ſera plus à plaindre encore qu'à blâmer. Mieux on verra le faux de tout ce que nous avons dit au deſavantage de la juſtice, & plus on ſera perſuadé

ſuadé qu'elle merite touts nos hommages; moins on s'aigrira contre les eſprits aveugles, qui lui refuſent leur amour. On ſçaura qu'une vive douleur, à la vue du peu de reſpect qu'on a pour elle, eſt un ſentiment qui n'appartient qu'à certaines âmes privilegiées; ſur leſquelles tomberent en naiſſant de nombreuſes etincelles du feu du Ciel; & qui de bonne heure prirent ſoin de lui fournir l'aliment precieux des lumieres acquiſes. Le reſte ne fait le bien, que lorſque l'âge, la maladie, la timidité naturelle, les a mis dans l'impuiſſance de faire le mal. En veut-on la preuve? Que l'on donne du pouvoir à ces âmes du commun; elles s'en ſerviront pour nuire.

Je me ſuis demandé ſouvent à moi-même, d'où peut venir une depravation de mœurs ſi generale; & j'en trouve une raiſon particuliere; qui m'a pouſſé, mon cher Socrate, à vous faire tout ce diſcours. C'eſt que vous autres, amateurs paſſionnés, panegyriſtes eloquents de la juſtice, à vous prendre, depuis les premiers grands perſonnages qui dans les ſiecles paſſés lui firent honneur, juſqu'à nos jours, vous ne faites enviſager aux hommes que les avantages exterieurs qu'elle procure, & les inconvenients, du même genre, auxquels l'injuſtice les expoſe. On ne leur a point encore fait connoître ce quelles operent d'aſſez efficace dans un cœur, pour y produire la joie, ou la triſteſſe; independemment de tout ce qu'on en doit eſperer, ou craindre, de la part du Ciel, & du Monde. En un mot, on ne leur a jamais bien fait comprendre, que l'une eſt la furie la plus cruelle, & l'autre la compagne la plus aimable, à laquelle on puiſſe au dedans de ſoi donner retraite. Si dès notre enfance on nous tenoit ce language, & ſi nous conſpirions touts à nous le parler; nous n'aurions point a nous armer d'une farouche defiance les uns contre les autres. Chacun, devenu ſon juge le plus integre, & ſon plus redoutable ſurveillant, apprehenderoit, en faiſant tort aux plus deſtitués d'appui, de s'en faire beaucoup davantage à lui même.

Voilâ reellement ce que je penſe, mon cher Socrate, & ce que je trouve le plus profondement gravé dans mon âme. Thraſymaque, & les gens de ſon eſpece, levent hautement l'etendard contre la juſtice;

ſtice ; & s'y prennent avec une audace, à mon avis qui fait peine. Jaloux de leur gloire, il fera je m'aſſûre touts ſes efforts, pour nous ſurpaſſer, Glaucon, & Moi. Quoiqu'il en ſoit, pour ne point leur inſpirer trop d'enflûre, je declare que ſi je leur ai prêté mon orgâne, & ſi j'ai fait valoir tout ce qu'ils alleguent de plus fort ſur le ſujet, ce n'eſt, mon cher Socrate, que par une extrême paſſion de vous entendre. Ne vous en tenez pas au reſte, je vous en conjure, ſimplement à nous montrer, par des raiſons tirées du dehors, que la Juſtice eſt preferable à l'Injuſtice. Faites nous voir quels effets elles produiſent dans l'interieur de l'homme de bien, & du mechant homme ; pour aſſûrer, comme vous faites, que l'une eſt par elle-même le plus grand des biens, & l'autre le plus grand des maux. Quant à leurs ſuites, heureuſes, ou funeſtes, ſoit par rapport à la vie preſente, ſoit par rapport à celle qui doit la ſuivre ; mon Frere vous a prié de n'en rien dire ; & je me joins à lui. Tant que de part & d'autre vous n'ecarterez pas generalement touts les motifs, puisés d'ailleurs que du ſein de la vertu même, & du vice ; on vous repondra que ce n'eſt point la premiere qu'il faut aimer, ni le dernier qu'on doit haïr. Le plus qu'on vous accordera, c'eſt que l'interêt de la reputation demande qu'on paie de belles apparences. Mais en même temps on vous accuſera de retomber dans le ſentiment de Thraſymaque, & comme lui, de tout reduire à la loi du plus fort. Souvenez vous, je vous prie, mon cher Socrate, que vous avez mis la juſtice au rang des biens, plus recommandables encore par leurs attraits naturels, que par les avantages acceſſoires qu'ils trainent après eux ; & de l'injuſtice toujours entendons le contraire. C'eſt à vous par conſequent de nous decouvrir ce qu'elles ont eſſentiellement de ſi propre à repandre de la douçeur, ou de l'amertume dans une âme. Je ferois meilleure compoſition à quelque Philoſophe du commun. Mais j'attends plus de vous ; de vous, dis-je, que l'on connoît, pour n'avoir jamais enviſagé dans tout le cours de votre vie les bons, ou les mauvais retours d'une action à faire. Dites nous donc ſur quoi fondé nous devrions cherir la juſtice, deteſter l'injuſtice, regarder l'une comme un prin-

cipe

cipe de bonheur pour nous, & l'autre comme une cauſe inevitable de miſere; n'euſſions nous ni les Dieux pour juges, ni les hommes pour temoins de notre conduite?

Le charactere d'eſprit de Glaucon, & d'Adimante, m'avoient charmé de tout temps; mais je n'en fus jamais ſi vivement touché, qu'après les avoir ouïs plaider ſi fortement la cauſe de l'injuſtice. Dans mon tranſport, je leur dis: Enfants d'un excellent Pere, je ne trouve rien d'exceſſif dans l'eloge que vous donne un de nos Poëtes, juſtement etonné de la bravoure que vous fîtes paroître, dans la fameuſe journée de Megares. C'eſt avec beaucoup de raiſon qu'il vous apoſtrophe, avec un enthouſiaſme plus qu'ordinaire, au commencement d'une de ſes elegies: " Jeunes & vail-" lants Heros, divin couple, deſçendu d'un Pere illuſtre." La nature en effet a mis en vous certainement quelque choſe de plus qu'humain, s'il eſt vrai que vous teniez encore pour la juſtice, habiles comme vous etes à peindre en beau le Crime. Nous avons touts vos declarations expreſſes. Mais j'augure moi de la connoiſſance particuliere que j'ai de vos mœurs, & de votre vieille façon de penſer, que pour avoir ſçu lui prêter les couleurs les plus favorables, juſqu'à faire preſque douter ſi pour vous il eſt encore odieux, elle n'a rien perdu de ſes anciens droits ſur vous. Mais plus je ſuis aſſûré de votre parfait attachement pour elle; moins je vois comment, à votre entiere ſatisfaction, vous refuter. Puiſque vous refuſez de vous rendre aux choſes que j'ai dites à Thraſymaque; deſormais qu'ajoûter, pour la defendre?..... L'abandonner?.... Il eſt impoſſible. Avoir encore un ſouffle de vie, ſans l'emploïer à repouſſer le tort qu'on lui fait, ſeroit une impieté des plus enormes. Il reſte uniquement de tout mettre en œuvre, pour la ſecourir.....

Glaucon, Adimante, & les autres, à l'exception de mon plus mauvais Adverſaire, me prierent inſtamment de ne la point laiſſer dans l'etat de ſouffrance, où toutes ces attaques differentes l'avoient reduite; & de ne point rompre nos entretiens, que nous n'euſſions epuiſé tout à fait une matiere, dont j'avois eté le premier à leur exaggerer l'importance.....

La verité, leur dis-je, n'eſt ici rien moins que facile à demêler; & nous aurons beſoin de très bons yeux, pour la decouvrir. Comme je connois les miens pour n'être pas des meilleurs; peut-être ne ferai-je point mal d'imiter un homme qui verroit de près; malgré ſa vue baſſe, qu'on obligeroit de lire une affiche, gravée en petits caracteres, & hors de portée. S'il eſperoit de trouver le même ſens ailleurs, d'une maniere plus favorable à ſon defaut; il s'eſtimeroit heureux de pouvoir aller dabord au plus aiſé, pour deviner enſuite le difficile. Par une confrontation reïterée, il s'aſſûreroit avec le temps qu'il auroit bien lu. ADIMANTE. L'expedient eſt ingenieux; mais quel uſage en pretendez vous faire?

SOCRATE. La juſtice ne ſe remarque pas moins dans un Etat, que dans un particulier. ADIMANTE. Je vous entends, mon cher Socrate. Vue en grand, elle ſera beaucoup plus facile à reconnoître en petit. SOCRATE. C'eſt ma penſée. Voïons par conſequent naître une Republique; & ſuivons la dans ſes divers progrès. La juſtice, & l'injuſtice, ne tarderont pas à paroître. ADIMANTE. Je vous ecoute.

SOCRATE. Si les hommes s'aſſemblent en ſocieté, n'eſt-ce pas qu'ils ont des beſoins, auxquels, ſans le ſecours les uns des autres, ils ne peuvent ſubvenir? ADIMANTE. C'eſt la principale raiſon qui les y porte. SOCRATE. Foibles, ils s'uniſſent, pour être aidés; & bientôt ſe forment les premiers rudiments du Corps politique. ADIMANTE. Toutes ſes parties s'achevent par degrés. SOCRATE. Si quelqu'un cede quelque choſe de ſon bien à voiſin, ou s'il conſent à des echanges; c'eſt qu'il y trouvera ſon avantage? ADIMANTE. Quel autre motif le porteroit à ſe depouiller, en faveur d'un autre? SOCRATE. Avant tout, il faut des aliments, le couvert, & le vêtir. L'un ira donc à la charrue; un ſecond prendra la truelle en main; un troiſiême pouſſera la navette; un quatriême taillera le cuir. Cinq ou ſix eſpeces d'artiſans commenceront une ville, où l'on aura le neceſſaire. ADIMANTE. Oui. SOCRATE. Lequel, à votre avis, ſera le plus commode pour chacun d'eux; ou d'expoſer en vente le ſuperflu pour lui du produit de

ſon

ſon travail; ou de faire ſeul touts les metiers, pour ne manquer de rien? ADIMANTE. Le dernier cauſeroit une diſette abſolue de tout. SOCRATE. La nature, cher Adimante, nous a reparti comme elle a voulu divers talents; qui nous rendent propres, les uns à tel emploi, les autres à tel autre, mais touts peu capables d'en exercer pluſieurs enſemble. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. Les denrées, ſujettes à ſe corrompre, d'ailleurs exigent des attentions en certains temps; & le moïen d'être partout? ADIMANTE. Le remede ſera de ſe preter mutuellement la main. SOCRATE. Nos gens de metier, juſqu'ici peu nombreux, ne ſe forgeront pas eux mêmes leurs outils. Nous groſſirons par conſequent notre hameau de ceux qui ſçauront battre le fer. Les Bergers viendront enſuite; pour garder les animaux deſtinés au labourage, ceux qui ſerviront pour les voitures, & ceux qui doivent nous enrichir de leur toiſon. ADIMANTE. Quoi plus? SOCRATE. Il eſt rare qu'un terroir ſoit aſſez fertile, pour avoir de tout. Nos voiſins auront beſoin de nous, & nous ne pourrons à notre tour nous paſſer d'eux. Il nous faudra donc Chartiers, Mulletiers, Marchands; & Matelots, Pilotes, ſi nous avons du commerce par mer. ADIMANTE. Fort bien. SOCRATE. L'argent ſera d'une grande commodité, pour le trafic? ADIMANTE. Infinie. SOCRATE. Vous ne voudrez pas que les vendeurs conſument un temps precieux dans le marché, pour attendre le debit? ADIMANTE. Il ſera beaucoup mieux d'en charger les perſonnes devenues inutiles, ſoit par leur âge, ou par leurs infirmités. Je vois que c'eſt la coutume en certains endroits. SOCRATE. Elle eſt ſage; & nous aurons auſſi nombre de Courtiers. Il reſte les portefaix, & les gens de journée; qui pour tout auront la force de corps; mais qui n'en rendront pas moins d'excellents ſervices, pour un leger ſalaire. Notre ville prend forme; qu'en penſez vous? ADIMANTE. Du moins aura-t-on l'eſſentiel à la vie.

SOCRATE. Il s'agit preſentement d'y trouver la juſtice, & l'injuſtice, mon cher Adimante. Où les chercherons nous? ADIMANTE. Si je ne me trompe, dans le commerce mutuel que les Citoïens auront enſemble. SOCRATE. Peut-être m'enſeignez vous

bien. Mais examinons avant tout quelle ſera leur maniere de vivre.

Ils n'emploieront le temps qu'à rendre la terre feconde, à ſe defendre contre les injures de l'air, en un mot à cultiver touts les arts neceſſaries. Aſſidus au travail, ils ſeront peu vêtus l'eté, bien munis l'Hyver. Ils ecraſeront le bled, l'avoine, & l'orge; pour ſe faire des pains, & des gâteaux; qu'ils feront cuire à propos ſur un feu de chaûme, ou de feuilles sêches. Etendus ſur des lits de myrthe, & couronnés de fleurs, ils s'en regaleront, eux, leurs femmes, & leurs enfants. La couppe en main, ils mepriſeront l'ivreſſe; & chanteront des hymnes en l'honneur des Dieux. Ils rehauſſeront ces plaiſirs innocents, par ceux d'une converſation douce, & tendre. GLAUCON. Quoi, mon cher Socrate, ne leur donnerez vous plus rien? SOCRATE. Beaucoup davantage. Des olives, des figues, des raiſins, des fêves, des chataignes, des glands, rôtis ſous la cendre; mille autres mets exquis, dont la campagne eſt toujours pleine; du lait enfin. Je vous le demande, auront-ils de tout? GLAUCON. Oh pour le coup certainement ils feront bonne chere. SOCRATE. Soigneux de fermer toutes les avenues aux deux grands ennemis de notre repos, la diſette, & la guerre, brillants de ſanté, ils couleront leurs jours dans l'abondance, & dans la paix. Quand au bout d'une heureuſe & longue vieilleſſe, leurs yeux ſe fermeront par un doux ſommeil; ils laiſſeront à leur Poſterité pour heritage, une vie ſemblable à la leur. GLAUCON. Tout ce que je crains, mon cher Socrate, c'eſt qu'on ne la juge aſſez delicieuſe pour des brutes; mais l'homme, vous le ſçavez, eſt un animal d'une haute conſequence. SOCRATE. Hé bien, qu'il nous le diſe; que lui faut-il donc, pour le ſatisfaire? GLAUCON. Des palais immenſes, des lambris dorés, des ameublements ſuperbes, des tables ſplendidement ſervies. SOCRATE. C'eſt à dire que touts les preſents du Ciel ne ſeront eſtimables, qu'à meſure qu'il aura ſçu les corrompre, par les aſſaiſonements pernicieux du luxe. Je ſuis bien aiſe que vous m'aïez fait ſouvenir de ces Republiques depravées, que nous decouvrons auſſi loin que notre vue peut s'etendre. Il nous les falloit, ces grands

theatres

theatres de l'Injuſtice, pour voir de quelle maniere un Etat, plein d'innocence dans ſes commencements, par degrés ſe remplit de touts les crimes. C'etoit dabord un corps ſain, & vigoureux. Le feu des paſſions s'y met. Il eſt travaillé de toutes les maladies, que banniſſoit une exacte ſobrieté. Aux douçeurs veritables, & d'une acquiſition facile, ſuccederont ſomptueux edifices, grands repas, equipages pompeux, ſpectacles, bals, chaſſe, muſique, peinture, poëſie. Les arts miniſtres de la volupté, multipliés à l'excès, engloutiront ceux du beſoin. Cuiſiniers, Confiſeurs, Perruquiers, Medecins; tout y ſera comme entaſſé. GLAUCON. Votre premiere enceinte, mon cher Socrate, ne pourra contenir cette multitude effroïable d'habitants ſurnumeraires; & de plus comment fournir à leur ſubſiſtance? SOCRATE. Laiſſez les faire, mon cher Glaucon; ils trouveront le moïen de ſe mettre au large. Il ne s'agira que d'envahir les terres de leurs voiſins. Les derniers, qui n'auront pas moins de leur coté franchi les bornes du neceſſaire, s'armeront, pour repouſſer leurs hoſtilités. De l'enfer ſortira la guerre: fleau terrible; ſource infinie de calamités particulieres, & publiques. GLAUCON. L'amour du luxe, mon cher Socrate, eſt le mauvais principe qui l'introduiſit dans le monde.

SOCRATE. On aura donc une armée ſur pied. Une armée occupe un grand terrein. Il faudra beaucoup davantage s'etendre. GLAUCON. Ce prodigieux nombre de Citoïens inutiles eſt aſſez de monde, ce me ſemble. SOCRATE. Il eſt vrai. Mais ſouvenez vous que pour bien faire un metier, il n'en faut quun. GLAUCON. Je l'oubliois. SOCRATE. Celui dont nous parlons, n'eſt aſſurement ni moins difficile, ni moins important qu'un autre. Cependant le Cordonnier, diſons nous, ne doit point conduire la charrue; & le Forgeron, après avoir etourdi le voiſinage par le bruit de ſon marteau, badineroit de fort mauvaiſe grace avec l'aleine. Un homme ne reüſſit pas même dans l'art d'eſcammotter, ſi dès l'enfance il n'a manié le cornet. Il faut s'être brûlé pluſieurs années le viſage, avant que de bien faire un ragoût. Dans un temps court apprendroit-on à lancer habilement une flêche? On n'eſt pas Athlete,

lete, pour avoir ganté le ceſte; ni Soldat, pour avoir pris un bouclier. GLAUCON. Le Monde eſt aſſez dans ces principes.

SOCRATE. Plus la profeſſion des armes demande ſeule d'application; plus il ſera neceſſaire d'exempter les gens de guerre de tout autre ſoin. GLAUCON. Vous en avez dit les raiſons. SOCRATE. Outre leurs penſées entieres, elle exigera des qualités perſonnelles très peu communes. GLAUCON. On en eſt encore ſuffiſamment convaincu. SOCRATE. La grande tâche d'enſeigner à connoître les naturels, avec fondement qui de loin pourront faire eſperer de braves gens à la Republique, roule ſur nous. GLAUCON. Elle eſt bien nommée grande. SOCRATE. Je le ſens; mais eſſaïons nos forces.

Je ne ſçais, mon cher Glaucon, ce que vous penſerez de ma ſaillie? Il me ſemble qu'un Guerrier doit avoir deux tiers du Mâtin. GLAUCON. Elle ſurprend; mais elle rejouït; & tout ira bien, pourvu qu'elle ne manque pas du coté de la juſteſſe. SOCRATE. Je veux dire qu'il doit avoir du feu, pour être partout; du nez, pour flairer l'ennemi; des jambes, pour lui donner la chaſſe; de la force, pour le renverſer. GLAUCON. Le rapport eſt parfait. SOCRATE. L'ardeur belliqueuſe eſt enfantée par la colere; cette paſſion redoutable, dont les mouvements inſpirent un courage, aveugle à touts les perils. GLAUCON. Il eſt vrai; c'eſt elle qui fait les Heros. SOCRATE. Oui; mais prenez garde que ſouvent elle forme auſſi des Ours, & des Tigres. Les gens de guerre ſont naturellement feroces; mais je les veux humains, polis, affables, tendres, compatiſſants pour le Camarade, pour le Compatriote, & pour l'Etranger, autant que formidables à l'Ennemi. Le moïen autrement pour eux de vivre enſemble? GLAUCON. Une bonté foible enhardiroit l'injuſtice; mais le moindre melange de ferocité gâteroit tout. SOCRATE. Comment allier la bravoure avec une douçeur parfaite? C'eſt la difficulté, mon cher Glaucon. Cependant vous conviendrez qu'un galant homme doit reünir des vertus, diroit-on, ſi contraires. GLAUCON. Je ne puis ni le conteſter, mon cher Socrate, ni trouver un denouement....

Je

Je m'arrêtai dans cet endroit, avec un air un peu rêveur. Un moment après, je dis à Glaucon : En verité, nous meritons bien notre embarras ; pour avoir oublié ſi-tôt notre precepteur excellent de tout à l'heure ; qui nous fait toucher au doigt notre grand tort. Obſervons le quelques inſtants ; & nous jugerons que ces aſſemblages, impoſſibles à la premiere vue, ne ſont point rares. Agneau pour touts ceux qu'il eſt accoutumé de voir, un viſage nouveau ſuffit, pour le changer tout à coup en Lion terrible. GLAUCON. La remarque eſt belle. SOCRATE. On peut donc être l'un & l'autre tout à la fois, mon cher Glaucon ; & j'ai la nature pour guarand, lorſque dans un Guerrier j'exige des qualités, en apparence incompatibles. GLAUCON. Il en faut demeurer d'accord. SOCRATE. Pour les couronner ; il ne faudra plus qu'un eſprit philoſophe. GLAUCON. Un eſprit philoſophe, mon cher Socrate ! Ne quittons nous point ici tout à fait notre excellent Precepteur, comme vous l'appellez ? SOCRATE. Non, point du tout. Vous ne faîtes pas attention à la maniere tout à fait judicieuſe dont il raiſonne. Pour careſſer les gens qu'il connoît, il n'attend point qu'ils le previennent ; pendant qu'il ſe jette au premier abord ſur un inconnu, qui ne lui dit mot. Cet excès de bon naturel d'une part, & de mauvaiſe humeur de l'autre, n'a-t-il pas beaucoup de quoi ſurprendre ? Mais ne trouvez vous pas là de l'eſprit, & de l'eſprit philoſophe en abondance ? GLAUCON. Vous plaiſantez, mon cher Socrate. SOCRATE. Je parle très ſerieuſement, je vous le proteſte. A ſa place, voïons ſi nous raiſonnerions mieux vous & moi..... L'un eſt dans la maiſon touts les jours. C'eſt la premiere fois que l'autre y vient. Celui-là n'eſt donc point à craindre ; mais le ſuſpect eſt au moins un etranger ; un ennemi, que ſçait-on ?..... GLAUCON. Je me condamne.

SOCRATE. Notre jeune Hercule connoîtra de même ſes gens à la phyſionomie. Rien ne ſera plus doux, à l'approche de touts ceux qui ſe preſenteront à lui ſans mauvais deſſein ; mais ſon regard ſeul inſpirera de la terreur aux mechants eſprits. Nous l'aurons donc Philoſophe par deſſus tout, porté par ſon inſtinct à

la clemence, intrepide, adroit, vigoureux. GLAUCON. C'eſt un excellent homme de guerre, en raccourci.

SOCRATE. De quelle maniere eleverons nous les jeunes gens, mon cher Glaucon; pour les mettre en voie d'acquerir toutes ces perfections enſemble? La queſtion eſt de la derniere importance, & dans ſon lieu. Mais elle nous ecarteroit; & peut-être ferons nous mieux d'examiner comment l'injuſtice trouve entrée dans une Republique. Il ſeroit mal de nous eloigner beaucoup, ſans une parfaite neceſſité; mais il ne faut auſſi rien omettre de ce qui peut contribuer au bon ſuccès de notre principale recherche. ADIMANTE. Outre que l'utilité de la digreſſion en elle même nous empêchera de la juger longue, & que vous ſçaurez nous la rendre courte; il me ſemble qu'elle nous mene aſſez droit à notre but. SOCRATE. Puiſque c'eſt votre ſentiment; j'oſerai me pardonner une prolixité, qu'on ſouffre juſques dans les faiſeurs de contes; & je vous traiterai comme des perſonnes, que l'amour de la verité tient en haleine, quelque detours qu'il faille prendre pour y parvenir.

Il ſeroit impoſſible d'imaginer pour les jeunes gens un plan d'education plus juſte, que celui dont le monde s'eſt aviſé depuis longtemps. Quoi de mieux, que de les partager entre la Muſique, & la Gymnaſtique; entre les Sçiences, & les Exercices? Les uns façonnent le corps; les autres perfectionnent l'âme. ADIMANTE. C'eſt en deux mots tout ce qu'on peut ſouhaiter. SOCRATE. La Muſique doit tenir le premier rang. ADIMANTE. Former l'eſprit, & le cœur, ſans contredit eſt la principale choſe.

SOCRATE. La connoiſſance de la verité, dont la douce lumiere eclaire touts les objets dans l'un, & qui dans l'autre fait naître touts les ſentiments nobles, ſe communique, ou par la vive voix, ou par ecrit. Ordinairement on la preſente à decouvert; mais ſouvent on aime à la cacher ſous l'enveloppe de menſonges ingenieux. Ces deux manieres auront chacune leur temps. Mais on ſçait que pour l'ordinaire un jeune homme eſt moins attiré par les diſcours ſerieux, que par le badinage inſtructif des fables. ADIMANTE. Il s'imagine qu'on ne penſe qu'à l'amuſer; pendant que l'on grave profondement

dement chez lui, comme à ſon inſçu, les premieres leçons de la Sageſſe.

SOCRATE. L'eſſentiel eſt de bien commencer. On fait ce qu'on veut de l'âge tendre. Il reçoit les bonnes, & les mauvaiſes impreſſions, avec la même facilité. C'eſt une cire, qui prend dabord toutes les empreintes; un arbriſſeau, qui conſerve touts les plis qu'on lui donne. ADIMANTE. Ces maximes ſont generalement reçues. SOCRATE. Nous ne ſouffrirons pas qu'on berce les enfants de mille contes celebres; laplûpart uniquement propres à les remplir de fauſſes idées, auxquelles peut-être ne viendrions nous un jour que très difficilement à bout d'en ſubſtituer de plus ſaines. Après en avoir fait un choix, & preſcrit des bornes aux Ecrivains; nous chargerons etroitement les meres, & les nourrices, de n'avoir à la bouche que ceux dont elles pourront utilement faire uſage, pour donner une bonne tournure à l'âme, pendant qu'elles finiront le petit corps avec les mains. ADIMANTE. Leſquels interdiriez vous avec le plus de ſoin? SOCRATE. Ceux de longue haleine, mon cher Adimante; où le poiſon eſt encore plus preſent que dans les autres, & repandu par l'eſpâce de pluſieurs milliers de vers. ADIMANTE. De ceux-ci, leſquels jugez vous les plus dangereux? SOCRATE. Les plus admirés, mon cher Adimante; la Theogonie d'Heſiode, l'Iliade, & l'Odyſſée d'Homere; cent ouvrages de même nature, dont le Monde eſt infatué, preſque à n'en plus revenir. ADIMANTE. Que renferment-ils de ſi mauvais? SOCRATE. Je trouve dabord, quoi qu'on diſe, que les Poëtes ne mentent point joliment. Eſt-ce le faire avec eſprit, que de traveſtir les Heros, & les Dieux mêmes; juſqu'à les rendre meconnoiſſables au plus haut point? A quoi, je vous prie, comparer les portraits bizarres qu'il nous en font, qu'à ceux de ces peintres ignorants, qu'on voit obligés de mettre au bas le nom des perſonnes qu'ils ont tirées, afin qu'on ſe garde bien de les prendre pour d'autres?

Commençons par Heſiode. Quel rôle fait-il jouer au Ciel, burleſquement vengé de ſon fils Saturne par Jupiter! Si toutes ces

fables ridicules etoient autant de verités certaines; un homme ſenſé tireroit le rideau ſur de ſi vilains Dieux; dans la juſte apprehenſion de faire tomber les eſprits foibles dans beaucoup d'erreurs pernicieuſes. Par deference pour la coutume, s'il falloit parler de ces romaneſques avantures de la Cour celeſte; il les enveloppperoit avec un grand ſoin de touts les nuages du ſanctuaire; pour derober ce qu'elles ont de plus choquant à ceux qui n'apportent aux pieds du Prêtre qu'un cochon de lait; & pour n'y laiſſer rien entrevoir tout au plus qu'à ceux qui marchent à pas lents vers l'autel, ſuivis d'une hecatombe. ADIMANTE. Cette Theologie, mon cher Socrate, eſt egalement groſſiere, & dangereuſe. SOCRATE. Je ne voudrois pas même que dans notre Etat on ſçût qu'elle eſt ſortie du cerveau mal conditionné des Poëtes. Un jeune homme ne doit avoir aucune raiſon, pour ſe diminuer à lui même l'horreur du vice. Il ne faut pas ſeulement qu'il puiſſe lui venir à l'eſprit, qu'etendre la main juſques ſur un pere, ſoit une action quelquefois permiſe; après que les plus conſiderables d'entre les Dieux l'ont autoriſée par leur exemple. ADIMANTE. Toutes ces choſes, mon cher Socrate, ſont honteuſes à penſer, & plus encore à dire.

SOCRATE. On ignorera l'hiſtoire de leurs combats; dans leſquels on les voit ſe bleſſer mutuellement à la tête, au pied, à l'epaule, partout, & ſe tendre des pieges de la maniere la plus infâme les uns aux autres. Si nous voulons que parmi nous on n'en vienne que difficilement à vivre mal enſemble; nous ſupprimerons mille recits trop bien tournés de l'orgueil temeraire des Geants, de l'eſprit vindicatif des Dieux, & des hommes eſtimés divins, porté ſouvent au dernier excès conrre leurs proches. Nous inculquerons à tout propos qu'un Citoïen religieux ne conçevra jamais une haine de longue durée contre ſon Concitoïen; & que ne le pas aimer, ſeroit un crime. C'eſt un language, que les Gouverneurs, & les Gouvernantes, auront ſoin de tenir aux enfants; & nos Poëtes en ſeront les echos fidelles. Aux chaînes, dont Junon, ſurpriſe avec Mars, fut chargée par ſon propre fils, au coup de pied brutal, par lequel Jupiter precipita Vulcain du haut des Cieux,

pour

pour s'être mis au devant des coups portés à ſa mere, enfin aux batailles, qui teignirent de ſang mille fois l'Empirée, ils ſubſtitueront des eloges de la concorde, & de la paix. Allegorie, ou non; les Dieux ſeront degradés, ou de meilleur exemple. Puiſqu'il eſt certain que les jeunes gens n'ont pas l'eſprit aſſez fort, ni le diſcernement aſſez juſte, pour diſtinguer un jeu d'imagination des ſentiments veritables d'un Ecrivain; & que les impreſſions faites à cet âge, durent ordinairement toute la vie; il importe extremement que tout, fables, diſcours didactiques, ne les porte qu'à la vertu. ADIMANTE. Avant que de ſouſcrire à vos deciſions, mon cher Socrate, le Monde ſouhaitera peut-être un jugement critique ſur les premieres; & quelques-unes de notre façon, pour modelles? SOCRATE. Nous ne ſommes du metier, cher Adimante, ni vous ni moi. Tracer le plan d'une Republique eſt notre ſoin. C'eſt donc aſſez de faire ſentir la conſequence dont il eſt, de reprimer la verve licentieuſe des Poëtes, & de l'aſſervir à tout ce qui peut contribuer aux bonnes mœurs.

ADIMANTE. Quelles regles à ſuivre leur preſcrirez vous, ſur le fait de la Theologie, mon cher Socrate? SOCRATE. Je commencerois par bannir de la proſe, auſſi bien que des vers, toutes les fauſſes peintures de la Divinité. ADIMANTE. Il eſt vrai que rien n'egare d'avantage l'eſprit humain. SOCRATE. L'Etre ſuprême eſt le meilleur de tout les Etres. On doit le dire, & le penſer. ADIMANTE. Aſſurement. SOCRATE. Un Etre bon, & bien-faiſant de ſa nature, ſe trouve, par ſa bonté même, dans une heureuſe impuiſſance de nuire. ADIMANTE. On ne pourroit, ſans blaſphême, en parler autrement. SOCRATE. Dieu par conſequent n'eſt point Auteur du mal. Tout bien au contraire emâne en premier lieu de lui. Il n'eſt donc point la cauſe de tout; quoiqu'en publie un Corps nombreux de faux Docteurs. Nous aurions même tort d'imputer à cet Etre Souverain la plûpart des choſes qui nous arrivent; puiſque nos biens, dont il eſt la Source, ne ſont qu'en petit nombre, en compariſon de nos maux, qui viennent d'ailleurs. ADIMANTE. Ces idées ſont beaucoup plus

raiſonnables, mon cher Socrate, & ſont plus d'honneur à la Divinité.

SOCRATE. S'il eſt vrai qu'il faut s'en exprimer ainſi; quelle indignation n'aurons nous point contre Homere; avec " ſes deux " tonneaux, placés à l'entrée du palais de Jupiter? Toutes les fois " qu'il ſort, après s'être majeſtueuſement dechargé de ſon ton- " nerre, il tire le bien de l'un, & le mal de l'autre, pour nous " touts mortels infortunés. Il en fait un melange, tel que lui " dicte ſon caprice. Quand le dernier vient ſeul; un Malheureux " eſt condamné toute ſa vie à courir le monde, pourſuivi par la " faim." Nous appellerons ce Poëte un Titan; d'imputer le parjure, & la mauvaiſe foi de Pandare à Minerve, devenue fourbe, & ſacrilege, à l'inſtigation du Pere des Dieux. Enfin nous aurons peine à le ſouffrir; lorſqu'il nous repreſente " Jupiter encore, " & Themis, en mouvement d'un bout du Ciel à l'autre, pour " appaiſer un grand tumulte, excité ſur rien dans toute l'aſſemblée " celeſte." Nous decrediterons pareillement Eſchyle; pour avoir dit que " les Dieux, quand ils ont juré la ruine des plus illuſtres " familles, ſçavent tôt ou tard prendre leurs meſures, pour en faire " perir les chefs."

Si quelque faiſeur d'ïambes vient remplir l'air des flêches, qui percerent le ſein de la malheureuſe Niobé; s'il fait des efforts pour nous frapper des plus vifs ſentiments d'horreur, à la vue des meurtres qui rendirent la maiſon de Pelops infâme; s'il nous demande pathetiquement nos larmes pour les Troïens, accablés de maux pendant l'eſpace de tant d'années; enfin s'il met tout en œuvre, pour nous emouvoir, par la deſcription de touts ces jeux, tantôt bizarres, tantôt horribles de la fortune, dont nous ſommes chaque jour temoins; nous lui defendrons d'intereſſer aucunement la Divinité dans ſes recits. Pour la diſculper, nous obligerons ſa Muſe de lui ſuggerer des raiſons, du genre des notres. Il dira que l'Etre Souverain ne fait jamais rien que de juſte, rien que d'avantageux pour nous. Les chatiments ſont toujours merités par les coupables, & toujours un bien pour eux. Ils leur ſont neceſſaires, pour leur faire perdre le goût d'être mechants, & par

là

là miſerables. En un mot, Dieu corrige; mais il ne ſe plaît point ſimplement à punir. La doctrine oppoſée, mon cher Adimante, renverſe entierement la religion. Elle eſt abſurde, infiniment propre à corrompre les eſprits, incompatible en tout ſens avec le bonheur d'une Republique. En proſe, en vers, encore une fois elle ne ſera point ſoufferte. ADIMANTE. Mon cher Socrate, j'approuverai fort une loi, pour la proſcrire.

SOCRATE. Si l'origine du mal ne ſe trouve point en Dieu; ſeroit-il un Enchanteur, un Prothée; qui prît ſouvent plaiſir à ſe montrer aux hommes ſous mille formes differentes, pour les amuſer, ou pour les ſeduire? Ne l'eſtimerons nous pas beaucoup plutôt un Etre ſimple, toujours lui-même, & trop bon par deſſus tout, pour aimer à ſe joüer de notre foibleſſe? ADIMANTE. L'un eſt plus reſpectueux à penſer, & certainement plus vrai que l'autre. SOCRATE. Ces metamorphoſes indecentes ſeroient operées en lui par des cauſes etrangeres, ou par lui-même, & par un effet de ſa propre volonté. Mais prenons garde en premier lieu que ſon excellence infinie le met à l'abri de celles, qui viendroient du dehors. Nous voïons que plus un corps eſt robuſte, moins il eſt alteré par la faim, par les travaux, & par les autres incommodités. Les plantes ſaines, & les arbres vigoureux, bravent les vents, & les ſaiſons. Quelque ſujette à l'inconſtance que ſoit notre âme; rien ne la tire de ſon aſſiette, lorſqu'elle eſt ſage, & courageuſe. Parcourons en un mot touts les ouvrages, ſoit de la nature, ſoit de l'art; & nous trouverons qu'ils ſont moins expoſés au changement, à meſure qu'ils ſont parfaits. ADIMANTE. Il eſt vrai, mon cher Socrate. SOCRATE. Quel jugement donc faire de ces transformations nombreuſes, par lesquelles il ſemble que les Poëtes aient pris à tâche de tourner l'Etre ſouverainement parfait en ridicule? ADIMANTE. Le moins qu'on en puiſſe dire, c'eſt qu'elles ſont chimeriques. SOCRATE. Accordons qu'elles fuſſent reelles; il en ſeroit lui-même l'Auteur; & ſans doute qu'il s'y propoſeroit un gain à faire. ADIMANTE. Comment ceſſer en rien d'être ce qu'il eſt, mon cher Socrate, qu'infiniment à ſon deſavantage; puiſqu'il renferme

ferme toute la perfection poſſible. SOCRATE. C'eſt bien dit. Mecontent de lui-même, cher Adimante, il ne ſe fera point un autre, à perte pour lui. ADIMANTE. Qui de nous voudroit entreprendre quelque choſe de ſemblable, à ſon prejudice? SOCRATE. L'immutabilité ſera donc un attribut eſſentiel à l'Etre divin. ADIMANTE. Aſſurement. SOCRATE. Nous n'ecouterons par conſequent point les Poëtes, qui nous diſent que " les Dieux, deguiſés de " toutes les manieres, ſe gliſſent dans les villes, à l'inſçu des ha- " bitants; & que des années entieres ils s'y donnent pour etran- " gers." Qu'ils ne parlent plus ni de Prothée, ni de Thetis. Que " Junon, traveſtie en Prêtreſſe, ne demande plus ſur le theatre " ſa recompenſe au fleuve Inaque, pour avoir ſauvé la vie aux " enfants de ce Dieu." Les meres credules, & trop ſouvent remplies d'un profond reſpect pour ces romans frivoles, d'un air perſuadé ne diront point aux enfants, que la nuit certains Dieux font la ronde, ſous mille figures, propres à cauſer un grand effroi. Qu'elles ſçachent que les uns en ſeroient fort offenſés; & que les autres en reçevroient des bleſſures, dont ils conſerveroient de fâcheux reſtes peut-être juſqu'au tombeau. ADIMANTE. Je condamne avec vous aux tenebres ces contes ridicules, & terribles.

SOCRATE. C'eſt un fait pourtant, nous dira-t-on. Les Dieux, immuables tant qu'on voudra, peuvent certainement nous faire illuſion, & nous apparoître, comme bon leur ſemble. ADIMANTE. On ne doit pas, à mon avis, leur conteſter cette puiſſance. SOCRATE. Non; mais comment leur donner un ſi coupable deſſein? Ignorons nous qu'ils abhorrent le menſonge; & que le menſonge eſt plus criminel encore dans les actions, que dans les paroles? Diſons tout. C'eſt quelque choſe de ſi parfaitement haïſſable, mon cher Adimante, que même les plus mechants des hommes le deteſtent, & ne ſouhaitent rien au fond avec plus d'ardeur, que d'en guarantir la partie d'eux-mêmes la plus noble, & la plus divine. ADIMANTE. Vous avancez là, mon cher Socrate, un paradoxe, incroïable pour bien du monde. SOCRATE. Cependant rien de plus certain. Oui, je ſoutiens que l'homme n'a point de

penchant plus fort, que celui de connoître la verité; que l'ignorance n'eſt aucunement de ſon goût; & qu'il eſt infiniment eloigné d'aimer l'erreur, dans les choſes, qui ſont pour lui d'une importance reelle. ADIMANTE. Quel interêt auroit-on en effet à ſe tromper, dans la grande affaire du bonheur? SOCRATE. Quand je dis au reſte que le menſonge eſt odieux; je le prends dans l'âme; où c'eſt toujours un defaut de lumiere qui le produit. Du dedans il paſſe au dehors; mais le mental eſt le ſeul, qui merite la haine des Dieux, & des hommes. Celui qu'on nomme officieux, eſt ſouvent très utile; comme lorſqu'il s'agira de faire avorter les enterpriſes malicieuſes d'un Ennemi, d'arrêter les mouvements de fureur, ſoit d'un indifferent, ſoit d'un Ami. C'eſt auſſi le pere ingenieux de la fable; dont le but naturel eſt de remplir agreablement les vuides de l'hiſtoire, & par le faux de conduire l'eſprit au vrai. ADIMANTE. Ces principes de Morale ſont inconteſtables.

SOCRATE. Pour finir; de quel uſage ſeroit au Souverain Etre la fiction? ADIMANTE. Il ſeroit extravaguant de s'imaginer qu'il en pût tirer aucun fruit. SOCRATE. Le paſſé, le preſent, l'avenir, lui ſont connus, mon cher Adimante. Il n'a point d'ennemis à craindre, ni d'amis phrenetiques à calmer. ADIMANTE. Touts ceux qui lui ſont chers, ont la ſçience, & la ſageſſe en partage. SOCRATE. Denué de touts les motifs, qui portent les hommes à feindre, exempt de toutes les tentations, qui les expoſent à mentir; il n'eſt donc capable de faire illuſion à perſonne. ADIMANTE. L'impoſture ſeroit la choſe du monde la plus indigne de lui. SOCRATE. N'en doutons point; la veracité, cher Adimante, & l'immutabilité, ſont ſes deux plus eſſentiels characteres. Il n'envoie point au genre humain des apparitions terribles, pour l'epouvanter, des apparitions frivoles, pour l'amuſer, ni durant la veille, ni pendant la nuit. ADIMANTE. J'en ſuis entierement purſuadé.

SOCRATE. Admirateurs d'Homere à d'autres egards, nous diminuerons par conſequent beaucoup pour lui de notre veneration, lorſqu'il donne à Jupiter l'infâme emploi, de ſeduire Agamemnon par un ſonge impoſteur. Nous mepriſerons Eſchyle; quand Thetis

tis fait ſouvenir Apollon de l'Epithalame, qu'il accompagna de ſa Lyre, le jour qu'ils s'epouſerent; pour augmenter l'amertume des reproches qu'elle fit à ce Dieu. " N'avois-tu pas, lui dit-elle, fait " eſperer d'heureux & de longs jours à mes enfants? Je n'aurois " pas cru Phœbus un perfide, après un ſi grand nombre de de- " monſtrations tendres, & de promeſſes magnifiques. Cependant " voici qu'il vient lui-même d'ôter la vie à mon fils..... O le " Cruel!"

Nous aurons horreur d'un language, qui deshonore ſi fort les Dieux; & tout homme qui le tiendra, ne ſera point ſouffert dans notre Republique. Les Magiſtrats, dans qui le reſpect envers eux doit l'emporter ſur tout le reſte, en banniront l'entrée à cette Theologie choquante, & burleſque tout à la fois. Inſenſibles aux ornements, dont les Poëtes l'ont embellie, ils veilleront à ce qu'elle ne ſoit point adoptée par les perſonnes, qui ſeront chargées de l'education de la jeuneſſe. ADIMANTE. De bonnes loix contre les Poëtes, mon cher Socrate, ſeront parfaitement bien.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE TROISIEME.

SOCRATE.

TElles ſeront, cher Adimante, les precautions qu'il faudra prendre, pour empêcher les jeunes gens de s'enivrer d'un doux poiſon; ſi nous avons à cœur de voir en eux reluire une pieté veritable envers les Dieux, un grand eſprit de ſoumiſſion envers leurs parents, une amitié tendre les uns envers les autres. ADIMANTE. Elles auront infailliblement touts ces bons effets.

SOCRATE. Pour leur inſpirer de la bravoure, on leur preſentera touts les motifs, qui peuvent diminuer en nous la crainte de la mort. ADIMANTE. C'eſt la paſſion des âmes lâches. SOCRATE. Mais le moïen pour eux de ne jamais balancer entre la vie, & la liberté; pendant qu'ils auront devant les yeux ce grand nombre d'epouvantails, dont nos Theologiens de tout à l'heure ont bordé les avenues de l'autre monde? ADIMANTE. Le chien Cerbere ſeul, mon cher Socrate, eſt aſſez terrible, pour faire tourner bride à pluſieurs Eſcadrons. SOCRATE. Nous aurons l'oeil fort

ouvert ſur touts ceux, qui ſont metier d'apprendre aux hommes ce qui s'y paſſe. Ils ſeront priés, au lieu de nous faire peur de notre etat futur, de nous le peindre même ſous les images les plus riantes; puiſqu'au fond ce quils en content, n'eſt en ſoi ni vrai, ni propre à former des cœurs intrepides. ADIMANTE. Rien moins, aſſurement. SOCRATE. On feroit donc mal d'epargner la meilleure partie de ce qu'ils en ont dit; à commencer pas ces exclamations ridicules; que la Poëſie ne doit pas avoir aſſez de charmes, pour nous faire trouver ſupportables. " J'aimerois beaucoup " mieux ſervir toute ma vie le bouvier le plus miſerable du plus petit " hameau, n'euſſai-je pour tout à mes repas que des carottes bien " comptées, que d'être Pluton là bas, & de manier les rênes de " l'empire des Mânes..... Leur vaſte & ſombre demeure eſt in- " feſtée de ſpectres horribles, remplie d'objets affreux, & degoû- " tants. Elle eſt entierement inhabitable pour les hommes; & " les Dieux eux-mêmes fremiſſent d'horreur, toutes les fois qu'ils " s'en retracent le ſouvenir..... Pauvres Mortels, quand votre âme " fugitive deſçend aux enfers, ce n'eſt plus, helas! qu'une ombre le- " gere. Lorſqu'elle s'envole, pour aller eternellement y faire ſa demeure, " elle fait tout retentir de ſes regrets, d'avoir ſi tôt perdu les avan- " tages ineſtimables de la vie..... Ce n'eſt plus qu'une fumée ge- " miſſante, & qui s'exhâle en ſanglots..... Une compagnie d'âmes " fendoit l'air, en glapiſſant. Vous euſſiez dit de hibous; qui " ſortis en grand nombre à l'entrée de la nuit d'un trou de rocher, " ont laiſſé quelques-uns de leurs compagnons mal engagés dans " quelque fente; d'où leurs cris aigus, & leurs battements d'ailes " terribles, ſe font entendre."

Nous ſupplierons Homere, & tout le venerable corps des Poëtes, de ne point trouver mauvais que nous faſſions main baſſe, avec une louable cruauté, ſur toutes les ſornettes pareilles, qu'ils debitent gravement ſur l'autre vie dans leurs ouvrages. Ce n'eſt pas que la poëſie n'y ſoit belle: à Dieu ne plaiſe! Mais plus ils ſçavent charmer, plus il faut s'attendre que leurs faux ſentiments enerveroient le courage des jeunes gens, & des hommes faits; que nous voulons

lons animés d'un zele pour la liberté, qui ſans jamais heſiter un ſeul moment, leur faſſe preferer la mort à la ſervitude. Nous leurs ferons pour cet effet oublier, s'il eſt poſſible, juſqu'aux noms de l'Averne, du Stix, & du Cocyte: noms capables encore une fois de faire du meilleur ſoldat un homme ſans cœur. Ils ſeront merveilleuſement bien imaginés, ſi l'on veut; mais nous avons lieu d'apprehender, que les terreurs paniques dont naturellement ils rempliſſent les eſprits, n'etouffent l'ardeur martiale, dans les depoſitaires futurs de la felicité publique. ADIMANTE. Craindre la pierre d'Ixion, & les Serpents des trois Furies, ne convient point à des gens, qui doivent ne rien craindre. SOCRATE. Pour achever d'ôter à la mort ce viſage affreux, qu'elle tient de la pure liberalité des Poëtes; nous ferons voir qu'ils inventent etrangement; & nous ſubſtituerons de juſtes idées de la vie future, aux idées fauſſes, qu'eternellement ils nous en donnent. ADIMANTE. Pour avoir les veritables, on n'aura le plus ſouvent qu'à prendre le contraire de ce qu'ils en ont dit.

SOCRATE. Nous tarirons de plus ces fleuves de larmes, qu'ils font couler, à la mort des grands hommes. Il ne leur ſera pas même accordé qu'un homme de bien puiſſe regarder la perte d'un ami cher comme un malheur inſupportable, ni le pleurer avec une amertume exceſſive. L'affligé ſe doit ſuffire à lui-même, s'il eſt ſage; & n'attendre jamais du dehors que l'acceſſoire de ſon bonheur. ADIMANTE. La raiſon lui donne pour conſeil de compter un agrement de moins, & de travailler du reſte à le remplacer avec avantage. SOCRATE. On ne le verra donc point s'abbattre, lorſque la Parque aura trenché les jours d'un fils, d'un frere, aimés; lorſqu'un injuſte raviſſeur le depouillera d'une partie conſiderable de ſon bien. Inacceſſible à la folle douleur, il cedera paiſiblement à touts les fâcheux accidents de la vie. ADIMANTE. Ils ſont inevitables; & les Dieux l'ordonnent. SOCRATE. Nous laiſſerons par conſequent aux hommes foibles, aux femmes, je dis à celles dont l'eſprit eſt le plus mou, ces lamentations impertinentes, que les Poëtes attribuent à qui bon leur ſemble; quand un coup fatal enleve au Monde les Heros, & les autres perſonnes illuſtres. Il ne faut pas que dans les rencontres

les plus imprevues, il echappe aucun trait de petiteſſe aux grands cœurs, auxquels un jour il appartiendra de ſoutenir la Republique, dans ſes deſaſtres. ADIMANTE. Un objet, auſſi digne de les occuper qu'eſt le ſalut de l'Etat, doit les rendre preſque inſenſibles à tout le reſte.

SOCRATE. Divin Homere, dirons nous donc encore ici, & vous touts, qui vous parez du titre ſuperbe d'enfants des Dieux; nous vous conjurons de ne point nous montrer Achille, tout fils d'une Deeſſe que vous le faites, " couché tour à tour ſur le ventre, ſur " le dos, ſur le coté, debout, aſſis, enfin marchant à pas meſurés " ſur le rivage, & par intervalles prenant du ſable, pour en arro- " ſer lentement ſa blonde chevelure." Cachez nous Priame, iſſu de leur ſang, comme vous; " lorſqu'il ſe roule avec ſon ſçeptre " dans la fange, & qu'il appelle à ſon ſecours les Troïens, chacun " par ſon nom." Vous, Pere de la troupe, epargnez au moins les Dieux Immortels; & ne leur mettez point à la bouche de ces exclamations pueriles. " Helas! jamais fut-il mere au monde " plus infortunée; de n'avoir donné le jour au meilleur fils, que " pour me le voir ſi-tôt ravir?" Se peut-il que votre feu poëtique vous emporte, juſqu'à faire pleurer Jupiter lui-même, oui Jupiter, comme une femme peu courageuſe feroit à peine! " Oh! qu'il " eſt douloureux pour moi d'avoir vu perir à mes yeux devant " Troie un homme, qui m'etoit ſi cher! Mon cœur en eſt dans " un accablement inexprimable. Malheureux que je ſuis! Faut-il " que la cruelle deſtinée vienne de ſe declarer en faveur de Pa- " trocle, contre Sarpedon; celui de touts les mortels dont la vie " m'etoit la plus precieuſe!" Si les Anges tutelaires futurs de l'Etat s'accoutumoient à trouver du beau dans ces plaintes emportées, mon cher Adimante; ou s'ils en venoient ſeulement à les ſouffrir; ils le prendroient bientôt eux-mêmes ſur le même ton; & dans quel deſordre enſuite ne verroit-on pas la Republique, au moindre fâcheux revers? ADIMANTE. Il faut qu'ils aient au contraire une invincible fermeté. SOCRATE. Je m'en tiendrai là, ſur le chapitre des Poëtes; juſqu'à ce qu'on me faſſe voir que j'ai tort.

tort. ADIMANTE. Je vous le conſeille, mon cher Socrate.

SOCRATE. La joie immoderée eſt un autre ecueil, plus à fuir encore que la douleur exceſſive. L'une & l'autre marquent une âme, qui ſe deplaît dans une tranquille ſituation ; & qui n'eſt bien, que lorſqu'elle en eſt tirée. ADIMANTE. Ces idées ſont parfaitement juſtes. SOCRATE. Nous trouverons par conſequent très mauvais qu'on nous peigne un homme ſage, agité par aucune de ces violentes ſecouſſes, que la fauſſe gaieté produit ; & nous deſapprouverons encore davantage qu'on nous en repreſente les Dieux ſaiſis. Par exemple, qui ne ſeroit choqué d'Homere ; quand il dit, que " voiant le bon " Vulcain d'un bout du Ciel à l'autre courir pour leur ſervice à " perte d'haleine, ils jettoient des eclats de rire, qui ne finiſſoient " point ?" ADIMANTE. Il ne ſe peut rien de plus indecent, mon cher Socrate, que la plûpart des perſonnages qu'il leur fait faire.

SOCRATE. L'amour de la verité, cher Adimante, eſt ce que nous graverons avec le plus de ſoin dans le cœur des Citoïens. Le menſonge n'eſt en aucun cas utile aux Dieux, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs ; & quand les hommes en peuvent tirer du fruit, c'eſt toujours par voie de remede. Je le repete ; il aura ſouvent d'excellents effets entre les mains du Magiſtrat ; mais n'oublions pas qu'il n'appartient qu'à lui ſeul de l'appliquer. Dans les occaſions où le bien public exigera qu'il l'emploie, l'humanité l'obligera de tromper le vulgaire, pour le bien conduire. Mais les particuliers ſçauront, que lui deguiſer rien, ſeroit pour eux une faute auſſi capitale, pour un malade que d'en impoſer au Medecin, & pour un Matelot, de cacher au Pilote aucune des choſes, qui pourroient intereſſer la manœuvre. ADIMANTE. Le vrai ne doit jamais être celé, mon cher Socrate, au prejudice de perſonne ; mais beaucoup moins encore, lorſque l'Etat en ſouffriroit. SOCRATE. On punira donc un Haruſpice, un autre homme, ſurpris en menſonge, auſſi rigoureuſement que ſur mer on feroit un traître, qui perçeroit le vaiſſeau, dans le deſſein malicieux de le faire perir. Il ſera deteſté, comme introducteur d'un vice, avec le temps capable de ſubmerger la Republique. ADIMANTE. Des ex-

poſés fidelles, dans toutes les affaires de la vie, dependent entierement les meſures juſtes.

SOCRATE. La temperance, & l'eſprit ſoumis, dont l'un rend ſouple aux ordres de ceux qui commandent, & l'autre empêche de paſſer les bornes dans l'uſage des plaiſirs, ſont encore des vertus qui parent beaucoup les jeunes gens, & qu'il faut leur preſcrire, comme eſſentielles pour eux. Homere ici parle bien. Il fait dire à Diomede, " que les Grecs marchoient, l'oeil etin-" celant de courage; mais avec un ſilence, qui marquoit la ve-" neration profonde qu'ils avoient pour leurs chefs." ADIMANTE. Les traits de ce genre pourront être eſtimés en lui. SOCRATE. Mais bientôt il montre à la jeuneſſe un Subalterne, qui perd le reſpect à ſon Officier; & qui pouſſe l'inſolence juſqu'à lui faire ce reproche: " Ivrogne, aux yeux de chien, nous ſçavons que tu " caches dans ton cœur toute la timidité du Cerf." Qu'importe que les paroles ſoient belles, quand le ſens les gâte à ce point? ADIMANTE. Il en fera des impreſſions d'autant plus à craindre. SOCRATE. Quelle Morale, dans la bouche d'un homme, donné pour ſage! " Eſt-il quelque choſe dans l'univers, qui ſurpaſſe une table de-" licatement ſervie; autour de laquelle voltige une troupe de laquais, " habiles dans l'art de verſer à boire? Quoi de plus deplorable au " contraire, que d'être aſſez mal avec la fortune, pour n'avoir chez " ſoi ni ſçavants Cuiſiniers, ni vins exquis!" ADIMANTE. C'eſt un defaut prodigieux de jugement, que d'attribuer des ſentiments ſi bas à des perſonnes, que d'ailleurs on eleve de toutes ſes forces. SOCRATE. Quel eguillon à la continence, que de voir " Jupiter, ſeul " eveillé, pendant que tout eſt enſeveli dans un profond repos, " oublier à l'excès touts les grands ſoucis du jour! D'auſſi loin " qu'il apperçoit Junon, il lui crie, que la premiere fois qu'ils avoient " ſenti les flammes de l'Hymen, à l'inſçu de leurs parents, ſa paſ-" ſion pour elle avoit eté moins ardente." Mars, & Venus, enchainés par Vulcain, mille autres images, dont l'eſprit eſt à touts moments ſali dans la lecture des Poëtes, allumeront un feu criminel, dans le ſein le plus innocent, & le plus chaſte. ADIMANTE.

C'eſt

C'eſt l'effet naturel qu'il en faut attendre. SOCRATE. Combien ſera-t-il plus à propos, de mettre aux jeunes gens devant les yeux l'exemple des grands hommes, qu'on a vu reſervés même ſur le fait des plaiſirs permis ? Citons leur celui qui ſe diſoit, en ſe frappant la poitrine, pour s'exciter à la retenue : " Deſirs tumultueux, calmez vous ; & vous, " mon cœur, ſouvenez vous des victoires, que vous avez ſouvent " remportées ſur vous-même." ADIMANTE. Ce language ſeroit plus ſalutaire pour l'âme ; & pourroit nêtre pas moins flatteur pour l'oreille.

SOCRATE. De ſi bonne heure ſur-tout, l'amour de l'argent ſeroit honteux. La doctrine de nos Muſes ne ſera donc point que " les " preſents ont une eloquence admirable ; qui perſuade les partiſans " les plus opiniâtres de la juſtice, & qui triomphe de toute celle " des Dieux mêmes." Elles refuſeront des loüanges à Phœnix, Gouverneur d'Achille ; pour l'avoir exhorté de perſiſter dans ſon courroux contre les Grecs, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent deſarmé, par des liberalités extraordinaires. Ou nous perdrons toute notre eſtime pour le General ; ou plutôt nous ne croirons point qu'il eût l'âme auſſi baſſe que le Precepteur ; ni que de plus en plus devoré par l'avarice, il ait exigé d'Agamemnon une ſomme conſiderable, avant que de conſentir à lui ceder les reſtes du grand Hector. ADIMANTE. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'on ne ſçauroit trop mepriſer Achille ; s'il eſt vrai que ce vice odieux le dominât à ce point. SOCRATE. La reputation infinie d'Homere me le fait dire preſque en tremblant. Il auroit pu ne pas faire ſes Heros ſi monſtrueuſement petits. J'ajoûte qu'il auroit eté mieux de ne pas s'en rapporter entierement à la bonne foi de l'Hiſtoire ; s'il faut croire qu'il l'ait eue pour guarand, & que reellement elle en eût parlé comme lui. N'eſt-il pas beau d'entendre Agamemnon vomir ces blaſphêmes horribles contre Apollon ? " Tu viens de me " jouer un de tes mauvais tours ordinaires, o toi, le plus ſçelerat " de touts le Dieux ; le plus charmé, quand tu vois du jour à per- " dre un homme, couvert de fameux exploits. J'aurois de mon " coté,

" coté, n'en doutes pas, tout le plaiſir du monde à me venger ;
" ſi ma puiſſance egaloit ma colere."

Quels perſonnages auſſi pour Achille, que de pointer ſon arc contre un Fleuve, admis au nombre des Dieux ; d'en menacer un autre de lui couper ſa belle chevelure, pour l'envoïer aux mânes du vaillant Patrocle ; d'egorger enfin touts ſes priſonniers, ſur le bucher de ce cher Collegue, & de traîner pluſieurs fois autour de ſon tombeau le cadavre tranſpercé d'Hector ! Le fils d'une Deeſſe, & de Pelée, dans les veines duquel couloit avec fierté le ſang de Jupiter ; un grand Capitaine, ſorti de l'ecole du divin Chiron ; Achille en un mot, auroit eu l'âme partagée entre deux vices, auſſi contraires, que le ſont un orgueil giganteſque, une avarice inſatiable ? ADIMANTE. La vrai-ſemblance eſt aſſurement là fort bleſſée. SOCRATE. Quelle apparence encore que Pirithoüs, fils de Jupiter, que Theſée, fils de Neptune, que mille autres, dont les noms ſe trouvent ſuperbement ecrits au Temple de Memoire, aient commis les impietés, les crimes enormes, que les Poëtes ont mis ſur leur compte ? ADIMANTE. Ils prennent de grandes libertés.

SOCRATE. Pour les retenir dans les bornes, on leur enjoindra particulierement de n'imputer aucune action coupable aux Dieux, aux heros ; ou de les depouiller de ces hauts titres, & de les releguer dans la derniere claſſe des hommes. Nous avons droit d'exiger l'un ou l'autre ; après avoir montré que de la Divinité rien de mauvais n'emâne ; & notre devoir eſt de fermer l'oreille aux calomnies, dont ſes Confidents pretendus ne ceſſent de la charger. ADIMANTE. Mon cher Socrate, je rougis pour eux.

SOCRATE. Si par malheur elles trouvoient entrée dans l'eſprit d'un jeune homme, cher Adimante ; quel danger pour lui de ſe corrompre ! Il n'eſt point d'attentat au monde, qu'il ne ſe crût permis ; lorſqu'il auroit à ſe dire, qu'il ne feroit qu'imiter les plus grands des Dieux, & leur illuſtre Poſterité ; dont " l'inſcription, qui " ſe lit autour de l'autel du mont Ida, fait connoître que les reſtes " precieux ne ſont pas encore eteints ſur la terre." Une de nos principales attentions par conſequent ſera de precautionner la jeuneſſe

neſſe contre des fictions, auſſi capables de confondre toutes ſes idées ſur la religion, que de porter la corruption dans ſes mœurs. ADIMANTE. Plus vous avancez dans la critique des Poëtes, mon cher Socrate; plus il paroît qu'on ne peut trop être inexorable ſur leur chapitre.

SOCRATE. Des Ecrivains, qui traduiſent ainſi les des Dieux, & qui parlent ſi mal de la vie future, ne ſeront pas des oracles à conſulter, ſur les biens, & ſur les maux de celle-ci. Les Mechants, nous diſent-ils, eux, & le vulgaire des Orateurs, ſont ici-bas les heureux, & les gens de bien les miſerables. L'injuſtice procure touts les avantages à l'habile fourbe, qui ne s'en fait aucun ſcrupule; pendant que la juſtice depouille, au profit des autres, l'homme inſenſé qui la reſpecte. Mon cher Adimante, que tardons nous à foudroïer des maximes ſi deteſtables? ADIMANTE. Elle revoltent. Proſcrivons les, j'y conſens. SOCRATE. Oui; mais nous allons vîte. Thraſymaque nous dira qu'il n'eſt pas de notre avis; & que nous decidons avant le temps ſur l'objet même de nos recherches. ADIMANTE. Il aura certainement raiſon, mon cher Socrate. Nous ne ſerons en droit de prendre ce ton victorieux, qu'après que nous aurons montré que la juſtice eſt un grand bien pour l'homme qui la poſſede; n'eût-il aucun vengeur, aucun temoin de ſes actions, & de ſes penſées les plus ſecrettes. SOCRATE. Arrêtons nous donc ici tout court; & puiſque nous pouvons être cenſés avoir fini ſur les choſes; avant que de paſſer à l'examen de notre principale queſtion, parlons du ſtile. ADIMANTE. J'ecouterai ce que vous avez à nous en dire avec plaiſir.

La Poëſie, mon cher Adimante, eſt une ingenieuſe narration d'evenements paſſés, preſents, à venir. Quelquefois le Poëte eſt purement Hiſtorien. D'autres fois il eſt imitateur, & ſouvent les deux enſemble. ADIMANTE. Mon cher Socrate, je ne vous entends pas auſſi parfaitement que je le voudrois. SOCRATE. Je ſens moi-même que je manque de clarté, mon cher Adimante; peut-être aſſez, pour meriter la cenſure de perſonnes moins polies. Pour reparer mon defaut; la penſée me vient de faire comme ces gens,

qui ne ſçavent qu'à demi ce qu'ils oſent enſeigner. Ils ſortent le plutôt qu'ils peuvent du general, qui les embaraſſe; & cherchent du ſoulagement dans les details, qui ſont plus faciles.

Le commencement de l'Iliade vous eſt auſſi preſent qu'à moi. Homere y raconte que Chrysès commença par ſupplier humblement Agamemnon de lui rendre ſa fille; & que ce Roi lui fit une reponſe pleine de hauteur. Le grand Prêtre, indigné de ce refus, chargea d'imprecations toute l'armée Grecque. ADIMANTE. Je vois la ſuite.

SOCRATE. Remarquez, je vous prie, que juſqu'à ces paroles, "il alla " de rang en rang conjurer les officiers, les deux fils d'Atrée entre au- " tres, de flechir le Prince en ſa faveur," le Poëte narre, & ne dit rien qu'en ſon propre nom. ADIMANTE. Mon cher Socrate, vous devenez intelligible. SOCRATE. Ce n'eſt plus Homere, c'eſt Chrysès qui parle dans les vers ſuivants; & ſi vous y prenez garde, il tourne adroitement l'eſprit de ſon lecteur vers ce Vieillard cheri des Dieux, & chagriné fort injuſtement. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. Cet artifice regne preſque d'un bout à l'autre de l'Iliade, & de l'Odyſſée. Rempli de ſes perſonnages, l'Auteur y met ordinairement tout en œuvre pour ſe faire oublier; pendant qu'on s'imagine les voir, & les entendre. Comme dès ſon exorde il veut diſparoître; il ne penſe qu'à bien attrapper le ſtile, & les manieres du Grand Prêtre. En un mot, imiter naïvement eſt ſa grande affaire. Je m'etends; de peur d'être une autre fois obſcur. ADIMANTE. Vous vous etes corrigé, mon cher Socrate; je vous en ai deja fait mon compliment; & vous m'avez aſſez puni de ma petite liberté. SOCRATE. Bien donc, je pourſuis, & je vous epargne.

Si notre Poëte eût continué de raconter en tierce perſonne; ce n'eût eté qu'un ſimple recit; & voici de qu'elle maniere il l'auroit fait. Souffrez ma proſe, cher Adimante; parceque je n'entends pas ſi bien le vers.

Le vieux Chrysés, en abordant les Grecs, pria les Dieux, dont il ne douta point qu'ils n'euſſent la crainte, d'eloigner d'eux touts

les

les perils, & de les rendre bientôt maîtres de Troie. Enſuite il les conjura, par les reſpect qu'ils avoient pour ces mêmes Dieux, d'interceder pour lui faire avoir ſa fille, & d'accepter une eſpece de rançon, qu'il leur offroit. Toute l'armée entra dans les ſentiments d'une compaſſion tendre, & reſpectueuſe pour lui. Agamemnon, ſeul inacceſſible à la pitié, lui jetta des regards terribles. Il lui commanda de ſortir incontinent de ſa preſence, & de ne plus ſe montrer; ſans quoi ni ſon charactere, ni ſon equipage ſacerdotal, ne le mettroient point à l'abri de ſon courroux. Il finit par lui ſignifier, que ſa fille paſſeroit le reſte de ſes jours entre ſes bras dans Argos; & que ſi lui-même il ne vouloit eprouver toute ſa vengeance, il falloit deſormais n'en plus parler. Le Pere conſterné, ſe retira, ſans dire un ſeul mot. Cependant à peine fut-il hors du camp, que ranimant ſon courage, il eleva ſa voix vers Apollon. Il l'apoſtropha par touts ſes titres l'un après l'autre; & le ſupplia, par le ſouvenir de toutes les victimes, du ſang desquelles il avoit mille-fois rougi ſes autels, de lancer toutes ſes flêches contre les Grecs; pour le païer des larmes, dont ils etoient les injuſtes auteurs.

Mon cher Adimante, ce n'eſt là, vous le voïez, qu'une ſimple narration. Prenez dans Homere les rôles qu'il met à la bouche de ſes Acteurs, & qui font encore une fois la meilleure partie de l'Iliade, & de l'Odyſſee, ſans les recits qu'il entre-mêle; vous n'aurez plus qu'un long tiſſu d'hypotypoſes. Ces deux manieres d'ecrire enſemble font le Poëte. ADIMANTE. J'acheve de vous comprendre. Les deux ouvrages dont vous parlez, ſont pour les bien nommer, deux tragedies. SOCRATE. Nous voilà d'accord, & parfaitement hors des tenebres. La Poeſie, en general, eſt ou mimique, ou recitative. La Tragedie, & la Comedie, ſont du premier genre. Les dithyrambes appartiennent pour l'ordinaire au ſecond. Le Poëme epique, & d'autres eſpeces encore, ſont un melange de l'un & de l'autre. ADIMANTE. Ne craignez pas, mon cher Socrate; il ne m'arrivera plus de vous faire la guerre ſur votre obſcurité.

SOCRATE. Preſentement que nous avons une idée du ſtile poëtique; c'eſt à vous de nous dire ſi vous le tolererez dans notre Etat? ADIMANTE. Je ſoupçonne, mon cher Socrate, que vous n'epargnerez pas le mimique. SOCRATE. Il eſt très poſſible. Je n'en ſçai pourtant rien. Nous voguerons, ſelon que le vent nous portera. ADIMANTE. C'eſt l'unique parti ſur mer; & dans un entretien philoſophique, on doit pareillement ceder à la force des raiſons.

SOCRATE. Prenez donc garde. Eſt-il fort eſſentiel que les Peres, & les Defenſeurs de la Patrie, ſoient bons mimiques? ADIMANTE. Non, je penſe. SOCRATE. S'il eſt vrai, comme nous le diſions au commencement, que pour exceller dans un metier, un ſuffit; vous m'avouerez qu'on imitera moins bien deux, ou pluſieurs choſes, qu'une ſeule. ADIMANTE. Aſſurement. SOCRATE. Quelle affinité plus grande, que celle de la Tragedie, & de la Comedie? Cependant où trouver l'homme, qui s'eleve à la perfection dans les deux genres? ADIMANTE. Il eſt difficile à rencontrer. SOCRATE. Ne voïons nous pas même qu'il eſt preſque impoſſible de repreſenter, & de compoſer tout à la fois? ADIMANTE. Oui. Pour reüſſir en tout, le proverbe eſt de ne point trop entreprendre. SOCRATE. L'eſprit humain eſt borné, foible, cher Adimante; incapable de contrefaire divinement tout ce qu'il veut, & de faire excellemment tout ce qu'il doit. Les perſonnes dont je parle, ont deja le plus grand œuvre entre les mains; la Republique à gouverner, à defendre. Ils n'auront point aſſez ni d'attention de reſte, ni de loiſir, pour battre le fer, ou pour conduire la charrue. A plus forte raiſon auroient-ils beaucoup trop à faire, s'il leur falloit acquerir la fecondité, la ſoupleſſe, la beauté d'imagination, qui fait le Poëte. On aura lieu d'être tout à fait charmé d'eux, lorſqu'ils travailleront ſerieuſement à reſſembler au parfait Magiſtrat, au grand homme de guerre, au bon Citoïen; & lorſqu'ils s'efforceront d'imiter les beaux exemples de toutes les vertus, ſortables à leur condition; de juſtice, de bravoure, de generoſité, de temperance. Il n'eſt pas même à propos qu'ils ſçachent trop joliment faire la deſcription des vices contraires; de peur que par degrés ils n'en vinſſent à les

avoir,

avoir, à force d'être habiles à les peindre. ADIMANTE. Il ne ſe peut rien de mieux penſé.

Vous n'ignorez pas, mon cher Adimante, que l'imitation, à laquelle touts les jeunes gens ne ſont naturellement que trop portés, laiſſe après elle de fortes habitudes; & qu'elles ont un prodigieux aſçendant ſur nous. ADIMANTE. Elles donnent le bon, ou le mauvais tour aux hommes. SOCRATE. Nous emploierons par conſequent ceux, qui ſe montreront nés pour les grandes choſes, & dont l'education ſera l'objet de nos ſoins les plus tendres, à des occupations beaucoup meilleures, que celle de nous repreſenter avec les couleurs les plus vives de la Poëſie une femme, tantôt dans le brillant de la jeuneſſe, tantôt avec des rides; qui tour à tour gronde les Dieux, & ſon Epoux. Un inſtant elle ne ſe poſſede point de joie, ſans qu'elle en puiſſe dire le ſujet. Mille deſaſtres imaginaires, le moment d'après, la font tomber dans un noir chagrin. Elle a mal partout; elle jouït d'une ſanté d'Athlete. Elle danſe, elle accouche, elle aime, elle hait, elle pleure, elle rit. ADIMANTE. Nos eleves, mon cher Socrate, ſe rempliroient ſi bien de leurs originaux, qu'enfin ils en deviendroient, comme vous le diſiez tout à l'heure, des copies fidelles. SOCRATE. Nous leur defendrons pareillement de prendre le pinceau, pour tirer d'après nature un eſclave, un Fourbe, un poltron, un querelleur, un Ivrogne, un inſenſé. Il eſt bon de ſe connoître en characteres; mais il faut eviter l'imitation même peu ſerieuſe des moins odieux, & des moins ridicules. ADIMANTE. On en retiendroit infailliblement quelques traits. SOCRATE. Je ne voudrois pas même leur permettre de contrefaire un Forgeron, un Tiſſeran, un Cordonnier. ADIMANTE. Le metier qu'un jour ils auront à faire, eſt trop beau, trop difficile, pour s'unir bien avec un ſi grand nombre d'autres. SOCRATE. Je ſouffrirois auſſi peu qu'ils ſe fiſſent une importante affaire, d'exprimer, quelquefois par la ſeule cadence du vers, le henniſſement d'un cheval, le mugiſſement d'un taureau, le ſifflement terrible de l'Aquilon qui renverſe, le doux murmure d'un ruiſſeau qui ſeprente, la terre paiſible, la mer en courroux, le Ciel en fureur.

fureur. ADIMANTE. Faire le fou, mon cher Socrate, c'eſt beaucoup l'être.

SOCRATE. Si j'entends votre façon de penſer ; vous croïez qu'un homme d'honneur, de bon ſens, & de bon goût, choiſira toujours certaines matieres, preferablement à d'autres ; & qu'il ſe fera de plus connoître, à la maniere de les traiter : un mauvais eſprit, un fat, de même. ADIMANTE. Oui. Mais quels ſeront, je vous prie, mon cher Socrate, les ſujets favoris du miſerable, & de l'excellent Ecrivain ? SOCRATE. Lorſque celui-ci, dans le cours de ſa narration, tombera ſur quelque belle parole, quelque action vertueuſe d'un homme illuſtre ; on ſentira qu'il prête ſon orgâne à ſon pareil avec plaiſir. Il lui ſervira beaucoup plus volontiers d'interprete, toutes les fois qu'il aura montré de la conſtance, un attachement extraordinaire au devoir, que ſi l'amour, ou quelque autre paſſion emportée, l'a precipité dans de lourdes fautes. Jamais il ne parlera d'un mechant homme qu'avec horreur ; à mòins qu'il ne trouvât en lui de quoi louer. Enfin il jouera ce dernier rôle, en acteur entierement tiré du naturel. ADIMANTE. Un homme de bien s'abſtiendra tout à fait de s'en charger ; ou du moins il s'en acquittera plus mal qu'un autre.

SOCRATE. Au coin de la vertu, mon cher Adimante, ſera toujours marqué le ſtile d'un Auteur, paſſionné pour elle. Il n'aura donc rien de commun avec celui d'Homere, par exemple ; & le mimique rarement echappera de ſa plume. ADIMANTE. Ce n'eſt point celui de l'honnête homme. SOCRATE. Un Poëte, un Orateur, d'une autre tournure, au contraire, imitera tout ; avec une licence d'autant plus effrenée, qu'il ſera plus ignorant, plus etourdi, plus vicieux. Il ne lui viendra ſeulement pas à l'eſprit, qu'il ait mauvaiſe grace à rien ; ni que les choſes du monde en elles-mêmes les plus choquantes, ſortent quelquefois deſagreablement de ſa bouche. Il a ſi fort à cœur de charmer les oreilles du vulgaire, que s'il y reüſſit, tout lui paroît egalement bon. Veut-on, je le repete, les differentes voix des animaux, le bruit affreux du tonnerre, le fracas epouvantable des ouragans, le doux ſon de la flûe,

tle

le deteſtable cri d'un eſſieu de roue? Il eſt Poëte: un pied en l'air, il fera de tout. Le vrai, le ſimple, le naturel, le beau, l'utile, ne ſont rien pour lui. Le faux, le guindé, l'amuſant, plaiſent à la Multitude: c'eſt tout ce qu'il ſouhaite. ADIMANTE. Je ne vois rien de plus inſupportable qu'un Ecrivain inutile, qui pour faire admirer ſon talent, craïonne de la ſorte le premier objet qui ſe preſente.

SOCRATE. Oui; mais vous ne prenez pas garde que le ſtile ordinaire n'eſt pas ſuſceptible d'une extrême varieté. La vraie eloquence, eſclave née des choſes, n'evite que très difficilement de tomber dans une ennuïeuſe monotonie. L'Orateur judicieux, beaucoup plus pauvre, & plus gêné que le Poëte, ſera contraint ſouvent de mettre en œuvre les mêmes tours, & de revenir aux mêmes nombres. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. L'email du ſtile poëtique a davantage de quoi rejouïr. Le Poëte oſe parler de tout, peindre tout, faire touts les metiers, jouer touts les perſonnages à la fois. ADIMANTE. C'eſt un vrai Prothée; qui de ſon imagination fait ce qu'il veut.

SOCRATE. Soit qu'on parle, ou qu'on ecrive, mon cher Adimante; on emploie l'un ou l'autre de ces deux ſtiles; ou peut-être les deux. Il reſte à ſçavoir lequel nous adopterons dans notre Republique? ADIMANTE. Si mon ſuffrage eſt eſtimé de quelque poids, mon cher Socrate; on bannira celui qui mêle toutes les couleurs, pour farder le vice; & l'on ne retiendra que celui qui prête ſes graces naturelles à la vertu. SOCRATE. Avouez moi neanmoins que le premier a du joli. Dieu ſçait auſſi comme il enchante les ecoliers, les rheteurs, & le Vulgaire! ADIMANTE. Il ne lui manque, mon cher Socrate, que de plaire aux perſonnes de bon goût.

SOCRATE. Si nous retrenchons impitoïablement de notre Etat les Poëtes; c'eſt que nous n'y voulons point de gens à toutes mains; que nous y voulons chacun occupé d'une ſeule affaire. Le Cordonnier, s'il le trouve bon, ſe clouera dans ſa boutique, le laboureur à ſa charrue, le Pilote à ſon gouvernail, l'homme de guerre à ſon poſte. ADIMANTE. Le bon ordre, &

la preſervation du Tout, le demandent ainſi. SOCRATE. Quand donc il nous viendra quelqu'un de ces hommes rares, à qui rien n'eſt impoſſible, & qui ſçavent peindre admirablement tout; nous ecouterons le compliment, très bien tourné, qu'il nous adreſſera, ſes beaux vers à la main. De notre part, nous lui ferons touts les honneurs imaginables; & nous nous ecrierons mille fois qu'il eſt ſans contredit un genie extraordinaire, un homme divin. Nous lui mettrons avec empreſſement une couronne de lierre ſur la tête; & nous l'arroſerons de nos parfums. Mais nous lui dirons en confidence, que notre Etat ne retire point de gens de ſon merite; & que nos loix ſont les plus expreſſes là deſſus. Nous le reconduirons enſuite hors de nos murailles; & nous le prierons de vouloir bien aller ailleurs chercher un accueil, parfaitement digne de ſa Muſe. Plus en peine de l'utile, que de l'agreable, ajouterons nous, en le quittant; nous eſtimons une autre genre de poëſie; qui n'imite, & ne preſente à notre imitation que l'auſtere vertu. Sans pretendre vous deplaire, touts vos jeux d'imagination ne valent pas les graves leçons, que nous avons de bonne heure pris ſoin d'inculquer à notre jeuneſſe; & qui l'ont rendue, à notre grande ſatisfaction, la juſte eſperance de la Republique. ADIMANTE. A la place du pauvre inſpiré par Apollon, imitateur ingenieux du cri d'un eſſieu de roue, un adieu ſi plein de ceremonie, me feroit peu de plaiſir, je vous le proteſte, mon cher Socrate.

SOCRATE. Voilà, cher Adimante, ce que nous avions à dire ſur la Muſique; qui, dans notre language, renferme, comme vous ſçavez, la fable, & le diſcours ſerieux. Nous venons de voir quel y doit être le fond des choſes; & nous avons auſſi fait connoître l'aſſemblage des qualités, qui forment le bon ſtile. ADIMANTE. Vous nous avez enſeigné ſur l'un & l'autre, d'une maniere qui ne laiſſe rien à deſirer.

SOCRATE. Il nous reſteroit à donner des regles pour la melodie. Mais nous ſommes touts inſtruits ſur le ſujet.

GLAUCON prit la parole, en ſouriant, & me dit: parlez pour vous, mon cher Socrate; ou du moins exceptez moi, je vous en ſupplie.

ſupplie. Peut-être en y penſant, pourrois-je imaginer quelque choſe d'aſſez bon ſur le ſujet; mais j'aurois peur de ne pas l'approfondir. SOCRATE. Vous vous defiez beaucoup plus de vous-même qu'il ne faudroit, mon cher Glaucon. Je ſuis très aſſuré, que ſi vous euſſiez voulu faire quelque effort, vous auriez auſſi bien que moi diſtingué les paroles, l'harmonie, & la meſure. GLAUCON. Oui, je crois que juſques là j'aurois pu m'en tirer. SOCRATE. La raiſon veut que ce qu'on chante ne ſoit pas à touts egards moins chatié, que ce qu'on prononce, ou qu'on ecrit. Le reſte s'y doit accommoder. GLAUCON. Une muſique ne peut meriter autrement des eloges.

SOCRATE. Vous vous ſouvenez combien les pretendues belles douleurs donnent de ridicule aux affligés impertinents, qui les confient, ſoit à la cire, ſoit aux echos. GLAUCON. Ils font pitié, mon cher Socrate. SOCRATE. Vous donc, qui faites le modeſte, & qui cependant etes connoiſſeur, nous indiquerez vous des airs, à votre gré, trop languiſſants? GLAUCON. Outre ceux qui ſont dans le goût Lydien, & dans leſquels preſque toute la fatigue eſt pour le fauſſet, j'en aurois d'autres à vous citer. SOCRATE. N'etes vous pas d'avis qu'on les banniſſe; comme indignes d'être entonnés, même par les femmes qui ſe piqueront de quelque force d'eſprit, & de quelque grandeur d'âme; à plus forte raiſon par les hommes? GLAUCON. Entierement. SOCRATE. Il n'eſt rien, comme vous vous ſçavez, de plus capable d'enerver le courage, que l'amour du plaiſir; & la paſſion du vin entre autres ſuffit, pour eteindre abſolument l'ardeur Martiale dans un cœur. Nous ferons bien par conſequent de proſcrire auſſi les chanſons bacchiques, & laſçives. GLAUCON. Je vous abandonne ſans peine toute la Lydie, & toute l'Ionie; mais vous ferez grace, je m'aſſûre, à la Muſique majeſtueuſe de la Dorie, & de la Phrygie. Elle eſt eſtimable par beaucoup d'endroits; mais ſur-tout par les hauts ſentiments de religion qu'elle inſpire. SOCRATE. Je ne la connois point, mon cher Glaucon; mais ſur votre parole, il faut la conſerver. Je ſerai toujours pour celle, qui fera bien conçevoir les

mouvements reglés d'un homme, que le devoir, unique appui de ſa bravoure, fait marcher au peril, avec un viſage intrepide; & qui ſe montre, ſans aucune affectation, plus grand que l'adverſité. Pour celle encore, qui le repreſentera dans l'exercice des vertus pacifiques; & quelquefois dans ſon commerce avec la Divinité. Tantôt il fait part aux autres de ſes lumieres; tantôt il profite lui-même des leurs. Il eſt humble, prudent, reſigné dans touts les moments de ſa vie aux ordres fixes, mais reſpectables de la Providence. Encore une fois, retenons toute Muſique, propre à nous faire aimer le charactere du vrai ſage; toujours lui-même, dans la guerre, & dans la paix, dans la bonne, & dans la mauvaiſe fortune.

GLAUCON. Et la ſymphonie, à quoi la reduirez vous? SOCRATE. A vous dire franchement ce que j'en penſe, mon cher Glaucon; je ne vois du tout point la neceſſité de ce grand nombre d'inſtruments, iſſus de la flûte; qui ne ſervent dans un Etat qu'à multiplier celui des bouches inutiles. On a le Flageolet pour la campagne, & la Lyre pour la ville: que faut-il plus? GLAUCON. J'avoue que la raiſon conſeilleroit de s'en tenir là, mon cher Socrate. La ſimple nature plairoit; ſans compter qu'elle donne tout à peu de frais. SOCRATE. Laiſſons à ceux qui la mepriſent, de mieux aimer voir le Satire Marſias battre la meſure en Furieux à tout ſon orcheſtre, qu'entendre Apollon tirer de ſes chalumeaux une harmonie toute divine. GLAUCON. On ne feroit aſſurement pas honneur à ſon propre goût, de comparer l'un à l'autre.

SOCRATE. Remarquez vous qu'inſenſiblement nous avons preſque fait changer de face à cette Republique de tantôt; dans laquelle nous avons vu les fauſſes delices fraïer le chemin aux plus grands deſordres, & les plus grands deſordres produire les deſaſtres les plus affreux. GLAUCON. Toutes celles qui voudront jouïr de la felicité veritable, auront beſoin apparemment d'une reforme plus complette encore. Pourſuivez donc, je vous en ſupplie.

SOCRATE. Après les tons, vient la meſure. J'y voudrois fuir cette extrême varieté, cette bizarrerie, pretendue raviſſante, qu'on y cherche. Il ſeroit, à mon avis, beaucoup plus à propos de s'appliquer

pliquer à decouvrir les temps, par leſquels pourra le mieux s'exprimer l'homme, qui joue un beau rôle dans la vie. Quand on l'aura pris pour ſujet; la maxime reviendra de les proportionner, auſſi bien que l'air, à des paroles, que la vertu ne rougira point d'avoir dictées; ſans j'amais aſſervir les dernieres aux autres. Mais je ne fais pas reflexion que c'eſt toujours à vous, cher Glaucon, ici de nous enſeigner. GLAUCON. En verité je n'ai rien de fort excellent à vous dire. Une obſervation merite peut-être aſſez d'être faite. C'eſt qu'il faut diſtinguer trois ſortes de meſures; par les combinaiſons deſquelles ſont formés touts les mouvements des airs; comme le ſont les airs, par celles des quatre tons primitifs. Un plus habile homme vous feroit voir le rapport, qu'ont les uns & les autres avec les paſſions; mais c'eſt une theorie qui me paſſe. SOCRATE. Nous en raiſonnerons quelque jour chez Damon. C'eſt l'oracle dans le genre, comme vous ſçavez. Il nous dira ceux qui ſont propres à faire naître vivement l'idée de la baſſeſſe d'âme, de l'inſolence, des autres vices, & des vertus contraires. Si je l'ai bien compris; il nous a quelquefois dit, qu'un heros n'etoit pas mal exprimé par un dactyle; dont la ſyllabe longue repreſentoit le ſang froid, & les deux breves l'ardeur belliqueuſe. Un ſecond charactere etoit, ſelon lui, mieux deſigné par un iambe; un troiſiême par un trochée. Mais je craindrois avec raiſon de m'engager, & de n'en pas ſortir à mon honneur. Ainſi remettons la partie, à la premiere fois que nous nous aſſemblerons chez notre ſçavant Ami. GLAUCON. Nous avons pour le preſent des choſes d'une plus grande importance.

SOCRATE. Le recitatif ne contiendra que les ſentiments d'une belle âme. Plus l'air, & la meſure, y ſeront conformes; plus le tout enſemble aura de quoi ravir. GLAUCON. De cette ſorte, mon cher Socrate, ce que vous diſiez plus haut du ſtile, convient parfaitement à la Muſique. SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon. Les jeunes gens mepriſeront toute autre que celle dont je parle; s'ils ont à cœur de preſerver cette harmonie d'un plus haut genre, qui dans toutes leurs actions doit ſe faire ſentir. Pour leur en inſpirer le goût; nous leur en ferons ſouvent remarquer une, infini-

ment admirable, dans les arts, dans les plantes, dans le corps humain, dans toute la nature. Partout le meſuré, le diſcordant, le beau, le difforme, s'offrent à nous; & nous invitent à tranſporter l'un dans nos mœurs, à n'y rien ſouffrir de l'autre. GLAUCON. Il eſt vrai, mon cher Socrate; mais le malheur eſt qu'on n'y fait aucune attention, & qu'on voit toutes choſes en courant. SOCRATE. Ou la Sçience des ſons ne s'emploiera qu'à rechauffer dans les cœurs l'amour de la vertu; ou la poëſie ne nous en fera que les portraits les plus capables d'attirer; ou nous congedierons, avec les mêmes compliments, Muſiciens, & Poëtes. Nous raſſemblerons de toutes parts les genies les plus excellents, ceux dont la main ſçaura le mieux animer la toile, & le marbre; pour executer, ſi je l'oſe dire, l'idée de l'honnête, chacun à leur maniere. Ils ne mettront au jour aucun fruit de leur travail, qui puiſſe imperceptiblement porter le poiſon dans leur âme, par les yeux, ou par les oreilles. De leurs chefs-d'œuvres, ſemés en touts lieux, comme d'un parterre garni de fleurs, d'où les Zephirs apportent la ſanté, s'exhalera continuellement une douce odeur; avec laquelle s'inſinueront dans les eſprits, comme à leur inſçu, la modeſtie, la candeur, la pieté, l'amitié ſincere entre eux. GLAUCON. Rien ne ſera mieux, que d'obſeder ainſi de touts cotés les jeunes gens; pour detacher inſenſiblement leurs affections des fauſſes beautés, & les tourner vers les veritables.

SOCRATE. De touts les arts, mon cher Glaucon, la Muſique eſt celui, qui reſſerré dans les bornes que nous venons de lui preſcrire, produira le plus imperieuſement ce grand effet. La meſure, & l'harmonie, cauſent une emotion univerſelle dans l'âme. Elle deſçendent juſques dans ſes replis les plus profonds; pour y repandre l'amour de l'ordre, & de la convenance. Un jeune homme, qui de bonne heure aura pris du goût pour cet art, cheri des Dieux, & qui ſera bien elevé d'ailleurs, en aura toute ſa vie pour la regle. On lui verra de plus un inſtinct delicat; qui le fera mourir, à la vue d'un defaut choquant, ſoit dans un ouvrage d'eſprit, ou dans un charactere; pendant qu'il y ſaiſira le bon avec ardeur, pour ſe l'approprier, & pour le faire paſſer dans ſa conduite.

Il ne placera jamais qu'à propos la loüange, & le blâme, ſa haine, & ſon eſtime. Enfin on le ſentira plein de reſpect pour la raiſon, avant que d'en avoir encore des idées fort diſtinctes. Lorſque dans un âge plus mûr, elle etalera devant lui touts ſes charmes; il la regardera, s'il m'eſt permis de le dire, comme une ancienne connoiſſance; & ſon cœur, de longue main rendu ſenſible à ſes attraits, en demeurera parfaitement epris. GLAUCON. Je conclus, mon cher Socrate, à ce que l'etude de la Muſique faſſe partie de l'education de la jeuneſſe.

SOCRATE. On n'apprend à lire, mon cher Glaucon, qu'à force de ſe rendre familiers les characteres de l'alphabet, & de les remarquer, en petit, en grand, partout où le hazard les preſente. Il faut les avoir nettement imprimés dans l'eſprit, avant que d'en pouvoir aiſement reconnoître les images, dans un miroir, ou dans l'eau. Nos eleves pareillement n'auront point un certain goût fin pour l'Harmonie Morale, ils ne ſeront point en un mot les gens dont la Republique un jour implorera le bras, & la ſageſſe; ſi de touts les objets qu'ils rencontrent, ils ne recueillent ſoigneuſement les traits des vertus qu'elle attend d'eux, pour les imiter; de la valeur, de la temperance, de la liberalité, de la magnificence, des autres. GLAUCON. Cette attention continuelle ſera neceſſaire, pour arriver à toute la perfection qu'exigent les emplois de l'Etat les plus ſublimes. SOCRATE. Auſſi quand ils rempliront entierement notre attente, mon cher Glaucon; nous pourrons à juſte titre nous demander, quel ſpectacle au monde egalera celui d'un jeune homme, dont la bonne grace exterieure annonce une âme, enrichie de tout ce que les ſçiences ont de plus precieux, ornée de tout ce qui peut le plus charmer dans les mœurs? GLAUCON. On ne conçoit aſſurement rien de plus aimable. SOCRATE. Il gagneroit donc le cœur de tout le monde; de touts ceux au moins, qui n'auroient pas une antipathie fort extraordinaire pour la Muſique. Il faudroit en être bien Ennemi, pour n'être que mediocrement touché d'un ſi parfait aſſemblage de toutes les qualités, du corps, & de l'eſprit. GLAUCON. Je l'avoue, mon cher Socrate; & je ne ſçai même ſi

la plus grande inſenſibilité pour les dernieres, empêcheroit d'aimer votre jeune Narciſſe dans le mauvais ſens. SOCRATE. Oh! Oh! mon cher Glaucon. Quelquefois en votre vie, les flêches de Cupidon vous auroient-elles fait des bleſſures ; que vous en parlez ſi bien ?..... Raſſûrez vous. Je ne pouſſerai point la recherche plus avant ; & je me contenterai de vous dire, que ces flêches empoiſonnées ne font pas toujours aſſez diſtinction du Philoſophe, & du Stupide. Cependant le plaiſir violent s'accorde-t-il avec la temperance ? GLAUCON. Non ; il derange l'homme, auſſi bien que le chagrin exceſſif. SOCRATE. Eſt-il moins incompatible avec les autres vertus ? GLAUCON. Non encore. SOCRATE. Il s'accommode parfaitement bien avec touts les vices ? GLAUCON. Oui. Toutes nos paſſions dereglées ont d'etroites correſpondances entre elles. SOCRATE. Celles qu'on nomme lubriques, ne ſont-elles pas les plus effreneés, & les plus indomptables ? GLAUCON. De l'aveu de tout le monde. SOCRATE. L'amour vertu, qui n'a pour aliment que l'honnête, & le beau, n'eſt au contraire point accompagné de fougueux tranſports ? GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. De jeunes gens bien elevés, ne ſeront capables d'aucun autre. Entre eux, la volupté ſale ne ſera point de la partie. Tout ſe terminera dans une amitié tendre. GLAUCON. Le reſte ſeroit criminel ; & le crime defigure tout. SOCRATE. Il leur ſera donc permis de ſe voir librement, & de ſe prodiguer reciproquement les careſſes, dont leur âge eſt liberal. Cependant ils s'y comporteront de maniere, que leur familiarité ne faſſe naître aucun mauvais ſoupçon ; & qu'elle paroiſſe uniquement l'effet de ces flammes innocentes, qu'allume dans les cœurs vertueux un zele ardent pour l'Honnête ; ſous peine d'être univerſellement regardés comme des Eſprits, dans leſquels il eſt tout à fait eteint. GLAUCON. Il eſt à propos de leur accorder beaucoup de liberté ; mais il ne faut jamais qu'ils s'oublient. SOCRATE. Nous avons fini, ſur la chapitre de la Muſique, mon cher Glaucon ; puiſque ſon but eſt de nous porter à l'amour du Beau ; & qu'elle vient de nous y conduire. GLAUCON. Mon cher Socrate, c'eſt agreablement dit.

So-

SOCRATE. La Gymnaſtique fait l'autre partie de l'education de jeuneſſe, & l'applique à touts les exercices du corps. Elle apprendra les plus neceſſaires de très bonne heure, & les plus difficiles, avec le temps. Voïez, mon cher Glaucon, ſi vous ſerez de mon avis? L'âme ſouvent aura, ſelon moi, les plus horribles defauts, avec le corps du monde le mieux fait; pendant qu'un corps paſſable empruntera mille graces, mille perfections, d'une âme accomplie. GLAUCON. Je ſuis de votre ſentiment. SOCRATE. Façonnée par nos preceptes, d'elle-même elle reglera facilement le menu detail. Ainſi quelques obſervations generales ſuffiront.

Nous avons dit que l'ivrognerie eſt un premier vice, que les gens de guerre doivent avoir en horreur. Perdre la raiſon, eſt une choſe beaucoup moins pardonnable à des perſonnes, placées en ſentinelle par la Republique, pour la preſerver des ſurpriſes de l'Ennemi, qu'à d'autres. GLAUCON. Il auroit l'effet ridicule, de mettre les Citoïens dans la neceſſité de veiller inceſſamment ſur des Concitoïens, obligés par leur charge nuit & jour de veiller pour eux.

SOCRATE. L'amour de la bonne chere conviendroit auſſi très mal à des gens, dont la Patrie attend une autre eſpece d'Heroïſme, que celui de la table, & du buffet. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. On ſçait de quel regime vivent ces hommes, tout muſcles, qui deſçendent chaque jour dans l'arêne, pour y faire montre de leur force. Ceux qui ſe vouent à la profeſſion des armes, en obſerveront un d'autant plus exact, qu'ils auront une plus grande carriere à fournir. Celui que ſe preſcrivent les Athletes, leur fait paſſer dans un profond aſſoupiſſement preſque tout l'intervalle qui ſepare leurs combats; & pour peu qu'ils l'alterent, ils vont mourir. Les autres, faits pour être continuellement ſur le qui vive, apprendront à ne point ſentir la difference d'un excellent repas, ou d'un morçeau de pain, du champ de bataille, ou d'un bon lit, d'un Ciel en fureur, ou d'un temps ſerein. GLAUCON. La ſobrieté, mon cher Socrate, eſt une de leurs plus eſſentielles vertus. SOCRATE. Elle donne cette ouie fine, & cet œil d'aigle, dont l'un decouvre partout

tout ſa proie, & l'autre fait voler, au mouvement d'une feuille d'arbre. Mon cher Glaucon, vous voïez que la Gymnaſtique, dont la fin principale eſt de rendre ainſi le corps à l'epreuve des travaux militaires, eſt ſœur de la Muſique; & comme elle, parfaite ennemie de la molleſſe. GLAUCON. Il eſt vrai.

SOCRATE. Homere, tout Homere qu'il eſt, fait aux gens de guerre d'aſſez bonnes leçons de mepris, entre autres pour les plaiſirs de la bouche. Ses Heros, dans leurs campagnes, ſur les bords de l'Helleſpont, ne couvrent leur table, ni des monſtres que cette mer pouvoit leur fournir, ni de nombreux ſervices. On n'y voit que du rôti, qui n'eſt pas d'un grand apprêté. Ils ſçavoient que la ſobrieté rend alerte, & robuſte. GLAUCON. C'eſt une maxime, qui n'eſt conteſtée de perſonne. SOCRATE. Les delicateſſes de Syracuſe, de Sicile, & de Corinthe, pour ne rien dire des notres, à quoi ſervent-elles, qu'à ruïner les forces du corps humain? GLAUCON. A rien autre choſe. SOCRATE. Je comparerois volontiers le luxe, qui n'aſpire qu'après tout les melanges capables de flatter le goût, & qui porte la Maladie en croupe, à la Muſique dereglée; qui ne ſe plaît qu'a debaucher l'oreille, par les mouvements des airs, & les arrangements des tons les plus bizarres; & qui n'annonce pas moins la decadence entiere des mœurs. Celle qui ſuit la nature, conſerve, & repare l'âme; comme la nourriture ſimple fait le corps. GLAUCON. Ces rapports ſont parfaitement juſtes.

SOCRATE. L'amour des voluptés, pere de celui des richeſſes, n'a pas trouvé plutôt entrée dans un Etat, que la Medecine y fleurit, & qu'il devient en proie à la chicane. L'une & l'autre occupent un grand nombre de bons eſprits; qui cherchent à briller dans ces profeſſions, auparavant eſtimées inutiles. Une marque infaillible d'une depravation fort etendue, eſt le beſoin qu'on a de Medecins, & de Juriſconſultes, & le cas extraordinaire qu'on fait d'eux. On peut auſſi dire hardiment, qu'Aſtrée a quitté la terre; lorſqu'on voit ſouvent des gens même qui ſe piquent de politeſſe, & qui n'ont pas entierement ſecoué le joug de la vertu, fremir autour

des

des tribunaux de la juſtice. Comme ſi tout homme bien elevé, ne devoit pas avoir horreur d'en violer jamais les regles envers perſonne; & rougir de n'en pouvoir faire une application juſte, ſans recourir, pour des arrêts, à ces pelotons, ſemés en touts lieux, de Maîtres avides qu'on s'eſt fait. GLAUCON. Si les differents etoient quelquefois inevitables; pourquoi ne pas les terminer ſans eux; & ne pas mettre des bornes à la manie de ſe ruïner, pour les enrichir? SOCRATE. La foule des plaideurs groſſit touts les jours; & deſormais tout conſiſte à bien entendre le procès. Non content de l'aimer avec fureur, on va juſqu'à ſe faire un ſujet d'orgueil, de ſçavoir heureuſement conduire une injuſtice au travers de touts les meandres du Barreau. Funeſtes effets d'un amour demeſuré pour des biens, dont une legere qualité ſuffit, pour être heureux! Combien plus doux, plus beau ſeroit-il, cher Glaucon, de vivre ſans des millions de gens, au regard faroûche, inceſſamment qui mugiſſent dans le Temple de Themis; & de juges, qui ſûrs de leur argent au bout de l'heure, la conſacrent à Morphée; pendant qu'Avocats, & Procureurs, par leurs cris l'invitent à repandre ſes pavôts! GLAUCON. Pour ſe plaire à ce metier infernal, mon cher Socrate, il faut avoir eté mordu par touts les Serpents de trois Furies.

SOCRATE. Eſt-il moins honteux, pour n'eſtimer dans les plaiſirs que l'excès, qui les corrompt, & qui ſe fait toujours païer cher, de ſe reduire à la neceſſité malheureuſe d'implorer le ſecours de la Medecine; utile tout au plus pour les fievres engendrées par l'infection de l'air, & pour quelques autres maux d'accident. La punition de fort près ſuit le deſordre. Les corps d'aujourdhui, le plus ſouvent infirmes dans la fleur de l'âge, ne reſſemblent pas mal à ces crevaſſes, pleines d'eau croupie; où les vents, moins capricieux que leurs coliques, leurs rheumatiſmes, & leurs catharres, s'enfournent, & badinent comme il leur plaît. Tant de choſes infortunées arrivent touts les jours les unes ſur les autres, que les Diſciples d'Eſculape, jolis gens s'il en eſt au Monde, ont peine à leur trouver des noms. GLAUCON. Qui ne prefereroit ſur ce pied là notre luxe, à la vie ſobre de nos Peres? SOCRATE. Une

preuve que de ſon temps, cette multitude prodigieuſe de maladies, & de remedes, dont nous ſommes accablés, etoit parfaitement inconnue ; c'eſt que ſes enfants ne deſapprouverent point qu'Eurypyle, pour une bleſſure qu'il avoit reçue au ſiege de Troie, eût pris ſeulement de la farine, & du fromage, delaiés avec du vin de Pramne, des mains d'une Villageoiſe ignorante, à laquelle Patrocle voulut qu'il ſe laiſſât traiter. GLAUCON. Qui n'eût dit, mon cher Socrate, qu'un breuvage fait à ſi peu de frais, n'etoit gueres ce qu'il falloit ? SOCRATE. Il n'eſt certainement point dans le goût des ordonnances d'Herodicus, Pere de la Medecine moderne.

En premier lieu maître d'Academie, il tomba dans un grand nombre d'infirmités, qui lui firent tourner ſes penſées ailleurs. A force d'art, & de vigilance, il vint à bout de ſe rendre la vie longtemps à charge, & de laiſſer pour heritage à la Poſterité, ſon mauvais exemple après lui. GLAUCON. Comment dit-on qu'il ſe gouvernoit ? SOCRATE. Libre de tout autre ſoin, que celui de ſuivre pas à pas une ſanté ruinée, il roula pluſieurs années dans un etat continuel de langueur ; qui ſe changeoit en douleur aigue, lorſqu'il alteroit un peu ſon regime. Enfin à grand' peine il atteignit la vieilleſſe ; & vecut juſqu'au bout, en homme qui ne pouvoit ni vivre, ni mourir. GLAUCON. O ſçience admirable ; o ſort digne d'envie!

SOCRATE. En meritoit-il un meilleur, cher Glaucon ; pour n'avoir pas vu, que ſi le divin Eſculape s'etoit abſtenu de publier un corps de medecine, ce n'etoit pas qu'il eût moins de capacité qu'Herodicus ? Mais le Fils d'Apollon penſoit, que dans un Etat, où chacun ſeroit mis en mouvement par un vrai zele pour le bien public, on n'auroit point du tout le temps d'être malade. GLAUCON. Comment donc ? SOCRATE. N'eſt ce pas un fait conſtant, que les riches ſeuls, parcequ'ils regorgent de luxe, ont aſſez de loiſir, pour en faire toutes les ceremonies ? Un Laboureur a trop d'affaires, pour demeurer au lit un ou deux jours. Cependant s'il ne s'agit que d'une ſaignée, d'une purgation, d'un vomitif ; & que ſa femme appuie de ſes plus tendres ſupplications les ordres du Medecin ; l'im-

l'importuné ſe rendra peut-être. Mais ſi l'on revient à la charge, avec des bouillons, des bolus à prendre, un mois durant; & s'il voit approcher tout l'attirail, avec lequel on le menace de lui bien envelopper la tête; enflammé de colere, il ſuppliera ſon Bourreau de jamais ne mettre les pieds dans ſa maiſon. Enſuite courant d'un pas leger à ſa charrue; il va tellement ſuer, qu'à moins d'un grand malheur, il ſera bientôt gueri. S'il n'y peut reſiſter; le pis eſt de partir gaiement pour l'autre monde. Quand on eſt mort; on n'a plus de terres à labourer, ni d'enfants à nourrir. GLAUCON. Voilà du bon ſens, mon cher Socrate, en grande quantité. SOCRATE. L'homme à ſon aiſe raiſonne d'une autre maniere. Comme il a tout à ſouhait; il eſt très eloigné d'eſtimer la vie inſupportable, s'il ne travaille. GLAUCON. Il a par deſſus le pauvre l'avantage de ſe porter mal, quand bon lui ſemble, & de mourir dans toutes les formes.

SOCRATE. Nous avons cependant le mot de Phocylide; que la vie nous eſt donnée, pour nous exerçer à touts les travaux de la vertu. GLAUCON. Il eſt celebre. SOCRATE. Nos ans doivent être mieux emploïés, qu'à nous en procurer un petit nombre; & nous ſommes faits pour quelque choſe de meilleur, que pour avoir inceſſamment toute la Pharmacie à nos cotés. Un Forgeron, qui jour & nuit bat ſon enclume, remplit admirablement le beau precepte, dont je parle; mais il eſt fort mal obſervé par un Hypocondre, qui ſe purge, & qui ſe fait ouvrir la veine, toutes les fois que la Lune en eſt d'avis. GLAUCON. Mon cher Socrate, on vit, pour faire longtemps ſouvenir le Monde qu'on a vecu. SOCRATE. La Gymnaſtique, avec touts ſes exercices laborieux, detourne moins l'eſprit, que ces attentions ſuperſtitieuſes à la ſanté. Elles empêchent egalement de vacquer à ſes affaires domeſtiques, & de contribuer à faire proſperer celles du public. Pour comble, elles portent à faire un divorce entier avec tout ce qui s'appelle etude, & Sçience; par l'apprehenſion de migraines, & de vertiges, que la Philoſophie donne à coup ſûr. On n'a donc plus que le parti ſain d'être toujours malade; & de paſſer le jour à reci-

à reciter ce qu'on a ſouffert par tout le corps, durant le bon ſommeil de la nuit. GLAUCON. Avec le plaiſir d'avoir une foule de maux imaginaires; on a celui de cauſer un ennui reel aux gens qu'on voit.

SOCRATE. Je ſoupçonnerois qu'Eſculape n'a tranſmis à la Poſterité ſes decouvertes, que pour le bien des perſonnes ſobres, & d'un bon temperamment; lorſqu'elles ſeroient attaquées de ces maladies, auxquelles ſont expoſés les plus robuſtes, & dont une temperance exacte ne met point à l'abri. Auſſi voïons nous qu'après l'uſage d'un très petit nombre de remedes, il ordonne de reprendre ſes occupations ordinaires; de peur que l'Etat n'en reçût autrement du prejudice. Il ne s'eſt point mis en peine d'enrichir la Medecine de purgatifs, ni de preſcrire des regimes à l'infini. Cet homme incomparable ſçavoit, qu'il n'auroit fait que prolonger inhumainement de mauvais jours à des Peres, à des Meres cacochimes; ſeulement pour faire à des enfants le triſte preſent d'une vie, auſſi languiſſante, auſſi parfaitement inutile au monde que la leur. Son principe etoit que lorſqu'on eſt hors d'etat de s'acquitter mediocrement bien des fonctions de la ſocieté civile, il n'eſt plus à propos, ni pour ſoi, ni pour elle, qu'on vive. GLAUCON. Mon cher Socrate, vous faites Eſculape un politique profond dans ſes vues. SOCRATE. La ſageſſe de ſes enfants montre combien elles etoient juſtes. Braves officiers, Medecins intelligents, l'hiſtoire dit qu'ils firent des prodiges au Siege de Troie, & qu'ils y gueriſſoient à peu de frais leurs malades. Quand Menelaüs fut bleſſé par Pandare; " ils ſe contenterent de " tenir la plaie nette, & de l'empêcher par des baûmes de s'ai- " grir." Comme leur Pere, ils avoient pour maxime, que les remedes ſimples retabliroient ceux qui n'auroient point ruïné leur bonne conſtitution par des excès. Pour les autres, à quoi bon rouler encore inutilement ſur la terre? Poſſedaſſent-ils les threſors de Midas; la vie n'etoit point pour eux. GLAUCON. C'etoient, à ce que je vois, de fort jolis hommes. SOCRATE. Oui; quoique les Poëtes, & Pindare entre autres, aient fort mal parlé des enfants, & du Pere. Après avoir fait le dernier fils d'Apollon, ils diſent que l'argent lui fit entreprendre la gueriſon deſeſperée d'un homme riche;

riche; & qu'il fut, en punition de ſon avarice, frappé de la foudre. C'eſt la fable aſſurement la plus incroïable qu'ils puſſent inventer, pour ternir la gloire de ce Bienfaiteur inſigne du genre humain. Le fils d'un Dieu n'a pu juſqu'à ce point ſe laiſſer eblouïr par l'eſpoir du gain; ou s'il en etoit capable, il n'avoit pas un Dieu pour pere.

GLAUCON. Tout ce diſcours eſt fort bien, mon cher Socrate. Cependant ne faut-il pas des Medecins dans un Etat, & des Juriſconſultes habiles? SOCRATE. Je le veux, ſur le pied où ſont les choſes. Mais remarquons du moins qu'on excelle dans ces deux profeſſions, par des endroits qui ne ſe reſſemblent pas entierement. GLAUCON. Mon cher Socrate, on vous prie de nous marquer la difference; & de nous apprendre qu'elle trempe d'eſprit donne tout à la fois ce charactere inflexible, & ces lumieres vives, qui font un Juge, auſſi clairvoïant qu'integre.

SOCRATE. Plus de malades auront paſſé par les mains aux premiers; plus la mort, & les maladies, fuiront devant eux. Ils n'en ſeront même que plus capables de rendre aux autres la ſanté, pour être eux-mêmes d'une ſanté chancelante. Vous ſçavez que ce n'eſt pas le viſage vermeil du Medecin, mais ſon droit ſens, & ſa capacité, qui gueriſſent. GLAUCON. S'il ne falloit qu'un bon corps; un de nos Athletes y reüſſiroit mieux que tout autre. SOCRATE. D'autre part, jamais on ne vit des cures d'un autre genre, faites par une âme, à ſa façon mal-ſaine. Ce n'eſt qu'avec cette grande ſanté, que la Vertu produit en elle, avec un grand fond de droiture, qu'on adminiſtre bien la juſtice. Il eſt vrai qu'un Fourbe, à force d'avoir longtemps roulé parmi les gens de ſon eſpece, en connoîtra quelquefois mieux qu'un autre les detours d'un criminel; de même qu'un Medecin, diſions nous tout à l'heure, en ſera plus au fait des maux, qui ne l'auront point epargné. De là vient que les honnêtes gens, qui n'ont pas encore beaucoup vu le monde, paſſent communement pour des hommes peu deliés, que les eſprits artificieux tromperont facilement; parceque rigides obſervateurs de toutes les regles de la probité, jamais ils n'eurent ni l'art, ni même

la penſée de ſurprendre perſonne. Cependant je ſoutiens qu'il faut n'avoir point eté mechant homme, pour être bon juge. GLAUCON. Mais quoi, mon cher Socrate, ignorez vous que trop de bonne foi touts les jours fait qu'on eſt la duppe? SOCRATE. Non; quand on eſt jeune, & qu'on a peu d'experience, mon cher Glaucon. Auſſi n'eſt-il pas temps alors de prendre en main les balances de Themis. Je veux qu'on ſoit eſtimé tard formidable à l'injuſtice; & qu'un juge ſçache la ſuivre dans touts ſes meandres, plus pour avoir de longue main etudié les allures d'un Siecle mauvais, que pour avoir ſouvent reflêchi ſur les obliquités de ſon propre cœur. GLAUCON. J'aime plus que je ne puis dire ce beau portrait. SOCRATE. C'eſt, mon cher Glaucon, celui que vous avez ſouhaité. Je ſuis charmé qu'il vous plaiſe. Diſons le neanmoins: ce n'eſt pas là ce qu'on admire. On vante un homme, armé d'une defiance inexorable; aux pieds duquel on ne vient demander juſtice d'aucun tour de friponnerie, que dabord il ne devine, pour en avoir dans mille occaſions lui-même fait uſage. Un Magiſtrat de cette abominable tournure, ſous pretexte encore une fois qu'il connoit touts les ſubterfuges du crime, eſt regardé comme un genie du premier ordre; mais ce ne peut être que par de mechants eſprits comme lui. Cependant les perſonnes vertueuſes, & ſenſées, l'eſtiment un viſionnaire; le plus ſouvent qui ſe repaît de ſoupçons, injurieux à la candeur; parceque jamais il n'eut aucune habitude avec elle; & qu'il ne voit actuellement que noirçeur dans ſon âme. Le monde eſt plein de ſes pareils. Il n'en frequente point d'autres. Faut-il s'etonner qu'il jouïſſe d'une grande reputation, mere de la haute opinion qu'il a de lui-même? GLAUCON. Le Vulgaire, & lui, mon cher Socrate, ne ſont pas d'excellents connoiſſeurs en fait de vrai merite.

SOCRATE. Nous fermerons le Temple de la juſtice à ces aigles pretendues, mon cher Glaucon; & nous n'y ferons aſſeoir que les ſujets, qui depuis leur plus tendre enfance auront fait paroître une parfaite ſimplicité de mœurs. Tenons pour certain qu'un mechant homme n'eſt pas ſeulement privé de tout ſentiment pour le bien; mais qu'il

qu'il manque auſſi de cette eſtimable ſagacité, qui fait penetrer juſques dans les replis les plus cachés d'un cœur affreux; quoiqu'il liſe le mal en gros characteres dans le ſien propre. Soïons au contraire fort aſſurés qu'un autre, de bonne heure qu'on aura vu ſenſible aux charmes de la vertu, lorſqu'il aura quelque temps vecu dans le Monde, fera toujours un prompt accueil à l'Innocence; & que d'un regard il percera touts les nuages, dont s'enveloppe le crime. Je ne ſçai quel inſtinct ſurprenant, fruit d'une extrême droiture, conduit par des lumieres acquiſes même aſſez mediocres, en fera ce qu'on appelle un grand Magiſtrat. GLAUCON. Mon cher Socrate, je ſuis comme vous dans le principe que, ſans la probité, les plus beaux talents ne feront jamais un grand homme dans aucun genre; & qu'elle contribuera plus que tout le reſte à former un excellent Juge.

SOCRATE. La juriſprudence, & la Medecine, s'uniront pour le ſervice des Citoïens, ſains de corps, & d'eſprit. Mais l'une purgera la Republique de touts les eſprits incorrigibles; & l'autre laiſſera marcher les incurables à pas lents vers le tombeau. GLAUCON. De cette maniere, les uns & les autres y gagneront beaucoup; & l'Etat en ſera bien delivré.

SOCRATE. Vous comprenez, mon cher Glaucon, que de jeunes gens, remplis d'ardeur pour les ſçiences, dont l'effet naturel eſt de rallentir celle des paſſions, n'aimeront point la chicane. GLAUCON. Ils l'auront en horreur. SOCRATE. D'autre part, la Gymnaſtique rendra la Medecine preſque inutile. GLAUCON. L'exercice, & la ſobrieté, previendront la plupart des maladies.

SOCRATE. Quand nous appliquerons un jeune homme à la premiere, nous lui ferons prendre des vues plus relevées, que celles qui mettent en action les muſcles de nos Athletes. Il ſe propoſera moins d'acquerir de la force, & de l'adreſſe, que du courage. GLAUCON. Sans le dernier, le reſte eſt d'une foible reſſource. SOCRATE. Dans l'une & dans l'autre partie de l'education, c'eſt principalement à l'âme, comme vous voïez, que tout ſe rapporte. GLAUCON. Cependant pour l'ordinaire elle eſt fort oubliée. SOCRATE. On fait mal, cher Glaucon; mais l'autre extremité ne ſeroit

roit pas moins à reprendre. L'application continuelle aux exercices du corps engendre une impoliteſſe, qui ſe tourne en brutalité. Le trop de paſſion auſſi pour ceux de l'eſprit, inſpire un lâcheté, qui dans le commerce de la vie rend incapable de s'evertuer à rien. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Retrenchez l'excès d'un coté; c'eſt la bravoure. Remplacez le defaut; c'eſt la clemence. Ces deux vertus entrent en proportion egale dans la formation du Heros; merveilleux compoſé du Philoſophe, & de l'homme de cœur. GLAUCON. En moins de paroles, mon cher Socrate, il ne ſe peut rien de plus excellemment dit.

SOCRATE. Nous exigeons dans les premieres perſonnes de la Republique, ce beau melange de douçeur, & d'intrepidité; dans lequel on ne voie aucun rudiment ni de la ferocité, ni de la crainte. GLAUCON. Vous nous avez deja montré que ces deux excellentes qualités, quoiqu'en apparence incompatibles, ſe concilient tout à fait bien enſemble.

SOCRATE. La ſçience des ſons favoriſera beaucoup l'acquiſition de la premiere. Ses charmes penetrants amolliront la dureté d'une âme bourrue, fiere, intraitable. Plus tendre, & plus maniable qu'un fer mis au feu, elle ſera facile à mettre en oeuvre. Qu'on ſe garde neanmoins d'y faire couler inceſſamment la melodie par les oreilles, comme par deux eſpeces d'entonnoirs. Courageuſe naturellement, elle en deviendroit chagrine, aigre, colere, à la rencontre des moindres obſtacles. Lâche elle s'enerveroit entierement. GLAUCON. Mon cher Socrate, vous connoiſſez l'homme; & c'eſt à vous de lui marquer les vrais confins du vice, & de la vertu.

SOCRATE. Un jeune Cavalier feroit mal auſſi de ſe livrer trop à la Gymnaſtique. Le ſentiment de ſa force, & de ſon agilité, le rempliroit d'audace; & ne produiroit en lui que la fauſſe valeur. Fût-il né d'autre part avec les plus belles diſpoſitions; s'il neglige les ſçiences, & s'il ne converſe aſſiduement avec la Philoſophie; ſon partage ſera l'orgueil, l'inſolence, & l'aveuglement d'eſprit. Capable de fort peu de choſes, il n'en connoîtra point d'impoſſibles. Ennemi des Muſes, & des graces, il ſera de ces gens,

dont toute l'eloquence eſt renfermée dans le poignet, & qui ſe font ecouter, par la ruſticité de leurs manieres. GLAUCON. Juſte recompenſe du peu de ſoin qu'il aura pris d'orner, & d'enrichir la plus eſtimable moitié de lui-même!

SOCRATE. Puiſque la Gymnaſtique, & la Muſique, ſont d'une ſi grande utilité; regardons les comme deux preſents, que les Dieux ont fait aux hommes; l'un pour leur rehauſſer le courage, & l'autre, pour leur donner cette urbanité, qui fait le charactere particulier du vrai Philoſophe. Le corps n'eſt qu'indirectement l'objet de leurs preceptes. Ils n'ont pour but que de le rendre ſouple aux mouvements de l'âme; dont la premiere exçite l'ardeur, & la derniere la retient dans les juſtes bornes. GLAUCON. Il faut avouer qu'elles s'uniſſent merveilleuſement, pour operer ces deux effets. SOCRATE. L'homme qui ſçaura les allier, de la maniere la plus propre à former entre les deux parties qui le compoſent un parfait concert, paſſera dans notre eſprit pour un plus grand maître en fait d'Harmonie, que celui qui marie le plus admirablement les inſtruments, & les voix enſemble. GLAUCON. Un goût delicat en fait de mœurs, eſt ſans contredit beaucoup au deſſus d'une oreille fine.

SOCRATE. Les perſonnes qui l'auront le plus exquis, ſeront prepoſées à l'inſtruction de la jeuneſſe; les unes pour les ſçiences, & les autres pour toutes les eſpeces d'exercices. On choiſira dans les deux premiers ordres de l'Etat les plus habiles dans chaque genre, & les plus remplis de zele pour la Republique. GLAUCON. Leur capacité ſe connoîtra ſans peine, mon cher Socrate; mais comment s'aſſûrer de leur parfait devouement à la Patrie? SOCRATE. On eſt ſans reſerve à ce qu'on aime, cher Glaucon; & l'on aime, quand on juge ſes interêts les mêmes que ceux de l'objet aimé. Lorſqu'on en eſt au point de penſer que ſon bien, ſon mal, eſt parfaitement le notre; il ne faut plus demander ſi nous ferons tout avec joie, ſi nous ſacrifierons tout pour lui. GLAUCON. On travaille alors pour un autre ſoi-même: Quoi de plus facile?

SOCRATE. Les ſujets par conſequent les plus capables de gouverner, ſeront les hommes, qu'on n'aura vu dans les rencontres ni rien attenter au prejudice de l'Etat, ni deliberer à le ſervir. En les prenant depuis l'enfance; on examinera ſi les preſtiges de la volupté, les aſſauts de la douleur, n'ont pu les faire chanceler dans la reſolution magnamine, d'aller toujours, les yeux fermés pour tout le reſte, au bien public. GLAUCON. Comment s'affoiblit-elle, mon cher Socrate, quelquefois juſqu'à ſe perdre entierement?

SOCRATE. On abandonne avec empreſſement un principe de conduite, longtemps cheri, lorſqu'on decouvre qu'il etoit faux; mais le cœur n'eſt jamais de la partie, quand il eſt jugé veritable. GLAUCON. Le premier s'entend, mon cher Socrate; mais le ſecond arrête. SOCRATE. Quoi donc? Eſt-ce un fait obſcur, que l'homme n'eſt jamais privé du bien qu'à regret, delivré du mal qu'avec plaiſir? Ou douterions nous que la verité, qui nous fait toujours voir les choſes au naturel, ne ſoit un bien; & l'erreur, qui nous les fait paroître tout autres qu'elles ne ſont, un mal? GLAUCON. Dans la grande affaire du bonheur, nous ne pouvons, je le conçois, manquer de craindre infiniment que la premiere n'echappe à nos pourſuites. SOCRATE. Toutes les fois que ce malheur nous arrive; c'eſt qu'on nous en fait un larcin cruel. On uſe de violence, ou d'artifice, pour nous la ravir. GLAUCON. Vous vous enveloppez encore ici, mon cher Socrate. SOCRATE. Je m'explique. Les voleurs, dont je veux parler, ſont le temps, qui fait ecouler imperceptiblement la verité de notre eſprit; la fauſſe eloquence, qui nous la deguiſe; la volupté, qui nous la fait perdre de vue; & la douleur, qui nous l'arrache. Suis-je clair preſentement? GLAUCON. Fort, mon cher Socrate; & je vois que nous ſommes environnés d'un grand nombre de brigands très formidables.

SOCRATE. On reſervera, pour les principaux emplois de la Republique, les jeunes gens qui ſçauront le mieux repouſſer leurs inſultes; qui ſeront les plus remplis de la maxime, que le ſalut de l'Etat doit l'emporter ſur tout, & que du ſien le leur depend. On les eprouvera de toutes les manieres; pour voir s'ils ne s'en departiront,

tiront, ni par foibleſſe, ni par legereté. Ceux qui dans une rencontre importante, pour quelques moments l'auront ſeulement oubliée, ſeront mis au rebut. Cher Glaucon, ſommes nous du même ſentiment? GLAUCON. Oui, mon cher Socrate. La Republique eſt un trop grand objet, pour excuſer un ſimple defaut de memoire, qui la regarde. SOCRATE. Pour s'aſſûrer à quel point la crainte agira ſur eux; & pour accoutumer leurs oreilles, comme on fait celles des jeunes chevaux de bataille, au bruit des armes; on les menera juſques ſur le bord du peril. D'autre part, on leur preſentera les ris, & les jeux; & l'on ecartera tout de nouveau ceux qui n'auront pu reſiſter à leurs charmes. Enfin ils ne ſeront jugés ſujets d'elite, qu'après avoir ſubi des epreuves plus nombreuſes, que l'or n'en ſouffre dans le creuſet. Quand elles ſeront finies; s'il ne leur eſt arrivé dans aucune occaſion de ſe dementir; c'eſt alors qu'on aura veritablement lieu de les croire deſormais à l'abri de toutes les eſpeces de ſeduction, & de ſe flatter que l'amour de la Patrie aura pris entierement poſſeſſion de leur âme. Le temps ſera venu de leur en confier les rênes; avec une parfaite aſſurance, qu'elles ne pourroient être mieux en d'autres mains. A ſon tour, elle n'aura plus qu'à leur eriger pendant leur vie des ſtatues, ornées des inſcriptions les plus glorieuſes, & des tombeaux, après leur mort, chargés des plus eclatantes marques de ſon deuil. Voilà, mon cher Glaucon, ſans nous engager dans les details, les hommes dignes, ſelon moi, de porter le faix de l'Etat; les gens capables d'ôter à ſes ennemis les moïens, aux eſprits brouillons juſqu'au deſir d'en troubler la paix. GLAUCON. Après toutes ces precautions nombreuſes, pour ne point ſe meprendre dans le choix des Magiſtrats; on ne courra plus aucun riſque, de ſe repoſer parfaitement ſur eux.

SOCRATE. Puiſque la verité manque de force, mon cher Glaucon, pour engager les hommes à conſpirer touts enſemble au grand but de la felicité commune; voïons ſi la fable n'auroit point des menſonges aſſez charmants, pour leur faire naître l'envie de ne plus fuir la vie heureuſe; qu'ils cherchent, & cependant que pour l'ordinaire on

leur offre envain. GLAUCON. Mon cher Socrate, en ſçauriez vous quelques-uns, dont vous puſſiez vous promettre un ſi grand fruit? SOCRATE. Oui; venerables même par leur antiquité. Ils opererent des prodiges, au rapport des Poëtes, en premier lieu dans la Phœnicie; où chacun avoit pour eux le même reſpect, qu'on a communement pour l'Hiſtoire; & ſouvent ailleurs ils ont produit des reformes très ſurprenantes. Mais nous avons moins de credulité, nous autres Modernes. GLAUCON. Qu'eſt-ce, mon cher Socrate, vous heſitez? SOCRATE. Quand vous m'aurez entendu, mon cher Glaucon, vous n'en ſerez point ſurpris. GLAUCON. Je vous en conjure, ſoïez temeraire.

SOCRATE. Quoiqu'il faille certainement l'être beaucoup; & que je ne ſçache preſque où trouver des paroles, pour vivement retracer leur devoir aux Magiſtrats, aux gens de guerre, au reſte des Citoïens; j'oſerai les faire ſouvenir de ſonges fort inſtructifs, dont les Dieux, jaloux de les rendre heureux, les favoriſerent autrefois.

Ils dormoient touts dans les entrailles de la terre; où par degrés ils prenoient figure. Leur ſommeil finit, au moment que leur Mere commune les mit au jour, avec leur equipage militaire. Sortis du même ſein, ils doivent s'aimer reciproquement comme freres; & s'unir, pour defendre celle, après les avoir enfantés, qui les nourrit. GLAUCON. Vous n'aviez pas tout le tort, mon cher Socrate. La vrai-ſemblance eſt aſſurement là mal gardée. SOCRATE. Ne vous l'avois-je pas dit, cher Glaucon? J'ai commencé neanmoins; j'acheve. Encore une fois, vous ne compoſez touts qu'une même famille, leur ajoûterons nous, dans la vue de leur enſeigner les plus importantes verités, à l'aide d'une fable, ſi l'on veut groſſiere. Apprenez que Dieu, qui vous pêtrit du même limon, y mêla de l'or, pour former ceux d'entre vous qu'il appelle à gouverner les autres; & qu'il pretend que vous aïez la plus haute veneration pour eux. Il ne detrempa que l'argent, & le fer, avec l'argille; pour faire le Soldat, qui veille à la sûreté de la Patrie, & l'artiſan, qui travaille pour ſes beſoins. Le plus ſouvent les melanges de votre premiere

origine

origine ſe retrouveront dans votre Poſterité. Cependant l'or deviendra quelquefois argent, & l'argent fer. Au reſte, l'Auteur de votre Etre n'enjoint rien plus expreſſement à l'homme, qu'il fit naître pour l'aſſeoir au timon, que d'etudier avec ſoin dans ſes propres enfants la combinaiſon avantageuſe, ou peu favorable de ces metaux. S'il decouvre en eux un alliage conſiderable des moins nobles; l'intention de ce grand Ouvrier eſt, que le Pere, ſans ecouter les mouvements de ſa tendreſſe, ſoit le premier à faire en ſorte qu'on les relegue dans l'un des ordres inferieurs; & que, pour les remplacer, on en tire des ſujets, plus ornés des preſents du Ciel. On doit elever ainſi les uns, abaiſſer les autres; avec la même confiance, que ſi touts les Oracles de la Grece avoient d'un commun accord fixé l'epoque de la decadence d'un Etat, au moment où l'on commencera d'y fouler aux pieds le plus precieux metal, & de l'eſtimer de moindre valeur que les autres. Cher Glaucon, me donneriez vous un ſecret, pour infatuer mediocrement le genre humain de cette imagination pretendue? GLAUCON. Non. Le bon vieux temps n'eſt plus, mon cher Socrate; & le Siecle d'or s'eſt eclipſé. Peut-être nos derniers nepveux le feront-ils renaître. SOCRATE. Cependant il eſt certain qu'on gagneroit, à vouloir être moins rafiné. Ce ne ſeroient plus qu'hommes unis par touts les nœuds de la concorde, & pleins d'adorations pour la Republique. En attendant que nos Chimeres faſſent fortune; voïons marcher en ordre de bataille nos merveilleux fils de la Terre, ſous les bannieres de leurs Chefs, pour aller fonder une ville.

Ils choiſiront une ſituation avantageuſe; pour contenir plus aiſement les eſprits inquiets dans l'obeïſſance aux loix; & pour ecarter les Injuſtes, à qui l'envie pourroit naître de venir les troubler chez eux. Après avoir immolé des Hecatombes à toutes les Divinités, qu'ils jugeront devoir ſe rendre propices; ils penſeront à ſe munir contre les rigueurs de l'hiver, & contre les ardeurs de l'été. GLAUCON. Des tentes ne ſuffiront pas; il faudra des maiſons. SOCRATE. Je l'entends ainſi; mais ſortables à des gens, qui bientôt peut-être auront la guerre à ſoutenir. Vous ne voulez pas des palais? GLAUCON. Pourquoi non, mon cher Socrate? Les ga-

galeries, & les enfilades, ſont quelque choſe d'aſſez joli. SOCRATE. Je n'en doute pas, mon cher Glaucon. Mais dites moi, ſçauriez vous un plus grand malheur, une plus inſigne folie pour des Bergers, que de nourrir des chiens, qu'une faim dereglée, ou tel mauvais inſtinct qu'il vous plaira, metamorphoſeroit d'un moment à l'autre en loups terribles, & pouſſeroit à faire les plus cruels ravages parmi leurs troupeaux? GLAUCON. Non aſſurement. SOCRATE. Les fondateurs de la nouvelle Republique par conſequent, feront ſagement de prendre toutes leurs meſures, ſous le nom de braves gens qui les defendent, & de Peres qui les protegent, pour ne pas engraiſſer des animaux carnaſſiers, qui les devorent. GLAUCON. On ne peut certainement trop s'armer de precaution contre des perſonnes, à qui la neceſſité contraint de mettre toute la force de l'Etat en main. SOCRATE. La bonne education ſera la premiere choſe, pour ne rien avoir à craindre d'eux. Des mœurs douces, du zele pour la Patrie, de la tendreſſe pour leurs Concitoïens, en ſeront les fruits. Le ſecond ſoin doit être de regler leur entretien, & celui de leurs familles. GLAUCON. De quelle maniere l'entendriez vous?

SOCRATE. Libres de tout autre embarras, il faut qu'ils puiſſent vacquer ſans partage à toutes les fonctions de la Magiſtrature, & de la guerre. Du reſte, le trop d'abondance les rendroit peut-être un jour aſſez audacieux, aſſez ingrats, pour tirer le plus beau ſang des veines du Peuple, du quel ils tiennent abſolument tout. GLAUCON. Ne les auroit-on elevés à ſi grands frais, que pour les voir echoüer contre les ecueils infâmes du faſte, & du luxe? SOCRATE. Pour les empêcher de s'oublier à ce point; ils ne poſſederont aucune choſe en propre; ſi quelque obſtacle inſurmontable n'oblige de ſe relâcher ſur cet article. Les appartements, annexés à leurs poſtes, demeureront toujours ouverts, pour qui voudra les viſiter, & voir s'ils n'auront point fait de criminelles reſerves. Le Public leur fournira touts leurs beſoins; dans la meſure convenable à des gens ſobres, & nés pour les travaux de touts les genres. On ſera tellement juſte là deſſus, que d'une part ils

ne

ne manquent de rien; mais que de l'autre ils aient pour tout de quoi ſe conduire au bout de l'an. Enfin, ſoit en campagne, ſoit derriere leurs murailles, ils mangeront enſemble; & ſeront à tout autre egard aſſujettis à la vie de communauté. Pour la leur faire eſtimer, on leur dira, qu'enrichis par le Ciel de threſors, preferables à touts ceux que la terre cache dans ſon ſein, ils doivent mepriſer l'or & l'argent; anciennes cauſes de touts nos maux, funeſtes inſtruments de touts nos crimes. Vos richeſſes interieures, dont la poſſeſſion eſt egalement douce, & glorieuſe pour vous, leur ajoûtera-t-on, perdroient beaucoup de leur eclat, & de leur prix, par leur melange avec les autres. Elevés par la nobleſſe de vos ſentiments au deſſus du reſte des hommes, à qui ces vils metaux en inſpirent tous les jours de ſi bas, & de ſi deteſtables; il vous ſieera de ne pas même ſalir vos mains par leur attouchement; loin de prendre plaiſir à les faire briller dans vos ameublements, ou ſur vos perſonnes. Par ce mepris, & par cette horreur, ſortables à des âmes comme les votres, vous vous conſerverez à la vertu; vous ſauverez la Republique.

Voilà comme je voudrois qu'on leur parlât, mon cher Glaucon. Il n'eſt rien de plus certain, que partout où les Magiſtrats, & les gens de guerre, auront la liberté de faire maiſon à part, au lieu de gens devoués au ſervice du Public, on n'aura qu'hommes habiles dans l'art de ſe faire de ſuperbes etabliſſements; & que Peuple eternellement ſera l'objet de leur rapine. Ce ne ſeront que defiances, haines, embûches reciproques. Les Defenſeurs, & les Peres, ſeront plus à redouter que les Ennemis. La Republique à touts moments ſe verra ſur le penchant de ſa ruïne.

En eſt-ce aſſez, mon cher Glaucon, pour nous convaincre, que ne rien laiſſer aux perſonnes chargées de la defenſe & du gouvernement de l'Etat, eſt le ſeul moïen d'empêcher qu'elles n'aient tout; & que des loix, pour les depouiller au point que nous avons dit, ſont abſolument neceſſaires? GLAUCON. Oui, mon cher Socrate. Il n'en faut pas moins, pour aller à la racine du mal. Je vous donne par conſequent mon ſuffrage.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE QUATRIEME.

SOCRATE.

ADimante reprit, où nous avions fini. Mon cher Socrate, me dit-il, il paroit d'abord quelque choſe de merveilleuſement beau dans ce denuement parfait, que vous preſcrivez à ceux qui doivent gouverner, & defendre la Republique. Mais, à bien examiner tout, comment le juſtifierez vous? On dira que vous leur faites une exceſſivement petite part du bonheur, que leurs ſoins, & leurs travaux lui procurent. Quoiqu'ils ſoient l'Etat, à proprement parler; aucun Citoïen plus miſerable qu'eux. Les autres amaſſeront du bien, ſe logeront magnifiquement, reçevront chez eux ſplendidement Compatriotes, Etrangers, offriront aux Dieux des ſacrifices diſtingués. En un mot, chacun ſe donnera tout ce qui peut rendre la vie aimable; & pour eux, ils ſe contenteront du ſimple vivre, & du vêtir. SOCRATE. Oui, cher Adimante, Moins riches même que les plus pauvres, ils n'auront point d'epargnes, point de liberalités à faire. Le Marchand ira librement d'un bout

bout du Monde à l'autre; pendant qu'ils ſeront tenus comme priſonniers dans leur Patrie. Voïez combien de choſes, dont vous m'avez fait grace! ADIMANTE. Non, je ne vous paſſe rien, mon cher Socrate. SOCRATE. Il faut donc, à ce que je vois, de bonnes raiſons pour tout: c'eſt un arrêt porté? ADIMANTE. Si vous ne voulez qu'on vous accuſe d'avoir extraordinairement outré la matiere.

SOCRATE. Peut-être ne ſeroit-il pas fort difficile de faire voir, que de touts les plans, celui qui depouille ainſi les Magiſtrats, & les Gens de guerre, eſt le plus favorable, qu'un Legiſlateur puiſſe imaginer pour eux. Mais avant que d'entreprendre de les en convaincre; prenons garde qu'il ne doit en premier lieu penſer qu'à rendre les ſources de la felicité publique auſſi fecondes qu'il eſt poſſible; afin qu'enſuite elle coule ſur le particulier, dans la meſure que le permettra le bien commun. Si la juſtice, ancien objet de nos recherches, peut ſe rencontrer quelque part ſur la terre; ce ne ſera très aſſurement que dans un Etat, formé religieuſement avec ces deux vues. On ne verra qu'injuſtices dans touts les autres. Je ſçai trop que cette vertu mere eſt la baſe unique des Societés, pour me borner dans notre Republique à ne faire qu'une poignée d'heureux, enviés par une infinité de miſerables. Il faut que rien n'egale au contraire le bonheur du Tout.

Que diriez vous d'un Critique, mon cher Adimante, qui me verroit tirer un bel homme; & qui me reprendroit ſeverement, de ne pas emploïer le plus vives de mes couleurs, aux parties qui frappent le plus dans le corps humain? .... Ciel, du noir aux yeux, qui ſont deux aſtres; pendant que vous avez là du jaûne vif, & du vermillon! .... Serois-je l'impertinent, de lui repondre? " Ami, ſça-
" chez que mon deſſein ne fut jamais de leur donner tant de beauté,
" qu'ils en perdiſſent toute celle que Promethée a mis en eux. Me
" croïez vous donc peintre, à diſgracier tout mon ouvrage, pour
" charmer un connoiſſeur comme vous? Examinez plutôt, ſi d'un
" bout à l'autre il manque rien à la juſteſſe de mon coloris; & ſi
" le tout enſemble ne fait pas le plus charmant effet du monde,"

Dites moi, cher Adimante ; ſeroit-ce moins tout gâter ici, que d'environner d'un ſi grand faſte les premieres perſonnes de l'Etat, qu'à les voir, on les prît pour toute autre choſe, que pour ſes Dieux tutelaires ? Qui doute qu'on ne deplairoit nullement au Laboureur, de lui mettre ſur le corps un habit riche, & de lui dire : va, fais grand chere, camarade ; & par deſſus tout ſouviens toi bien de ne toucher à ta charrue, que dans les heures où tu ſçauras ne rien avoir de meilleur à faire. Un Potier de même ſeroit aſſurement charmé de nous ; ſi nous l'exhortions à paſſer les jours, avec ſa bouteille, près d'un bon feu ; ſans jamais, de l'air d'un homme en colere, battre du pied contre ſa roue, que pour chaſſer la melancholie. De cette façon, il faut l'avouer, ce ne ſeroit partout que fête, & que joie. Mais combien le tout dureroit-il ? Tant que la boutique y fourniroit, l'Artiſan boiroit à longs traits ; mais le Bourgeois cuiroit ſon pain, iroit pieds nuds. Cependant que le Cordonnier s'oublie ; le renverſement ne ſera que mediocre. Mais ſi le Magiſtrat, l'Homme de guerre, ſur qui tout roule, ne penſe qu'à ſatisfaire ſon luxe ; le Peuple en ſera la malheureuſe victime. Otons leur donc par avance touts les moïens d'en faire la proie de leur Ambition, & de leur Avarice. Demandons nous à nous-mêmes, ſi nous elevons des egaux ſur nos têtes, ſeulement pour contempler, en paraſites affamés, leur pompe, & leur abondance ; ou plutôt à bon droit ſi nous n'attendons pas d'eux qu'ils aient le ſalut, & le bien être du Corps politique pour unique objet ? Que ſi nous les en tenons quittes, pour nous rejouïr les yeux par leurs grands equipages, leurs ambeulements ſuperbes, leurs tables ſomptueuſement ſervies, ſans exiger d'eux quils faſſent leur charge ; nous aurons un repaire de Brigands comblés, & non pas une Republique. Au contraire on ne verra partout que proſperité ; quand depuis l'homme aſſis au timon, juſqu'à celui qui manie l'aleine, chacun s'acquittera ſoigneuſement de ſes fonctions, & travaillera d'un parfait concert avec les autres à la felicité commune. Le parti ſage enſuite, pour chaque Citoïen, ſera d'en prendre agreablement la portion qui lui reviendra ; comme la plus grande, que vu la nature des choſes, dans tout autre arrangement

il

il pût raiſonnablement ſe promettre. ADIMANTE. Vous etes pleinement diſculpé, mon cher Socrate; & vous fermez la bouche à vos Cenſeurs.

SOCRATE. Diſons un mot auſſi du tiers Etat. Deux choſes le corrompent ordinairement, & nuiſent à l'avancement des arts mechaniques; le trop d'aiſe, & la pauvreté. ADIMANTE. Comment, je vous prie? SOCRATE. Un Chaudronnier, qui s'eſt fait des revenus par ſon marteau, ne conſervera point ſa premiere tendreſſe pour lui. ADIMANTE. La ſeule neceſſité peut en faire aimer le bruit. SOCRATE. On le verra donc ſouvent oiſif; & les chaudrons, fort negligés. ADIMANTE. Oui. SOCRATE. Davantage encore, ſi les outils lui manquent. Enfants, apprentis, ne profiteront point. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. Voici donc, cher Adimante, deux nouveaux Ennemis decouverts; que le Magiſtrat empêchera ſoigneuſement de ſe gliſſer dans la Republique; l'abondance, & la diſette, parmi les gens de metier. L'une engendre la pareſſe, & la debauche. L'autre produit le decouragement, & la mal-habileté. L'inclination au mouvement vient enſuite. ADIMANTE. Une honnête mediocrité, mon cher Socrate, rendra les artiſans heureux, en même temps qu'utiles. Elle aura le même effet, par rapport aux deux premiers ordres. Mais une difficulté ſe preſente. Comment faire la guerre, ſans de gros amas d'argent, ſur-tout contre un Etat riche?

SOCRATE. Si nous en avons ſeulement un ſur les bras, nous aurons de la peine à lui reſiſter; mais nous y reuſſirons plus facilement, ſi nous en avons deux. ADIMANTE. Le paradoxe eſt aſſez etrange. SOCRATE. Je vous dis vrai; vous en allez convenir. Avouez dabord que nous aurons une armée bien agguerrie, contre une autre bien habillée. ADIMANTE. Je le veux. SOCRATE. Un Athlete, à qui les os perçent la chair, mais exercé, n'en vaut-il pas ſeul deux & trois, qui rarement paroiſſent dans l'arêne, & qui traînent leur embonpoint avec difficulté? ADIMANTE. Oui; mais que deviendra votre ſquelette, ſi touts à la fois ils tombent ſur lui? SOCRATE. Ne pourra-t-il, à votre avis, pour eviter les coups

du plus avancé, legerement ſe jetter en arriere; les courir l'un après l'autre par le Cirque, aux raïons brulants d'un Soleil, obſcurci par un epais nuage de pouſſiere; & ſe retourner par intervalles, pour les meurtrir? Je ne doute pour moi nullement, qu'il ne fît rendre les derniers ſoupirs à cinq ou ſix. ADIMANTE. Mon cher Socrate, j'ai tort. SOCRATE. Des Soldats, accoutumés à la vie molle, croïez moi, ne ſe tireront pas mieux d'un jour de bataille, que ces gros hommes d'un combat de ceſte. Ainſi la burre infailliblement battra l'ecarlate. ADIMANTE. Vous me ramenez entierement à vous.

SOCRATE. Ce n'eſt pas tout, cher Adimante. Imaginez vous que la Republique envoie une ambaſſade à quelque Etat voiſin; avec cet expoſé naïf: " Hauts & puiſſants Seigneurs, l'or & l'argent ne ſont " point à notre uſage. Il nous eſt même rigoureuſement defendu " par nos loix de retirer ces metaux dans l'enceinte de nos murailles. " Daignez nous prêter main forte contre des ennemis aſſez injuſtes, " aſſez mechants, pour ne vouloir pas nous y laiſſer vivre dans " l'innocence, & dans la paix. Comme nous n'avons, grace " au Ciel, beſoin de rien; toutes leurs depouilles ſeront à vous...." Où ſeroit en bonne foi le Potentat, aſſez depourvu de ſens, après avoir ouï ces juſtes plaintes, & reflêchi ſur ces offres intereſſantes, pour mieux aimer avec peril ſe tourner contre des chiens, auxquels, en cas de ſuccès, il ne verroit pas une once de chair à profiter, que les appuïer contre des moutons, couverts de laine, & fondants de graiſſe; dont la toiſon, & les bons endroits ſeroient pour lui? ADIMANTE. Les premiers ſeroient preferés, je n'en doute pas. Mais les richeſſes d'une Republique, à qui l'on abandonneroit ainſi tout le butin, s'augmenteroient touts les jours; & la rendroient avec le temps formidable à cette autre, ſi deſintereſſée, & ſi liberale du fruit de ſes victoires. SOCRATE. Cher Adimante, que vous etes bon; de regarder comme une Republique, celle dont vous apprehendez l'aggrandiſſement! ADIMANTE. Comment donc? SOCRATE. Elle en renferme au moins deux, & même fort deſunies; l'une compoſée des riches, & l'autre des pauvres. On ſe trompe-

roit

roit beaucoup, ſi dans Etats du Monde, tels que nous les voïons aujourd'hui, l'on imaginoit quelque unité. Qu'aurons nous donc à faire? Promettons ſeulement aux plus forts, tout ce qu'ils nous aideront à ravir aux plus foibles; & croïez moi que nous aurons toujours des alliés, au milieu de nos Ennemis. Si la grandeur d'une Republique doit plus ſe meſurer par l'amour, qui lie enſemble touts les cœurs, que par l'etendue de ſon enceinte; je vous donnerai toute la Grece à parcourir, pour m'en trouver une, qui doive être nommée grande. La notre au contraire, ne pût-elle mettre que milles hommes ſur pied, ne ſera point petite. ADIMANTE. Mon cher Socrate, la concorde qui regenera chez nous, & la diviſion qui ſera chez nos Voiſins, feront notre ſûreté.

SOCRATE. D'ici nous tirerons ce me ſemble une bonne regle, mon cher Adimante, pour fixer les juſtes limites, au delà deſquelles on fera mal de s'etendre. L'Etat ſera trop vaſte, ſi-tôt que le nombre des Citoïens fera tort à leur union mutuelle. ADIMANTE. Une Republique ne doit être qu'une Famille. L'amitié reciproque, egalement neceſſaire pour la douçeur du commerce, & pour la preſervation commune, s'egare, & ſe diſſipe, lorſqu'à peine ſe connoît-on. SOCRATE. Les Magiſtrats le reduiront par conſequent de maniere, qu'on puiſſe touts s'aimer, juſqu'à vouloir vivre & mourir enſemble.

ADIMANTE. Peut-être, mon cher Socrate, traiteront-ils cet article de minucie. SOCRATE. En voici, cher Adimante, une autre; dont ailleurs neanmoins je leur ai fait un devoir eſſentiel. Si leurs enfants n'ont pas les qualités requiſes, avons nous dit aux Peres, pour leur ſucceder dans leurs charges; ſourds aux cris de la fauſſe tendreſſe, ils les feront deſcendre du rang, auquel un aveugle hazard les avoit elevés; & conduits par un pur zele pour la Republique, ils tireront de la pouſſiere des ſujets, plus capables de la ſervir. C'eſt qu'ils ne doivent conſulter que la Nature dans leurs divers arrangements; afin que chacun, placé pour ainſi dire de ſa main, & dirigé dans l'execution de ſon emploi par ſes plus pures ſuggeſtions, conſpire avec les autres à former un Tout, veritablement un. ADIMANTE. Regles de conduite encore aſſez triviales,

vous

vous dira-t-on. SOCRATE. Vous penſez railler, cher Adimante. Cependant je ne me pique point, je vous aſſûre, d'enſeigner des choſes extraordinairement relevées. Je n'en demanderois même qu'une ſeule; qui merite à peine le nom de grande, ſelon moi. ADIMANTE. Quelle eſt-elle, je vous prie?

SOCRATE. Une education vertueuſe, & ſçavante. De jeunes gens bien elevés, feront des hommes accomplis. Ils embraſſeront touts nos preceptes d'une ſimple vue; qui ſuppleera parfaitement à nos omiſſions. La maniere de faire les aſſortiments entre les deux ſexes, & de les enrôler ſous la banniere de l'Hymen, pour faire le magnifique preſent d'une vie heureuſe à des enfants, auſſi dignes de vivre que ceux qui leur auront donné le jour, n'aura plus rien d'embaraſſant pour eux. Ils comprendront ſans peine le tort qu'on auroit, de faire des exceptions au Proverbe, *qu'entre Amis touts les biens doivent être communs.* Mais la matiere eſt delicate; & je n'oſe encore l'entamer. Continuons plutôt.

Tout depend des bons commencements, cher Adimante. Comme une horologe, ſortie de la main d'un excellent ouvrier, une Republique, où tout ſuivra d'abord les impreſſions d'un Legiſlateur habile, ſe conſervera dans la regle fort longtemps. Les naturels même les plus ingrats, vaudront beaucoup, avec le ſecours des ſages leçons; & les plus heureux s'eleveront juſqu'au prodige. Tels Peres enſuite, tels enfants, & meilleurs encore. C'eſt la nature. Aidée avec ſoin, elle reuſſit. ADIMANTE. On ne doit certainement attribuer qu'au defaut de culture preſque touts les mauvais fruits, qu'elle a coutume de produire.

SOCRATE. Les Magiſtrats preſenteront aux Citoïens tout ce qui ſera capable de les porter aux bonnes mœurs, & d'empêcher que la corruption ne ſe gliſſe par aucun endroit. Ils tiendront pour cet effet la main à l'execution de tout ce que nous avons preſcrit, ſur le fait de la Gymnaſtique, & de la Muſique. Homere, parlant de la melodie en particulier, dit que "la nouveauté plaît dans "les chanſons." Une certaine legereté d'eſprit la fait aimer auſſi dans les airs. Il eſt conſtant neanmoins que ſouvent elle eſt ſuivie d'inno-

d'innovations dangereuſes dans l'Etat. C'eſt le ſentiment du cher Damon; & les raiſons qu'il en donne ſont fortes. ADIMANTE. Elles m'ont paru telles. SOCRATE. Il eſt d'autant plus neceſſaire de ſe precautionner contre je ne ſçai quelle inſatiable demangeaiſon d'oreilles, qu'elle fait clandeſtiment ſes ravages. La contagion ſe repand de l'un à l'autre; & tôt ou tard elle ſe manifeſte, par les ſymptômes les plus terribles. Le commerce, les loix, tout s'en reſſent; & la Republique en eſt même quelquefois la victime. ADIMANTE. La Muſique emportée, mon cher Socrate, eſt deux fois à craindre; parcequ'elle nuit; & qu'avec ſon air de badinage, elle ſembleroit ne pouvoir nuire.

SOCRATE. Appliquons nous ſur toutes choſes, mon cher Adimante, à former la Jeuneſſe, de la maniere que nous avons ſouvent dit; ſans quoi n'eſperons pas de l'avoir eclairée, vertueuſe, dans l'âge viril. Quelle apprenne à ne jamais captiver d'avantage notre eſtime, que dans ſes jeux, & dans ſes delaſſements. Lorſqu'elle ſçaura conſerver de la retenue, juſques dans les temps où l'on attendra qu'elle s'epanouïſſe au plaiſir; impunement elle pourra ſe livrer à tout celui de l'harmonie. Avec lui s'inſinuera dans l'âme inſenſiblement l'amour de l'ordre; qui ne manquera pas d'y produire une eſpece de fonte generale de touts les vices. ADIMANTE. A vos conditions, je comprends que la Muſique, au lieu de corrompre les jeunes cœurs, mon cher Socrate, contribuera beaucoup à leur inſpirer le goût de la vertu; & qu'elle ſera pour tout l'Etat une ſource imperceptible de reforme.

SOCRATE. Si l'interieur eſt une fois rangé; ſans qu'on faſſe aux jeunes gens de longs diſcours, ſur les marques exterieures de ſoumiſſion & de reſpect, qu'ils doivent en toute rencontre donner à leurs parents, aux perſonnes plus agées, ſur le ſilence modeſte que la bienſeance veut qu'ordinairement ils obſervent en compagnie, enfin ſur la maniere de s'y comporter, & de ſe mettre en habits; ils deduiront aiſement ces devoirs particuliers des principes generaux de l'education. Comme d'ailleurs la coutume eſt l'arbitre Souveraine de ces devoirs; on ne pourroit en rien preſcrire de fixe. N'oublions pas ſeulement,

que

que l'homme finit preſque toujours comme il a commencé; & qu'à ſoixante ans on eſt rarement autre qu'à trente. ADIMANTE. Mon cher Socrate, il ſeroit à mon avis ſuperflu de vous etendre ſur ces articles.

SOCRATE. Il ne le ſeroit pas moins de regler ici le barreau, la police, & la marine. ADIMANTE. C'eſt le menu detail de la politique, & de plus une œuvre de longue haleine. Elle ne doit pas nous arrêter; parceque nous avons de plus grands ſoucis; & que les hommes ordinaires ne la trouveront pas au deſſus de leurs forces. SOCRATE. Non, cher Adimante; ſi Dieu les aime aſſez, pour leur faire connoître les loix meres, & pour leur en inſpirer le parfait amour. ADIMANTE. Il eſt vrai que ſi toutes les autres n'en ſont des expreſſions fidelles, on en fera touts les jours de nouvelles, pour les abroger incontinent après. Cependant les auteurs de ces loix frivoles, quoiqu'ignorants au plus haut point dans l'art de gouverner, ſe croiront des Lycurgues.

SOCRATE. Toutes les fois que je penſe aux Politiques de notre temps; il me ſemble voir de ces malades, que l'excès de la bonne chere depuis longtemps retient au lit; mais qui ne s'en font pas moins ſervir l'un après l'autre touts les mets les plus pernicieux à leur ſanté; quoiqu'on les avertiſſe qu'ils abregent leurs jours, & qu'ils mettent leur vie en fort grand peril. ADIMANTE. Une mauvaiſe loi, qui les charme dabord, n'eſt pas plutôt faite, qu'ils s'en degoûtent; mais ils conſervent toujours une extrême averſion pour les bonnes. SOCRATE. Malades, s'ecrieront-ils, nous qui ſommes les Medecins?..... Je leur dirai, ſans pretendre leur deplaire, que la maniere dont ils s'y prennent à faire leurs pretendues belles cures, a de quoi divertir. En accablant, au gré de leur caprice, le corps politique de remedes, que font-ils, qu'entretenir, empirer ſes maladies; qui d'un moment à l'autre ſe declarent, ſous les formes les plus menaçantes. On les verra neanmoins eternellement amuſés par l'eſperance, que les derniers qui leur ſont conſeillés, ou dont ils s'aviſent, ne manqueront pas d'operer l'entiere gueriſon. ADIMANTE. Vous les peignez parfaitement, mon cher Socrate.

SOCRATE. Il eſt encore, ſelon moi, plus rejouïſſant, de voir des ſquelettes, conſumés par les ardeurs de la fievre, & couverts d'ulceres, s'elever contre un habile homme; qui vient très ſerieuſement leur annoncer, que s'il ne font trêve avec les femmes, avec le vin, ni Medecine, ni Pharmacie, ni Chirurgie, ni Magie même, ne les empêchera de perir. ADIMANTE. Rejouiſſant! Pour moi je ne decouvre dans cet accueil, auquel doit s'attendre le vrai Philoſophe, ou le Politique ſenſé, rien qui n'afflige beaucoup. SOCRATE. Il eſt triſte en effet que les gens le prennent en mauvaiſe part, lorſqu'on leur parle juſte, & qu'on ne leur parle que pour leur bien. Fait comme vous etes, mon cher Adimante, je vois que vous ne prodiguerez vos loüanges à ces Empiriques d'Etat, qui montrent eux-mêmes un ſi grand beſoin qu'on les traite? ADIMANTE. Non, je vous le proteſte. SOCRATE. Sur ce pied là, que penſerons nous de ces Republiques inſenſées, qui toutes ont leur propre conſervation inconteſtablement à cœur, & toutes puniſſent de mort ceux qui machinent leur diſſolution Cependant elles ſe laiſſeront mettre ſur le penchant de leur ruïne par le premier eſprit artificieux; qui non content de ne point travailler à corriger leurs gouvernements, augmentera leur phreneſie, devinera de loin tout ce qui ſera capable de flatter leur mauvais goût, & ſera fertile en expedients, propres à le ſatisfaire. Elles n'auront point aſſez d'eloges, aſſez de recompenſes, aſſez d'honneurs, pour un Miniſtre d'Etat qui fait ſi bien. ADIMANTE. Cet aveuglement, & cette fureur, ont de quoi ſuprendre, & fourniſſent ample matiere à les plaindre.

SOCRATE. La hardieſſe, & la bonté d'âme d'un honnête homme, qui voudroit, à ſes perils, eſſaïer de rendre heureux un Peuple faſciné, de le rendre heureux, pour ainſi dire, malgré lui, m'etonneroient moi davantage encore, mon cher Adimante, je vous aſſûre. ADIMANTE. La temerité ſeroit grande effectivement. S'il eſt ſage, il s'en dechargera ſur des millions de gens, venus heureuſement à bout de s'eſtimer eux-mêmes de grands Perſonnages; à force d'avoir les oreilles remplies du bruit des acclamations du Vul-

gaire, à chaque fauſſe demarche qu'ils font. SOCRATE. Pardonnez leur, cher Adimante; ils ſont excuſables. Des hommes, ignorants à l'excès dans l'art de meſurer, qui s'entendroient dire, & repeter par tout un monde à chaque heure du jour, qu'ils ont dix pieds de haut; comment feroient-ils, je vous en ſupplie, pour en douter? ADIMANTE. S'ils avoient dabord heſité, mon cher Socrate; avec le temps il faudroit bien qu'ils ſe rendiſſent. SOCRATE. On auroit donc grand tort de s'aigrir aucunement contre eux. Rions plutôt de ces Hercules pretendus; qui de la meilleure foi poſſible, s'imaginent avoir tué l'Hydre, lorſque peut-être ils en auront fait tomber une ou deux têtes ſeulement. ADIMANTE. S'il leur echappe du bien, il eſt certain qu'il n'eſt jamais que mediocre; parceque jamais ils ne vont à la ſource du mal.

SOCRATE. Encore une fois, mon cher Adimante, laiſſons à d'autres le detail des reglements, qui ne ſont que pour les parties detachées d'une Republique. Si l'on y reſpecte la juſtice, ils ſe preſenteront d'eux-mêmes à l'eſprit; & pour le fruit qu'en retireroient les Etats, où le grand nombre la mepriſe, on y perdroit à peu près ſon temps. Ils decoulent d'ailleurs naturellement des loix meres, comme nous avons dit. ADIMANTE. Mon cher Socrate, n'en oubliez vous aucune? SOCRATE. Pluſieurs, & même auguſtes; mais elles ne ſont pas de notre competence. C'eſt de la bouche d'Apollon, que toute la Grece conſulte à Delphes, qu'elles doivent emaner. ADIMANTE. Je vous entends. Il vous reſteroit celles, qui regardent le culte public; la maniere de conſtruire les Temples, d'offrir les Sacrifices, d'honorer les Dieux, les Genies, les Heros, de rendre les derniers devoirs aux morts, & de procurer le repos à leurs mânes. SOCRATE. Oui. Mais vous comprenez, cher Adimante, que toutes ces choſes nous paſſent. Il n'appartient, je l'ai deja dit, qu'à l'Oracle d'en ordonner. Si nous faiſons notre devoir, nous n'aurons point d'autre ſouverain Pontife. ADIMANTE. L'ecouter ſur touts ces articles, eſt ſans contredit le parti ſage.

SOCRATE. Voilà, fils d'Ariſton, la Republique future, où regnera la juſtice, entierement formée. Il ne s'agit plus que d'y remarquer

marquer cette vertu ; & de nous aider les uns les autres à decouvrir, s'il eſt bien vrai qu'elle rendra l'homme heureux ; ne fût-il ſous l'inſpection ni du Ciel, ni du Monde. GLAUCON. Mon cher Socrate, c'eſt beaucoup plus votre ſoin, que le notre. Sans impieté, vous nous avez dit que vous ne pouviez l'abandonner aux calomnies de ſes aggreſſeurs ; & vous l'avez priſe en un mot de la maniere la plus declarée ſous votre protection. C'eſt donc à vous de ne point fruſtrer notre attente, & de vous acquitter envers elle. SOCRATE. J'avoue que je ſuis engagé, mon cher Glaucon ; mais au moins dois-je être ſecouru. GLAUCON. La choſe eſt juſte.

SOCRATE. Fort deſormais ; pour arriver à mon but, je prends un detour. Toutes les vertus ſe rencontreront enſemble dans une Republique, telle que nous l'avons decrite : la ſageſſe, la valeur, la temperance, la Juſtice. Les trois premieres données ; nous aurons la quatriême. GLAUCON. Cette voie indirecte promet beaucoup.

SOCRATE. Un Etat merite le nom de Sage ; lorſqu'on y prend toujours les meſures les plus juſtes, pour l'avancement du bien public. La Sçience les fait connoitre ; & l'Ignorance empêche de les decouvrir. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Voïez combien de ſçiences differentes ſont neceſſaires, pour la conſervation du Corps politique ; celle de battre le fer, de cultiver les terres, de bâtir, de faire des ſouliers ? GLAUCON. Cent autres. SOCRATE. Mais, prenez garde, il en eſt une, qui fait valoir toutes les autres ; & qui, par cette raiſon, les ſurpaſſe de beaucoup : une, qui met le bon ordre au dedans ; & qui de plus fait qu'on ſe menage avec les Puiſſances voiſines. GLAUCON. C'eſt l'art de gouverner. SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon ; & je penſe que celui de tailler le cuir, quoiqu'il ait aſſurement fort ſon merite, contribue moins à faire aux Nations, eſtimées dans l'Univers, la reputation de ſageſſe. GLAUCON. Vous plaiſantez, mon cher Socrate. SOCRATE. Je m'imagine auſſi que nous aurons toujours des Cordonniers, des Laboureurs, des Forgerons, en quantité ; mais que les grands Hommes d'Etat ſe-

ront plus rares. GLAUCON. Vous raillez encore. SOCRATE. Le nombre même en ſera petit. GLAUCON. Il faut en eux trop d'eminentes qualités, pour l'eſperer d'une autre maniere. SOCRATE. Dans quelques têtes, qui regiront un Etat, en premier lieu formé ſuivant les intentions de la Nature, ſera donc renfermée cette haute prudence; dont les influences deſçendront juſques ſur les profeſſions les plus obſcures; & qui le rendra celebre par tout le Monde. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Voici l'une de nos quatre vertus, mon cher Glaucon; & nous voïons auſſi dans lequel des trois ordres elle reſide. GLAUCON. Oui; dans le Senat.

SOCRATE. La valeur eſt manifeſtement celle de l'armée. L'Artiſan peut ſans conſequence être poltron; mais tout eſt perdu, ſi l'homme de guerre n'eſt brave. GLAUCON. C'eſt au dernier ſeul que l'Etat eſt redevable de toute la gloire, qui s'acquiert par les armes. SOCRATE. Je fais conſiſter la bravoure, mon cher Glaucon, premierement à ſçavoir faire une juſte eſtimation des biens, & des maux; enſuite à ne ſe laiſſer dans aucune rencontre arracher de l'eſprit les idées ſaines des uns & des autres; qu'une bonne education y doit avoir comme rangées, dans le même ordre, qu'un ſage Legiſlateur les aura conçues, & que ſur l'airain il les aura propoſées à la veneration publique. GLAUCON. Mon cher Socrate, je ne vous ai pas aſſez compris. SOCRATE. Je definirois plus intelligiblement cette vertu: une vertu, qui ſuppoſe exactement connue la ſubordination à mettre entre les objets aimables, ou terribles; & qui ſoutenue par des habitudes priſes dès l'enfance, determine à n'abandonner les principes, que par l'inſpiration des loix on s'eſt faits là deſſus, ni dans les aſſauts les plus violents de la crainte, & de la douleur, ni dans les plus doux emportements de l'eſperance, & du plaiſir. Voulez vous une comparaiſon, qui me faſſe entendre? GLAUCON. Vous nous ferez plaiſir.

SOCRATE. Pour teindre en pourpre; vous ſçavez avant tout qu'il faut un drap blanc. On le fait bouillir, avec le ſuc de la fleur; on le foule; on y fait d'autres ceremonies, pour le lui faire prendre entierement. Ni leſſive, ni fatigue, n'eſt plus capable de lui faire perdre ſa couleur,

ou

ou de la ternir. Au contraire elle paſſe bientôt, ſi quelqu'une des preparations neceſſaires a manqué. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Nous avons ordonné pareillement de choiſir dabord certains Sujets, particulierement propres, pour exercer un jour les fonctions de la Magiſtrature, & de la guerre. Enſuite nous avons parlé d'un grand nombre de façons à reçevoir pour eux de la Gymnaſtique, & de la Muſique. Leur âme en demeurera toute penetrée des maximes, qu'ils verront munies du ſçeau des loix; & ni les voluptés, ni les travaux, ni les perils, ne les en ſepareront jamais. Toutes les bonnes teintures de l'education en un mot, s'imbiberont pour ainſi dire en elle ſi parfaitement, que rien ne pourra les effacer. J'appelle encore une fois courage; un ſouvenir, profondement gravé, de touts les jugements veritables, que fait porter une raiſon eclairée ſur les biens, & ſur les maux; accompagné d'une eſpece d'acharnement à les ſuivre, malgré touts les obſtacles, & touts les dangers. GLAUCON. Votre comparaiſon me plaît extremement. Je range avec tout ce que j'ai dans l'eſprit de plus precieux l'idée, egalement grande, & juſte, qu'elle nous donne de la valeur. On n'a plus de peine à la diſtinguer de la fauſſe bravoure; fruit mepriſable d'une ferocité brutale, ou du temperamment ſeul. SOCRATE. Nous en parlerons une autre fois plus amplement, ſi vous le ſouhaitez, mon cher Glaucon. Pour le preſent, la juſtice nous appelle. Peut-être même, pour nous hâter, ne ſera-t-il point mal d'omettre ce que j'aurois à vous dire ſur la Temperance. GLAUCON. Vous nous avez à mon gré fait connoître la premiere de ces trois vertus, autant qu'il eſt neceſſaire pour votre but. Mais n'y parvenez, on vous en ſupplie, mon cher Socrate, qu'après nous avoir auſſi fait une deſcription de la derniere.

SOCRATE. Son effet propre eſt d'etablir une parfaite harmonie entre les paſſions, de retenir dans les bornes les plus emportées, enfin de mettre l'ordre au dedans. De là vient qu'on dit qu'elle nous rend maîtres de nous-mêmes. GLAUCON. Cette façon de parler commune ſurprend d'abord; & l'on a même quelque peine à l'entendre. SOCRATE. Elle renferme un très beau ſens, mon cher Glaucon.

con. C'eſt comme ſi l'on nous enſeignoit, que l'homme eſt compoſé de deux parties; & que l'une ſurpaſſe de beaucoup l'autre en excellence. Quand la plus noble contient l'autre dans le devoir, il eſt en quelque maniere ſuperieur à lui-même; & chacun le comble d'eloges. On le blâme, on le mepriſe, comme un vil eſclave de ſon propre cœur; lorſque, ſoit mauvaiſe education, ou vicieuſe habitude, le contraire arrive. GLAUCON. Cette expreſſion, toute proverbiale qu'elle eſt, peint à mon avis tout à fait bien la Temperance.

SOCRATE. Une Republique l'aura plus qu'une autre en partage; quand les plus mechants, ou les moins bons, & les plus ignorants, ou les plus aveugles, y reçevront la loi des plus habiles, & des meilleurs. On peut dire alors qu'elle ſçait veritablement ſe commander. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Perſonne, mon cher Glaucon, n'ignore, que les âmes vulgaires ſont inceſſamment le joüet des amours inſenſés, des chagrins frivoles, des terreurs paniques, enfin de toutes les paſſions vaines, ridicules, dereglées; & que la Raiſon n'exerce bien ſon empire, que ſur un petit nombre d'âmes d'elite, commencées par la Nature, & finies par l'education. GLAUCON. Nous ne le voïons que trop touts les jours. SOCRATE. Dans notre Etat futur, celles de la Multitude, toujours volages, & toujours fougueuſes, auront pour frein les volontés de Magiſtrats, conduits par de pures lumieres. On ne pourra donc ſi bien appliquer la phraſe inſtructive dont nous parlons, à pas un autre. Ils ſçauront gouverner; & ceux qui doivent être gouvernés, voudront obeïr. A ce compte là, mon cher Glaucon, leſquels excelleront dans la pratique de la Temperance? GLAUCON. Les uns & les autres la poſſederont egalement, ce me ſemble. SOCRATE. Elle met un parfait accord entre toutes les facultés, & toutes les inclinations dans l'homme, diſions nous tout à l'heure; & voici qu'elle en etablit un pareil entre touts les membres du Corps politique. L'Armée a la valeur; & le Senat, la prudence. Mais cette troiſiême vertu n'eſt pas moins celle de l'artiſan, que celle du Soldat, & de l'homme aſſis au timon. Elle doit etouffer touts

les

les murmures dans le cœur des Citoïens; juſqu'à rendre chacun d'eux tout à fait content du rang qu'il occupe, & des biens dont il jouït. Suivant ces idées; je la definirois, dans un Particulier: une eſpece de conſentement univerſel des paſſions, à reconnoître la Raiſon pour maitreſſe. Dans un Etat; c'eſt une conformité generale de ſentiments; qui fait avec joie rendre hommage aux talents ſuperieurs. GLAUCON. Cette nouvelle definition n'eſt pas moins de mon goût, mon cher Socrate, que les deux precedentes.

SOCRATE. Nous avons trois de nos quatre vertus, mon cher Glaucon. A l'exemple des bons chaſſeurs, entourons exactement le boſquet de nos filets; pour empêcher que par quelque endroit mal obſervé, la quatriême ne nous echappe. La Juſtice eſt infailliblement là cachée. Aïez donc un œil attentif de votre part; & ne manquez pas de m'avertir, s'il vous arrive le premier de l'apperçevoir. GLAUCON. De tout mon cœur, je ſerai vigilant, mon cher Socrate; mais il faut vous dire, que je ne vois gueres le gibier, que lorſqu'on me le montre, ou qu'il court devant moi. Il eſt vrai que je ſuis aſſez bon piqueur enſuite. SOCRATE. He bien, ſuivez moi, puiſqu'il en eſt ainſi, cher Glaucon; & demandons au Ciel bonne chaſſe. GLAUCON. Pour des vœux, j'en ſuis toujours liberal. Conduiſez nous ſeulement. SOCRATE. Grand Jupiter, tout eſt ici bien touffu, bien inacceſſible! Reculer neanmoins? Il n'en eſt plus temps. GLAUCON. Si vous m'en croïez, mon cher Socrate, nous ne ſongerons qu'à nous en tirer à notre honneur.

SOCRATE. Après ce preambule, je regardai Glaucon, en ſouriant; & je m'ecriai: rejouïſſez vous, Glaucon; voici notre proie. GLAUCON. Où, de quel coté, je vous prie? En attendant, je prends toute la part que vous pouvez croire, à la nouvelle. SOCRATE. Dieux, & Deeſſes, à quoi, je vous en conjure, avons nous penſé tout ce temps-ci! La juſtice etoit à deux pas de nous; & nous l'avons cherchée, auſſi loin que notre vue a pu s'etendre. En verité, nous ne ſommes pas mal dans le cas de ces gens, qui renverſent tout dans la maiſon, pour retrouver ce qui n'etoit point perdu. GLAUCON. Comment donc? SOCRATE. Nous n'avons preſque

preſque pas dit un mot, qui ne ſoit elle. GLAUCON. Eſt-il poſſible! Mais c'eſt aſſez me tenir en ſuſpens.

SOCRATE. Dès le commencement de nos Entretiens, ſi vous vous en ſouvenez, nous avons dit que chacun, après avoir conſulté ſes talents naturels dans ſon choix, devoit n'embraſſer qu'une ſeule choſe à faire, & s'y donner entierement. GLAUCON. Nous l'avons depuis repeté pluſieurs fois. SOCRATE. Je ne vois pas, je vous l'avoue, mon cher Glaucon, ce que ſeroit la juſtice, qu'un ſoin de s'acquitter des fonctions auxquelles on eſt propre, dans la Societé civile, & de ne point interrompre les autres dans l'exercice des leurs? GLAUCON. Quelles raiſons avez vous de le penſer ainſi, mon cher Socrate? SOCRATE. C'eſt que cette application à faire ſon emploi, pour travailler de concert avec eux à l'avancement du bien Public, eſt comme l'âme des trois vertus, dont nous avons recherché la nature. Elle ſera par conſequent la quatriême. GLAUCON. Ce tour eſt ingenieuſement imaginé, pour arriver à la decouvrir.

SOCRATE. Il ne ſeroit pas facile d'aſsûrer, lequel contribuera le plus au bonheur d'un Etat, mon cher Glaucon; d'une ſageſſe conſommée dans ceux qui gouvernent; d'une parfaite bonne intelligence entre eux, & ceux qui leur obeïſſent; d'une valeur, produite par les idées juſtes des biens, & des maux, dans l'armée; ou d'un ſoin univerſel de faire ſa charge, ſans troubler perſonne dans l'execution de la ſienne. GLAUCON. La derniere de ces vertus certainement ne cede en rien aux autres. SOCRATE. Puiſqu'elle en eſt inſeparable; & que c'eſt même la principale ſource de la felicité publique; nous n'avons plus à douter que ce ne ſoit la juſtice. Si neanmoins vous ſouhaitez un moïen plus direct, pour achever de nous convaincre que c'eſt bien elle; je croi pouvoir vous ſatisfaire. Voici comment.

Le premier devoir du Magiſtrat, eſt de veiller à ce que les Citoïens ne ſe faſſent mutuellement aucun tort. GLAUCON. L'adminiſtration de la juſtice, comme on parle, avant tout roule ſur lui. SOCRATE. C'eſt à dire qu'il doit faire en ſorte que chacun, content du fruit de ſon travail, n'entreprenne point de ravir aux autres le produit legitime du leur. Ce n'eſt pas tout. Vous comprenez

prenez que la Republique en reçevroit le plus grand dommage, ſi les particuliers s'ingeroient d'exerçer pluſieurs profeſſions, ou ſe donnoient la liberté d'en faire, au premier caprice, une echange, auſſi pernicieuſe, que ridicule. Quelle confuſion dans les trois Ordres de l'Etat, ſi le forgeron bat l'enclume, & ſuit la charrue tout à la fois; ſi l'Eſprit peſant, que la nature avoit relegué pour toute ſa vie au fond d'une boutique, ſe fait des aîles, pour s'elever juſqu'aux premiers emplois de la Magiſtrature, ou de l'armée; enfin ſi l'homme né pour la guerre, aſpire à manier les rênes de l'Etat! Comment appeller une inquietude, ſi prejudiciable à l'interêt commun, qu'une injuſtice du plus haut genre? GLAUCON. Ce n'eſt pas ſeulement à quelques Citoïens, c'eſt à la Republique entiere qu'elle ſera nuiſible. SOCRATE. Au contraire, lorſque l'Artiſan qui la ſert, le Guerrier, qui la defend, le Magiſtrat, qui la gouverne, penſeront à remplir parfaitement leurs devoirs, & rien plus; c'eſt alors que la juſtice y ſera pratiquée dans toute ſon etendue. GLAUCON. Il eſt vrai; puiſque touts s'empreſſeront de concourir unanimement à la felicité publique.

SOCRATE. Quoique la nature de cette vertu commence à n'être plus obſcure pour nous, mon cher Glaucon; ne nous flattons pas encore de la connoître ſuffiſamment. C'eſt dans le cœur de l'homme qu'il faut principalement l'etudier. Pleins de l'apprehenſion que les traits n'en fuſſent trop delicats, pour être apperçus dans un ſi parfait racourci; nous avons jugé qu'ils ſeroient plus marqués dans une Republique. Preſentement que nous l'avons devant nous toute formée; nous pouvons eſperer, qu'avec le ſecours des plus diſtincts, nous devinerons les plus confus. Si nous trouvons qu'ils ſe rapportent; nous aurons à nous feliciter de notre bon ſuccès. Nous obſerverons de quelle part ſera le defaut, s'ils varient. Peut-être, après les avoir exactement confrontés, les trouverons nous reſſemblants. Quand nous aurons diſſipé touts nos doutes là deſſus, & que la Juſtice aura paru devant nos yeux dans tout ſon eclat; il ne reſtera plus que de lui faire de notre âme un Temple, où deſormais elle reçoive nos adorations les plus pures. GLAU-

CON. Ce plan eſt magnifique, mon cher Socrate; & je ne ſouhaite rien plus ardemment, que de le voir executé.

SOCRATE. Prenez garde que le grand, & le petit, jamais n'intereſſent la reſſemblance. Un homme ſera donc juſte, par les mêmes raiſons qui font qu'un Etat eſt juſte. GLAUCON. Oui. SOCRATE. Nous venons de voir que la Juſtice eſt reverée dans un Etat, lorſque chacun, renfermé dans les bornes de ſa profeſſion, fait ce que la Republique attend de lui; & qu'elle engendre dans les trois Ordres la ſageſſe, la bravoure, & la temperance. Quelque choſe de pareil ſera par conſequent neceſſaire dans un Citoïen, pour dire qu'il poſſede ces quatre vertus. GLAUCON. Il eſt vrai.

SOCRATE. Où trouver dans l'homme de quoi repondre aux trois ordres d'un Etat? C'eſt la difficulté, mon cher Glaucon? GLAUCON. Si le Proverbe eſt veritable, mon cher Socrate, le beau n'eſt jamais facile. SOCRATE. J'en ſuis très perſuadé. Preparons nous donc à de longs circuits tout de nouveau. Mais eſperons qu'ils nous feront agreablement retomber dans le chemin. GLAUCON. C'eſt à vous de nous conduire.

SOCRATE. Quand on parle du genie des Peuples, on entend celui du gros des particuliers, qui les compoſent. Les uns ſont fiers: c'eſt le defaut des Scythes, & des Thraces. On en accuſe d'autres, les Phœniciens, & les Egyptiens, par exemple, d'être intereſſés. Quelques-uns enfin ſe diſtinguent, par un amour extraordinaire pour les Sçiences. Une ſi belle paſſion fait notre gloire à nous autres Atheniens, & nous releve par deſſus toutes les Nations du Monde. Il ſeroit contre tout bon ſens d'aſſigner d'autres cauſes de cette grande diverſité de penchants naturels, que le climat, & la tournure d'eſprit particuliere, qu'il engendre. GLAUCON. C'eſt une obſervation, confirmée par l'experience de touts les ſiecles.

SOCRATE. Notre âme n'eſt qu'une. Mais la difference comme infinie, qui ſe remarque de tel homme à tel autre, nous oblige de reconnoître en elle trois appetits; le raiſonnable, qui nous applique à la connoiſſance de la verité; le concupiſcible, qui nous exçite à la recherche du neceſſaire à la vie, & de l'agreable aux ſens;

&

& l'iraſcible enfin, qui nous arme contre tout ce qui nous traverſe, dans la pourſuite empreſſée des divers genres de biens, qu'ils ont pour objet. GLAUCON. Sur quoi vous fondez vous, pour faire cette diſtinction, je vous prie? SOCRATE. Sur des actions en nous, & des paſſions, oppoſées entre elles. On ſçait que les mêmes parties d'un même corps ne peuvent être en repos, & ſe mouvoir en même temps. Un homme aſſis, frappera des mains, ou branlera la tête. Une toupie, une roue, tourneront ſur un eſſieu, ſur un axe, immobiles; mais s'ils ne ſont auſſi tranſportés, le mouvement ne ſera point total. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Si donc nous apperçevons dans un Etre des phainomenes contraires entre eux, actions, paſſions, il n'importe; quelque ſimple que nous devions le juger d'ailleurs, nous ſerons contraints d'admettre en lui des principes differents, auxquels il faudra les rapporter. GLAUCON. La raiſon veut, qu'au moins par la penſée, on en reconnoiſſe pluſieurs. SOCRATE. S'il reſtoit ici de l'obſcurité, nous pourrions y revenir. Mais je voudrois me hâter vers mon terme. GLAUCON. Cet article eſt ſuffiſamment eclairci.

SOCRATE. Fuir, chercher, deſirer, craindre, aimer, haïr, ſont des actions, ou des paſſions, comme on voudra les appeller; par leſquelles ou nous nous portons avec ardeur vers les choſes qui nous ſont convenables, ou nous nous eloignons avec effort de celles qui nous ſont nuiſibles. La faim, la ſoif, toutes nos inclinations naturelles en un mot, ne ſont que de ces mouvements de l'âme, qui tâche de s'unir à certains objets, dout la douçeur l'engage, ou dont l'abſence la fait ſouffrir. Au lieu d'amour, & de recherche, c'eſt averſion, & fuite, lorſqu'ils lui ſont contraires. GLAUCON. Ces deux paſſions meres ſont, s'il eſt permis de le dire, la Syſtole, & la Diaſtole du cœur humain, dans le ſens moral. SOCRATE. Si vous y prenez garde, la ſoif eſt ſimplement un deſir de quelque liqueur, propre à l'etancher. La grandeur de l'une determine la quantité de l'autre; mais la qualité ſe regle par les diſpoſitions actuelles du corps. On boira chaud l'hyver, & frais l'Eté; mais le ſentiment dont je parle, par lui-même excite ſeulement à boire. GLAUCON. Je le conçois. SOCRATE. Si l'on nous faiſoit la difficulté; que

celui dont il s'agit, nous fait ſouhaiter une boiſſon agreable; par la raiſon que c'eſt toujours le plaiſir que nous voulons; je repondrois que ce n'eſt point là proprement ſon effet; & qu'un homme, preſſé de la ſoif, cherche ſimplement à ſe deſalterer, ſans inquietude ſur la maniere. GLAUCON. L'objection a de la couleur. SOCRATE. Elle n'eſt pas ſolide, mon cher Glaucon. Le rapport des choſes relatives, du genre de celles dont il eſt ici queſtion, eſt conſtant, mais indeterminé; ſujet de plus à des modifications, cauſées par les changements accidentels, qui leur arrivent. GLAUCON. Je connois des gens, mon cher Socrate, qui n'aiment pas les generalités Metaphyſiques, & qui s'y perdent. SOCRATE. Ne nous effraïons pas, mon cher Glaucon; nous allons nous retrouver.

Au grand, au rapide, au peſant, repondent le petit, le lent, & le leger. Le plus, & le moins, viennent enſuite, avec les differences du temps, pour modifier le rapport. La ſçience, en general, s'etend à tout ce qui peut etre connu; mais elle ſe characteriſe par certaines choſes, auxquelles en particulier elle s'applique. La Geometrie conſidere les dimenſions de l'etendue; l'Arithmetique opere ſur les nombres; la Morale ſe propoſe le bon reglement de la vie. GLAUCON. Fort bien. SOCRATE. Je ne veux pas dire que cette dependance mutuelle des ſçiences, & de leurs objets, produiſe une analogie parfaite entre les unes & les autres; ni que la connoiſſance des maladies, par exemple, ſoit mal-ſaine. Je ſoutiens uniquement qu'on ne donne à la Medecine un nom à part, que parcequ'elle entreprend de les guerir. GLAUCON. Je n'attends plus, mon cher Socrate, que l'application de ces axiômes univerſels.

SOCRATE. Quelque preſſante que ſoit la ſoif, en mille occaſions il nous arrive de la reprimer. Je n'en dis pas moins des autres paſſions. GLAUCON. Il eſt vrai; la raiſon nous les fait ſurmonter, quand bon nous ſemble. SOCRATE. Notre âme ſert alors comme de champ de bataille à deux Ennemis; dont l'un refuſe avec fermeté, ce que l'autre demande avec hauteur. Son etat nous eſt aſſez bien repreſenté, par celui d'un homme qui lance une flêche. Il pouſſe, d'une main; & de l'autre, il tire à lui. GLAUCON.

L'image

L'image eſt agreable, & neuve. SOCRATE. Ce combat frequent, & quelquefois très opiniâtré, nous decouvre en nous une partie animale, toujours entraînée vers ce qui la flatte, par des mouvements, qui ne portent avec eux que les tenebres, & le trouble; mais ſouvent retenue par une autre, où regne le calme, & qu'une pure lumiere conduit. GLAUCON. Vous avez ici pour guarand le ſentiment interieur, que nous avons de ce qui ſe paſſe à toute heure en nous. SOCRATE. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que pour les diſtinguer, nous avons deja nommé l'une, appetit concupiſcible, & l'autre, appetit raiſonnable. GLAUCON. Ces noms leur conviennent parfaitement. SOCRATE. L'Iraſcible en eſt-il un troiſiême; ou le confondrons avec l'un des deux autres? Je vous prierai de me dire enſuite avec lequel? GLAUCON. Il me paroît avoir d'etroites alliances avec le premier. SOCRATE. Je trouve, dans un coin de ma memoire, un petit conte, qui vient à propos, & qui nous eclaircira. Leontius, fils d'Aglaïon, revenoit un jour du Pyrée. Quand il fut près de la voirie; une envie etonnante le prit d'aller y contempler les cadavres, & voir quelle figure on fait, quand on eſt mort. Longtemps il ne fit quelques pas en avant, que pour honteuſement reculer en arriere. Il crut mieux reüſſir, après s'être enveloppé la tête dans ſon manteau; mais pluſieurs fois encore il manqua de bravoure. Enfin il fit un dernier effort, pour vaincre ſon degoût. Après avoir mis ſes yeux en liberté, il courut de toutes ſes forces vers l'endroit. Quand il y fut; il leur dit, avec toute l'haleine, qui lui reſtoit: " Maudits que vous etes, hé " bien, raſſaſiez vous de ce beau Spectacle; & croïez moi, ne " vous informez point s'il coûte cher à votre maître Leontius." GLAUCON. Ce trait, ſingulierement original, ne m'eſt pas nouveau.

SOCRATE. Il nous apprend que la colere s'oppoſe quelquefois au deſir; & qu'on doit par conſequent les rapporter à deux appetits, entierement diſtincts. Nous voïons pareillement qu'elle s'enflamme contre les autres paſſions, toutes les fois que la raiſon les deſapprove; mais ſi vous y prenez garde, ce n'eſt jamais lorſqu'elle les autoriſe.

toriſe. J'en appelle à votre experience, mon cher Glaucon, ou plutôt à celle de touts les hommes. GLAUCON. Elle eſt entierement pour vous, mon cher Socrate. Il faut du reſte vous faire le compliment, que vous ſçavez mettre un recit badin bien à profit.

SOCRATE. N'eſt-ce pas encore un fait certain, que plus on aura l'eſprit bien fait, moins on s'irritera des repreſailles d'un offenſé, plus on ſe condamnera ſoi-même à tout ſouffrir de ſa part; ſi l'on ſçait qu'on a tort. Que s'il eſt l'aggreſſeur; on s'evertuera, pour en une avoir ſatisfaction eclatante. Ce ne ſeront qu'exploits heroïques entaſſés. Une vive ardeur etincelera dans les yeux du maltraité, juſqu'à ce que la mort les eteigne; ou qu'il ait obtenu juſtice; ou que la raiſon, à force de le flatter, comme un berger fait ſon chien, ſoit venue à bout de l'appaiſer. GLAUCON. J'aime plus que je ne ſcaurois dire la comparaiſon. Il me ſemble voir l'armée, qui ſe mutine; & le Magiſtrat, qui la ramene, par ſes careſſes. SOCRATE. Vous me comprenez, mon cher Glaucon. Cependant voïez combien nous avons changé de ſentiment depuis tantôt, ſur le fait de la colere. Nous l'avons comme donnée à l'appetit concupiſcible. Mais il eſt ſi peu vrai qu'elle combatte uniquement pour lui, que dans la guerre inreſtine, dont nous avons parlé, c'eſt au contraire en faveur de la raiſon que le plus ſouvent elle s'arme. GLAUCON. Je me retracte; & je reconnois que de toutes nos paſſions, c'eſt une des plus utiles. SOCRATE. En ferons nous encore une fois un troiſiême appetit, menagé par la nature pour ſecond à la faculté raiſonnable, & très capable de la ſervir, lorſqu'une education telle qu'il convient, l'aura mis en bonne diſcipline? GLAUCON. Oui. La raiſon, & la colere, ſont manifeſtement deux choſes très differentes; puiſque l'une paroît fort vive dans les enfants, & même dans ceux dont le temperamment eſt le plus mou, avant que l'autre commence à poindre en eux. SOCRATE. N'oublions pas les animaux, quoique depourvus de celle-là, fort ſuſçeptibles de celle-ci. Voulons nous de plus une autorité? Nous avons celle d'Homere. Il repreſente un heros, qui " ſe veut à lui-même du mal de " ſes humeurs emportées; & qui ſe frappe rudement la poitrine,

" pour s'en punir." On voit là deux appetits, mecontents l'un de l'autre, & violemment aux priſes. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Nous avons par conſequent les trois, qu'il nous falloit dans l'homme, pour repondre aux trois ordres d'une Republique. GLAUCON. Le rapport eſt beau, mon cher Socrate; il eſt parfait.

SOCRATE. Un Citoïen ſera donc ſage, courageux, temperant, juſte, par les mêmes raiſons qui font dire qu'elle eſt toutes ces choſes. GLAUCON. Les vertus ne changent point de nature, pour être celles d'un particulier, ou d'un Etat. SOCRATE. On y pratique la juſtice; lorſque c'eſt à qui remplira les devoirs de ſa condition, dans la vue de ſe rendre utile au public. GLAUCON. C'eſt comme nous en avons parlé depuis longtemps. SOCRATE. Cette vertu, dans un homme, aura de l'analogie avec cette même vertu, conſiderée dans une Republique. GLAUCON. Oui. Le cœur de l'homme eſt une Republique en petit. SOCRATE. Il n'appartient qu'à la Raiſon de regner; à la Raiſon, legitime ſouveraine, guide eclairée; & la colere, paſſion aveugle, doit toujours être à ſes commandements. GLAUCON. L'une, avons nous dit, eſt le Senat, & l'autre l'Armée. SOCRATE. La Gymnaſtique, & la Muſique, mariées de la façon qu'il faut, les mettront parfaitement d'accord. La derniere fortifiera la raiſon, par ſes preceptes; & calmera toutes les fougues de la colere, par la douçeur du nombre, & de l'harmonie. GLAUCON. Ce ſont les deux effets naturels des Sçiences.

SOCRATE. Le Senat, & l'Armée, comme nous les appellons, ainſi bien enſemble, contiendront le Peuple dans le devoir. Je veux dire que les deux plus nobles appetits empêcheront toute la troupe des paſſions de ſe mutiner, & d'etablir dans l'âme une Anarchie, dont les conſequences ne pourroient être que les plus funeſtes. Pour comble enfin; ils rendront l'homme ſuperieur à touts ſes Ennemis au dehors. GLAUCON. Il n'en eſt point d'aſſez puiſſants, mon cher Socrate, pour vaincre la prudence, & la valeur, unies. SOCRATE. L'une ordonne, l'autre execute; ſans jamais ceder à la douleur,

douleur, au plaiſir. Lorſque ni l'un ni l'autre ne peut rien ſur un homme, & qu'il craint ſeulement, où la Raiſon dit quil faut craindre; il poſſede le veritable heroïſme. GLAUCON. C'eſt l'idée qu'on en doit avoir. SOCRATE. Il eſt ſage; quand elle gouverne les deux autres appetits; & qu'elle eſt aſſez eclairée, pour ſçavoir quand il eſt bon de leur abandonner les rênes, ou de les retenir. GLAUCON. On l'eſt, à meſure qu'ils y ſont dociles. SOCRATE. La Temperance les rend ſouples.; & par là produit le bon ordre au dedans, pere de la tranquillité. GLAUCON. Je ſens l'analogie de nos quatre vertus, dans un particulier, & dans un Etat. SOCRATE. Encore un mot; pour achever de nous en convaincre.

Un homme elevé dans une Republique, recommandable par ces vertus, & qui dès ſon enfance n'aura fait que ſe laiſſer comme entraîner au torrent du bon exemple, ne ſera point capable de s'approprier un depôt, de commettre un larcin, un adultere, un ſacrilege, de faire un faux ſerment, de blaſphemer, de trahir ſa Patrie, de tromper un ami, d'outrager un bienfaiteur, de manquer au beſoin à ſes proches. GLAUCON. Il aura certainement la derniere horreur pour touts ces crimes. SOCRATE. D'où viendroit-elle, que du bon reglement des trois apperits; qui fait que les deux qui doivent obeïr, ne s'ingerent point à commander; & que les trois ſe contiennent chacun dans les bornes que la Nature lui preſcrit? GLAUCON. Elle ne peut avoir un autre principe. SOCRATE. La juſtice ne ſera donc que cette police exacte, qui ſoit qu'on parle d'un ſeul homme, ou d'une Societé nombreuſe, fait eviter le mal, & pratiquer le bien? GLAUCON. C'eſt comme je le conçois, mon cher Socrate.

SOCRATE. Nous voici, mon cher Glaucon, enfin arrivés au terme, longtemps deſiré; ſans doute par la faveur de quelque Divinité propice. GLAUCON. Oui; nous avons les graces les plus ſignalées à lui rendre. SOCRATE. Si vous y prenez garde, nous avons commencé très imparfaitement. Lorſque nous jettions les fondements de notre Republique; nous avons apperçu quelques premiers rudiments de la Juſtice. Pour le Cordonnier, diſions nous alors,

elle

elle conſiſte à manier ſon cuir ; pour le Laboureur, à conduire ſa charrue ; pour le Forgeron, à battre ſon enclume ; pour le Citoïen, à s'acquitter de ſon emploi. Mais nous voïons preſentement qu'elle ne ſe borne pas à l'exterieur. C'eſt dans le cœur de l'homme qu'elle opere ſes merveilles ; & qu'elle allume cet amour pour elle, qui dans le monde jette ſouvent un ſi grand eclat. Elle concilie enſemble les trois appetits ; & les tient dans la dependance, où naturellement ils doivent être à l'egard les uns des autres. On eſt enſuite paiſible, maître chez ſoi, bien avec ſoi-même. Le bon ordre, qui regne au dedans, ſe manifeſte au dehors ; par un attachement reglé pour les richeſſes ; par une extrême retenue dans l'uſage des plaiſirs ; par une ſage conduite, egalement ſoutenue dans la vie privée, & dans le maniement des affaires publiques. Inſtruit du prix de ces diſpoſitions excellentes, on ne compte pour beau, grand, ſouhaitable au monde, que ce qui peut en ſoi les fortifier, & les entretenir. On n'eſtime ſageſſe, que les precieuſes lumieres, qui les produiſent ; folie, qu'un reſpect aveugle pour les fauſſes maximes, qui donnent une autre tournure à l'eſprit. GLAUCON. Il ne reſteroit plus, mon cher Socrate, que de nous peindre l'injuſtice, avec ces mêmes couleurs vives, que votre pinçeau diſtribue ſi bien.

SOCRATE. Elle exçite les paſſions à la revolte ; elle allume dans l'homme une guerre inteſtine. La ſubverſion qu'elle y cauſe entre les trois appetits, n'eſt pas moindre, que celle qu'on voit dans un Etat, lorſque les trois ordres s'entre-choquent. A quoi donc mieux comparer les deſſeins criminels dans l'un, qu'aux perturbateurs du repos public dans l'autre ? GLAUCON. Que la juſtice, à ce compte là, mon cher Socrate, eſt un grand bien, & l'injuſtice un grand mal ! SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon. Elles ſont par rapport à l'âme, ce que les poiſons, & les aliments, ſont au regard du corps. Les uns le conſervent dans ſon etat naturel ; pendant que les autres le derangent, & le detruiſent. GLAUCON. Vous nous en avez aſſez dit, pour nous en convaincre. SOCRATE. La vertu par conſequent, à proprement parler, eſt la Santé de l'âme. De la vertu l'âme emprunte ſa beauté, ſa force, & s'il

eſt permis de le dire, ſon embonpoint. Le vice au contraire l'enerve, la rend hideuſe, & la met dans un etat d'extrême langueur. GLAUCON. Il ne peut reſter aucun doute là deſſus. SOCRATE. Par une application conſtante à faire le bien, on acquiert l'une; on evite l'autre. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Je vous laiſſe preſentement à decider, mon cher Glaucon, ſi le ſoin que nous aurons de pratiquer la juſtice, fût-ce même à l'inſçu des Dieux, & des hommes, fera notre bonheur; ou s'il ne faut l'attendre que de l'injuſtice, enhardie à tout entreprendre, par le privilege ſuppoſé d'une impunité parfaite? GLAUCON. Mais quoi, mon cher Socrate? Lorſque le corps eſt affligé de quelque maladie mortelle, nous voïons que ni les richeſſes, ni les plaiſirs, ni les honneurs, ne ſe font plus ſentir. Quand donc les principes de la vie veritable ſont attaqués; pour un homme quelle raiſon d'aimer à vivre, tout l'univers n'eût-il d'autre empreſſement que celui d'aller au devant de ſes deſirs; de l'aimer, pour autre choſe, que pour avoir le temps de travailler à ſa gueriſon, & de recouvrer la juſtice? SOCRATE. Vous le ſcavez, mon cher Glaucon, ce n'eſt pas la maniere de penſer du Monde. On eſt fort eloigné de regarder le crime, comme un mal auſſi reel, auſſi redoutable que la fievre, ou la peſte. Mais qu'on s'en adouciſſe les idées, ou que même on s'en forme d'auſſi riantes qu'on voudra. Pour nous, achevons d'examiner, s'il n'eſt pas certain qu'on ſe fait etrangement illuſion. GLAUCON. Mon cher Socrate, je ſuis prêt à vous ſuivre, avec une ardeur nouvelle.

SOCRATE. La vertu n'eſt qu'une; au lieu que le vice a des eſpeces à l'infini. Les dernieres ſe reſſemblent toujours, dans un Particulier, & dans une Republique. GLAUCON. Voulez vous bien nous faire un denombrement des principales? SOCRATE. Je les reduirai toutes à quatre, dans l'entretien ſuivant. J'y diſtinguerai quatre formes de gouvernement vicieuſes; pour oppoſer à quatre mauvais caracteres, qui ſe recontrent le plus communement parmi les hommes; contre une parfaite, à peu près telle que nous l'avons decrite. Elle s'appellera Monarchie, ſi tout obeït aux or-

dres d'un ſeul ; & ſi pluſieurs y partagent la ſouveraine puiſſance, Ariſtocratie. L'une & l'autre ſeront egalement bonnes ; pourvu que le Maître unique, ou le nombre tel qu'on voudra de ceux qui gouverneront l'Etat, aient eu l'education, & poſſedent les qualités que nous avons dit. GLAUCON. Il ne pourra certainement être que fort heureux ; ſi le Monarque, ou les Archontes, mettent leur gloire à regner dependemment de toutes les regles de la ſageſſe, & de la vertu.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE CINQUIEME.

SOCRATE.

NOUS avons une idée enfin, dis-je à Glaucon, de ce que c'eſt qu'un homme juſte, & qu'une Republique juſte. Regardons par conſequent deſormais comme entierement ſourds à la voix de la Nature, comme rebelles à la Raiſon, Etats, & Particuliers, qui s'ecarteront de ces parfaits modelles.

J'allois parcourir les divers degrés par leſquels ſe corrompent les premiers, & raconter les quatre eſpeces de metamorphoſes, qui leur arrivent dans le mal. Au moment que je m'y preparois; Polemarque, qui ſe trouvoit aſſis derriere Adimante, le tira doucement par l'epaule, & le tint à la renverſe aſſez longtemps couché ſur lui. Nous vîmes qu'ils avoient des ſecrets à ſe dire. On demeura dans le ſilence, pendant qu'ils ſe parlerent. Ces derniers mots ſeulement furent entendus; parcequ'ils affecterent d'elever la voix: " *le lui paſſerons nous? ..... Votre avis?*" ..... " *Gardons nous* " *en bien; il ne faut point l'epargner.*" Qu'eſt-ce donc, leur dis-je? Qui

Qui de nous eſt le criminel, & ne doit point eſperer de grace? Vous, Socrate, me dit Adimante. Moi, grands Dieux, repris-je! Comment donc? ADIMANTE. Oui, vous. Polemarque, & moi, nous trouvons que vous avez rapidement coulé ſur un certain Proverbe, qui merite attention; *entre Amis tout doit être commun*: tout; ſans exçepter femmes, enfants. C'eſt votre explication. Nous ne l'avons pas oubliée. Vous en ſouvenez vous? ..... SOCRATE. Parfaitement, cher Adimante. Y voïez vous du mal? ADIMANTE. On ne vous condamne pas encore. Mais on eſt en peine de ſçavoir, dans quel bon ſens l'entendre. Depuis longtemps nous attendons le moment de vous demander un eclairciſſement ſur un article, vous ne l'ignorez pas, très ſuſçeptible d'interpretations ſiniſtres. On eſt fort perſuadé qu'une Republique n'eſt intereſſée en rien d'avantage, que dans tout ce qui regarde le bon uſage des femmes, & la procreation des enfants. Après avoir dit que la matiere etoit delicate; vous n'avez fait que paſſer outre. C'eſt pourquoi nous avons reſolu de vous arrêter ici tout court; & de ne point être contents, que vous ne nous en aïez entretenus, avec la même exactitude, que nous avons exigée ſur tout le reſte. GLAUCON. Mon cher Socrate, j'unis mon ſuffrage à celui de Polemarque, & d'Adimante, contre vous. THRASYMAQUE. Allons, Socrate, allons. Thraſymaque eſt de la troupe. Voïons comment le divin Socrate s'en tirera pour le coup?

SOCRATE. N'etes vous pas gens aſſez peu commodes, vous Adimante, vous Polemarque, & vous Glaucon; de relever un mot echappé, qui peut-être m'obligera de rebâtir ma Republique tout à neuf; dans le temps que je la croïois finie, & que je commençois à me complaire dans mon ouvrage? Ne pouviez vous me paſſer un mechant Proverbe; ſur lequel vous ſçaviez que j'avois mes raiſons pour eviter de vous en dire davantage; & qui, j'en ai peur, va par vos ſoins me faire echouer honteuſement? THRASYMAQUE. Par Hercule; toute une Compagnie de gens d'eſprit eſt elle ici, pour conquerir les mines d'or, gardées par les fourmis du Mont Hymette; ou pour entendre de bonnes choſes à foiſon? SOCRATE. Pour le dernier, ſans doute, mon cher Thraſymaque; mais homme habile,

habile, comme vous etes, vous n'ignorez pas que le trop des meilleures engendre le degoût. GLAUCON. Les eſprits ſages n'en ſont point capables, mon cher Socrate; lorſqu'il eſt queſtion pour eux de s'eclairer ſur des ſujets, d'une auſſi grande importance que celui-ci. Toute la vie même leur paroîtroit ne pouvoir mieux être emploïée, qu'à les approfondir. Donnez nous donc le detail de vos idées, ſur le fait de la Communauté des femmes, & des enfants; & ſur l'accueil auſſi qu'il conviendra de faire aux derniers, ſi-tôt qu'ils auront ouvert les yeux à la lumiere.

SOCRATE. Si la nouvelle tâche, que vous m'impoſez, n'etoit que difficile; je me livrerois, ſans heſiter, à la grande paſſion que j'ai de vous ſatisfaire. Mais je deſeſpere ici plus que jamais qu'on m'en croie. Les plus chagrins traiteront mes penſées de reveries; & les plus indulgents douteront qu'elles fuſſent bonnes à mettre en execution. C'eſt là ma peine. Vraies en elles-mêmes, propres à contribuer au bonheur du monde, j'apprehende qu'elles ne ſoient au moins rejettées; & que tout ne ſe termine ici de ma part à de bons ſouhaits inutiles. GLAUCON. Mon cher Socrate, eſperez bien. Vous parlez à des Amis, qui ne ſont point gens à ſe roidir contre la verité connue; gens à manquer, ni de reconnoiſſance pour vous, ni de reſpect pour elle. SOCRATE. Je le ſçais, mon cher Glaucon; mais c'eſt juſtement tout ce que vous pouviez dire de mieux pour me decourager. Si j'oſois me flatter que jamais elle ne s'abſentera des mes levres; cette aſſurance, jointe au ſouvenir que je me communique à des perſonnes, auſſi paſſionnées pour elle, que pleines de diſcernement, & de bonté pour moi, me rempliroit d'une intrepide ardeur. Engagé dans la recherche de cet aimable objet avec vous autres, mais vivement penetré du ſentiment de ma foibleſſe; je crains, non de vous donner à rire; (une telle fraïeur ſeroit badine;) mais d'entraîner dans mes erreurs des Amis, dont la tendreſſe me tient le cœur parfaitement ouvert. Divine Adraſtée, ſevere vengereſſe de nos fautes, epargnes moi; ſi quelque parole, deſavouée par la Verité, ſort de ma bouche! Tuer quelqu'un par megarde, n'eſt pas un

plus

plus grand mal, ſelon moi, que lui donner de fauſſes idées, ſur le juſte, & ſur l'honnête. Or vous m'avouerez qu'on aimera toujours mieux que l'un & l'autre tombe ſur des gens qu'on hait, que ſur des perſonnes qu'on cherit. Voïez le bon tour que vous avez pris, mon cher Glaucon, pour m'inſpirer de la hardieſſe!

GLAUCON me repondit par un ſouris; & me dit enſuite: Mon cher Socrate, mettez fin à vos allarmes. S'il vous arrive de nous jetter dans quelque leger egarement; tout ce que nous ſommes ici, par avance nous vous dechargeons d'homicide. SOCRATE. Il eſt vrai que les loix, les plus rigoureuſes d'ailleurs, le pardonnent, quand il eſt involontaire. GLAUCON. Que rien ne vous retienne donc plus. Votre grace, on vous le repete, eſt toute prête, en cas de mort d'homme.

SOCRATE. Peut-être eût-il été plus à propos de traiter à fond cet article, dans l'endroit où nous en avons dit un mot. Cependant il n'eſt point trop mal, qu'après les acteurs, on voie paroître ſur le theatre les actrices; qui ſont demandées, avec un empreſſement, contre lequel il ſeroit difficile de tenir. GLAUCON. C'eſt quelque choſe, mon cher Socrate, qu'après vous être defendu longtemps, vous ſçachiez enfin vous rendre de bonne grace.

SOCRATE. Si les hommes veulent recueillir touts les avantages, & jouïr de toutes les douçeurs, que la Nature leur a preparées dans la poſſeſſion des femmes; il faut avant tout leur donner une education plus mâle, & plus excellente que l'ordinaire. Elle ſemble, comme nous l'avons dit autrefois, envoïer les Maris à l'ecole de l'animal, qu'elle a pourvu des plus merveilleux talents, pour appuïer l'homme, armé de l'arc dans les forêts, & de la houlette, ſur les collines. Apparemment nous fera-t-il des leçons inſtructives, par rapport au bon gouvernement des femmes. GLAUCON. Elles ſont delicates, vous dira-t-on; & de plus elles ont la charge des enfants. SOCRATE. Il eſt vrai. Mais voïons nous que le Berger, & le Chaſſeur, pendant que les chiens halletent autour deux le long des jours, laiſſent croupir les chiennes à la maiſon? Ils ne concluent pas que ce parti fût ſage, de ce qu'elles doivent porter, & nourrir. GLAUCON. La raiſon, mon cher Socrate, ſeroit mauvaiſe, pour ſe priver

ver ainſi de leur ſecours. C'eſt aſſez qu'on les menage, lorſqu'elles ſont pleines. SOCRATE. Si l'on en tire aujourdhui les mêmes ſervices, mon cher Glaucon; c'eſt qu'on les dreſſe de la même façon. GLAUCON. Autrement elles n'auroient aucune habileté. SOCRATE. Si nous prenons pour maxime, d'emploïer dans l'Etat preſque indifferemment les hommes, & les femmes; il faudra par conſequent les elever de même. GLAUCON. Aſſurement.

SOCRATE. On formera donc auſſi l'eſprit & le corps à celles-ci, par touts les exercices de la Gymnaſtique, & de la Muſique; pour les rendre propres aux fonctions de la Magiſtrature, & de la guerre. GLAUCON. Le principe admis, la conſequence ne peut être conteſtée. SOCRATE. Je ſens que je perds ici tout à fait le reſpect à la coutume; & je m'attends bien que ſi dans notre Republique nous prenons les bons moïens, pour avoir autant d'Heroïnes, que de Heros, les rieurs croiront avoir ample matiere. GLAUCON. N'en doutez pas, mon cher Socrate.

SOCRATE. Mais encore, que trouveront-ils dans nos luttes, & dans nos carrouſels, communs aux deux Sexes, de plus divertiſſant pour eux? Sera-ce de voir des troupes de jeunes Amazônes, & de femmes ſur le retour, s'exerçer toutes nues, avec les hommes; & de comparer le corps deſagreable des dernieres avec celui des Athletes, quoiqu'avertis par leur âge de ne ſe plus montrer dans l'arêne, jaloux de s'y voir couverts de pouſſiere? GLAUCON. Le Spectacle rejouïroit certainement; comme les gens ſont faits aujourdhui. SOCRATE. Mon cher Glaucon, il ne s'agira, croïez moi, que d'eſſuïer la premiere furie des mauvais plaiſants; & bientôt agguerris, nous redouterons peu tout ce que leur belle humeur aura de plus formidable. Nous les prierons de nous faire voir quils ſont capables de raiſonner, & de ſoutenir pour quelques moments le ton ſerieux. " Ignorez-vous, leur dirons nous, que l'au-
" tre jour toute la Grece eſtimoit foit indecent, que les hommes,
" ſans habits, ſe preparaſſent à la Guerre dans le Cirque? Les na-
" tions barbares ont encore ſur la pudeur nos delicateſſes d'autre-
" fois. Quand les Lacedemoniens premierement, & les Cretois enſuite,

" enſuite, ouvrirent ces Academies fameuſes, qui leur ont fait tenir " dans le Monde un rang ſi diſtingué ; Dieu ſçait combien ils donne- " rent la comedie aux eſprits enjoüés de votre ſorte. Toutes leurs " ſaillies echouerent neanmoins contre les raiſons, qui firent com- " prendre, qu'il n'eſt pas moins dans l'ordre de faire ſes exercices " deshabillé, que d'être en toute autre occaſion vêtu. Les yeux " lubriques s'amuſerent d'abord ; & les yeux chaſtes ſe crurent fa- " lis. Mais l'experience des avantages reels, qu'on en retiroit, " bientôt fit tomber la raillerie, & leva le ſcandale. On vit qu'il " falloit être ſouverainement evaporé, prude à l'excès ; pour cen- " ſurer une pratique utile, & raiſonnable par conſequent ; ou pour " y trouver impertinemment à rire." GLAUCON. Le ſort ordinaire des etabliſſements nouveaux, quelque avantageux qu'ils ſoient, mon cher Socrate, eſt qu'on s'en mocque dans les commencements, & qu'on s'en formaliſe. On les goûte, on les admire dans les ſuites. La confuſion en demeure à la fin toute entiere aux Cenſeurs.

SOCRATE. La grande queſtion eſt de ſçavoir, mon cher Glaucon, ſi l'autre ſexe eſt capable de touts les emplois du notre, ou de quelques-uns ſeulement ; & ſi la guerre eſt du nombre. Il ne faut point au reſte que les gens prevenus, ou les railleurs, aient à nous dire, qu'on a toujours raiſon, quand on n'eſt contredit par aucun Adverſaire ; mais qu'il faudroit les entendre. Si donc vous en etes conſentant, nous prendrons nous-mêmes leur cauſe en main, & nous parlerons pour eux. GLAUCON. De cette maniere, ils n'auront point à ſe plaindre.

SOCRATE. Je ne vois pas qu'ils puiſſent rien nous alleguer de plus eblouïſſant, que le raiſonnement qui ſuit. " Socrate, & vous, Glau- " con ; trois paroles ſuffiſent, pour vous refuter. Selon vous, dans un " Etat, chacun doit s'en tenir au genre de vie, que la Nature lui de- " ſigne, & lui preſcrit. Elle a mis de la difference entre les deux ſexes. " Leurs fonctions dans la Societé civile doivent par conſequent être " differentes. Vous pretendez qu'elles ſoient les mêmes. C'eſt la " heurter de front, & vous contredire vous-mêmes groſſierement." Que repliquer, mon cher Glaucon ? GLAUCON. J'aurois ſur le

champ de la peine ; mais avec du loiſir pour y penſer, peut-être me viendroit-il quelque choſe de bon à dire. Heureuſement, j'ai ſur qui me repoſer dans les rencontres. SOCRATE. C'eſt ici, je vous l'avoue, mon cher Glaucon, la difficulté qui m'effraïoit tantôt ; mais preſentement qu'elle paroît dans toute ſa force, elle ne fait plus que m'animer à trouver dequoi la vaincre. Que l'on tombe dans une riviere, ou dans la mer ; on nage à tout evenement, pour s'en tirer. Nous donc ne ſongeons plus qu'à lutter contre les flots ; pleins d'eſperance qu'un Dauphin miraculeux viendra nous prendre ; ou que le Ciel menagera notre delivrance, par quelque autre voie, inconnue pour nous. GLAUCON. Nous regagnerons le rivage, mon cher Socrate ; j'oſe en repondre. SOCRATE. Fallût-il être ſubmergés ; il eſt trop tard, pour s'en dedire.

Les differences, que la Nature a miſes entre les divers Sujets, qui compoſent une Republique, doivent regler ſans contredit la diſtribution des emplois ; & celles qui ſont entre les deux ſexes, ne ſe peuvent conteſter. Cependant nous voulons que l'un & l'autre manie les rênes de l'Etat, & porte les armes, pour ſa defenſe. GLAUCON. L'objection eſt fort plauſible. SOCRATE. Admirons un moment les preſtiges de la fauſſe Dialectique, mon cher Glaucon ! A la faveur de quelques termes equivoques, elle faſcinera des eſprits ſouvent droits ; qui pour ne pas diſtinguer les choſes avec toute la preciſion neceſſaire, s'imagineront en raiſonner juſte, pendant qu'ils ſeront pitoïablement joüés par les mots. GLAUCON. Il eſt vrai que les mots ne ceſſent de cauſer des brouilleries. SOCRATE. Tout roule ſur expreſſion une vague, dans le mauvais raiſonnement dont il s'agit. Sans doute qu'un homme chauve eſt different d'un autre, qui nacquit avec une tête bien fournie. Quoi neanmoins de plus rejouïſſant qu'un Edict, par lequel il ſeroit ordonné qu'on auroit beaucoup de cheveux, pour être admis à battre le fer, ou tailler le cuir ? GLAUCON. Le ridicule ſe feroit dabord ſentir. SOCRATE. Il n'eſt pas moindre, de l'autre part. De la diverſité des talents, nous avons très bien conclu, dans nos premiers entretiens, à celle des profeſſions ; & cette regle doit avoir egalement lieu pour les deux ſexes.

Mais, de ce que les femmes ſont faites pour être Meres, & les hommes nés pour les rendre fecondes ; s'enſuit-il qu'il faille traiter les premieres comme des êtres d'une toute autre eſpece ? Tant qu'on n'aura rien de meilleur à nous dire, pour nous faire changer de ſentiment ; nous oſerons penſer qu'on peut donner des enfants à la Republique, & la gouverner, ou la defendre. C'eſt aux eſprits inconſiderés, qui degradent à ce point l'autre ſexe, de nous faire voir qu'il eſt incapable de ces deux emplois ſublimes. GLAUCON. C'eſt une tâche, à laquelle ils ne peuvent raiſonnablement ſe refuſer.

SOCRATE. Peut-être demanderont-ils du temps, à votre exemple, pour penſer aux moïens de s'en bien acquitter. GLAUCON. Vous me raillez, mon cher Socrate, auſſi bien qu'eux. SOCRATE. Je les ai plus en vue que vous, mon cher Glaucon. Ne convenez vous pas, leur dirai-je, que les diſpoſitions naturelles de chacun doivent ſeules decider des fonctions, qu'il exerçera dans la Societé civile ? Tout le monde ſçait que l'un a de l'ouverture d'eſprit, & que l'autre en manque. Tel, à meſure qu'il apprend, devient inventif ; & n'a beſoin que d'être mis ſur les voies, pour aller de lui-même fort loin enſuite. Un autre, accablé de ſoins, & de preceptes, demeurera toute ſa vie en arriere. C'eſt un corps, ſouple aux moindres impreſſions d'une âme eclairée, dans celui-ci ; l'oppoſé dans celui-là. Mon cher Glaucon, oublié-je quelqu'une des marques, auxquelles on peut reconnoître les ſujets, particulierement favoriſés de la nature ; & ceux envers leſquels cette Mere commune fut moins liberale ? GLAUCON. Non ; je ne vois pas. SOCRATE. Croirons nous qu'elle n'ait privilegié les femmes, que ſur l'article de la beauté ? Les hommes reüſſiſſent-ils auſſi bien qu'elles à mettre en œuvre la laine, à conduire un menage, à mille autres jolis ſoins ? Leur cedent-elles même toujours en penetration d'eſprit, en force de corps, en ſageſſe, en courage ? GLAUCON. Nous les paſſons en general, à certains egards ; mais ſans compter les choſes dont vous parliez tout à l'heure, combien d'elles, d'homme à femme, très ſouvent nous le rendent ?

SOCRATE. Plein de la penſée, que la nature s'eſt egalement ſignalée dans les deux ſexes, un fondateur de Republique leur donnera ſans balancer un accès libre à touts les emplois. Qu'on en faſſe l'eſſai, mon cher Glaucon; & bientôt le plus foible, comme on parle, fournira de ſujets en grand nombre, qui feront l'ornement des Sçiences, & des beaux arts, à l'envi des hommes; & qui ne manieront ni l'arc, ni les rênes de l'Etat, moins habilement qu'eux. Quelle raiſon par conſequent de ne les leur pas aſſocier, dans la defenſe, & dans le gouvernement de la Patrie; ſauf à les menager en certaines rencontres? GLAUCON. Rien de plus mal entendu, mon cher Socrate, que de les laiſſer toute la vie croupir dans la molleſſe, & dans l'inaction; pendant qu'on pourroit les mettre du tout au tout plus à profit.

SOCRATE. Nous voici revenus au point, dont nous ſommes partis, mon cher Glaucon. Puiſque dans les femmes on trouve les mêmes diſpoſitions pour les grandes choſes, & les mêmes ſemences de vertu, que dans les hommes; les exercices de la Gymnaſtique, & de la Muſique, doivent leur être communs. GLAUCON. La Societé, mon cher Socrate, en ſera deux fois plus ornée; la Republique deux fois mieux ſervie. SOCRATE. Loin donc que nous preſcrivions ici rien d'impoſſible; rien au contraire n'eſt plus dans le goût de la nature; & rien ne s'en ecarte davantage que la pratique ordinaire. GLAUCON. Il eſt conſtant.

SOCRATE. Si notre plan n'eſt point inexecutable; on verra bientôt qu'il ſeroit parfaitement avantageux. GLAUCON. Comment le montrerez vous? SOCRATE. Des Citoïens, dont le talent ſe borne à bien faire un ſoulier, ſeront moins utiles à l'Etat, que ceux qui ſçauront le gouverner, & le defendre. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. Son interêt donc ſera d'avoir le plus grand nombre de Sujets, de l'un & de l'autre ſexe, qu'il ſera poſſible, capable de ces deux hauts emplois. GLAUCON. Oui. SOCRATE. La Gymnaſtique, & la Muſique, donnent les qualités neceſſaires pour s'en bien acquitter. GLAUCON. Vous nous l'avez ſuffiſamment fait comprendre autrefois. SOCRATE. Nous conſeil-

lons

lons par conſequent & le faiſable, & le meilleur. GLAUCON. On ne peut en diſconvenir.

SOCRATE. Du reſte, mon cher Glaucon, ſi la vertu ſert, pour ainſi dire, de vêtement aux femmes; elles pourront innocemment s'excerçer pour la guerre, comme les hommes, ſans habits; & ſe diſpoſer, par l'uſage des moïens etablis pour eux, à remplir un jour avec eux les plus importantes charges de la Republique. En conſideration de leur foibleſſe, dans les occaſions il faudra ſeulement les decharger des fardeaux les plus penibles. Quant aux eſprits enclins à rire; laiſſons les donner carriere à leur belle humeur, & s'enorgueillir de leur pretendue ſageſſe; après leur avoir montré qu'ils ne ſçavent ni ce qu'ils diſent, ni ce qui les divertit. Qu'ils ſe tiennent bien aſſurés que touts leurs bons mots n'auront jamais le ſel, renfermé dans ces deux maximes. " L'honnête va toujours de pair avec l'utile. Une " coutume, ou telle autre choſe qu'on voudra, n'eſt honteuſe, que " lorſqu'elle eſt nuiſible." GLAUCON. Votre mepris pour eux, mon cher Socrate, eſt très bien fondé. Le ris, placé mal à propos, rend les rieurs eux-mêmes parfaitement ridicules.

SOCRATE. Graces aux Dieux immortels, mon cher Glaucon, nous avons heureuſement evité la fureur d'une premiere vague; longtemps qui nous a menacés de nous engloutir. GLAUCON. Preſentement que nous ſommes hors de peril, à vous parler ingenûment, mon cher Socrate, j'en ai tremblé. SOCRATE. Que vous etes bon! Ce n'etoit rien, en comparaiſon de la montagne d'eau, qui va ſuivre. GLAUCON. Vous m'epouvantez ſur nouveaux frais. SOCRATE. Le croiriez vous, cher Glaucon? Je ne veux rien moins qu'une loi, par laquelle il ſoit ordonné que les Magiſtrats, & les gens de guerre, n'auront point de familles ſeparées; ou qu'entre eux les enfants, & les femmes, ſeront en commun. Pour que je fûſſe même ſatisfait; il faudroit que les uns ne ſçuſſent à qui donner les noms de pere, & de mere; & que les autres n'euſſent aucun indice, auquel reconnoître leur propre ſang. GLAUCON. C'eſt à preſent, je l'avoue, que vos fraïeurs n'ont point eté vaines. L'impoſſible s'offre à l'eſprit de touts cotés; & le meilleur à faire eſt

au

au moins fort problematique. SOCRATE. Sans le premier, le ſecond me feroit peu de peine. GLAUCON. Mon cher Socrate, il nous faut demonſtration ſur les deux. SOCRATE. Quoi? J'aurai donc beau faire des ſupplications; vous ne me paſſerez jamais rien; & les tentatives, que je fais ſouvent, pour diminuer le nombre de mes affaires, ſeront toujours inutiles? GLAUCON. Oui. Montrez nous à la bonne heure que le Monde gagneroit beaucoup à ſe conduire par vos idées; mais faites nous voir auſſi, que vu la nature des choſes, il n'eſt pas entierement impoſſible de les mettre en execution.

SOCRATE. Vous faites, cher Glaucon, de moi tout ce que bon vous ſemble. Mais du moins, avant que d'entreprendre une tâche nouvelle, des plus capables de m'effraïer; ſouffrez que je m'abandonne à quelques douces reveries, du genre de celles dont les eſprits desoccupés ordinairement ſe repaiſſent dans la ſolitude, pour en charmer l'ennui. Sans jamais eux-mêmes ſe chicaner, ſur la poſſibilité des arrangements nombreux qu'ils ſe forment; dont l'examen ſeroit penible, & preſque toujours mortifiant pour eux; ils en imaginent à bon compte qui leur faſſent plaiſir. Extaſiés de leur ouvrage, ils ne ſe poſſedent bientôt plus; à la vue des grandes choſes, qu'ils feront les unes ſur les autres. Leur âme remplie, s'endort là deſſus d'un très bon ſommeil. Je ſuis comme eux. Au moment que je vous parle, je me ſens un penchant qui ne ſe peut exprimer à la non-chalance, & je ne ſçais quelle forte envie de faire une excurſion dans le païs des chimeres agreables. J'eloignerai donc pour un temps, ſi vous me le permettez, les idées bourrues du poſſible, & de l'impoſſible. Je ſuppoſerai la communauté des femmes, & des enfants, toute etablie dans les deux premiers ordres de la Republique; pour m'etendre ſur les moïens de la rendre utile, delicieuſe, en tout ſens; & pour me laiſſer un peu charmer par la contemplation des avantages infinis, qu'elle procureroit, tant aux parties intereſſées, qu'à la Republique entiere. GLAUCON. On vous demande un ſi grand nombre de choſes, mon cher Socrate, qu'il eſt raiſonnable de vous en accorder quelques-unes. Contentez vous; & faites une courſe

dans

dans les eſpâces imaginaires ; puiſque dans ce moment vous y ſentez un ſi grand attrait.

SOCRATE. Si les Magiſtrats, & les gens de guerre, ſont parfaits gens de bien, & dignes veritablement de porter le glorieux faix de l'Etat ; les uns, en donnant leurs ordres, auront toujours devant les yeux les loix, & nos preceptes ; qui rempliront les autres d'ardeur, pour les executer ponctuellement. GLAUCON. L'amour de la vertu produira naturellement ces diſpoſitions en eux. SOCRATE. Les premiers choiſiront les femmes, les plus diſtinguées par leur merite perſonnel ; pour les incorporer dans le Senat, & dans l'armée. Elles ſeront continuellement avec les hommes, dans les refectoires communs, dans le Cirque, partout ailleurs. Les deux ſexes ne pourront ainſi toujours être enſemble, ſans prendre du goût l'un pour l'autre. L'hymen choiſira ſon temps, pour jetter ſes myrthes au milieu d'eux. Les couples, guidés par la nature, & fixés par l'inclination, ne manqueront pas de ſe former. C'eſt une inevitable neceſſité, mon cher Glaucon, vous le comprenez, que tout ce menu detail arrive. GLAUCON. La neceſſité, mon cher Socrate, ne ſera pas geometrique ; mais ſes gros clous de diamant, auſſi pointus que les flêches de l'amour, n'en feront pas dans les cœurs des plaies moins incurables.

SOCRATE. Les perſonnes revêtues de l'autorité ſouveraine, auront l'œil ſur les amants ; afin que tout ſe paſſe entre eux dans l'ordre, & dans la bien-ſeance. L'amour volage, & diſſolu, ne doit point être ſouffert dans une Republique bien reglée, &, par là même heureuſe. GLAUCON. Il eſt criminel ; & le crime eſt le grand ennemi de notre bonheur. SOCRATE. Touts les mariages ſeront munis du ſçeau de la Religion ; je veux dire, ſubordonnés au bien general de la Republique. GLAUCON. L'intervention du Magiſtrat ſanctifiera toutes les unions ; qui ne ſeront jamais plus agreables à l'Etre ſouverain, que lorſqu'elles ſeront ainſi rapportées à l'utilité commune.

SOCRATE. Quelles inſtructions lui donnerons nous, mon cher Glaucon, pour s'acquitter avec ſuccès d'une partie ſi conſiderable de ſa charge ? Dites moi, n'aidez vous jamais la nature dans vos pa-

paturages, dans votre meute, & dans la menagerie, que vous avez à votre maiſon de campagne? Quand vous voulez avoir de beaux etalons; vous accouplez les chevaux entiers, & les cavales, dans le bon âge. Vous choiſiſſez au reſte ce que vous avez de meilleur dans vos ecuries. GLAUCON. Je n'aurois autrement qu'un haras à faire pitié. SOCRATE. S'il en eſt de même de l'eſpece humaine; il faudra beaucoup d'adreſſe, & de precaution, dans ceux qui gouvernent, pour avoir les enfants, tels qu'on doit les ſouhaiter. GLAUCON. Beaucoup. SOCRATE. Lorſqu'il ne s'agit que du regime, les medecins du plus bas ordre ſuffiſent; mais les plus habiles ne le ſont jamais trop, quand il faut ſe mettre dans les remedes. GLAUCON. Il eſt vrai, mon cher Socrate; mais qu'en voulez vous conclurre?

SOCRATE. Nous avons plus d'une fois repreſenté le gros des hommes comme des malades; qu'il eſt très ſouvent neceſſaire de tromper, pour les guerir. Le menſonge officieux eſt un julep, en mille rencontres ſouverain pour eux. C'eſt dans le fait des mariages ſur-tout, que ce principe de Morale doit avoir lieu. GLAUCON. A quel propos en parlez vous? SOCRATE. On ſçait que les plus beaux couples, & les plus parfaits à touts egards, donneront à l'Etat une poſterité, la mieux conditionnée de corps, & d'eſprit. Touts les ſoins tendres ſeront pour elle; pendant que les enfants diſgraciés ſeront mis au rebut. On ſçaura donc faire tomber en partage les femmes les plus accomplies aux hommes les plus vertueux, & les mieux faits. Avec un peu d'art, on previendra les jalouſies; & l'on ſe menagera de loin une jeuneſſe floriſſante. GLAUCON. Quel moïens entre autres preſcririez vous?

SOCRATE. Je voudrois qu'on inſtituât des fêtes ſolemnelles; dont la pompe fût rehauſſée par celle des ſacrifices, & par le chant d'Epithalâmes, compoſés par des Poëtes, remplis d'amour pour la vertu. Les Magiſtrats feroient tirer au ſort les Epoux futurs; après s'être auparavant ſi bien rendus maîtres du Scrutin, que les malheureux ne pûſſent en accuſer que la fortune. Les premiers ſe prevaudront encore de toutes les belles actions de ceux qui ſe diſtingueront le

plus

plus dans le Senat, & dans l'armée; pour leur donner ouvertement les meilleurs lots, & la permiſſion de ſe voir en ſecret plus frequemment. Enfin ils regleront le nombre des mariages; de telle ſorte que les ravages cauſés par la guerre, & par les mortalités, ſe reparent, ſans que la Republique ſoit ſurchargée. GLAUCON. Touts ces arrangements politiques ſont, à mon avis, très bien entendus. Continuez, je vous prie.

SOCRATE. Les enfants d'elite ſeront depoſés entre les mains des nourrices; qui logeront dans un quartier de la ville ſeparé. Les autres ſeront derobés à la vue, & nourris dans le particulier. GLAUCON. Nous n'aurons, de cette maniere, que d'excellents ſujets dans les deux premiers ordres de la Republique.

SOCRATE. On eludera ſoigneuſement la curioſité des Meres, empreſſées de connoître leur propre ſang; lorſqu'elles iront ſe decharger ſimplement de leur lait, dans ces edifices publics; où tout roulera ſur les Gouvernantes. GLAUCON. Vous en quittez les premieres, mon cher Socrate, pour des ſoins bien legers dans ce genre? SOCRATE. C'eſt que nous leur en reſervons de plus importants. Mais avant tout, parlons du bon âge pour ſe marier.

Je le prendrois, depuis vingt ans, juſqu'à quarante, pour les femmes; & depuis trente, juſqu'à cinquante cinq, pour les hommes. Seriez vous de mon ſentiment? GLAUCON. C'eſt l'eſpâce de la vie, pendant lequel on peut compter, pour les deux ſexes, que l'eſprit & le corps ſont dans leur plus grande vigueur. SOCRATE. [illegible] arrive à quelque perſonne, ſoit au deſſus, ſoit au deſſous de cet âge, d'avoir commerce avec quelqu'une de celles dont les enfants ſeront eſtimés ceux de la Republique; ou dans ce même âge, ſans l'aveu du Magiſtrat; on les regardera comme le fruit d'un libertinage, pour lequel on n'aura que de l'horreur. En un mot on traitera ſur le pied de mariages clandeſtins, touts ceux qu'elle n'aura point benis; en demandant aux Dieux, par l'orgâne des Prêtres, & des Prêtreſſes, que de parents bons, & vertueux, naiſſe une poſterité meilleure, & plus vertueuſe encore. GLAUCON. Touts ces nouveaux reglements ſont parfaitement beaux.

SOCRATE. L'âge nubile paſſé; chacun aura liberté pleine de choiſir. Cependant un homme n'epouſera point alors Aïeule, Mere, filles, petites filles; ni de même une femme, Aïeul, pere, fils, petits fils. Les Enfants, qui naîtront de ces aſſortiments arbitraires, entre couples ſurannés, ne ſeront point à la charge du Public. GLAUCON. A quelle marque, mon cher Socrate, connoîtra-t-on ces degrés defendus? SOCRATE. On n'en aura point de reelle. Mais on donnera les noms de fils, & de filles, à touts les enfants, nés depuis le commencement du ſeptiême mois de mariage, juſqu'à la fin du dixiême; & ce premier degré determinera les autres. Touts ceux que les peres, & les meres, auront eu dans l'âge autoriſé par la loi, ſeront freres, & ſœurs; & pourront s'entre-epouſer à tout âge; ſi le ſort les joint enſemble; & ſi l'Oracle confirme leur Hymen. GLAUCON. Je vous donne encore ici mon ſuffrage.

SOCRATE. Telles ſont les reſtrictions, avec leſquelles je voudrois etablir la communauté des femmes, & des enfants, entre les perſonnes qui compoſeront les deux premiers ordres de la Republique, mon cher Glaucon. Il reſte à faire voir qu'etendue encore plus loin, elle ſeroit accompagnée de mille avantages, dont on eſt aujourdhui privé. GLAUCON. C'eſt beaucoup entreprendre.

SOCRATE. Pour nous en convaincre; demandons nous d'abord à nous-mêmes, quel eſt le plus grand bien, qu'un Legiſlateur doive ſe propoſer, & le plus grand mal, qu'il ait à prevenir? L'un n'eſt-il pas tout ce qui peut tendre à cauſer de la deſunion entre les Citoïens; & l'autre, tout ce qui produira dans l'Etat la même union parfaite, qu'on voit dans une famille, où l'on n'eſt qu'un? GLAUCON. Si rien n'eſt plus capable de porter la felicité publique à ſon comble; il doit tout faire, pour ces deux fins. SOCRATE. Mais quand eſt-ce qu'on ſe lie, & qu'on s'entre-aime? N'eſt-ce pas lorſqu'on ſe rejouit, & qu'on s'afflige touts enſemble; quand les mêmes choſes cauſent de la peine, & du plaiſir? GLAUCON. Oui, mon cher Socrate. On partage alors le bonheur, & l'infortune les uns des autres; & par conſequent on eſt amis. SOCRATE. Ces deux ſentiments au contraire deviennent-ils perſonnels; & les uns

ſont-

ſont-ils dans les ris, pendant que les autres verſent des larmes? L'inimitié s'engendre, & la bienveillance mutuelle s'evanouït. GLAUCON. Le Citoïen ne s'intereſſe plus en ſon Concitoïen. On ſe regarde comme des indifferents; & l'on eſt toujours à la veille d'être Ennemis. SOCRATE. C'eſt un malheur, qu'on ne ſçauroit aſſez deplorer, mon cher Glaucon; & qu'on eprouve, à meſure que chacun prononce à plus haute voix les mots faroûches de *mien*, & de *tien*. Les interêts au contraire ne ſeroient pas plutôt confondus, que partout on verroit regner la paix, & la concorde la plus parfaite. GLAUCON. Elles ne ſont bannies, que parcequ'ils ſont differents, & très ſouvent contraires.

SOCRATE. La Sympathie de touts les membres du corps politique, mon cher Glaucon, ne ſera bien, ſelon moi, ce qu'elle doit être, que lorſqu'elle egalera celle qui ſe remarque entre les divers membres du corps humain. Si le doigt eſt offenſé; tout ſe met en devoir de le ſecourir. L'âme elle-même en reçoit vivement le contre-coup; & toute entiere ebranlée, elle accourt avec promptitude, pour eloigner ce qui le bleſſe. De là diſons nous que tout l'homme eſt à ſon aiſe, ou qu'il ſouffre, lorſque la moindre des parties qui le compoſent eſt derangée, ou dans l'etat qui lui convient. GLAUCON. Dans l'œconomie animale que de beauté, mon cher Socrate! SOCRATE. Un plus grand objet d'admiration encore, mon cher Glaucon, ſeroit une Republique; où ni bien, ni mal, n'arriveroit au plus petit Citoïen, qui ne causât à touts les autres une joie, une douleur ſenſibles; & qu'elle ne regardât comme le ſien propre. GLAUCON. Quel charme d'y vivre!

SOCRATE. Remettons nous ici devant les yeux celle dont nous avons tracé le plan; pour examiner ſi nous y trouverons ces idées enchantereſſes de bonheur mieux remplies, que dans les Etats qui nous environnent. GLAUCON. Cette confrontation eſt à propos, & nous fera plaiſir.

SOCRATE. De part & d'autre, on a des Magiſtrats; qui ne rejettent pas entierement le nom de Concitoïens; mais il leur faut de plus orgueilleux titres. GLAUCON. Ceux de Monarques, & de

Maîtres, ou d'Archontes. SOCRATE. Et dans notre Etat futur? GLAUCON. Ils ne s'appelleront que Protecteurs, & Peres. SOCRATE. De quel œil regarderont-ils le Peuple, que partout on traite en eſclave? GLAUCON. Comme celui qui les eleve au deſſus des autres, & qui leur donne à vivre; auquel en reconnoiſſance, ils doivent par conſequent touts leurs travaux, & touts leurs ſoins. SOCRATE. Dans les Republiques les moins vicieuſes de notre temps, ceux qui gouvernent, & qui font la guerre, detachés preſque entierement les uns des autres, ont leurs amis, & regardent le reſte comme des etrangers. Sera-ce la même choſe dans la notre? GLAUCON. Non. Unis touts enſemble par les liens du ſang, ils aborderont un camarade, un collegue, de même ſexe, ou de ſexe different, comme on fait un frere, une ſœur, un pere, une mere, un fils, une fille, une parente, un parent proche. SOCRATE. C'eſt fort bien dit, mon cher Glaucon; mais ces demonſtrations exterieures vous ſuffiront-elles? Ne voudrez vous pas qu'ils les accompagnent de tout l'amour, toute la deference, touts les ſervices reels, & touts les ſoins tendres, auxquels ces doux noms engagent? GLAUCON. Le cœur avant tout, aſſurement doit être de la partie. SOCRATE. On joindra toute la force de l'Eloquence à tout l'empire des loix; pour inſpirer un attachement inviolable à ces devoirs. On publiera qu'une religieuſe exactitude à s'en acquitter, n'attirera pas ſeulement la faveur des hommes; mais qu'elle plaira beaucoup davantage aux Dieux, que toute la magnificence orgueilleuſe, qu'on etaleroit aux pieds de leurs autels. La moindre faute contre ces devoirs ſi reſpectables, ſera deteſtée univerſellement comme une injuſtice d'un très haut genre, & comme une eſpece de ſacrilege. On remplira de bonne heure l'eſprit aux jeunes gens de ces maximes; & le Magiſtrat ne ſouffrira point qu'on leur parle un autre language. GLAUCON. De cette maniere, ils n'auront point d'idée, mon cher Socrate, de ce que c'eſt que s'entre-haïr, ou ne ſe pas aimer.

SOCRATE. Touts les flambeaux de la diſcorde ſeront eteints; parceque chacun regardera le bien, & le mal des autres, comme le ſien propre. La joie, & la triſteſſe, auront des aîles; pour voler,

de

de la cabane du Laboureur, & de la boutique de l'Artiſan, juſqu'aux entrailles de l'homme aſſis au timon. De ce commerce mutuel de peines, & de plaiſirs, de la ſuppreſſion lucrative du *mien*, & du *tien*, de la communauté juſques des femmes, & des enfants, comme de ſources inepuiſables, decoulera ſur tout l'Etat un torrent de felicité parfaite. GLAUCON. Elle ſera tout à fait digne d'envie.

SOCRATE. On ne verra plus, mon cher Glaucon, les artiſans nés de ſon bonheur, s'entre-arracher des mains ſes depouilles, les entaſſer à l'envi dans leurs maiſons, & les y conſumer, aux pieds de quelques idoles. Au lieu de goûter ſeuls, dans ces Temples, ſomptueuſement bâtis à la volupté, mille faux plaiſirs; ils jouïront de touts les veritables, en commun; & par cette echange reciproque, ils les multiplieront comme à l'infini. GLAUCON. Sans prejudice des leurs, ils participeront à touts ceux des autres.

SOCRATE. Comme ils ne poſſederont que leur perſonne, pour tout; l'antre mugiſſant de la chicane ſera fermé; la ſource des querelles, & des procès, tarie. GLAUCON. Le fils n'aura plus à s'elever contre le pere, le parent contre le parent, l'ami contre l'ami. SOCRATE. Les voies de fait, qui lorſqu'on les tolere, ſouvent aboutiſſent aux dernieres extremités, ſeront pareillement inconnues. Outre qu'on rendra touts les gens du même âge reſponſables du mal, fait à quelqu'un d'eux, & que la Republique applaudira toujours à la vengeance qu'ils en auront tirée; on donnera ſur les jeunes droit d'inſpection aux plus vieux; qui ſur le champ feront punir les aggreſſeurs. GLAUCON. Ils ne porteront pas l'injure fort loin; quand il ſçauront que le moment d'après, ſuperieurs, egaux, ſe tourneront touts à la fois contre eux. SOCRATE. A plus forte raiſon, n'etendront-ils pas la main ſur les perſonnes plus âgées, & ne violeront-ils pas le reſpect à leur egard. Le ſouvenir d'une parenté, qui n'aura point d'autres bornes que celles de l'Etat, ſera dabord un frein capable de les retenir. Si par lui-même il n'etoit pas ſuffiſant; oſeront-ils braver une armée, auſſi nombreuſe que l'Etat même, toujours prête à les repouſſer, avec tout le zele qui s'allume, à la vue d'un pere, d'un fils, d'un frere, offenſés? GLAUCON. De quelle tranquillité

quillité profonde ne jouïront pas, à l'ombre de loix, des hommes ainſi faits!

SOCRATE. Elle ne ſera pas moindre au dehors. Où ſeront les Ennemis, aſſez mechants pour les troubler? GLAUCON. Il faut l'être au plus haut point, pour vouloir du mal aux gens, qui n'en font à perſonne.

SOCRATE. Qui pourroit faire le denombrement des calamités, dont ſera preſervée cette Republique heureuſe? La flatterie, & les baſſeſſes, auxquelles touts les jours les petits ſont forcés de recourir, pour n'être point la proie des grands; les inquietudes innombrables, les cuiſants chagrins, les mouvements continuels, les tentations violentes, auxquelles expoſe la neceſſité de ſoutenir une famille; mille autres maux, dont ceux qui le plus ont tout à ſouhait, ne ſont pas exempts aujourdhui? GLAUCON. Chacun en connoît la grandeur, mon cher Socrate, parcequ'il les ſent.

SOCRATE. La vie de ces hommes, qu'en apparence nous depouillons de tout, ſera mille fois preferable à celle, qui fait la recompenſe ordinaire des Athletes, courronnés aux jeux Olympiques. Le fruit des victoires, que remporteront les premiers ſur l'ambition, & ſur l'avarice, ne ſe terminera pas à des lauriers, à quelques meſures de froment. Le ſalut de l'Etat en ſera le prix. Pauvres, juſqu'à ne rien poſſeder, ils n'auront point devant les yeux le viſage menaçant de la diſette; & de loin ils verront leurs derniers nepveux ſe repoſer dans le ſein de l'abondance, avec une parfaite ſecurité. La Republique n'aura point aſſez d'honneurs pour eux pendant leur vie; & pour immortaliſer ſa reconnoiſſance, avec leur nom, elle empruntera le ſecours du marbre, & de l'airain, après leur mort. GLAUCON. Si la Theorie en eſt ſi raviſſante, mon cher Socrate; que ſeroit l'execution même?

SOCRATE. Cher Glaucon, vous vous ſouvenez qu'on nous reprochoit plus haut de mal partager les premieres perſonnes de l'Etat. Nous avons repondu ſimplement, que notre intention n'etoit pas de les favoriſer, au prejudice du reſte des Citoïens; & que nous avions en vue ſeulement la plus grande felicité du Tout.

GLAUCON.

GLAUCON. Vous avez promis d'ajoûter quelque choſe de plus, quand l'occaſion s'en preſenteroit.

SOCRATE. Pour tenir parole, je vous demande lequel vous aimeriez le mieux; ou gouverner la Republique, & la defendre, à mes conditions; ou faire des ſouliers? GLAUCON. Je ne vois pas que les Magiſtrats, & les Gens de guerre, euſſent raiſon d'envier le ſort de l'homme qui manie l'aleine. SOCRATE. Seduits par des idées chimeriques de bonheur; au lieu de ſe trouver comblés, par l'aſſûrance infiniment douce jamais de ne manquer de rien, s'ils aſpirent à des biens immenſes; une triſte experience leur fera comprendre le grand ſens du mot d'Heſiode: " La moitié vaut mieux que le " tout." GLAUCON. En mon particulier, mon cher Socrate, je prefererois de beaucoup leur pauvreté pretendue à toutes les richeſſes.

SOCRATE. Je reviens aux femmes, cher Glaucon. Nous avons vu que la Nature, loin de leur interdire les emplois des hommes, nous eſt guarand au contraire, entre autres par l'egalité remarquable des deux ſexes dans les bêtes, qu'on peut les former à tout; & que dans la Societé civile il n'eſt rien de trop elevé pour elles. GLAUCON. Il ne peut deſormais reſter aucun doute là deſſus. SOCRATE. Qu'on ceſſe par conſequent de nous oppoſer la coutume; pour nous faire penſer, que les remettre en poſſeſſion de leurs droits, & les rendre tout autrement utiles à l'Etat qu'elles ne le ſont aujourdhui, ſont des projets abſolument impratiquables. GLAUCON. La raiſon certainement eſt pour vous, mon cher Socrate, ſi la mode eſt contre.

SOCRATE. Elles ſuivront leurs maris juſqu'à la guerre. On placera la jeuneſſe autour d'elles; pour faire ſous elles ſes premieres armes; & pour les ſecourir au beſoin. Croiroit-on qu'un potier faſſe parfaitement bien de manier dix ans l'argille devant ſon fils, pour en faire à ſon tour un habile homme; & que pour devenir bon Soldat, un apprentiſſage court ſuffiſe? GLAUCON. Un metier doit être d'autant plus longtemps appris, qu'il eſt plus difficile. SOCRATE. La preſence des enfants inſpirera cette belle fureur aux meres, dont nous voïons dans les animaux des traits ſurprenants, lorſ-

lorſqu'ils ſont menacés de perdre leurs petits. GLAUCON. Elles ſeront des lionnes, il n'en faut pas douter. Mais ſi la fleur de la jeuneſſe perit avec elles, mon cher Socrate; qui reſtera pour venger leur ſang; & qui ramenera les debris de la Republique à l'Ennemi? SOCRATE. Vous n'etes pas du ſentiment, que dans la vie jamais il ne faille courir aucuns hazards, mon cher Glaucon? Mais quand les eſſuieroit-on plus à propos, que lorſqu'on en eſpere un fruit auſſi grand, qu'eſt celui d'exceller dans l'art militaire? D'ailleurs ne peut-on rendre les jeunes gens ſpectateurs de touts les evenements des combats, ſans intereſſer beaucoup leur ſûreté? Les Peres connoîtront le peril; & les feront avertir du moment de la retraite. De bons gouverneurs les empêcheront de s'avancer trop. GLAUCON. Malgré toute la vigilance des uns & des autres, ils ſe trouveront engagés ſouvent. SOCRATE. Alors des aîles, toujours prêtes, les retireront de la mêlée. GLAUCON. Que voulez vous dire, mon cher Socrate? SOCRATE. Au moindre mouvement de la bride, ils ſeront emportés par des courſiers legers, doux, & dreſſés exprès pour eux. GLAUCON. Vous trouvez des remedes à tout. Quelque interêt que je priſſe à leur conſervation; je conſens qu'ils aillent badiner avec les dangers; pour ſe mettre en etat décarter un jour ceux qui menaçeront la Republique.

SOCRATE. Je ſerois fort pour les menager, mon cher Glaucon; & j'eſtime la vie des hommes, autant que perſonne. Cependant je veux qu'on envoie ſans remiſſion à la charrue tout Soldat, tout Officier, qu'on aura vu lâcher le pied honteuſement; & que l'Ennemi faſſe tout ce que bon lui ſemblera d'un priſonnier, qui lui ſera tombé vif entre les mains. GLAUCON. Ces chatiments ſeront très juſtes; pour gens amoureux de la vie, juſqu'à l'avoir preferée au ſalut de l'Etat. SOCRATE. Au contraire toute l'armée couronnera ceux, qui viendront de ſe faire admirer par quelque action glorieuſe. Chacun leur ſerrera la main, les accablera d'embraſſades, & de baiſers. GLAUCON. Rien de plus à propos encore, ni de plus capable en d'autres occaſions de les exçiter à faire des prodiges. Je voudrois même autoriſer l'uſage de ces careſſes pendant

dant toute la campagne; afin que les paſſions naiſſantes, entretenues, & fortifées entre les perſonnes de ſexe different, ſervent d'eguillon au courage. SOCRATE. Vous n'en ſerez pas dedit, cher Glaucon. De mon propre mouvement, vous ſçavez que je ſuis allé tantôt juſqu'à recommander au Magiſtrat, d'accorder liberalement les plaiſirs de l'Hymen aux jeunes heros, aux heroïnes; tant pour recompenſer leur bravoure, que pour menager à la Republique des enfants d'eux, en plus grand nombre que des autres. GLAUCON. Je goûte fort cette equitable, & ſage facilité. SOCRATE. Ce n'eſt pas tout. Nous entrerons dans le ſentiment d'Homere; qui nous montre " Ajax, après un de ſes premiers ex- " ploits, porté ſur les epaules de ſes camarades, en triomphe." Quoi de plus propre à ſouffler l'ardeur martiale dans un cœur, où la Nature en avoit deja mis de nombreuſes etincelles? GLAUCON. Rien aſſurement. SOCRATE. On interrompra les ſacrifices, pour chanter des hymnes, en l'honneur d'un Officier, d'une Amazône, dont le bras aura peut-être ſauvé la Patrie. Ils monteront ſur une Eſtrade preparée; pour y voir, en forme de libation, couler à leurs pieds des ruiſſeaux de vin. En un mot on fera tout, pour celebrer leurs hauts faits, & pour inſpirer une belle emulation aux autres. GLAUCON. C'eſt le moïen d'avoir une armée pleine de braves gens.

SOCRATE. Quant à ceux qui ſeront morts les armes à la main; chacun dira, que dans leur âme ils avoient recueilli mille reſtes precieux de l'âge d'or. On repetera touts enſemble, après Heſiode; " qu'ils ſont allés prendre leur place entre les Genies, exempts de " toute ſouillure, aſſignés par les Dieux pour Anges tutelaires aux " Mortels, & chargés du noble emploi de les preſerver de touts " les maux." L'Oracle ſera conſulté, ſur l'ordonnance de leur ſepulture; & leurs urnes ſeront expoſées à la veneration publique. On decernera les mêmes honneurs à toute perſonne, qu'on aura vue ſe diſtinguer pendant ſa vie par une grande pureté de mœurs, & par un attachement extraordinaire à la vertu. GLAUCON. Elle a par elle-même de grands appas, mon cher Socrate; mais comment

ne la pas cherir entierement, lorſqu'elle ſeroit de la ſorte univerſellement honorée ?

SOCRATE. Diſons quelque choſe de la maniere de faire la guerre, & d'en uſer envers nos Ennemis. Nous aurons moins d'egards pour les Barbares, comme nous les appellons. Mais de peur qu'avec le temps ils ne vinſſent à bout de mettre aux fers notre Grece, affoiblie par ſes diviſions inteſtines ; nous nous ferons une loi d'epargner touts les Peuples qui la compoſent ; & par deſſus tout nous ne leur ferons jamais ſubir l'eſclavage. Nous leur conſeillerons même de ne point ſe traiter entre eux avec une dureté, qui pourroit un jour nous coûter cher à touts ; & de tourner plutôt leur animoſité contre ce grand nombre de Nations, implacables à la liberté commune. GLAUCON. Cette humanité reciproque, mon cher Socrate, en ſera le plus ferme appui.

SOCRATE. Le Soldat, reſté maître du champ de bataille, au lieu de pourſuivre ſa victoire, ne perdra point un temps precieux à depouiller les morts ; ſous des pretextes, ſouvent qui ſervent de voile au defaut de courage, & la leur raviſſent des mains. Il ne ſera permis d'enlever que les armes. GLAUCON. L'avarice eſt la paſſion du monde, qui convient le moins à de braves gens. SOCRATE. Quelle petiteſſe d'eſprit ne ſeroit-ce pas, de s'imaginer du reſte que la vengeance fût de ſaiſon encore ſur un indifferent, après que l'Ennemi s'eſt envolé vers le Tartare ? J'aimerois autant voir ſe rüer ſur la pierre, pour la mordre ; ſans faire attention au bras qui l'a jettée. Il n'eſt rien de plus inhumain, que d'inſulter ſans fruit à des cadavres ; ou même de les refuſer à ceux qui les demandent, pour leur donner la ſepulture. GLAUCON. La clemence, & la moderation, ſieent toujours bien ; mais elles ne ſeront jamais plus à propos, que lorſque nous aurons affaire à des Voiſins, qui ne ſe montreront pas tout à fait acharnés à notre perte. SOCRATE. Si nous avons à cœur de ſauver au moins quelques reſtes, toujours très eſtimables, de la bienveillance mutuelle ; nous ne nous preſenterons pas même aux pieds des autels, avec le butin fait ſur eux ; à moins qu'en certaines rencontres extraordinaires, l'Oracle

n'en

n'en ordonnât autrement. GLAUCON. J'aime un ſoin d'eviter tout ce qui reſſembleroit à l'outrage.

SOCRATE. Nous nous abſtiendrons auſſi de toutes les hoſtilités, qui pourront à bon titre être nommées cruelles; comme ſeroient, ravager les campagnes, reduire en cendres les maiſons, faire perir hommes, femmes, enfants, porter la deſolation partout. GLAUCON. De pareils excès font fremir d'horreur, quand on y penſe. SOCRATE. On ſe contentera d'enlever touts les grains, & touts les fruits, dont la terre ſera couverte. Voulez vous que je vous diſe ma raiſon? GLAUCON. Je ſerai bien aiſe de l'entendre.

SOCRATE. Je diſtinguerois toujours une guerre, d'une rupture. On eſt en guerre avec des Peuples, dont les intêrets ſont oppoſés à ceux du Païs, où la Nature nous a fait naître. Mais il faut donner un nom plus doux à la mes-intelligence, qui ſe met entre des Etats, qu'elle a rendus par mille endroits neceſſaires les uns aux autres. Tels ſont touts ceux de la Grece. Qu'avec les premiers, à la bonne heure, on pouſſe les choſes plus loin. Mais quand les derniers ſeront en armes; on dira ſeulement que des amis nés, s'entendent pour un temps mal enſemble; & que leur commune Patrie ſouffre un dechirement, qui n'aura pas de ſuites fâcheuſes. Quelle fureur ſeroit-ce, de n'y point garder les menagements que nous diſons; & d'oublier, en ſe faiſant quelque juſtice, que bientôt il faudra penſer à la paix. GLAUCON. Touts les hommes voulûſſent-ils, mon cher Socrate, haïr de la ſorte!

SOCRATE. Nous ſerons Grecs, encore une fois; & par conſequent Peuple bon, poli, genereux. Comment donc jamais être beaucoup aigris contre des Compatriotes, qui ſe piqueront de ces mêmes vertus, qui profeſſeront la même Religion, & du ſecours deſquels nous aurons peut-être au premier jour beſoin, pour eviter les chaines, qu'ont inceſſamment à la main pour nous les Barbares? Pourquoi ſe traîneroit-on en ſervitude reciproquement, ſe menaceroit on d'une deſtruction entiere? Ne diſtingueroit on point les innocents des coupables? Combien vaudra t-il mieux declarer, qu'on ſe plaint ſeulement d'un petit nombre d'aggreſſeurs, cauſes

ſes de tout le mal; & qu'on ſe contentera d'une reparation mediocre? GLAUCON. Aſſurement les Grecs devroient avoir la ſageſſe de reſerver pour leurs Ennemis communs tout cet acharnement, que nous leur voïons les uns contre les autres. SOCRATE. Une loi, formée ſur tout ce que nous venons de dire, ſeroit, je le vois, de votre goût? GLAUCON. Mon cher Socrate, n'en doutez pas.

SOCRATE. Felicitez moi, cher Glaucon, d'avoir fini, ſur le grand article de la Communauté des femmes, & des enfants; & ſi vous me le permettez, prenons haleine. GLAUCON. C'eſt un peu trop tôt, mon cher Socrate. Vous oubliez que le principal vous reſte à faire. Reſolu de partager les plaiſirs des faiſeurs de projets en l'air, vous vous etes juſqu'ici donné carriere, ſur l'utilité des votres. Je n'ignore pas qu'il vous reſteroit, pour les faire valoir, bien des choſes encore à dire. Il eſt manifeſte, par exemple, qu'une armée, où voleroient de rang en rang les noms de peres, de fils, de meres, de filles, de freres, de Sœurs, de maris, d'epouſes, iroit au combat avec une ardeur, fort au deſſus de l'ordinaire. On ſeroit touts reſolus de vaincre, ou de mourir enſemble; on ne s'entre-abandonneroit jamais. Soit que l'autre ſexe fût entre-lacé dans les files, ou qu'on en fît un corps de reſerve, prêt à voler partout au ſecours des ſiens; il contribueroit certainement beaucoup à repandre la terreur parmi les Ennemis. Les femmes en un mot, je le comprends, ne ſeroient pas moins formidables dans le champ de Mars, qu'adorables à leur foïer. Ces idées ſont belles, mon cher Socrate. Ma ſeule fraïeur eſt, qu'elles ne ſoient chimeriques; & qu'entrainés par ce qu'elles ont de raviſſant, nous n'aïons tout ce temps-ci raiſonné ſur l'impoſſible. SOCRATE. A propos de la guerre, mon cher Glaucon, il me ſemble que vous m'en faites une aſſez vive. Peu touché de m'avoir avec peine vu ſurmonter deux vagues furieuſes, vous etes du ſentiment que je ſois enfin ſubmergé par une troiſiême, beaucoup plus epouvantable encore. Quand vous aurez ouï ce qui va ſuivre; vous me pardonnerez les detours nombreux, auxquels j'ai ſans fruit eu recours juſqu'ici, pour ne vous dire qu'une partie de ce que je penſe. GLAUCON.

Nous

Nous voulons tout ; comptez là deſſus. SOCRATE. Hé bien, puiſque vous l'exigez, & qu'il le faut ; noïons nous au moins de bonne grace. GLAUCON. Vous etes un Amphion, mon cher Socrate ; & Neptune de ſon Trident a frappé le Dauphin, qui pour vous deja fend les ondes. SOCRATE. Nous avons commencé par approfondir la nature de la juſtice, & de l'injuſtice ; pour nous former une idée veritable de l'homme juſte, & de l'homme injuſte. GLAUCON. Oui ; mais nous retournons loin ſur nos pas. SOCRATE. Souffrez le ; j'ai mes raiſons. Du parallelle, que nous ferions de l'un & de l autre, je vous avois promis de conclurre avec certitude, lequel il faut être, pour être heureux ; & vous m'avez fait compliment, ſur la maniere dont je m'en ſuis acquitré. Du reſte, je vous prie d'y faire attention. Je ne pris jamais ſur moi de prouver, qu'il fût poſſible d'être le premier. GLAUCON. Il eſt vrai, mon cher Socrate. C'eſt à quoi vous ne vous etes point engagé.

SOCRATE. Après qu'un Peintre vous auroit mis ſur la toile une beauté des plus touchantes, mon cher Glaucon, & que ſon ouvrage auroit fait les plus grandes impreſſions ſur vous ; diminueriez vous, je vous en ſupplie, de vos loüanges, parcequ'il ne pourroit, ſi vous le voulez, dans l'univers, vous en trouver une approchante ? GLAUCON. Non ; mais j'aurois du chagrin, de voir que l'art auroit ſurpaſſé la nature. SOCRATE. Fort bien. Je vous ai fait le tableau d'une Republique ; & vous en etes ſatisfait. Dois-je auſſi vous en produire des copies, qui ne cedent point à l'original ? Sera-ce ma faute, ſi j'ai trop bien fait ; & perdrai-je votre ſuffrage, parceque ſelon toutes les apparences, on ne verra jamais rien dans le monde qui l'egale ? GLAUCON. L'equité ne le permettroit pas, mon cher Socrate. SOCRATE. C'eſt quelque choſe, que de n'en pas manquer les uns envers les autres : la complaiſance vient enſuite. Je conſentirai donc preſentement à vous faire voir, qu'on peut atteindre à toute la perfection, que je propoſe à l'imitation publique ; pourvu que vous m'accordiez ſeulement un principe, fort inconteſtable, ce me ſemble. GLAUCON. Quel eſt-il, je

vous

vous prie? SOCRATE. C'eſt qu'on peut accomplir touts les preceptes, avoués par le bon ſens; & qu'une theorie veritable en fait de mœurs, ne renferme rien d'impoſſible dans la pratique. GLAUCON. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que la nature, toujours eloignée de ſe combattre elle-même, nous eût donné les idées, & les deſirs les plus preſſants du vrai bonheur, pour nous laiſſer dans une entiere impuiſſance d'y parvenir.

SOCRATE. Tenez moi par conſequent, je vous en ſomme de nouveau, dechargé du ſoin de vous montrer ſur la terre un arrangement politique, auſſi parfait que le notre. C'eſt aſſez que j'enſeigne les moïens d'en approcher, & de pouſſer auſſi loin qu'on voudra la reforme. Elle ne dependroit au reſte que d'une, ou deux choſes, & même aſſez peu conſiderables, ſelon moi. Que dis-je? d'une ſeule; que je ne voudrois pas trop eſperer, mais qui peut ſe rencontrer neanmoins. GLAUCON. Hâtez vous, je vous en conjure, de nous la dire. SOCRATE. C'en eſt fait; voici la barre, mon cher Glaucon. Avant que de vous obeïr, permettez moi de trembler. Quand le friſſon ſera paſſé; dûſſai-je me voir enſeveli, je vous dirai ce que j'eſtime une verité plus certaine qu'aucune autre. GLAUCON. Le Ciel, encore une fois, aura ſoin de vous, mon cher Socrate. SOCRATE. C'eſt que tout bientôt changeroit de face dans les Etats, ſi les Philoſophes gouvernoient; ou ſi les perſonnes qui gouvernent, etoient Philoſophes. Mais juſqu'à ce que la Sageſſe, & la puiſſance, dans le Monde ſoient unies; il ne faut aucunement eſperer que le genre humain, joüet eternel de l'ambition, & de l'avarice de ſes Maîtres, voie jamais la fin de ſes calamités; ni que le Soleil eclaire une Republique telle que la notre. N'attribuez toutes mes fuites, mon cher Glaucon, qu'au defaut de cette extrême hardieſſe, dont il faut être armé, pour faire aux hommes une prediction auſſi triſte, qu'elle eſt juſte. C'eſt que, tant qu'ils ne voudront pas nous croire, & travailler ſerieuſement à devenir meilleurs, ils ſeront miſerables.

GLAUCON. Vous hazardez là, je l'avoue, mon cher Socrate, un avis ſalutaire, qui pourroit vous coûter cher. Preparez vous à re-

reçevoir un bataillon, je ne dis pas ſeulement compoſé d'eſprits d'un bas ordre, mais de rares genies, prodigieuſement irrités contre vous. Dejà, ſoïez en bien averti, je les vois, nuds juſqu'à la ceinture, munis des premieres choſes qui leur ſont tombées ſous la main, accourir, avec un air, & dans une ordonnance, qui promettent aſſurement des exploits, redoutables pour vous. Fuïez; ou ne tardez pas à trouver des raiſons, aſſez fortes pour les appaiſer. Faſſe le Ciel qu'ils vous ecoutent! SOCRATE. A qui ſuis-je obligé qu'à vous, d'avoir à me tirer d'une action, qui ſera des plus chaudes, je le prevois, mon cher Glaucon? Voïez, je vous prie, à quoi vous m'expoſez! GLAUCON. Je ne ſçaurois trop m'en faire de reproches, mon cher Socrate; quoique je m'intereſſe, vous n'en doutez pas, beaucoup à vous; & d'autant plus, que mon deſſein n'eſt pas de vous abandonner dans votre peril. Malheureuſement je ne puis guere que vous accompagner dans la mêlée de mes bons ſouhaits. Tout le ſervice du moins que je me ſens capable de vous rendre, c'eſt de repondre à vos queſtions avec plus de ſoin, que ne feroit un indifferent; & de vous exhorter du reſte à bien faire. En moi vous aurez, je vous le repete, un ſecond très attaché; mais c'eſt à peu près tout. Ainſi, je vous le conſeille, defendez vous. SOCRATE. Mon cher Glaucon, vous avez beau dire; je fais cas d'un ſecours tel que le votre; & puiſqu'il m'eſt aſſûré, je marche, ſans balancer, droit à l'Ennemi; plein d'eſperance que bientôt nous le ferons penſer à la retraite.

Avant qu'il s'adouciſſe, il faut qu'il connoiſſe les Philoſophes, ſeuls dignes de manier le timon des Empires, ſelon nous. Peut-être les plus en colere s'appaiſeront-ils, quand nous leur aurons dit, que nous entendons parler uniquement de ces hommes, nés pour la ſageſſe, auxquels il appartient d'en communiquer les fruits precieux au grand nombre; toujours trop heureux de pouvoir ſe conduire par des lumieres d'emprunt. GLAUCON. Je commence à me raſſûrer, mon cher Socrate.

SOCRATE. Vous ne me conteſterez point cette maxime; qu'un cœur tendre, & bleſſé, n'aime point à demi; & qu'il eſt tout entier

tier à l'objet aimé? GLAUCON. Je ne la comprends pas bien encore. SOCRATE. Je m'en etonne, mon cher Glaucon! J'aurois cru, Philoſophe des mieux rentés dans l'empire de l'Amour, que vous euſſiez eté plutôt qu'un autre au fait de ce que nuit & jour on y chante! Quand une fois ſes bons ſujets ont ſenti le foible des Sages de votre ſorte; vous ſçavez qu'ils ſe les entre-arrachent; & que chacun d'eux veut être le preferé. De votre part, vous avez du retour. Le nez camus paſſe pour joli; l'aquilin, pour un ſymbole de Majeſté; celui de bonne taille, pour un ornement, qui rehauſſe tout. Le noiraud à l'air mâle; & le blondin eſt une Divinité. Vous avez porté la choſe au point, d'enrichir notre langue d'un terme aſſez bizarre, pour nous faire au moins ſupporter la paleur dans vos Adonis. C'eſt tout vous dire, qu'en faveur du brillant de la jeuneſſe, il n'eſt rien qui ne ſe pardonne entre vous autres; & vous ne manquez ni de raiſons, pour diminuer les defauts, ni de beaux noms même à leur donner. Par ces bons tours, il arrive que tout vous convient; & que vous n'etes jamais ſans un prodigieux nombre d'affaires. GLAUCON. Puiſque vous trouvez bon d'etablir votre maxime ſi fort à mes depens, mon cher Socrate; il faut bien que je le ſouffre; & que je donne un cours libre à vos petites calomnies; qui, ſi je ne me trompe, vous cauſent aſſez de plaiſir. SOCRATE. Elles ne vous feront point de mal, cher Glaucon. Cette même ardeur pour l'objet qu'ils aiment, ſe voit dans les ambitieux, dans les gens qui vivent, & meurent, le verre à la main. Les derniers trouvent-ils rien dans l'Univers, qui ne les exçite à boire? Quand les autres ne pourront emporter les poſtes les plus eminents du Senat, ou de l'armée; ils brigueront infailliblement ceux qui viennent enſuite. Le tout, parce que la vaine gloire eſt la chimere, dont les uns ſont poſſedés; & que les autres ne ſont enthouſiaſmés de rien au Monde, comme de l'excellente liqueur, dont fait preſent aux hommes le Dieu du vin. A les prendre les uns & les autres pour arbitres; on ne doit paſſer pour aimer une choſe, que lorſqu'on l'aime ſans reſerve, & qu'en un mot on en eſt parfaitement epris. GLAUCON. Mon cher Socrate, la ſatire qui me regarde à part, c'eſt fort bien dit. So-

SOCRATE. De tout ce badinage, mon cher Glaucon, je veux conclurre, que la qualité d'amateur de la ſageſſe n'appartient qu'à l'homme, qui lui devoue entierement ſon cœur; & qui non content de la trouver aimable à quelques egards, lui tient compte fidellement des touts ſes charmes. GLAUCON. La chute eſt belle, & m'oblige à vous pardonner tout. SOCRATE. La principale marque, pour le connoître de bonne heure, c'eſt un deſir inſatiable d'apprendre. On n'eſt point d'un grand appetit, quand on ne s'accommode que de certains mets, & qu'on a du degoût pour les autres. Nous n'accorderons point auſſi qu'on ait cetre extrême avidité, que nous voulons, pour les ſçiences; lorſquelle ne s'etend point à toutes, ſans exception. GLAUCON. On trouve dans beaucoup de gens, mon cher Socrate, une curioſité, qui, ſi je ne me trompe, n'eſt pas celle dont vous faites cas; dans les coureurs de foires, & d'Orgyes, par exemple. Après avoir comme loué, pour tout le temps qu'elles durent, leurs yeux, & leurs oreilles; ils roulent par les villes, & les villages; pour s'appliquer avec ſoin partout à l'importante affaire de voir, & d'entendre. Cependant examiner un problême de Geometrie, ou vous ecouter quelques moments ſur la Morale, ſeroit pour eux un rude ſupplice. Je m'imagine que vous ne mettez pas au rang des Philoſophes les curieux de cette eſpece; & je doute même que pour en meriter le nom auprès de vous, il ne fallût qu'exceller dans les arts mechaniques. SOCRATE. Touts ceux qui travaillent de la main, ſont dans une claſſe inferieure; & les oiſifs dont vous parlez, doivent être placés encore fort au deſſous d'eux. GLAUCON. Quelle idée auriez vous donc d'un veritable Amateur de la ſageſſe? SOCRATE. Le vulgaire pourra ne pas m'entendre; mais je ne ſerai point obſcur pour vous. C'eſt un Meditatif; pour qui la contemplation de la verité pure, eſt le plus raviſſant de touts les Spectacles. GLAUCON. Mon cher Socrate, que voulez vous dire preciſement? SOCRATE. Je ne m'en exprimerois pas ſi librement à d'autres; mais vous n'etes point de ceux, que les hautes ſpeculations epouvantent.

Le vrai, le faux, le beau, le difforme, le juſte, l'injuſte, ſont des idées generiques, entierement oppoſées, & par conſequent diſtinctes. GLAUCON. Auſſi diſtinctes, que celles du triangle, & du cercle. SOCRATE. En les prenant deux à deux, chacune eſt parfaitement ſimple ; au lieu que les choſes materielles ne le ſont point. Celles-ci n'ont point d'unité : Que vous en ſemble ? GLAUCON. Une ville, une maiſon, un arbre, ſont compoſés de parties ſans nombre. SOCRATE. Il ne m'en faut pas d'avantage, mon cher Glaucon, pour fonder la difference que je mets, entre vos Philoſophes de tout à l'heure, & les veritables. Les premiers, continuellement occupés des beautés ſenſibles, ne vont jamais plus loin que les belles couleurs, les belles voix, les beaux ouvrages, ſoit de la nature, ou de l'art ; & bornent auſſi là tout leur amour. Les autres ne leur refuſent pas de mediocres empreſſements ; mais ils ſçavent s'elever juſqu'à l'idée du Beau ; qui les attache, & les tranſporte. GLAUCON. Ces derniers, mon cher Socrate, ſeront bien rares. SOCRATE. Je l'avoue ; mais il n'en eſt pas moins vrai que tout homme, qui n'attribue de realité qu'aux beautés particulieres, & qui regarde comme un phantôme le Beau même, pendant qu'elles n'en ſont que de foibles imitations, & de legers ecoulements, paſſe la vie dans un rêve continuel. S'il ne voit rien, quand un autre, moins aveugle, s'efforcera de lui faire apperçevoir ce grand objet ; ſon aſſoupiſſement eſt plus profond, & ſon rêve plus opiniâtre encore. La nuit ou le jour, confondre les choſes du monde les plus eſſentiellement differentes, un Original ſouverainement parfait, avec des copies infiniment defectueuſes ; qu'eſt-ce autre choſe que faire un ſonge, plein d'erreur ? GLAUCON. L'illuſion eſt d'autant plus deplorable, mon cher Socrate, qu'ordinairement il faut la mort, pour la diſſiper.

SOCRATE. Il n'en eſt pas de même du Sage, mon cher Glaucon. Il perce touts les voiles, qui cachent aux yeux vulgaires cet Archetype Divin. Jamais il ne le perd de vue. Il en remarque les traits epars dans touts les Etres finis. D'un coup d'œil, il decouvre ceux qui manquent à chacun. Enfin il ſçait parfaitement

diſtinguer

distinguer les plus excellents, de celui dont la perfection est sans bornes. GLAUCON. Il est toujours dans la veille. SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon. Le grand jour de la sçience l'eclaire; pendant que l'Insensé vit dans les tenebres de l'ignorance, & fend les brouillards de l'opinion avec difficulté. GLAUCON. C'est l'etat de l'un & de l'autre, au naturel.

SOCRATE. Si le dernier se flatte, jusqu'à nous croire nous-mêmes en delire; seulement parceque nous venons lui faire certaines confidences, importantes pour lui; comment nous y prendrons nous, mon cher Glaucon, pour le faire, s'il est possible, doucement revenir du sien? GLAUCON. Puisque vous etes l'admoniteur charitable, trouvez le secret de lui faire au moins supporter vos bons avis. SOCRATE. Vous sçavez quelque chose; est-il bien vrai, lui demanderai-je dabord? Si le fait est constant, croïez moi, loin d'en avoir de la jalousie, ou de vous derober la moindre partie de votre gloire, je suis au contraire charmé d'apprendre de votre bouche, que vous possedez la connoissance inestimable, ne fût-ce que d'une seule verité, qui puisse justement être nommée utile; & j'en aurai toute la reconnoissance imaginable, si vous daignez m'en faire part. Mais est-ce l'Etre, ou le Neant, dites moi, que vous connoissez; ajouterai-je ensuite? Cher Glaucon, je vous charge de repondre pour lui. GLAUCON. Le neant, mon cher Socrate, ne peut être apperçû. SOCRATE. Si donc nous rencontrons dans notre esprit une maniere de penser, qui ne soit la perception ni de l'un ni de l'autre; nous ne pourrons lui trouver son lieu, qu'entre la connoissance, & la non-connoissance; ni celui de son objet, qu'entre le Neant, & l'Etre. GLAUCON. Assurement. SOCRATE. Cette modification moïenne, c'est l'Opinion. Avant que d'examiner à laquelle de nos facultés elle appartient; prenons garde qu'en general, qui dit faculté, puissance, vertu, dit quelque realité, par laquelle nous sommes rendus capables de certaines choses. Par l'ouie, j'entends les sons; par l'odorat, je flaire les odeurs; par la vue, j'ai commerce avec tout le Monde corporel. GLAUCON. C'est la seule idée qu'on en puisse avoir. SOCRATE. Ce n'est ni par la figure, ni par aucune qualité sensible, que nous distinguons nos

facultés les unes des autres. Leur difference nous eſt marquée uniquement par celle de leurs objets, & par la maniere dont elles s'y appliquent. A laquelle attribuerons nous la ſçience; je vous le demande, mon cher Glaucon. GLAUCON. A la plus excellente, mon cher Socrate; à celle qui conſidere l'Etre, & ſes proprietés, & qui nous les fait apperçevoir avec une evidence parfaite. SOCRATE. Et l'Opinion? GLAUCON. Ce n'eſt, pour la bien definir, que l'enfant ridicule de l'imagination; le mauvais fruit de l'entêtement, & du caprice. SOCRATE. Vous ne l'egalez donc pas à la Sçience? GLAUCON. Quelle apparence de comparer le ſentiment du monde le plus confus, & le plus trompeur, avec l'intuïtion la plus claire, & la plus infaillible? SOCRATE. Je vous loue, mon cher Glaucon, de ſçavoir les diſtinguer; & je ramaſſe en peu de mots tout ce que nous avons dit. La ſçience n'eſt pas l'opinion. Celle-là met l'eſprit humain en poſſeſſion de la verité; celle-ci le remplit d'erreurs, ou ne le repaît tout au plus que de vrai-ſemblances. La premiere embraſſe l'Etre, & ſes proprietés. On ne peut pas accuſer tout à fait l'autre de n'avoir que le neant pour objet. Elle ſera donc moïenne, entre la ſçience, & l'ignorance; comme nous le diſions au commencement. L'une eſt le jour, l'autre la nuit; & la troiſiême, le crepuſcule, qui les ſepare.

GLAUCON. L'image eſt agreable, & juſte. Mais, je vous prie, mon cher Socrate, quel eſt le but de cette excurſion metaphiſique? SOCRATE. C'eſt de faire ſentir à mon pretendu ſage de tantôt ſon aveuglement prodigieux; de ne pas comprendre que l'idée du Beau ſoit reelle, ſimple, immuable; & de n'eſtimer que cet amas de beautés ſenſibles, que renferme un horizon, au delà duquel il n'apperçoit rien.. Quoi, lui demanderai-je encore ici, n'en rencontrez vous pas à chaque inſtant, qui choquent beaucoup davantage la raiſon, par la difformité qu'elle y decouvre, qu'elles ne plaiſent aux ſens, lors même qu'ils en ſont le plus enchantés? GLAUCON. Un Eſprit eclairé, plein d'amour pour la perfection, quand il y remarque certains defauts, les trouve hideuſes, & ne peut les ſouffrir. SOCRATE. C'eſt un ſigne que l'idée eternelle, immenſe, infinie, dont je parle,

parle, en eſt fort differente; & qu'elle eſt auſſi le modelle, ſur lequel en bonne ou mauvaiſe part on doit en juger. D'où je conclus, que le neant n'aura pas les grands droits ſur elle, que notre Philoſophe pretend. GLAUCON. Sa lourde mepriſe là deſſus fait pitié, mon cher Socrate; pardonnez lui.

SOCRATE. Pour diminuer la haute opinion qu'il a des choſes materielles, dont il croit avoir une ſi parfaite connoiſſance, & qu'il eſtime ſi pleines de realité; montrons lui combien les jugements qu'il en porte ſont incertains, faux, contradictoires les uns aux autres. Il prononce un corps double d'un autre; quoique le premier ne ſoit pas à moins bon titre moitié d'un troiſiême, quatre fois plus grand que le ſecond. Ce qu'il appelle grand, chaud, peſant, rapide, ne ſera pas moins bien nommé tout le contraire, dans le même temps. L'eſprit en un mot ne ſçait à quoi s'en tenir, lorſqu'il raiſonne des choſes qui ſont nombre. GLAUCON. Les ſens nous inſtruiſent, pour l'uſage de la vie, des rapports que les autres corps ont avec le notre; mais ils nous cachent abſolument, ils nous deguiſent en mille manieres ceux qu'ils ont entre eux.

SOCRATE. Je ne vois point à quoi mieux comparer leurs recits embaraſſants, qu'à ces enigmes, qui ſervent quelquefois pour egaïer la table, & qui charment ſur-tout les enfants. Celle de l'Eunuque, & de la chauve-ſouris, eſt celebre.* J'y trouve le language inintelligible des ſens très bien imité. GLAUCON. Ils diſent en effet preſque toujours le pour & le contre; & l'on auroit peine à comprendre s'ils nous parlent de choſes qui ſont, ou qui ne ſont pas, ou qui ſont, & ne ſont pas tout enſemble. SOCRATE. N'avons nous donc pas eu raiſon de placer entre la ſçience, & l'ignorance, les jugements, au moins douteux, qu'ils nous font porter ſur tout ce qui ſe preſente; puiſque depourvus de la clarté de l'une, on ne peut pas dire auſſi qu'ils aient toute l'obſcurité de l'autre? GLAUCON. Oui. L'ignorance, mon cher Socratre, laiſſe l'eſprit dans un aſſoupiſſement

* Elle commence, de la maniere qui ſuit. " Un homme, qui n'etoit point homme, vit, & " ne vit pas (l'Eunuque fermoit un œil) un oiſeau, qui n'etoit point oiſeau, &c." On imagine le reſte.

ment lethargique ; l'opinion l'embaraſſe ; la ſçience l'eclaire, le conduit, & lui fait plaiſir.

SOCRATE. Quant à ces idoles innombrables, que les hommes, duppes de leurs ſens, adorent ; elles roulent, avec une etrange confuſion, dans les eſpaces vuides, qui ſeparent le neant, & l'Etre. Je veux dire que ceux qui courent inceſſamment après cette multitude infinie de beautés participées, que le Monde materiel renferme, ſans pouvoir, non pas même avec des yeux d'emprunt, jamais arriver à decouvrir la beauté par eſſence, vivent d'opinion ; & qu'à proprement parler, ils ne connoiſſent rien. Nous penſerons le contraire de ces autres, qui ſçavent rendre hommage à la perfection infinie ; & qui trouvent dans la contemplation du Souverain Etre leur principale felicité. Pendant que les uns, eblouïs par l'eclat des objets ſenſibles, y fixent tout leur amour ; la ſçience tourne le cœur des autres vers les immuables ; ſeuls dignes de l'occuper, ſeuls capables de le remplir. Le nom d'Eſclaves de l'opinion conviendra par conſequent beaucoup mieux aux premiers, que celui d'Amateurs de la Sageſſe. Tout ce que j'apprehende, mon cher Glaucon, c'eſt qu'ils ne ſoient fort ſcandaliſés, de ce qu'on leur refuſe le titre de ſages. GLAUCON. La verité, quoique deſagreable, ne doit point deplaire, mon cher Socrate. Si donc ils veulent ſuivre mon conſeil ; ils ſouſcriront tranquillement à la juſte condamnation de leur folie.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE SIXIEME.

SOCRATE.

IL nous a fallu beaucoup de paroles, dans notre entretien precedent, mon cher Glaucon, pour apprendre à diſtinguer ceux qui meritent la qualité de vrais Sages, de ceux qui l'uſurpent. GLAUCON. Vous ne pouviez, ce me ſemble, mon cher Socrate, moins vous etendre, pour empêcher qu'on ne les confonde. SOCRATE. Il eſt vrai que je me reprocherois plutôt la brieveté. Mais nous avons plus d'une affaire; & la principale eſt de conçevoir le tour different que prendra la vie, ſuivant qu'on ſe determinera pour le bien, ou pour le mal, pour le vice, ou pour la vertu. GLAUCON. Que nous direz vous, pour nous aider à prendre ſagement notre parti? SOCRATE. J'examinerai dabord une queſtion, qui ſe lie naturellement à celle que nous venons de reſoudre. Les Eſprits Philoſophes, avons nous vu, ſont ceux qui ſçavent, quand il leur plaît, elever leurs penſées juſqu'à l'Etre immuable; & qui ne trouvent rien que de facile à vivre en commerce avec des objets, exempts des viciſſitudes, auxquelles ſont de leur nature expoſées toutes les choſes materielles. Les autres,

tres, entrainés par leur mouvement continuel, n'ont idée que des bouillonements paſſagers, qui ſe font autour deux. Entre les mains deſquels, je vous le demande, mon cher Glaucon, la Republique ſera-t-elle bien? GLAUCON. Vous etes pour les premiers, je m'en aſſûre; mais vos raiſons, je vous prie? SOCRATE. Qui choiſiroit-elle pour Maîtres, que les hommes les plus capables d'imprimer aux autres du reſpect pour les loix, & de leur inſpirer du goût pour les bonnes mœurs? GLAUCON. Elle auroit grand tort de confier ſes plus chers interêts à d'autres. SOCRATE. Dieux! qu'ils auront beſoin de lumieres peu communes, pour conduire tout un peuple, & pour travailler avec ſuccès à le rendre heureux! GLAUCON. S'ils n'en ont que de mediocres, il ſera fort à plaindre. SOCRATE. Mais quelle difference entre de parfaits aveugles, & des perſonnes entierement privées de la vue de ces objets fixes, brillants, ſereins? Comment eſtimer leur condition meilleure; s'il eſt vrai qu'elles n'aient point d'yeux, pour contempler au dedans d'elles-mêmes le divin Modelle, d'après lequel furent gravés ſur l'airain tout ce que le Monde eut jamais de bons reglements politiques; & qui dirigea de tout temps auſſi touts les fameux Legiſlateurs, dans le choix des moïens les plus efficaces pour les faire obſerver? GLAUCON. Des Magiſtrats, mon cher Socrate, dont la verité ne guide point les pas, achemineront infailliblement l'Etat chaque jour à ſa ruïne. SOCRATE. On n'heſitera donc point entre eux, & ces autres, qui ſur eux auront l'avantage d'un eſprit enrichi de toutes les belles connoiſſances; principalement lorſque ceux-ci n'auront d'ailleurs ni moins de ſoupleſſe, ni moins d'experience dans les affaires. GLAUCON. Une ſi grande ſuperiorité dans l'eſſentiel, avec egalité dans l'acceſſoire, doit reünir touts les ſuffrages en leur faveur. SOCRATE. Comment avoir en grand nombre de ces hommes d'Etat accomplis? C'eſt le ſujet d'une recherche nouvelle. GLAUCON. Mon cher Socrate, nous attendons vos penſées là deſſus. SOCRATE. Les grandes qualités, & les beaux talents, ſont reſervés pour les naturels heureux, & tournés beaucoup par eux-mêmes vers la Sageſſe. Nous avons dit ailleurs qu'il falloit de bonne heure les etudier. S'ils laiſſent

voir

voir certaines marques, auxquelles ils ſe font toujours connoître; nous n'aurons plus à douter qu'ils ne rempliſſent dignement un jour les poſtes les plus eminents de la Republique. GLAUCON. Leſquelles eſtimez vous les plus infaillibles?

SOCRATE. La premiere eſt un penchant vif pour tout ce qu'on voudra leur enſeigner, dès qu'il portera quelques traits de la divine eſſence; toujours elle-même; incapable d'aucune de ces alterations, qui ſont l'appanage de tout ce qui naît, & qui perit. Nous entendons au reſte qu'ils la deſirent, pour ainſi parler, toute entiere. Un ſi raviſſant objet ne doit pas en partie les attirer, & les degoûter en partie. Il faut qu'ils aient pour lui, comme nous l'avons dit plus haut, touts les parfaits ſentiments d'un cœur, poſſedé par l'amour, par l'ambition, ou par l'avarice. GLAUCON. L'ardeur pour toutes les Sçiences, qui tournent l'eſprit vers le ſouverain Etre, fait le principal caractere du vrai Philoſophe; & c'eſt dans un jeune homme le plus grand ſigne, qu'en lui ſe prepare un ſage Maître du Monde. SOCRATE. Une paſſion extrême de connoître la verité n'eſt point dans une âme, ſans une horreur egale pour le menſonge. On examinera donc ſi de tout temps il aura cheri la droiture, & la candeur. GLAUCON. Il ne méritera point autrement le titre, dont nous cherchons à comprendre tout le ſens. SOCRATE. Pour aimer une choſe, mon cher Glaucon, il ſuffit qu'elle ait un rapport leger avec ce qu'on aime. Or quoi de plus etroitement lié, que l'eſprit ſincere, & la ſageſſe? Un Philoſophe, obſervé depuis l'enfance, aura par conſequent deteſté la fourberie. Le vrai, de toutes les eſpeces, aura toujours fait ſes plus cheres delices. GLAUCON. Achevez de nous le peindre, je vous en ſupplie.

SOCRATE. Nous ſommes ainſi faits, mon cher Glaucon. Nos affections ne peuvent ſe porter rapidement d'un coté, que de l'autre elles ne laiſſent tout à ſec. Plus donc notre âme aſpire avec violence après ſes plaiſirs, plus ceux du corps languiſſent. GLAUCON. Les derniers ſont comme abſorbés, dans les amateurs de la Sageſſe, par ceux de la Sçience, & de la vertu. SOCRATE. Vous leur verrez des paſſions très moderées; j'ai penſé dire, de l'indifference pour les

richeſſes. Ils auront peu d'empreſſement pour tout ce qui les fait rechercher au commun des hommes avec une ſi furieuſe ardeur. N'apprehendez pas que jamais il leur echappe rien de bas, rien de petit. Comment ſeroient capables de ces defauts des gens, qui roulent inceſſamment des penſées auſſi vaſtes que l'Univers; & qui ne ſe propoſent rien moins, que d'embraſſer par la connoiſſance tout le ſyſtême des choſes, tant divines, qu'humaines? GLAUCON. La grandeur d'âme, qui leur eſt comme naturelle, mon cher Socrate, les en guarantit. SOCRATE. Avec une magnanimité, produite par cette vue continuelle de l'avenir, du paſſé, du preſent, du monde intellectuel, & du monde ſenſible; feront-ils un cas extrême de la vie; redouteront-ils beaucoup la mort? GLAUCON. Ils eſtimeront l'une ce qu'elle vaut, & regarderont l'autre d'un œil tranquille. SOCRATE. Il ſera donc vrai que la Philoſophie, dont ces trois paroles renferment les deux plus ſublimes leçons, ne peut loger que dans les grands cœurs; & qu'elle n'eſt point faite pour les âmes puſillanimes. GLAUCON. Rien de plus manifeſte. SOCRATE. Un homme, borné dans ſes deſirs, magnanime, egalement incapable de s'avilir, par les abaiſſements honteux de la flatterie, ou de la crainte, & de s'elever ridiculement, par les inſolences de l'orgueil, ne ſera point injuſte, faorûche, inſupportable dans la Societé. GLAUCON. Le commerce de la vie n'eſt troublé, que par les vices dont il eſt exempt. SOCRATE. Avant que d'oſer beaucoup eſperer d'un jeune homme; on examinera ſi toutes ces perfections commencent à naître en lui. Qu'on obſerve par deſſus tout s'il a de l'equité, de la douçeur, de la gaieté; s'il eſt d'un eſprit ſombre, dur, intraitable, & charmé de nuire aux autres, ou de les faire ſouffrir. J'exigerois en lui quelque choſe de plus encore. GLAUCON. Quoi, je vous prie? SOCRATE. Du jugement, de la penetration, & de la memoire. On n'aime ce qui coûte, qu'autant qu'on eſt dedommagé par le ſuccès. De jeunes gens, qui n'apprendront tout qu'avec peine, & qui retiendront mal, n'auront jamais rang parmi les Philoſophes. GLAUCON. L'incapacité pour les Sçiences doit être aſſez, pour les mettre au rebut. SO-

CRATE.

CRATE. Elle defigure un charactere, & l'expoſe au derangement, plus qu'on ne peut dire; pendant que rien ne l'orne, & ne l'acheve d'avantage, qu'un goût fin pour la verité, qu'une extrême paſſion pour elle. GLAUCON. Rien ne manque, ce me ſemble, mon cher Socrate, à cette enumeration des qualités, dont l'aſſemblage forme un naturel heureux; porté, comme par un eſpece d'inſtinct, à tout ce qu'on peut appeller juſte & bon, grand & beau.

SOCRATE. Qu'on diſe tout ce qu'on voudra de la Philoſophie; on ne viendra point à bout de rendre mepriſable un genre d'application, qui n'eſt à la portée que des eſprits curieux, faciles, penetrants; & qui demande une humeur douce, une droiture exacte, un courage mâle, une elevation de ſentiments extraordinaire. GLAUCON. Momus lui-même ne reüſſiroit pas à le tourner en ridicule. SOCRATE. Si j'en ſuis cru, mon cher Glaucon; voilà ceux que la Republique un jour ſe donnera pour Maîtres.....

Adimante prit ici la parole, pour me dire: Mon cher Socrate, je ſuis, comme vous, très perſuadé qu'elle ſera toujours la malheureuſe victime de ſon choix, lorſqu'elle jettera les yeux ſur d'autres. Bien des gens neanmoins ne ſe rendront pas à vos raiſons. Nous ſçavons parfaitement, diront-ils, qu'à force de queſtions adroites, un fin Dialecticien engage dans ſes pieges des perſonnes, moins exercées dans l'art d'interroger, & de repondre. Après une longue enchainûre de raiſonnements, dont il eſt longtemps impoſſible de voir le but, elles ſeront les premieres tout etonnées, de ſe trouver en contradiction manifeſte avec elles-mêmes. Le plus qu'elles en concluent; c'eſt que mal-habiles à manier le cornet, elles ont eu le malheur de rencontrer un de ces redoutables eſcamotteurs, que le dez favoriſe, juſqu'à ce que toutes les bourſes aient eté pluſieurs fois ſecoüées, avec gemiſſements, & retournées enfin. Vous avez la main admirable, mon cher Socrate, on n'en diſconvient aſſurement pas; mais vous filoutez, continueront-elles. On eſt très eloigné de pretendre avoir l'œil auſſi vif, & le poignet auſſi delié que vous. Cependant un certain bon ſens, qui ſuffit pour n'être point votre duppe, fait apperçevoir qu'avec tout votre beau language, on au-

roit tort, de vous croire au fond plus ſage dans votre maniere de penſer qu'un autre. Ne voit-on pas en effet que ceux qui s'appliquent à la Philoſophie, quand ils ſont jeunes, pour autre choſe que pour occuper leurs premieres années, ceux qui vieilliſſent dans les ecoles, ſont des gens au moins très bizarres? Combien de mauvais; & quel ſervice tire la Republique des meilleurs?

Pouſſé de la ſorte par Adimante, je dis à ſon frere: qu'en dites vous, mon cher Glaucon? Les Philoſophes ne ſont-ils que des eſprits bourrus, mechants, bons à rien? GLAUCON. Ils ſont attaqués en corps. Mon cher Socrate, c'eſt à vous de les defendre. SOCRATE. Moi, les prendre ſous ma protection en corps; Dieu m'en preſerve, je vous le proteſte! GLAUCON. Comment ſera-t-il donc vrai ce que vous nous diſiez tantôt; que dans le Monde eternellement on ne verra que deſordres, & que deſaſtres, juſqu'à ce qu'ils ſoient revêtus de la puiſſance, ou que les Puiſſants daignent faire troupe avec eux? SOCRATE. J'aurai beſoin ici, je le prevois, d'emploïer toute ma rhetorique, pour m'accorder avec moi-même. GLAUCON. J'aurois cru, mon cher Socrate, que vous euſſiez aimé le ſtile ſimple. SOCRATE. Vous me raillez, après m'avoir mis dans l'embarras. Pour m'en tirer, & pour vous punir, je vous prepare une allegorie, de bonne longueur. Sur le pied où ſont les choſes, les Amateurs de la Sageſſe ſont expoſés à tant de ſouffrances de toutes les ſortes, qu'il eſt neceſſaire d'entrer beaucoup dans le detail, pour comprendre toute l'injuſtice qu'on leur fait. C'eſt ainſi que pour entendre parfaitement un monſtre peint, il faut reconnoître les differents bouts d'animaux, que l'imagination du Peintre a joints enſemble.....

Repreſentons nous donc un Pilote, plus haut de la tête entiere que tout ſon equipage; aſſez robuſte, pour en terraſſer les meilleurs hommes. Qu'il ait, en recompenſe, la vue baſſe, & l'ouïe dure; avec un ſçavoir dans la navigation, ſortable à ces avantages naturels. Figurons nous enſuite Matelots, & Paſſagers aux mains, à qui donnera les ordres; quoique touts aſſez francs, pour avouer qu'ils n'entendent rien au pilotage; mais extravaguants, au

point

point de vouloir, que ſans jamais l'avoir appris, on puiſſe gouverner admirablement; & pour menacer même de noïer le premier eſprit audacieux, qui penſera le contraire. Las du combat, ils s'entre-quittent, pour entourer l'Argus; & pour le ſupplier avec les dernieres inſtances de leur ceder le gouvernail. Les exaucés font ſauter leurs competiteurs dans l'eau. Ceux-là, fous de leur victoire, enivrent l'incomparable Capitaine; & le jettent au fond de cale, chargé de fers. On ſe rue à l'envi ſur les proviſions. On mange, on boit, on rit, on vogue, au gré d'Eole, & de Neptune. Les bons enfants ſont deſormais ceux qui font tout ce qu'on leur dit, & qui laiſſent faire. La pompe eſt pour les raiſonneurs. La connoiſſance de la manœuvre, des vents, des Mers, du Ciel, eſt jugée pernicieuſe, ou du moins chimerique. L'homme qui la poſſede, & qui ne ſe connoît plus, à la vue de ce renverſement, paſſe pour une tête endommagée par les etoiles fixes. Voïez vous là, cher Adimante, les Philoſophes, & le Monde, tout rempli de bonté pour eux? ADIMANTE. Trop, mon cher Socrate. Ils plaignent le Monde; & le Monde à toute force veut auſſi les plaindre.

SOCRATE. Quand vous trouverez quelqu'un, ſurpris de l'accueil deſagreable qu'on leur fait; dites lui donc, je vous en conjure, qu'il ſeroit beaucoup plus etonnant qu'on eût l'eſprit de leur rendre tout l'honneur qu'ils meritent. ADIMANTE Laiſſez moi faire. Je ſçaurai l'inſtruire des raiſons, pour leſquelles ils auroient tort de s'attendre à de grandes careſſes. SOCRATE. Convenez cependant qu'ils ſont effectivement aſſez peu de ſervice; mais faites remarquer en même temps que ce n'eſt aucunement leur faute, ſi l'on ne daigne pas les emploïer. Ce n'eſt point à l'homme habile dans la navigation, d'aller faire offre de ſon talent à ceux que leurs affaires appellent au bout du monde. Le Sage n'a garde auſſi de ſe morfondre, dans les antichambres du riche; pour obtenir la triſte faveur de le mener par la main, comme un aveugle, à la ſageſſe. Un bel eſprit condamne le premier à ce parfait ſupplice; mais on voit qu'il ſe divertit. Opulent, pauvre, ſi l'on eſt malade; on envoie un compliment des plus polis au Medecin; parcequ'on a beſoin

ſoin de lui. Les ſupplications en un mot ne conviennent du tout point aux gens capables de conduire les autres; mais à ceux qui ne peuvent ſe paſſer de leur conduite. ADIMANTE. Il eſt vrai, mon cher Socrate; rien n'eſt plus dans l'ordre. SOCRATE. Par deſſus tout ne manquez pas de faire obſerver, que nos Politiques d'aujourd'hui ſont les matelots, qui s'epanouïſſent au plaiſir, pendant que le Vaiſſeau fend l'onde vers les ecueils; & que leurs ſpeculatifs, aux yeux eternellement colés ſur les aſtres, ſont les ſeuls dignes d'avoir le timon à manier. ADIMANTE. Je m'en acquitterai ſoigneuſement, mon cher Socrate; repoſez vous ſur moi. SOCRATE. A moins que vos remontrances ne produiſent dans le Monde une grande reforme; de toutes les profeſſions la plus belle, & la plus utile aux hommes, j'entends celle qui leur ouvre les avenues des ſçiences, & qui fait ſon capital de leur enſeigner l'art de bien vivre, ne ſera jamais que mediocrement honorée. On eſt dans tout un autre goût. Je vous ai même fait entendre que je n'en etois point ſurpris. Beaucoup d'honnêtes gens, il eſt vrai, ſe rangent ſous la banniere de la Philoſophie; mais on les perd, comme nous l'avons dit, par des raiſons, qui tournent entierement à leur gloire. Le reſte n'eſt qu'une foule d'eſprits mechants, & viſionnaires. Il eſt facile de montrer, qu'elle n'eſt aucunement reſponſable de leur conduite irreguliere, ni de leur, ſottiſes. ADIMANTE. Je n'aurai point de plus grand plaiſir, mon cher Socrate, que de la voir bien lavée de l'ancien deshonneur, que lui fait la Nation, egalement odieuſe, & mepriſable, des Sophiſtes. SOCRATE. Retraçons nous pour cet effet le charactere du vrai Philoſophe; de l'homme, en tout qui n'aſpire qu'après le grand, & le beau. Sa premiere vertu ſera, diſions nous, un amour ardent pour la verité, continuel objet de ſes recherches. L'orgueil, la brutalité, l'inſolence, ne ſeront point ſes defauts. ADIMANTE. Touts les jours il travaille à ſe defaire même des moindres. SOCRATE. On le connoît, principalement à ſon noble degoût pour tout ce qui s'appelle opinion; effet naturel de ſon ardeur pour la Sçience. Plein de mepris pour les choſes paſſageres, il ſe tourne inceſſamment vers l'Etre immuable;

pour

pour en reçevoir une lumiere, qui ne le fait point ſiller, & qui l'aide à juger ſainement de tout. Les fruits de ſes journalieres approches vers la Divinité, ſont la parfaite ſageſſe, & la vie veritable. Son travail finit; mais ſes efforts ont eté grands. Fait de la ſorte, mon cher Adimante, aimera-t-il l'erreur, & le menſonge? Pourra-t-il les ſouffrir? ADIMANTE. Il en aura la plus vive horreur. SOCRATE. Defait de ce nombre infini de vices, dont l'une & l'autre ſont en nous les cauſes malheureuſes; on lui verra des mœurs ſimples, douces, pures. A l'enumeration que je vous faiſois plus haut de ſes talents, & de ſes vertus, vous avez oppoſé le decri preſque general, où ſont les Philoſophes dans le monde. J'en trouve deux raiſons; la difficulté, pour les eſprits nés avec les meilleures diſpoſitions, de ne s'y pas corrompre; & la hardieſſe de beaucoup d'autres; qui prennent le nom, ſans avoir aucune des qualités, neceſſaires pour le ſoutenir. ADIMANTE. Expliquez nous, je vous prie, en detail, mon cher Socrate, de quelle maniere les premiers ſe pervertiſſent; & les derniers s'efforcent de paroître avoir du grand homme chez eux?

SOCRATE. C'eſt d'abord un fait conſtant, mon cher Adimante, que les beaux naturels, comme les beaux arbuſtes, ſont rares. Il ne faut de plus qu'un ſouffle de l'Aquilon, pour les ruïner. Ce qui pourroit ſurprendre ici davantage, c'eſt que la même bonne ſêve, qui les avoit couverts de fleurs, fera perir le fruit, par ſa trop grande abondance. Un jeune homme, de qui l'on avoit tout attendu, ſe perdra juſtement par les endroits, longtemps qui l'avoient rendu l'admiration, & les delices de tout le Monde. Dans ſes premieres années, il etoit brave, doux, modeſte; parfaitement tel que nous le voulons en un mot. Avec l'âge, ſon cœur s'enfle, ou ſe retreçit. A trente ans, ce n'eſt plus qu'un brutal, un homme ſans courage. La beauté, la force, touts les avantages du corps, & de la fortune, s'uniſſent, pour l'enlever comme de haute lutte à la Sageſſe. Comment conſerveroit-elle, au milieu d'un ſi grand nombre d'accidents contraires, les ſujets les plus dignes d'elle, & les plus capables de lui faire honneur? ADIMANTE. Il eſt preſque im-

poſſible que juſqu'au bout ils perſeverent à ſon ecole. SOCRATE. C'eſt la nature, mon cher Adimante. Plus une plante eſt de bonne eſpece, un animal de bonne race; moins l'une reüſſira, moins l'autre vaudra ſon prix; ſi la terre, la culture, la ſaiſon favorable, ou la nourriture, & les ſoins, leur manquent. ADIMANTE. Rien n'eſt plus certain. SOCRATE. L'homme ne doit point être excepté. Quand de bonne heure on neglige de faire germer en lui toutes les ſemences de la vertu, de maniere qu'elles y prennent entierement racine; elles degenereront touts les jours; & plus elles ſeront vigoureuſes, plus elles produiront les rejettons malheureux du vice. Tournons les yeux de toutes parts; où trouverons nous les crimes enormes, la ſçeleratteſſe conſommée, que dans les âmes, en tout ſens heroïques; lorſqu'elles cedent à l'aſçendant comme inevitable des leçons pernicieuſes, & qu'elles ſe laiſſent entraîner au torrent du mauvais exemple? Les autres ne font jamais ni de grands biens, ni de grands maux dans le Monde. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. Oui, mon cher Adimante; ſoïons entierement perſuadés qu'un naturel heureux ne ſera jamais rien de mediocre. Il deviendra tout ce qu'on peut imaginer de plus excellent, s'il eſt cultivé; mais tout le contraire, s'il ne l'eſt pas; à moins d'un cas fort extraordinaire, auquel il ne faut pas s'attendre. ADIMANTE. L'education, mon cher Socrate, eſt à ce compte là quelque choſe de bien important! SOCRATE. Plus qu'on ne ſçauroit dire. Mais ſi la bonne eſt rare; croïez moi, n'en accuſons point uniquement les Sophiſtes. Dans le grand Monde combien de gens, quoique les premiers à nous en parler comme d'inſignes corrupteurs de la jeuneſſe, meritent ce nom, ſouvent à meilleur titre qu'eux? Par leur hardieſſe à debiter leurs maximes de fauſſe morale, ſoutenue par une malheureuſe exactitude à les pratiquer; ils tournent à leur gré l'imagination des hommes, & des femmes, des jeunes gens, & des perſonnes d'âge. En un mot je ſoutiens, que les Sophiſtes à la cavaliere font ſur les eſprits foibles des impreſſions plus redoutables encore que les autres. ADIMANTE. Quoi, mon cher Socrate, des Maîtres à fuir, ailleurs que dans l'empire du Pedantiſme? SOCRATE. En fort grand nombre,

nombre, mon cher Adimante. Quand, au Theatre, au Camp, au barreau, dans les aſſemblées publiques, ils diſtribuent le blâme, & la loüange, comme il leur plaît, en preſence d'une Multitude, facile à ſeduire, avec des exclamations, redoublées par les echos d'alentour; eſt-il ſages preceptes, qu'on ecoute, reſpect pour le devoir, qui ſe faſſe entendre, & qu'ils ne banniſſent du cœur? Toutes les idées du bon, & de l'honnête, du juſte, & de l'injuſte, ſont deſormais confondues; & le dangereux language des paſſions eſt le ſeul qu'on parle. ADIMANTE. Chacun louera, blamera, fera comme eux. SOCRATE. Encore, s'ils en demeuroient aux ſimples paroles. Mais ils ont en main les recompenſes, pour ceux qui mettent leurs leçons en pratique; & les chatiments, pour ceux qui les mepriſent; fletriſſures, amendes, priſons. Souvent même la mort, oui la mort, eſt de la partie. ADIMANTE. Etranges moïens, pour convaincre les gens! SOCRATE. Ridicules, horribles! Mais eſt-il Philoſophie, eloquence, qu'ils ne renverſent? Ne ſeroit-ce pas même une veritable folie, que de vouloir ſe roidir contre le torrent, & rendre le Monde ſage, à ſes propres perils? Il ne changera point en mieux. La vertu ſera toujours ce que voudront ces faux Docteurs, armés de la puiſſance, & ligués contre elle. Je mets le miracle à part. Mais il en faut certainement un très diſtingué, pour empêcher un jeune homme bien né, d'être enveloppé dans cette corruption generale des particuliers, & des Republiques. ADIMANTE. Auſſi, mon cher Socrate, à peine en voïons nous echapper un, ſur mille.

SOCRATE. J'ai, mon cher Adimante, une choſe encore à vous apprendre. C'eſt que les Sophiſtes d'ecole, auxquels touts les jours on entendra ces autres du grand air ſe plaindre que l'argent ſeul ouvre la bouche, & qu'ils appelleront hardiment la peſte des Sçiences, ne ſont au fond que leurs orgânes, & leurs interpretes. Toute l'occupation des premiers eſt de reduire en Syſtême les opinions, que les derniers ont miſes en vogue; & ſans honte ils l'ornent du nom de Sageſſe. Leur talent conſiſte à ſçavoir manier un fougueux Elephant, la Multitude. Ils connoiſſent admirable-

ment ſes inſtincts, & ſes phantaiſies; ſes bons, & ſes mauvais regards; les moments de l'approcher, ou de s'armer de precaution; les endroits, auxquels il ſouffre qu'on le flatte, ceux auxquels il fremit; les ſons auxquels il eſt accoutumé, ceux qui lui ſont nouveaux, & qui lui font pouſſer des heurlements terribles. Leur grande maxime eſt d'appeller mal tout ce qui le courrouce; bien, tout ce qui le calme, & qui l'adoucit. Après une etude longue des paſſions epouvantables auxquelles il eſt ſujet, & des cauſes qui les produiſent; ils en forment un corps de Philoſophie, admiré, lucratif. Ils l'enſeignent, avec pompe; ſans regle encore une fois pour diſtinguer le vrai du faux, le bien du mal, que les attitudes menaçantes, ou pacifiques, de l'animal ombrageux, qu'ils ont à conduire. ADIMANTE. Elle emprunte aſſurement de vos meneurs d'Elephant un beau luſtre! SOCRATE. Quelle difference entre eux, & ces hommes à la mode, habiles gens pretendus, en fait de peinture, de muſique, de poëſie, de politique; mais en effet adulateurs vils, ſeducteurs artificieux du grand nombre? Artiſans infaillibles du goût univerſel, ils le donnent à chacun pour arbitre ſouverain de ſes jugements, & de ſa conduite. Qu'il ſoit queſtion des affaires publiques, d'un ouvrage d'eſprit, ou de la main; vous en parlerez preciſement comme eux. Plus cruels que ne l'etoit le cruel Diomede envers les Etrangers, qu'il reçevoit dans ſa maiſon, & qu'il forçoit avant que de leur ôter la vie, à goûter les plaiſirs de l'Hymen avec ſes hideuſes filles; ils contraignent les gens d'epouſer toutes leurs opinions, quoiqu'abſurdes, quoiqu'horribles. *Leur en vîtes vous jamais une ſeule, qui ne fût l'un ou l'autre, ou les deux enſemble? ADIMANTE. Non, mon cher Socrate; & de gens de leur eſpece je n'attends rien de mieux à l'avenir. SOCRATE. Comment le commun du Monde, enſeigné de la ſorte, s'eleveroit-il à diſtinguer l'idée du beau de cette multitude infinie de choſes belles, qu'il touche, & qu'il voit? Connoîtra-t-il l'Etre infiniment ſimple, & ſouverainement parfait; bien different de ceux qui font nombre; touts eſſentiellement limités,

* Nous avons inſeré le Commentaire dans le texte; parceque nous avons cru qu'il pouvoit l'embellir. Il s'agit là du Diomede de Thrace; & non pas du raviſſeur du Palladium.

eſſen-

eſſentiellement defectueux? ADIMANTE. Les hommes, dejà par eux-mêmes groſſiers, diſtraits, eſclaves de leurs ſens, ne pourroient qu'à peine être frappés de la beauté ſuprême, ni comprendre même qu'elle exiſte. Que ſera-ce donc; aveuglés qu'ils ſont encore, dès la plus tendre enfance, par ces Maîtres d'erreur? SOCRATE. Il n'eſt donc preſque pas poſſible qu'ils aient du goût, que dis-je? du reſpect même pour la ſageſſe. ADIMANTE. Non. SOCRATE. Ses Amateurs par conſequent ſeront en butte au mepris, à la haine du Vulgaire, & de ſes Docteurs? ADIMANTE. C'eſt leur deſtinée ordinaire. SOCRATE. Dans ce courant, où chacun roule, mettez l'eſprit le plus heureux, & la plus belle âme; quelle force, cher Adimante, aura-t-il en lui-même, pour n'être point entraîné? Il effaçera touts ſes egaux, par ſon merite perſonnel. S'il excelle encore par les avantages du corps, par ceux de la naiſſance, & de la fortune; il ſera generalement eſtimé, cheri. Homme fait; Parents, Amis, Citoïens, lui confieront leurs interêts particuliers; & ne ſeront point contents, qu'ils ne le voient gemir ſous le poids des affaires publiques. Toute l'occupation de la Cour nombreuſe dont il ſe verra continuellement environné, ſera de rafiner en matiere d'hommages, & de flatterie. Chacun enfin s'empreſſera de briguer une part avantageuſe à ſon elevation prochaine. ADIMANTE. Mon cher Socrate, c'eſt le grand Monde.

SOCRATE. Un ſeul Etat ne ſuffira plus à ſon ambition, ainſi de toutes parts echauffée. Sa tête ne ſera point aſſez vaſte, pour contenir ſes projets immenſes. Il commencera par toute la Grece; & touts les Barbares accourront enſuite à l'envi dans ſes fers. Le ſourcil rehauſſé de ce Conquerant futur, annoncera dabord une raiſon, entierement etouffée par l'orgueil; qui ſe manifeſtera par ſon luxe, & par ſon faſte. ADIMANTE. Vous peignez là parfaitement un jeune homme, fier de ſe voir le vent en pouppe, comme on parle. SOCRATE. Pendant qu'il vogue de la ſorte, avec la derniere aſſûrance; vous & moi ſi nous allions charitablement lui dire à l'oreille un fait, important à ſçavoir pour lui; que la bouſſole eſt derangée; & que toutes les bonnes lumieres,

qui ſont le fruit d'un long aſſujettiſſement au travail, lui manquent abſolument; penſez vous que nous dûſſions eſperer un accueil favorable? Agité de mille paſſions tout à la fois, ſe commanderoit-il aſſez, pour ne pas nous renvoïer, accablés d'inſultes? ADIMANTE. En mon particulier, mon cher Socrate, je m'eſtimerois fort heureux de voir encore les objets, dans ſes antichambres. SOCRATE. Je veux ſuppoſer neanmoins, que je ne ſçai quel inſtinct pour la verité, qui demeure comme enſeveli, quoiqu'on faſſe pour l'etouffer, au fond de l'âme, & qui dans les hommes, nés bons, ſe reveille quelquefois au plus fort de leur etourdiſſement, le diſpoſe à nous ecouter. Que même devenu docile, on le voie de jour en jour ſe retourner vers la Philoſophie. Dieux! quels gemiſſements ne pouſſera point cette foule deſolée d'adorateurs; qui trouvoient de ſi grands charmes dans ſon commerce; & qui deja le regardoient comme un Patron, capable de les mener à tout! Reſiſtera-t-il à leurs ſollicitations, leurs careſſes, leurs menaces, leurs mauvais traitements? Le viſage nouveau, le Philoſophe, le Convertiſſeur, avec ſon pedantiſme, & ſes conſeils, viendra-t-il à bout de le retenir? ADIMANTE. Non. Ces vrais perſecuteurs, amis pretendus, l'obligeront de faire divorce avec la Philoſophie; à moins que le Ciel ne tonne, comme vous l'avez dit, pour l'arracher de leurs mains.

SOCRATE. Vous comprenez preſentement, cher Adimante, qu'un jeune homme d'un excellent charactere, mais à qui la bonne education aura manqué, ou dont les mauvaiſes Compagnies s'empareront de bonne heure, ſera plus facilement debauché qu'un autre à la ſageſſe. ADIMANTE. L'experience, mon cher Socrate, eſt pour vous. SOCRATE. Ajoûtez ce que nous avons remarqué plus haut; que les ſujets d'un merite rare ſont les ſeuls, qui faſſent les grands biens, ou les grands maux dans le monde; ſuivant la premiere tournure qu'ils ont reçue, les habitudes que d'eux-mêmes ils contractent enſuite, & l'heureuſe, ou funeſte enchainûre des circonſtances, dans leſquelles ils ſe trouvent engagés. Pour les autres, à peine s'apperçoit-on qu'ils ſe donnent des mouvements ſur la ſurface de la terre; & c'eſt deja, tant pour toutes les perſonnes auxquelles

ils

ils ont rapport, que pour le Public, comme s'ils avoient paſſé le Stix. ADIMANTE. Oui, mon cher Socrate; ils vivent, & meurent, ſans conſequence.

SOCRATE. De cette ſorte, les eſprits, ſur qui la Philoſophie auroit eu les plus grands droits, la fuient, & la laiſſent rêver ſeule, dans ſes forêts de Myrthe. Infidelles à leurs hautes deſtinées, ils ſuivent un genre de vie indigne d'elle, indigne d'eux. Abandonnée, ſi je l'oſe dire, par ſon propre ſang, & reduite à ne ſçavoir dans quels lieux reculés du monde en aller recueillir les nobles reſtes; elle voit touts les jours ſe ramaſſer autour d'elle une troupe nombreuſe de faux Parents, dont elle rougit; & qui ne juſtifient que trop le mal qu'on publie de ceux qui l'approchent. Des millions de petits hommes voient ſon Palais deſert, & ſuperbement orné d'une longue ſuite d'hommes illuſtres, qu'à la faveur de l'ignorance publique, ils peuvent impunement ſe donner pour predeceſſeurs, & pour ancêtres. Ils s'y jettent, avec la même precipitation, avec laquelle des criminels, heureuſement venus à bout de perçer leur priſon, courent au Temple prochain. Ils n'ont pas plutôt acquis un certain relief dans une profeſſion obſcure, qu'ils s'elancent legerement, d'une boutique, dans une Ecole. Quoique l'etude de la Sageſſe ne ſoit pas à beaucoup près honorée dans le monde au point qu'il le faudroit; elle y conſerve neanmoins de ſon eclat; & l'on n'en eſt pas encore à lui faire l'injure, de la mettre au niveau des arts mechaniques. Ces reſtes imparfaits de luſtre, ne manquent point d'attirer un grand nombre de gens, faits à la hâte par la nature; dont un travail ſervile a, pour ſurcroît, entierement appeſanti le corps & l'eſprit. ADIMANTE. La tentation eſt trop belle, mon cher Socrate; il n'eſt pas etonnant qu'ils y ſuccombent. SOCRATE. Toutes les fois que je rencontre quelqu'un de ces intrus; il me ſemble voir un diminutif d'homme, chauve, noir de viſage, & tout contrefait; qui du pied de ſon enclume, après s'être au miroir jugé paſſable dans ſon habit neuf, vole chez le baigneur. Quand il aura l'air frais, il ira donner la main à ſa fiancée; charmante perſonne, & perſonne de noble extraction; mais contrainte par l'indigence d'epouſer

ſer l'argent de ſon Adonis, avec ſa mine. Jugez des enfants, qui ſeront le fruit de cet aſſortiment bizarre! ADIMANTE. Ils ſeront aimables! SOCRATE. Ceux qui ſortent par pelotons, le bouclier ferme, & le javelot baiſſé, du cerveau lubrique des Sophiſtes, ont à mon gré plus de gentilleſſe encore. Dans ce prodigieux nombre de ſubtilités, avec travail que touts les jours ils enfantent, nous trouveroit-on rien de ſenſé, d'utile, de beau; rien, dont la Morale ſoit enrichie, les Sçiences perfectionnées? ADIMANTE. Heureux, ſi laborieuſement ils n'enſeveliſſoient pas la verité, ſous leurs monçeaux d'opinions abſurdes, & de Sophiſmes! SOCRATE. Que la ſageſſe, mon cher Adimante, aura donc peu de partiſans, dont elle puiſſe à juſte titre s'enorgueillir! Encore afin qu'on voie la plûpart d'entre eux ſe plaire juſqu'au bout à ſes leçons, faut-il qu'un exil, ou quelque autre diſgrace eclatante, viennent comme les arracher à l'ambition, & leur faire chercher un azile auprès d'elle. Quelquefois, c'eſt que, nés avec un cœur magnanime dans un petit Etat, ils dedaignent de ſe mouvoir dans une Sphere ſi bornée. D'autres fois, les traverſes, qu'ils auront eſſuiées dans le maniement des affaires publiques, les rejetteront vers la Philoſophie. Enfin ſouvent un frein, auſſi capable de matter, qu'eſt celui qui retient le cher Theagès, lui conſerve des Sujets excellents; que touts ſes charmes ne l'auroient point empêchée de perdre. Rien de moins qu'une petite ſanté, n'eût ſauvé ce precieux Ami. Tout nous menaçoit autrement de ne l'avoir jamais, ou de ne l'avoir pas toujours. Heureuſement pour nous, & pour lui, ſes incommodités frequentes l'ont forcé de renoncer à la politique, & ne lui permettent aujourdhui que de philoſopher. Mon Demon à moi, qui dès ma jeuneſſe m'en inſpira le deſſein, & qui depuis eut toujours un parfait aſçendant ſur moi, n'eſt point à citer; parcequ'il eſt unique. Du moins auroit-on peine à trouver le ſemblable, dans tout le cours des ſiecles paſſés.

Quel plan de vie au reſte penſez vous que ſe formeront ce petit nombre d'echappés; qui connoiſſent tout le prix de la vraie ſageſſe; & qui goûtent ſans interruption combien il eſt doux, grand, heu-

heureux, de la poſſeder? Vers quelque endroit qu'ils tournent les yeux; ils ne decouvrent que preuves de la manie des Etats, & des particuliers. Où rencontrer celui, dont le cœur brûle de zele pour la Republique; & qui prenne les bonnes voies, pour lui procurer le bonheur ſolide? Envain ſe donnent-ils des mouvements; ils ne peuvent engager perſonne à venir avec eux tirer d'oppreſſion la juſtice, accablée, & foulée aux pieds en touts lieux. Ils ſont hommes; reconnoiſſables, à touts les traits de l'humanité. Mais ils ne ſe jettent pas plutôt au dehors, qu'ils ſont obligés d'être inceſſamment aux priſes avec des animaux feroces. Incapables de faire ferme, ſeuls contre touts, mais beaucoup plus encore de ſe prêter à l'Injuſtice; ils voient qu'en ſe roidiſſant contre la Multitude, ils ne feroient que ſuccomber eux-mêmes, ſans utilité pour leur Patrie, & pour leurs Amis. Toutes reflexions faites, ils ſe condamnent au repos; & deſormais ils ne ſçavent d'autre parti, que de ſe borner au ſoin de leurs propres affaires. Tels qu'un voïageur, ſurpris par un ouragan terrible, qui ſe felicite, à la rencontre d'un mur favorable, derriere lequel il eſt à l'abri; pendant que les autres hommes ſont battus par les tempêtes furieuſes, qu'à toute heure excitent leurs paſſions; les ſolitaires illuſtres dont je parle, ſont charmés d'avoir un coin du monde, où paſſer leurs jours dans l'innocence, & dans la paix; où les finir; pleins d'eſperances aſſez belles, pour leur faire enviſager la mort, non ſeulement avec tranquillité, mais avec joie. ADIMANTE. Ce n'eſt pas, mon cher Socrate, n'avoir joué qu'un rôle mediocre dans la vie, que de la quitter, avec de ſi magnifiques ſentiments, après en avoir eu l'âme toujours penetrée. SOCRATE. J'en conviens. Ne le prenez pas cependant pour le plus beau. Un Philoſophe enſeveli, ne remplit que très imparfaitement ſa deſtinée. Pour paroître bien ce qu'il eſt; il ne lui faut pas un moindre theatre qu'une Republique, prête à ſuivre les purs inſtincts de la Nature, ſous ſes auſpices. C'eſt à la tête d'un Etat, que brilleront ſes lumieres, & ſes vertus. Leur eclat augmentera touts les jours; & leurs influences benignes deſçendront, depuis ceux qui partageront le faix avec lui, juſqu'à ceux qui n'auront

ront pour appui que ſa tendreſſe. En avons nous dit aſſez, mon cher Adimante, pour repouſſer le tort qu'on fait à la Philoſophie; & pour aneantir les nombreux chefs d'accuſation, que la Multitude etale contre elle? Eſt-elle diſculpée, croïez vous? ADIMANTE. Trop, mon cher Socrate. Beaucoup moins auroit ſuffi. Il ne reſteroit plus que de nous montrer une de ces Republiques traitables, qui ne reſiſte point à ſon bonheur; & dont la docilité ſage ouvre au vrai Philoſophe la plus noble carriere, dites vous, qu'un grand cœur puiſſe fournir. SOCRATE. Vous me prenez au depourvu, mon cher Adimante. Je rougis de le dire; mais je n'en connois point, qui merite de l'avoir pour Maître; & c'eſt le grand ſujet de ma douleur. Une diſette ſi generale de peuples, diſpoſés à plier ſous l'empire de la Raiſon, pour être heureux, fait que les Sages commencés, auxquels ils ſe donnent quelquefois à conduire, las de travailler à faire changer de cours aux affaires publiques, ſe laiſſent eux-mêmes aller au torrent. Surmontés par le deſir de ſe rendre agreables, ils ſont enfin auſſi mauvais que les autres, après avoir longtemps fait d'inutiles efforts, pour les rendre meilleurs. Il en eſt d'eux, à peu près comme des graines apportées de loin, & ſemées dans un terroir, qui ne leur eſt aucunement propre. Les plantes qu'elles produiſent, nourries de ſucs peu convenables, ou contraires, degenerent, & ne reſſemblent bientôt plus à celles du climat, auquel on les a derobées. De la même ſorte, les âmes, en qui la Nature avoit caché de grandes ſemences de vertu, mal placées dans les Etats vicieux, où le ſort les fit naître, y deviennent meconnoiſſables, & ſe corrompent entierement par degrés. Que ſi le Ciel leur en menageoit quelqu'un, où l'on pût à bon droit les regarder comme dans leur ſol naturel; alors le germe divin qu'il a mis en elles, ſe manifeſteroit, par des fruits d'une tout autre excellence que l'ordinaire. Dans quelle partie du monde, me demanderez vous toujours, rencontrer cette Republique, où le vrai Philoſophe pourra bien ſe developper? ADIMANTE. Non; je comprends qu'il ne reüſſiroit parfaitement que dans la notre. SOCRATE. Il eſt vrai, mon cher Adimante, que c'eſt la bonne terre, & l'ele-

l'element qu'il lui faudroit. Suppoſons le trouvé pour lui. Feignons un Etat, où l'on veuille ne perdre jamais de vue les idées ſublimes, d'après leſquelles un Legiſlateur plein de lumieres aura formé ſes loix. En un mot que tout y reſpire l'amour de la Sageſſe; & voïons les moïens de l'y conſerver. La decouverte n'en eſt pas facile; mais je n'oublie point que le beau ne s'obtient jamais ſans peine. ADIMANTE. Il en fait, ce me ſemble, dautant plus de plaiſir, qu'il a plus coûté, mon cher Socrate.

SOCRATE. Premierement il faudroit ſans doute enſeigner la Philoſophie aux jeunes gens, mais changer bien des choſes à la maniere. ADIMANTE. En quoi ſe conduit-on mal? SOCRATE. Outre qu'ils commencent trop tôt; on joint à cette etude, à laquelle ils ne donnent que peu d'années, celle de l'Oeconomie, & du commerce. Comment ſeroit-il poſſible, même à ceux qui ſont nés avec le plus d'ouverture d'eſprit, de faire en ſi peu de temps, & dans ce grand nombre d'occupations, des progrès conſiderables dans l'art de penſer, & de bien vivre? Parvenus à l'âge viril; ils croiront faire beaucoup, aux ſollicitations reiterées d'un parent, d'un ami ſage, de frequenter à des heures perdues les Ecoles publiques. Couverts de cheveux gris, ils ſont de pire condition que le Soleil d'Heraclite; ſujet à s'eteindre, mais capable auſſi de recouvrer ſa lumiere. La leur, de tout temps foible, & tremblante, s'evanouït, ſans aucune eſperance de retour. ADIMANTE. Que voudriez vous qu'on fît, mon cher Socrate? SOCRATE. Le contraire, encore une fois, de ce que la mode preſcrit. La Philoſophie ne devroit, ſi je l'oſe dire, que badiner avec les enfants. Il s'agiroit, dans cet âge tendre, de leur former principalement le corps; dont la bonne habitude eſt ſi neceſſaire pour les exercices de l'eſprit. Le dernier doit être mûr, avant que de le tenir extremement tendu, par une application vehemente aux objets qui lui ſont propres. Quand les forces diminuent, & qu'un particulier aura fait ſon temps, comme on parle, dans le Senat, ou dans l'armée; on lui donnera la campagne libre. Je veux dire, qu'exçepté peut-être en certains cas extraordinaires, il ſera dechargé de tout emploi. Des hommes,

qui de concert aſpireront à la vie heureuſe, & qui ne manqueront pas d'en avoir de juſtes idées, voudront certainement faire ſucceder à leurs travaux politiques, & militaires, une oiſiveté ſçavante; qui leur donne un avant-goût de la beatitude, dans le ſein de laquelle bientôt la Mort viendra les plonger.

ADIMANTE. Vous perſuadez, mon cher Socrate. Cependant vous n'aurez pas tout le Monde pour vous; à commencer par Thraſymaque. Je lis dans ſa phyſionomie, qu'il n'eſt pas content. SOCRATE. Ne me brouillez point avec lui, cher Adimante, je vous en conjure; puiſque nous nous aimons fort depuis un temps; & que jamais nous ne nous ſommes beaucoup haïs. Quoiqu'il en ſoit de mon ſuccès; il n'eſt point d'efforts que je ne faſſe, pour le convaincre, non ſeulement lui, mais touts les hommes, de verités, dont la pratique ſeule peut leur faire comprendre tout le prix. ADIMANTE. Ils devroient penſer que la vie eſt courte; & qu'ils feroient ſagement de la mettre à profit. SOCRATE. Dites plutôt, cher Adimante, qu'elle occupe le point d'eſpâce comme imperceptible, qui ſepare la durée infinie qui la precedée, de celle qui doit la ſuivre. Ne ſoïons au reſte point ſurpris, de ce que le commun du monde fait ſi peu d'acceuil aux leçons de ce genre. D'une part, où ſont les Orateurs, qui vivement penetrés eux-mêmes de ce qu'ils enſeignent aux autres, ne puiſent leur eloquence que dans le ſein de la Nature, & dans leur propre cœur? De l'autre, où ſe rencontre la parfaite ſageſſe, unie avec la Souveraine puiſſance? ADIMANTE. Il faut des ſiecles, pour produire les premiers. Un Philoſophe, maître d'un Etat, ou le Maître d'un Etat Philoſophe, eſt un phainomene auſſi des plus rares. SOCRATE. Oui, mon cher Adimante. Les diſcours, où tout ne reſpire que la vertu, dans leſquels celui qui parle ait ſi manifeſtement pour but la verité, que chacun voie qu'il ſe croira paié des efforts qu'il fait pour la decouvrir, par le ſeul bien de la connoître, & par l'eſperance de la faire embraſſer aux hommes; les diſcours de ce charactere encore une fois, ne ſont du tout point ceux auxquels ſont accoutumées les oreilles du Public. La fauſſe eloquence, inſtrument redoutable de l'eſprit de contention, de l'a-

l'avarice, & de l'orgueil, regne dans les Ecoles, dans le barreau, dans le Senat, & dans les Aſſemblées populaires. C'eſt tantôt ce qui m'a fait dire; que le Monde ne ceſſera point d'être mauvais, & malheureux, juſqu'à ce qu'il ſoit gouverné par les vrais ſages, pretendus gens inutiles, ou que Dieu tourne puiſſamment le cœur de ceux qui le gouvernent vers la vraie ſageſſe. Que l'un ou l'autre arrive, ſera choſe difficile tant qu'on voudra; mais de quel droit la juger impoſſible? De ce grand nombre d'hommes illuſtres, qui dans touts les temps ſe conſacrerent à la Philoſophie, combien acquirent leur gloire dans l'adminiſtration des affaires publiques? Eſt-il bien ſûr que pluſieurs, dans ces vaſtes païs, que leur eloignement derobe à notre vue, n'ont pas encore aujourdhui des Nations entieres à conduire? Pourquoi donc le plan d'une Republique vertueuſe paſſeroit il pour inexecutable; ou ne ſeroit-il pas même realiſé, dans quelques lieux de la Terre ignorés pour nous? ADIMANTE. Peut-être ne faut il pas deſeſperer du genre humain à ce point là. Mais, pour avoir ſi bonne opinion du gros du Monde, je crains fort, mon cher Socrate, qu'il ne vous regarde comme un parfait viſionnaire.

SOCRATE. N'en diſons point toujours du mal, cher Adimante. Penſons plutôt à toute l'eſtime qu'il aura pour nous, s'il voit que ce n'eſt point un eſprit d'oppoſition qui nous mene. Appliquons nous, ſans aigreur, à le detromper. Peignons lui ſans fard les Philoſophes, dignes du nom; & faiſons lui comprendre qu'ils ſont tout differents des fauſſes repreſentations qu'il s'en fait. N'oublions pas ces petits menagements; & nous verrons qu'il leur rendra plus de juſtice. Mon cher Adimante, il n'eſt pas facile d'avoir le cœur indiſpoſé contre des gens, qui n'ont de la mauvaiſe volonté contre perſonne; & la douçeur triomphe de la malignité ſouvent la plus grande. Il eſt vrai qu'il ſe trouve des hommes aſſez mechants, pour haïr, preciſement parcequ'on eſt bon; mais de pareils monſtres ſont rares. Les cauſes veritables de l'averſion, & du mepris, qu'on a communement pour ceux qui s'appliquent aux ſçiences, ſont une multitude innombrable de ſçavants bourrus, & Miſanthropes; dont tout le plaiſir eſt de nuire aux autres, de les dechirer, & de reprendre en

eux ſeverement leurs propres defauts, & leurs propres vices. Ils ſont aſſurement faire à la Philoſophie un perſonnage, fort indigne d'elle. ADIMANTE. Leur maniere de penſer bizarre, & leur mauvais charactere, ſont tout ce qu'elle abhorre le plus.

SOCRATE. Quand on eſt rempli des magnifiques idées, qu'elle offre à l'eſprit, & comme abſorbé dans les grandes penſées de l'Infini; croïez moi qu'on n'a pas des attentions de reſte, pour les prodiguer aux menus details de ce que ſont, ou diſent les hommes. On a quelque choſe de meilleur à faire, que de les pourſuivre l'un après l'autre par ſes invectives; & de paſſer la vie à les ſoulever contre ſoi-même, à ſe dechaîner contre eux. Spectateur attentif d'un Monde, eclairé des raïons purs de la verité, inacceſſible à l'injuſtice, adorateur charmé de l'Etre immuable; on n'eſt en peine que de reſſembler à ce qui donne inceſſamment de l'admiration, & du plaiſir. Quand on en goûte un inexprimable dans le commerce d'un bel objet; peut-on ne pas ſouhaiter en ſoi les perfections qu'on lui trouve? ADIMANTE. On n'eſt point content, mon cher Socrate, qu'on ne ſoit, pour ainſi dire, tout ce qu'on aime. SOCRATE. Uni continuellement à la Divinité, dans qui tout n'eſt qu'ordre, beauté, proportion; un amateur de la ſageſſe fera par conſequent touts ſes efforts, pour en être une fidelle image? ADIMANTE. C'eſt à quoi ſe tournera ſa principale etude. SOCRATE. Si les vrais Philoſophes ſouffrent dans l'opinion du monde; ce n'eſt donc qu'à l'occaſion des Sophiſtes? ADIMANTE. Inconteſtablement. SOCRATE. Si les premiers, après s'être eux-mêmes formés ſur le plus parfait modelle, ſont appellés, par leur naiſſance, ou par la voix publique, à faire paſſer touts les traits qu'ils y decouvrent dans les mœurs, ſoit d'un Etat, ou d'un grand nombre de particuliers; ſeront-ils à votre avis de mauvais artiſtes? Se pourra-t-il au contraire quelque choſe de plus fini, que les morçeaux, qui touts les jours ſortiront de leurs mains? Qui reüſſira mieux en un mot à nous faire des leçons de juſtice, de temperance, des autres vertus? ADIMANTE. On leur fera pleine reparation, lorſqu'ils ſeront connus, mon cher Socrate. SOCRATE. Comptez là deſſus. Quand

le Monde verra que leur portrait ici n'eſt aucunement flatté; j'en veux être guarand pour le Monde; il n'aura pour eux que de l'amour, & du reſpect. Je ne ſçai même s'il ne commencera pas beaucoup à nous croire, lorſque nous lui diſons; qu'envain ſe promettra-t-il la fin de ſes maux, tant que ſes formes de gouvernement vicieuſes ne ſeront pas corrigées par des eſprits, pleins du Patron ſublime dont je parle. ADIMANTE. Mon cher Socrate, j'eſpere bien pour vous, & pour eux. Mais enſeignez nous, je vous en ſupplie, de quelle maniere ils s'y prennent, pour l'exprimer dans un Etat? SOCRATE. Le premier ſoin d'un Peintre eſt d'approprier ſa toile. Un Philoſophe, ſouhaité par une Republique, avant tout exigera pareillement des mœurs pures; ſous peine d'être abandonnée à ſon mauvais ſort. ADIMANTE. C'eſt un preliminaire, qu'il ne lui ſera pas facile d'obtenir. SOCRATE. Il eſt vrai; mais notre habile homme, en ce point different des autres, a pour maxime de ne ſe mêler ni d'Etats, ni de particuliers, ſi premierement on ne montre une forte reſolution de faire divorce avec le vice. ADIMANTE. Une ſi loüable ſingularité lui fait aſſurement beaucoup d'honneur. SOCRATE. A cette condition, il ebauchera ſon plan. Pour en perfectionner l'une après l'autre toutes les parties, il conſultera l'idée du Beau. D'après elle, il dictera les devoirs; il formera les arrangements, les plus capables de procurer la felicité publique. Il ne ceſſera point de confronter le Tout moral qu'il compoſe, avec ſon Modelle; juſqu'à ce qu'il voie le dernier tout à fait rendu; & que les perfections de la Divinité, dont Homere nomme les gens de bien de vivantes copies, ſoient imitées, autant qu'on peut le demander à la foibleſſe humaine. ADIMANTE. De cette ſorte, il produira, mon cher Socrate, comme vous le diſiez tout à l'heure, un ouvrage bien diſtingué! SOCRATE. Oui, cher Adimante. A force d'ajoûter ici, de retrencher là, de mettre la derniere main partout; il fera quelque choſe, qui ne meritera pas ſeulement l'admiration de touts les ſages, mais qui ſera même un digne obiet de la complaiſance divine. ADIMANTE. Rien n'egalera ſon travail; il faut en convenir.

SOCRATE.

SOCRATE. Expoſons le ſimplemeut à la vue de ce bataillon très echauffé, qui tantôt etoit en marche contre nous. Le pareil, lui dirons nous, jamais ne ſortira que de l'Ecole de ces hommes, auxquels on trouve ſi mauvais que nous donnions les autres à conduire. A cet aſpect, ne croïez vous pas que les combattants penſeront à reprendre leurs habits; & que, honteux de leur mepriſe, ils jetteront bas les armes? ADIMANTE. Oui, ſi le Vulgaire entendoit raiſon. SOCRATE. Obſtiné, tant qu'il vous plaira. Niera-t-il que les Philoſophes, j'entends ceux que nous ſouhaitons au Monde pour Maîtres, n'aiment paſſionnement la verité; que l'Etre ſuprême ne tienne le premier rang dans leur eſprit, & dans leur cœur? ADIMANTE. Ce n'eſt que par là, mon cher Socrate, qu'on acquiert un droit à ce beau titre. SOCRATE. Dira-t-il que toutes les qualités, dont nous exigeons qu'ils ſoient pourvus, n'aient pas un grand rapport avec celles de l'objet excellent, qui poſſede entierement leur âme? ADIMANTE. Ce rapport eſt trop viſible, pour être conteſté. SOCRATE. Enfin nous citera-t-il quelque choſe au deſſus de ces vrais ſages; ou les mettra-t-il en parallele avec mille impoſteurs, qui les contrefont mal, & qui le ſeduiſent? ADIMANTE. Il a devant les yeux le juſte portrait des uns & des autres; il ne ſera pas aſſez de mauvais goût, aſſez aveugle, pour les confondre. SOCRATE. Detrompé de la ſorte, le Vulgaire s'effarouchera moins de nous entendre ſouvent dire, que loin d'arriver au bonheur parfait, dont nous propoſons les idées dans notre plan de Republique, le Monde ne verra point la fin de ſes maux, juſqu'à ce que la juſtice, & l'ordre, ſoient retablis en touts lieux par les ſinceres amateurs de la Sageſſe, choiſis pour Maîtres, ou par les Maîtres, devenus ſinceres Amateurs de la Sageſſe. ADIMANTE. Vous aurez du moins la vie ſauve, j'oſe l'eſperer, mon cher Socrate; & peut-être diſſiperez vous cette armée de braves, qui tout à l'heure etoit en poſture de fondre ſur vous. SOCRATE. Permettez moi, je vous prie, d'attendre quelque choſe de plus. ADIMANTE. Puiſque vous le voulez; ils auront du bon ſens, & de l'eſprit.

SOCRATE. Quand on accorderoit que toutes les perſonnes qui ſont aujourd'hui revêtues de la ſouveraine puiſſance, n'auront eternellement que du mepris pour la Philoſophie; ſçait-on qu'aucun de leurs deſçendans jamais n'aura des empreſſements pour elle? ADIMANTE. La prediction ſeroit auſſi temeraire, qu'affligeante aſſurement. Elles auroient lieu de s'en plaindre, & nous d'en gemir. SOCRATE. Environnées d'ecueils, tant qu'on voudra; ſur quoi fondé ſoutiendra-t-on, que dans les Siecles paſſés toutes y firent naufrage; & qu'elles auront toutes le même triſte ſort dans les Siecles à venir? ADIMANTE. On peut, ſans riſque, en exçepter pluſieurs de la loi commune. SOCRATE. Il ne faudroit qu'un Roi, ſecondé par des ſujets dociles, pour faire voir au Monde ce qui nous paroît trop beau, pour être eſperé. ADIMANTE. Il eſt vrai, mon cher Socrate; un ſeul feroit changer de face à tout. SOCRATE. Quelle impoſſibilité qu'il entre avec zele dans nos idées; & qu'un Peuple ſoit aſſez amoureux de ſon bonheur, pour ſe laiſſer entierement conduire à lui? ADIMANTE. Sans prodige, elles peuvent un jour être les ſiennes; puiſqu'elles ſont les notres; & quelque Nation peut-être ſçaura l'ecouter. SOCRATE. Si notre plan de Republique eſt pratiquable; c'eſt un point entre nous depuis longtemps arrêté, qu'il rendroit les hommes, de miſerables qu'ils ſont aujourd'hui, parfaitement heureux. ADIMANTE. Vous l'avez demontré, mon cher Socrate. SOCRATE. Nous conſeillons par conſequent le meilleur à faire. Il n'eſt pas d'une execution facile; mais auſſi ne doit-on point le juger impoſſible. ADIMANTE. Toutes ces choſes, à mon avis, ne ſouffrent plus aucune difficulté.

SOCRATE. A quoi faudra-t-il appliquer les Dieux tutelaires futurs de la Republique; & quelles occupations leur donnerons nous, dans les differents âges? Cette queſtion s'offre ici naturellement à reſoudre; mais de nouveaux ſcrupules m'arrêtent. ADIMANTE. Vos embarras, vous le ſçavez, mon cher Socrate, nous touchent mediocrement. SOCRATE. Il eſt vrai. Depuis longtemps, j'ai l'experience qu'envain je tâche d'eloigner certains articles, qui peu favorablement inter-

interpretés, peuvent ſonner très mal dans le Monde; & qui vraiſemblablement n'y rencontreront jamais que des oppoſitions. Que n'ai-je point fait, par exemple, pour m'epargner celui de la communauté des femmes! J'ai perdu mon temps. Il m'a fallu me traîner comme j'ai pu juſqu'au bout d'un ſujet, où la parfaite aſſûrance d'avoir la raiſon de ſon coté, ne doit preſque point faire eſperer même de pouvoir impunement dire ce qu'on en penſe. Celui du bon choix des Magiſtrats, expoſe au moins à du travail; & peut-être à de pareils riſques. J'en ai deja beaucoup dit. Mais je m'apperçois que, ſi je veux me conſerver auprès de vous, il faut vous en parler ſur nouveaux frais. ADIMANTE. Il s'agit de nous inſtruire des plus grandes verités, mon cher Socrate. Mepriſez les hazards, & la peine; c'eſt à quoi je vous exhorte. SOCRATE. Un grand zele pour la Patrie, un zele inſurmontable à la crainte, à l'eſperance, aux fatigues, aux dangers, eſt, ſi vous vous en ſouvenez, la principale vertu, que nous avons exigée en eux. Nous avons ordonné de les mettre à toutes les epreuves; & de ne confier le ſort de l'Etat qu'entre les mains de ceux, qu'on n'aura point vu ceder aux aſſauts les plus violents de la douleur, & du plaiſir. Enfin nous avons dit qu'on ne pourra, lorſqu'ils en ſeront toujours ſortis victorieux, aſſez les combler d'honneurs pendant leur vie; ni leur en decerner de trop diſtingués après leur mort. Les vrais Philoſophes etoient les hommes que j'avois en vue. Mais, pour eviter les affaires, dont je ne me ſuis pas exempté neanmoins, je m'étois ſoigneuſement abſtenu de les nommer; & de hazarder avant le temps ce paradoxe, capable d'exçiter une ſedition contre moi; que le Monde ne ſera jamais bien gouverné par d'autres. Rendu brave par vos pourſuites, & les yeux fermés aux inconvenients, j'ai tout dit. ADIMANTE. Mon cher Socrate, on a remarqué chacune de vos demarches; & l'on s'eſt apperçu de vos fuites. SOCRATE. Où les trouver, ces vrais Philoſophes? C'eſt la difficulté qui nous reſte. Pour les former, il faut un aſſemblage de qualités, rarement que la nature unit enſemble. On voit dans peu de perſonnes un eſprit fin, beau, penetrant, aiſé. Les grands cœurs

ſont

ſont ordinairement ſujets à l'inconſtance, & n'aimeront point la vie paiſible. Ce même beau feu, qui les anime, s'accorde mal avec le ſolide, les rend legers, & les emporte. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. On aura beaucoup plus à compter ſur les gens d'un eſprit tout à fait repoſé, comme on parle. Ils ſont d'une reſſource infinie, dans la guerre entre autres; où rien ne les etonne, & n'eſt capable de leur faire abandonner une belle enterpriſe. Mais tournez les du côté des Sçiences; ils ſont peſants, bouchés, endormis. Cependant l'un, ſans l'autre, n'eſt pas aſſez, comme nous l'avons dit ailleurs, pour faire des Sujets dignes d'occuper les premieres places du Senat, & de l'armée. ADIMANTE. Ils doivent être egalement propres aux excercices de la Gymnaſtique, & de la Muſique. SOCRATE. On les mettra donc aux priſes encore avec tout ce que la derniere a de plus difficile, & de plus abſtrait; pour voir s'ils auront le courage de le braver, ou s'il les fera palir. Tel ne craindra point les flêches de l'Ennemi, qu'une verité metaphyſique epouvante. ADIMANTE. Ce nouveau genre d'epreuve eſt ſans doute neceſſaire, mon cher Socrate; mais quelles ſont les hautes Speculations, devant leſquelles vous exigez qu'ils faſſent bonne contenance, avant qu'on les juge dignes de porter le faix de l'Etat?

SOCRATE. Vous n'avez pas oublié, mon cher Adimante, que dans l'âme nous avons diſtingué trois appetits; & que cette diviſion nous a ſervi beaucoup à connoître les quatre principales vertus; la ſageſſe, la juſtice, la valeur, la temperance. ADIMANTE. Je l'ai très preſente à l'eſprit. SOCRATE. Dans l'endroit, je vous ai dit que je ſçavois une voie plus directe, pour arriver à ce même but; mais qu'elle etoit longue; & que je voulois abreger pour l'heure. J'ai donc ſacrifié l'exactitude à l'ordre naturel; avec d'autant moins de ſcrupule, que nous ne l'avez point trouvé mauvais. ADIMANTE. Je n'ai pas vu, mon cher Socrate, que vous aïez mal fait en rien. SOCRATE. Je ne puis, je vous l'avoue, mon cher Adimante, aimer extrememement votre indulgence, & votre aquieſçement, à mon gré trop facile. Faites reflexion, je vous en ſupplie, qu'on

perd toujours de la verité beaucoup plus qu'il ne faudroit, lorſqu'autour d'elle on laiſſe encore des nüages, qui l'obſcurciſſent. Mon ſentiment eſt, en un mot, que rien de fait à demi ne doit contenter, lorſqu'il s'agit d'elle. Bien des gens ne pouſſent pas leur delicateſſe à ſon egard ſi loin, je le ſçai; mais ne ſoïons pas du nombre. ADIMANTE. La non-chalance, il eſt vrai, mon cher Socrate, eſt le vice des âmes, qui n'ont pour la verité que de mediocres empreſſements. Nous ne devons pas avoir à nous le reprocher. SOCRATE. Il ne convient moins à perſonne, qu'aux Depoſitaires futurs des loix, aux Vengeurs de toutes les inſultes faites à la Republique. On exerçera par conſequent les uns & les autres avec un ſoin egal dans la carriere des Sçiences, & dans le Cirque; ou quelque choſe de fort eſſentiel leur manquera. ADIMANTE. Quoi, je vous prie, mon cher Socrate? La pratique de la vertu n'eſt-elle donc pas tout? SOCRATE. Non, cher Adimante. Il faut qu'elle ſoit accompagnée d'une lumiere peu commune; qui ſeule en fait l'heroïſme; & qui doit être le partage de toutes les perſonnes d'un haut rang, ſous peine d'en être jugées entierement indignes. Se peut-il rien de plus honteux, qu'on exige toute la perfection poſſible dans un faiſeur de vers, un joüeur de Lyre; pendant qu'on eſt de ſi bonne compoſition ſur le fait d'un Senateur, & d'un homme de guerre? ADIMANTE. C'eſt très bien remarqué. Mais quelle ſçience eſtimez vous la plus neceſſaire pour eux?

SOCRATE. L'ignorez vous, mon cher Adimante; ou vous plaiſez vous à me ſuſçiter eternellement des affaires? Je croirois le dernier plutôt; après tout ce que vous m'avez ſouvent ouï dire, à la loüange de celle qui nous unit au Souverain Bien. Elle eſt rare; quoique d'elle ſeule toutes les autres tirent leur prix; & que ſeule elle rende l'homme heureux. En effet que ſervira de connoître, & de poſſeder tout le reſte, à qui vit malheureuſement privé de la vue, & de la jouïſſance de ce beatifique objet? Embraſſer dans ſon eſprit toute la ſtructure de ce grand Univers, avoir en ſa puiſſance touts les biens, ſe voir maître de toutesles beautés, qu'il renferme, dans l'abſenee du Bon, & du Beau; cher Adimante,

eſt-

eſt-ce un etat fort à ſouhaiter? ADIMANTE. Il n'eſt point ſans lui de felicité veritable. SOCRATE. Je doute que le Monde ſoit beaucoup de votre avis. La plûpart des hommes ne connoiſſent d'autre bien que le plaiſir; & de ceux qui penſent plus raiſonnablement, très peu diſtinguent le bien de la Sageſſe. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. Quand on prie les derniers de la definir; après de longs circuits, ils retombent toujours à dire, qu'elle conſiſte dans la connoiſſance, & dans l'amour du Bien. Ils ſuppoſent qu'on entend ce mot, quand ils le prononcent. N'auroit-il plus de ſens, lorſque nous venons à nous en ſervir? ADIMANTE. La choſe n'eſt pas vrai-ſemblable. SOCRATE. Les autres, mon cher Adimante, rencontrent moins bien encore. Forcés de reconnoître des voluptés condamnables, ils en ſont reduits à regarder un grand nombre de choſes comme bonnes, & mauvaiſes tout enſemble. De là des equivoques dans leur eſprit; fort capables de produire des erreurs dans leur conduite. ADIMANTE. Ces deux manieres de penſer me paroiſſent egalement inſoutenables.

SOCRATE. Prenons garde, cher Adimante, que les apparences du bien ne ſatisfont perſonne; au lieu que celles de la vertu ſuffiſent preſque à tout le monde. ADIMANTE. On veut certainement la poſſeſſion reelle de l'un; mais beaucoup de gens ſe bornent aux ſeuls dehors de l'autre. SOCRATE. N'eſt-il pas ſurprenant que l'âme, pouſſée continuellement par le plus fort inſtinct à chercher un miel, qui ſeul cauſe touts ſes mouvements, ſoit pour l'ordinaire depourvue de cet œil, neceſſaire pour apperçevoir partout ſa depouille precieuſe; & qu'aveugle, elle voltige inceſſamment d'un objet à l'autre, ſans jamais en revenir chargée? Eſt-il un malheur pareil au monde, à celui de ne pas connoître ce qu'on deſire avec l'ardeur la plus parfaite; & de s'egarer à toute heure dans une pourſuite, dont le ſuccès intereſſe entierement le cœur? Frappés d'un aveuglement ſi pitoïable, ceux qui doivent être les yeux de la Republique, ſeroient-ils propres à la conduire? ADIMANTE. Non aſſurement. SOCRATE. S'ils ignorent à quoi la juſtice eſt bonne, en quel ſens elle eſt un bien; la poſſederont-ils dans un

degré fort éminent; & devra-t-on beaucoup attendre deux? S'ils le ſçavent; l'Etat aura les Maîtres qu'il lui faut. ADIMANTE. Mais qu'eſt ce donc, mon cher Socrate, que le Bien, dont vous nous parlez tant? Le faites vous conſiſter dans la connoiſſance, dans le plaiſir, dans quelque autre choſe?

SOCRATE. Du charactere dont vous etes, vous ne m'en quitteriez pas, mon cher Adimante, pour vous inſtruire ſimplement de ce que d'autres en ont penſé. ADIMANTE. Je l'avoue, mon cher Socrate. Je veux qu'un homme qui ſe pique de ſçavoir, ne ſe borne pas à me faire l'hiſtoire des opinions de ſiecle en ſiecle; quand je l'interroge ſur des matieres, ſur leſquelles il m'obligeroit de ne me dire que la ſienne propre. SOCRATE. Vous accommodez vous mieux de ces eſprits deciſifs, qui parlent ſçientifiquement de ce qu'ils n'entendent pas à fond? ADIMANTE. A Dieu ne plaiſe! Je leur permettrois tout au plus d'alleguer modeſtement leurs conjectures. SOCRATE. Pour moi, cher Adimante, je vous dirai que je ſuis moins indulgent. Je mepriſe preſque au même point le faux ſçavant, qui ne ſçait ce qu'il dit, & le demi-ſçavant, qui devine. L'opinion l'emporte, ſelon moi, peu ſur l'ignorance; & je compare à des aveugles, qui trouvent leur chemin par un ſimple cas fortuit, ceux que le pur hazard conduit au vrai. Pour tout vous dire; tel eſt mon goût. J'aime qu'on m'apprenne toujours des choſes claires, certaines, utiles, belles. Me reſſemblez vous? ADIMANTE. Le reſte ne donne aucune vetitable ſatisfaction à l'eſprit.....

GLAUCON prit ici la parole..... Mon cher Socrate, je vous conjure, au nom du plus grand des Dieux, de ne point vous laſſer, me dit-il; puiſque vous approchez du terme. Faites nous connoître le Bien, auſſi parfaitement que vous avez fait la juſtice; & nous aurons toutes les actions de graces à vous rendre. SOCRATE. Je voudrois fort vous obeïr, mon cher Glaucon, lui repondis-je; mais vous ririez bientôt de ma chute, ſi je prenois mon vol ſi haut. Parlons, croïez moi, plutôt du Fils, production merveilleuſe du Bon, & ſa parfaite image. GLAUCON. A condition qu'enſuite vous nous entretiendrez auſſi des perfections du Pere. SOCRATE.

Pûſſai-

Pûſſai-je vous les etaler dignement, & rehauſſer mes idées, pour vous en donner de convenables à ſa grandeur! Mais je prevois qu'au moins ne faudra-t-il pas beaucoup tarder à nous rabbatre au plus magnifique de ſes ouvrages. Du reſte c'eſt à vous de veiller à ce qu'il ne m'echappe aucun faux raiſonnement, qui nous jette les uns & les autres dans l'erreur. GLAUCON. Si vous quittez le droit chemin, on vous redreſſera, mon cher Socrate, comptez là deſſus. Faites nous part ſeulement de vos penſées.

SOCRATE. Rappellons nous d'abord ce que nous avons dit ſouvent. Les hommes parlent à toute heure de pluſieurs biens, d'une infinité de choſes belles. Mais l'idée generique du bon, du beau, du bien, de l'Etre, n'eſt qu'une, & ne s'apperçoit que par l'entendement pur; au lieu que touts les objets particuliers frappent nos ſens. GLAUCON. Ce principe metaphyſique eſt depuis longtemps avoué, mon cher Socrate. SOCRATE. Avez vous quelquefois pris garde à ce qui diſtingue la vue de touts les autres? GLAUCON. Peut-être ai-je omis quelque obſervation à faire là deſſus. SOCRATE. Il ne faut que deux choſes, pour entendre les ſons; l'orgâne de l'ouie, avec un mouvement d'ondulation, cauſé dans l'air, par les vibrations du corps ſonore. Il en eſt de même de l'odorat, du goût, & de l'attouchement. GLAUCON. Fort bien. SOCRATE. Pour voir, il en faut trois; l'oeil, les couleurs, & la lumiere, qui nous les fait diſçerner. GLAUCON. Je n'avois pas aſſez remarqué cette difference. SOCRATE. Il n'eſt pas fort neceſſaire de vous demander, quel eſt l'aſtre, j'ai penſé dire, le Dieu viſible, qui la repand; & qui n'a qu'à ſe montrer, pour nous decouvrir le grand ſpectacle du Ciel, & de la terre. GLAUCON. Le ſoleil, ſans doute. SOCRATE. L'œil, qu'il eclaire, le voit. GLAUCON. Oui. SOCRATE. Preſentement vous comprenez, je m'aſſûre, pourquoi je l'ai nommé le Fils du Bon, & la parfaite image du Pere. C'eſt que l'un eſt dans le Monde intelligible, ce que l'autre eſt dans le Monde corporel. GLAUCON. Je commençe à vous entendre. Expliquez vous neanmois encore, je vous prie.

SOCRATE. Vous ſçavez que nous avons beau la nuit tourner les yeux de toutes parts; nous voïons auſſi peu, que ſi nous en etions entierement privés. L'aſtre du jour bientôt revient-il ſur l'horizon; la vue des objets nous eſt rendue avec lui. GLAUCON. Ce phainomene, pour être de touts les jours, n'en eſt pas moins admirable. SOCRATE. Qu'eſt l'entendement autre choſe, que l'œil de l'âme, cher Glaucon? Lorſqu'aux raïons de cette autre lumiere, qui s'elance continuellement vers elle de l'Etre divin, l'homme examine les choſes; il en decouvre la nature; il eſt participant de la vraie ſageſſe. Mais quand l'amour des biens ſenſibles obſcurcit pour lui le Soleil des Eſprits; il eſt dans les tenebres, il ne voit rien; il croit ſçavoir, & le moment d'après il reconnoît qu'il ſe trompe. Tout en lui n'eſt qu'erreur, aveuglement, folie. GLAUCON. Cette Theologie, mon cher Socrate, eſt egalement ſublime, & ſolide. SOCRATE. Celui de qui nous tenons la faculté de connoître, & de qui touts les objets de nos connoiſſances empruntent la grande clarté dont ils brillent, eſt celui-la même que j'ai nommé le Pere, le Bon, le Bien Souverain. Lui ſeul nous communique la Sçience. La verité ne ſe trouve point ailleurs qu'en lui. Si l'une & l'autre paſſent tout ce que nous pouvons du reſte conçevoir de plus excellent, & de plus beau; que penſerons nous de l'Etre immenſe, lumineux, toujours preſent, du ſein duquel, comme de leur unique ſource, eternellement elles emânent. GLAUCON. Que ſon excellence, & ſa beauté, ſeront infiniment au deſſus encore. SOCRATE. N'en demeurons pas là, mon cher Glaucon. Outre que le Pere du jour eclaire le monde materiel; il y donne la naiſſance, & l'accroiſſement à tout. Les Etres intelligents de même ne reçoivent pas ſeulement la ſageſſe du premier Eſprit; il eſt auſſi le principe adorable de leur exiſtence. Combien ne leur eſt-il donc pas ſuperieur en puiſſance, en perfection, en grandeur! .....

Glaucon etoit depuis longtemps fort attentif? Il s'ecria dans cet endroit, avec un leger ſouris: Grand Apollon! Socrate nous fait ici monter bien haut dans les nues! .... Cher Glaucon, lui repondis-je, n'en accuſez que vous ſeul je vous en conjure, ſi je

m'y

m'y ſuis perdu; puiſque c'eſt vous, qui m'avez fait prendre mes aîles. GLAUCON. Vous ne m'entendez pas, mon cher Socrate. Je ſuis au contraire ſi charmé de votre nouvelle comparaiſon, que je la veux toute entiere. SOCRATE. Il eſt certain qu'elle eſt feconde en beaux rapports. GLAUCON. Il faut nous les parcourir touts. SOCRATE. Vous aurez ceux que pour l'heure mon eſprit me fournira.

Deux Mondes; l'intellectuel, & le ſenſible. Deux aſtres, pour y preſider; notre ſoleil, & l'Etre Divin. Me comprenez vous? GLAUCON. Parfaitement, juſqu'ici. SOCRATE. Coupez en deux parties inegales une ligne, qui repreſente les deux Mondes; & chacun des extrêmes en quatre; de telle ſorte que leurs ſegments ſoient en proportion avec l'evidence des objets, que l'un & l'autre Monde renferment. Le premier ſegment de celui des extrêmes, qui tient la place du Monde viſible, exprimera les corps; le ſecond leurs ombres; le troiſiême leurs images, vues dans l'eau, par exemple, ou dans un miroir; & le quatriême enfin leurs qualités ſenſibles. Me fais-je toujours entendre? GLAUCON. Oui, mon cher Socrate; je n'ai point encore de peine à vous ſuivre. SOCRATE. Ces trois derniers termes ſont au premier, c'eſt à dire, que l'apparence eſt à la realité, ce que l'opinion eſt à la Sçience. Les quatre portions de ligne qui nous reſtent, nous marqueront d'autre part les quatre manieres differentes, par leſquelles nous parvenons à connoître la verité. La plus parfaite nous la fait apperçevoir, par voie d'intuïtion. Les trois autres empruntent le ſecours de ſes ombres, & de ſes images, pour nous la faire decouvrir. La moins defectueuſe de celles-ci, à la faveur de certaines ſuppoſitions accordées, conduit l'eſprit avec adreſſe, mais toujours en tâtonnant, de conſequences en conſequences, juſqu'à celle qui reſout la queſtion. La premiere le fait monter incontinent aux principes; qui lui ſervent les uns après les autres comme d'échelons, pour deſçendre juſqu'à celui qu'il faut prouver; & fixe continuellement ſa vue ſur les idées, que ſucceſſivement lui fournit le ſujet. GLAUCON. Vous nous parlez, je le vois, des Methodes

thodes, Analytique, & Synthetique; mais je n'en comprends pas encore aſſez nettement la difference. SOCRATE. Vous l'allez ſentir. Les Geometres, & les Arithmeticiens, ont en reſerve, pour le beſoin, comme vous ſçavez, un grand amas d'axiômes, & de demandes, ſur les nombres, & ſur les lignes; parmi leſquels ils choiſiſſent, lorſqu'un problême leur eſt propoſé, les plus capables de leur en donner la reſolution. GLAUCON. Leur maniere eſt très connue. SOCRATE. Ils commencent par tracer leurs figures; mais ce n'eſt du tout point d'elles que dans tout le cours de leurs demonſtrations ils parlent. Ils en contemplent d'autres, infiniment correctes; qui ſont les ſeules, dont les rapports les intereſſent. Je veux dire, que ce n'eſt point d'un tel triangle, d'un tel quarré, ni d'un tel cercle, mais du quarré, du triangle, du cercle, qu'ils demontrent les proprietés. Ceux qu'ils decrivent au hazard, ſont des ſignes, utiles ſeulement pour donner priſe à l'entendement pur ſur des objets, que tout relevé qu'il eſt au deſſus des ſens, il auroit de la peine autrement à ſaiſir. GLAUCON. Je vous entends. Le quarré, le cercle, & le triangle vus, ne font qu'arrêter l'attention ſur le quarré, le triangle, & le cercle intelligibles. SOCRATE. Vous avez un œil d'aigle, mon cher Glaucon. Je pourſuis.

Dans la methode Synthetique, l'eſprit ecarte abſolument tout le ſenſible; &, par une enchainûre ſuivie d'idées claires, il avance, de principe en principe, juſqu'à celui qui tient immediatement à ſa propoſition generale. GLAUCON. Je ne vous perds point encore ici de vue, mon cher Socrate. Vous dites beaucoup; & vous nous faites ſouvenir de la grande preeminence que la Dialectique a ſur la Geometrie, & ſur la Sçience du Calcul. Quand on enſeigne, la lumiere ſort egalement de toutes les parties du diſcours. Mais lorſqu'on demontre, on en eſt reduit à chercher par de longs detours les verités les plus compoſées, à la lüeur d'un petit nombre des plus ſimples. SOCRATE. Vous m'avez excellemment compris, mon cher Glaucon. Nous avons dans l'Entendement humain, pour repondre à nos quatre derniers ſegments proportionnels, l'intuïtion

pure,

pure, le raiſonnement, la foi, l'opinion. Je les range dans l'ordre, qu'exige le genre d'evidence qui leur convient. GLAUCON. Je reçois votre diviſion. Elle nous met ſous les yeux toutes les differentes approches de notre eſprit vers la verité. SOCRATE. Puiſque vous etes ſatisfait, nous finirons. GLAUCON. Il eſt en temps.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE SEPTIEME.

SOCRATE.

POUR ouverture d'un nouvel Entretien, je m'aviſai de l'image qui va ſuivre. Elle vous exprimera, dis-je à Glaucon, toute la difference que je conçois, entre les hommes dont l'ignorance eſt le partage, parceque jamais ils n'eurent que les ſens pour Maîtres; & ceux qui par un long commerce avec touts les objets du Monde intellectuel, ont enrichi leur eſprit des connoiſſances les plus ſublimes. Voici les uns & les autres, au naturel.

Imaginez vous d'une part des forçats, depuis leur premiere enfance enchainés par touts les membres du corps, dans un antre ſouterrain; en telle ſorte qu'il ne leur eût jamais eté poſſible de ſe retourner vers la lumiere; dont un large ſoupirail, ouvert ſur un chemin paſſant, laiſſeroit devant eux les foibles raïons aller mourir, au fond de la caverne. Ils y verroient defiler continuellement des ombres d'hommes, d'animaux, de voitures. Vieux eſclaves de l'habitude, ils les prendroient unanimement pour des realités; ils leur attribueroient tout

le

le bruit entre autres, dont leurs oreilles ſeroient frappées, au paſſage de chacune. Ils en parleroient enſuite, preciſement comme nous faiſons des choſes mêmes. GLAUCON. Ce debut, mon cher Socrate, nous prepare à quelque denouement fort extraordinaire. SOCRATE. Moins que vous ne penſez, mon cher Glaucon. C'eſt le commun des hommes, dont l'oeil eſt comme immobile, dans la priſon tenebreuſe où nos corps ſont renfermés, depuis leur premiere entrée au Monde, & colé ſur les objets materiels, que je pretends vous peindre. Continuons.

Si quelqu'un, après avoir briſé les fers d'un de ces malheureux, l'invitoit à tourner la tête, & s'efforçoit de le tirer par la main de ce reduit obſcur; aux premieres approches de la lumiere, ne ſouffriroit-il pas les plus cruelles peines? GLAUCON. Ses yeux en ſeroient etrangement bleſſés; il ſeroit entierement ebloui. SOCRATE. Mais quel ſeroit ſon etonnement; lorſqu'il entendroit ſon Conducteur traiter ſes images ſombres de phantômes vains, & lui vanter les nouveaux objets, dont il ſeroit environné! Interrogé de ce qu'il en penſeroit, ne ſeroit-il pas dans un parfait embarras; & n'aſſureroit-il pas qu'ils n'auroient ni la realité, ni la douçeur des autres? GLAUCON. Il les croiroit enchantés; il s'en detourneroit; il en auroit peur. SOCRATE. Que ſeroit-ce donc, ſi par un ſentier difficile, il etoit conduit au grand jour? Quelles douleurs! Quels hauts cris! Quelle entiere impoſſibilité de voir! Quels regrets pour ſes chaînes, & pour ſes ombres! GLAUCON. Il regarderoit l'effet du bon zele de ſon Guide charitable, comme un très mauvais ſervice. SOCRATE. Sa vue par degrés ſe fortifieroit. Il commenceroit par les corps les moins eclairés. De l'un à l'autre, il parviendroit à ſoutenir la reverberation des raïons du Soleil, vu dans un miroir, ou dans l'eau. Enfin il auroit le regard aſſez ferme, pour en contempler quelques moments le diſque. GLAUCON. Oui, mais que de mal aux yeux, mon cher Socrate, avant que d'en venir là! SOCRATE. Il eſt vrai. Mais preſentement fait comme un autre, il raiſonneroit ſur la nature de cet Aſtre; il admireroit la regularité merveilleuſe de ſon cours, le bel ordre qu'il met dans les ſaiſons, & le nombre infini

de ſes productions admirables ſur notre terre. GLAUCON. Le grand ſpectacle du monde viſible, auroit dans ſa nouveauté, quelque choſe de raviſſant pour lui.

SOCRATE. Quand, revenu de ſon premier tranſport, il ſe rappelleroit le ſouvenir de ſa tenebreuſe demeure, de ſes anciens compagnons d'eſclavage, & des manieres de penſer eſtimées entre eux; combien ne ſe feliciteroit-il pas de ſon nouvel etat; & quelle compaſſion n'auroit-il pas du leur! Que d'indifference, & que de mepris, pour les loüanges, & pour les honneurs, dont ils combloient ceux qui faiſoient à leur gré les obſervations les plus fines ſur leurs neants mobiles; & qu'ils regardoient comme les plus beaux genies; pour deviner mieux que les autres le moment precis de leur arrivée, ou de leur eclypſe! Porteroit-il envie aux plus admirés, aux plus applaudis? Plutôt que d'aſpirer à l'empire de la caverne; ne croïez vous pas qu'il choiſiroit, avec le Heros chagrin d'Homere; " d'aller ſervir le Bouvier le plus indigent du plus pauvre hameau?" GLAUCON. Vivre avec eux, & ſe repaître de chimeres avec eux, lui paroîtroit aſſurement le plus grand des ſupplices.

SOCRATE. Emu de pitié pour ces miſerables, d'autant plus à plaindre, qu'ils ne ſentiroient point leurs maux; s'il formoit le deſſein genereux de les aller rejoindre, pour leur en faire connoître toute l'etendue; & ſi, tout offuſqué longtemps qu'à ſon arrivée il ne pourroit manquer d'être, on le faiſoit parler ſur les vieux ſujets d'entretien, & de conteſtation; quels prodigieux eclats de rire dans toute la chaîne, à chaque mot qu'il diroit? Il auroit les yeux perdus, en punition de les avoir quittés; & l'on ſeroit fou, d'aller, après un ſi triſte exemple, rendre viſite au Soleil. Si, malgré ce mauvais accueil, il s'obſtinoit à leur conſeiller de venir ſe rendre participants de ſon bonheur; quel ſoulevement n'exçiteroit-il pas contre lui? La mort, oui la mort, ſeroit peut-être ſa recompenſe. GLAUCON. Les huées cependant, mon cher Socrate, devroient ſuffire.

SOCRATE. Cette Allegorie s'explique d'elle-même. L'antre ſouterrain, c'eſt le monde ſenſible. L'enlevement d'un des Captifs, arraché

arraché de ſa priſon obſcure, pour être conduit à la lumiere, figure l'aſſomption de l'âme dans le Monde intellectuel, ſi j'oſe parler de la ſorte, operée par la Philoſophie. Dieu ſçait, mon cher Glaucon, ſi je la comprends bien. Du moins vous dirai-je ma façon de l'entendre. De toutes les idées intelligibles, celle du Bien eſt la plus ſublime; & pour les yeux ordinaires auſſi la plus difficile à decouvrir. Quand on la contemple attentivement; on voit que toutes les beautés, qui parent ce grand Univers, & l'Univers même, ne ſont que des emanations de lui. Non ſeulement il conſerve allumé, pour nos beſoins, l'immortel Flambeau qui nous eclaire, dit-on, dans les tranſports de l'adoration la plus reſpectueuſe, & de l'admiration la plus vive; il en fait lui-même l'office, dans cet autre Monde; en comparaiſon duquel celui que nos corps habitent, n'eſt qu'un cachot, horrible par ſes tenebres. C'eſt lui qui repand les raïons purs de la verité, dans tout cet horizon immenſe, auquel s'etend la vue des Eſprits: c'eſt lui qui leur diſtribue la Sageſſe. Tout particulier, tout homme public, qui n'entend point ce language, n'en aura certainement qu'une portion très mediocre; & ne ſera jamais ce qu'on appelle un grand homme, ni dans ſa maniere de penſer, ni dans ſa conduite. GLAUCON. Le moïen d'avoir des lumieres, quand on ne connoît pas celui qui les donne?

SOCRATE. Ne ſoïons aucunement ſurpris, que les habitants heureux de ce Monde, entierement inconnu pour la plûpart des hommes, aient tant de peine à le quitter, pour s'intereſſer dans ce qu'on nomme parmi nous les grandes affaires; & que leur âme, attachée au lieu de ſon origine par les plus forts liens, ne ſe plaiſe que très imparfaitement ailleurs. Il eſt impoſſible autrement, ſi notre allegorie eſt juſte. GLAUCON. Le gain ſeroit petit, & la perte infinie pour eux. SOCRATE. Nous ne devons point davantage nous etonner, de les voir deconcertés, confus, preſque interdits; lorſqu'au ſortir d'un commerce inſtructif, & plein de charmes, avec la Divinité, ils retrouvent les hommes, avec leurs chimeres, & leurs vices. Juſqu'à ce que par degrés leurs yeux ſe familiariſent avec l'obſcurité; ſe peut-il qu'ils trouvent auſſi bien les

êtres

êtres que les autres? Comment n'apprêteroient-ils pas ſouvent à rire, dans un barreau; où l'on mugit; où l'on ſe bat, helas! pour l'ombre de la juſtice; auſſi cruellement outragée par ceux qui la violent, que peu connue de ceux qui l'adminiſtrent? La Cour pareillement, le Senat, l'Armée, doivent être des païs, aſſez perdus pour eux. Cependant comme il eſt certain qu'on voit mal, ſoit que l'on paſſe d'un lieu fort eclairé dans un lieu ſombre, ou d'un lieu ſombre dans un autre où le jour luit; pour avoir droit d'inſulter à leurs tatonnements, il faudroit avoir bien examiné, de laquelle de ces deux cauſes viendroient les embarras, & la mauvaiſe vue. On pourroit enſuite à meilleur titre les feliciter, ou les plaindre; & juger ſi les rieurs, avec leur œil, depuis l'enfance colé ſur leurs ombres, ne ſeroient pas eux-mêmes les gens ridicules. GLAUCON. Mon cher Socrate, ils ſeroient preſque toujours les victimes d'une exactitude ſcrupuleuſe à raiſonner, ſur les choſes qui les divertiſſent.

SOCRATE. Les Sophiſtes, mon cher Glaucon, leur fourniront un plus beau champ; lorſqu'ils ſe vantent entre autres d'avoir des yeux de leur façon à nous donner; pendant que notre âme eſt conſtamment née avec celui de la perception, qui vaut touts les autres. GLAUCON. Il n'eſt rien qu'il ne penetre. SOCRATE. Vous avez raiſon. Mais il eſt fixement attaché ſur les objets ſenſibles. Elle ne peut être eclairée, à moins que par un mouvement entier d'elle-même, elle ne ſe retourne, de tout ce qui perit, & qui forme un cahos parfaitement tenebreux au devant d'elle, vers l'Etre eternel, qui n'eſt que lumiere; vers le Bien Souverain. C'eſt à quoi doivent l'aider touts les Preceptes. GLAUCON. Ceux qui n'operent pas ce retour vers Dieu, ſont deſavoués par la vraie Philoſophie. SOCRATE. Si la Nature n'avoit pas mis en nous l'œil merveilleux dont je parle; ils ne nous le donneroient certainement pas. Mais ils ecartent les obſtacles; ils l'epurent; ils le dirigent, ils le tournent du coté qu'il faut. GLAUCON. C'eſt très bien dit. SOCRATE. Il n'en eſt pas de l'Entendement, comme des qualités acquiſes. Les dernieres ſont le fruit de l'application, & des bonnes habitudes. On ſe les procure; on peut les perdre. L'autre

eſt

eſt un preſent du Ciel. Nous pouvons le bien, ou le mal appliquer ; mais le vice, outré même, ne l'ôte à perſonne. Mon cher Glaucon, n'avez vous jamais eté ſurpris de la grande fineſſe d'eſprit, que ſouvent on trouve à certains hommes fort corrompus ? Ce n'eſt aſſurement point la penetration, c'eſt un cœur droit & bon qui leur manque. Parcequ'ils n'ont pas l'un, touts leurs autres talents ne ſervent qu'à les rendre plus mauvais, & gens plus à fuir dans le commerce. GLAUCON. Il ſeroit beaucoup à ſouhaiter pour eux, auſſi bien que pour toutes les perſonnes auxquelles ils ont affaire, qu'ils fuſſent à la lettre des ſtupides. Ils auroient moins de mouvement, d'inſtinct, & d'avantages pour nuire. SOCRATE. Oui. Mais ſi quelque main propice avoit de bonne heure ſoulagé leur âme de ces poids enormes, qui la tiennent courbée vers la terre ; on l'auroit vue ſe redreſſer avec effort ; & plus epriſe que mille autres des charmes de la verité, s'elancer vers elle, avec une ardeur fort au deſſus de l'ordinaire. GLAUCON. Vous voulez dire, mon cher Socrate, qu'une bonne tournure, donnée de jeuneſſe, auroit des plus illuſtres Sçelerats fait les plus grands hommes. SOCRATE. C'eſt mon ſentiment. L'education fait preſque les uns & les autres ce qu'ils ſont. Entendez moi neanmoins.

Je ne veux pas dire que les eſprits trop amoureux de la Philoſophie, & de tout temps comme abſorbés dans les Sçiences, doivent être jugés beaucoup plus propres à gouverner, que ceux qui n'y firent jamais aucuns progrès ; & qui ſe montrerent toujours ſans goût pour elles. Les grandes fins, pour leſquelles on vit, particulier, homme public, ſeront entierement cachées pour les derniers ; & par conſequent ils ſeront de mauvais guides, pour y tendre. Les Meditatifs auſſi ne ſont pas fort capables d'un ſi beau ſoin ; par la raiſon que leur cabinet eſt les champs Elyſées pour eux ; & qu'ils ne peuvent ſe reſoudre à le quitter, pour aller augmenter le nombre des Ixions dans le grand Monde. GLAUCON. Ils y demeurent ; parcequ'ils y jouïſſent d'un bonheur, que rien n'egale ; & que, de leur retraite, ils voient les pierres monſtrueuſes, qu'ils auroient à rouler, s'ils devenoient perſonnes publiques. SOCRATE. Mais quoi ? Pendant qu'à leurs yeux,

des

des Peuples entiers ſeront dans l'accablement, & dans la ſouffrance, vivront-ils ſeuls ainſi dans les delices, & dans le ſein du repos? Non. Ils ſeront arrachés de leur ſejour tranquille; après qu'ils auront connu, goûté le Souverain Bien; aſſez pour ne plus nous donner lieu de craindre, que jamais ils logent dans leur âme aucune paſſion, prejudiciable à celle qu'on doit avoir pour lui. Ils ſeront deſormais gens trop neceſſaires, pour conſentir à nous priver de leurs ſervices. Nous les obligerons de redeſçendre vers d'infortunés captifs; vers des aveugles, dont le triſte etat implore à haute voix leur ſecours. Ils iront partager avec eux, & leurs grands travaux, & leurs grands titres; qu'il ne leur ſera pas libre de refuſer, ſous pretexte qu'ils les mepriſent. GLAUCON. Mon cher Socrate; pour des gens à votre compte qui meritent tout, vous les traitez fort durement, ce me ſemble; de leur enlever ainſi les douçeurs de leur ſçavant loiſir, pour les plonger dans l'embarras des affaires. SOCRATE. Mon cher Glaucon, vous oubliez qu'un Fondateur de Republique etend ſes vues au general. Il ne travaille point à ne rendre heureux qu'un certain nombre de Citoïens. Au contraire il veut que touts contribuent de leurs talents à la felicité commune. Son but principal eſt de les unir etroitement, par un commerce de bons offices mutuels. Craint-il d'echoüer, par la voie de la perſuaſion; il emploiéra la force, pour les contraindre à beaucoup ſacrifier de leurs avantages particuliers à l'interêt public. Sa plus grande fraïeur eſt, qu'ils ne vivent detachés les uns des autres; comme il arrivera, lorſqu'ils vivront chacun à ſa mode, & chacun pour ſoi; & ſon plus grand ſoin, de former entre eux des liens, que rien ne puiſſe rompre. GLAUCON. J'ai tort, mon cher Socrate. Il ſeroit criminel, pour les perſonnes les plus capables de faire le bonheur des autres, de ſe renfermer tout entieres en elles-mêmes. Le reproche qu'elles auroient à ſe faire de leur inutilité, leur cauſeroit de l'amertume; &, quoi qu'il en ſoit, la Republique aura beſoin d'elles.

SOCRATE. Pour leur faire moins regretter leurs prairies, emaillées de fleurs, & leurs arbres toujours verds; nous avons beaucoup de

de choſes à leur dire. Il eſt vrai, leur avouerons nous d'abord, que les Etats d'aujourdhui, mal arrangés dès leur premiere origine, & gouvernés plus mal encore, n'ont aucun droit d'exiger de vous un devouement abſolu de vous-mêmes à leur ſervice. Vous ne devez ce que vous etes qu'à vous ſeuls. Il vous a même fallu tout votre courage, pour triompher de ce nombre infini d'obſtacles, que forment leurs mauvais gouvernements, & la grande corruption de mœurs qu'on y voit, à l'acquiſition de la Sageſſe. Quand on ne la tient que de ſon propre fond, comme vous autres, & de ſon travail uniquement ; on ne peut être, en titre de juſtice, obligé de la repandre ſur un Public, non ſeulement qui ne fournit point de facilités pour l'acquerir, mais qui ſouvent même traverſe de toutes les manieres ceux qui la cherchent. Cependant ſouvenez que vous etes redevables à nos leçons de ce noble empire, que vous avez ſur vous-mêmes, & qui vous rend dignes de commander au reſte du Monde. La reconnoiſſance vous impoſe le devoir de nous prêter la main, pour l'execution d'un nouveau plan ; qui, ſi les hommes le veulent ſuivre, les mettra touts en voie d'arriver au même parfait bonheur, dont vous jouïſſez, à l'ecole de la Vertu. Que leur caverne ſoit auſſi peu charmante, leurs tenebres auſſi deſagreables pour vous qu'il vous plaira ; c'eſt à vos yeux de s'agguerrir, & c'eſt à vous de les contraindre. L'horreur qu'elles vous cauſeront, vous fera d'autant mieux ſentir la douce impreſſion de la lumiere, que vous irez de temps en temps revoir. Avec un peu d'habitude, aſſûrez vous auſſi que vous raiſonnerez plus pertinemment qu'eux ſur leurs ombres ; parceque vous aurez ſecrettement commerce avec les realités ; & que le vrai, le juſte, le beau, ſeront des objets familiers pour vous. Pour fruit de nos ſacrifices, & de nos travaux ; nous aurons une Republique, où la vie ſera pour chacun des Citoïens quelque choſe de beaucoup meilleur qu'un rêve inquiettant, & qu'un mauvais ſommeil. On n'y verra point les perſonnes les plus diſtinguées par leurs talents, & par leur naiſſance, la tête ceinte du bandeau de l'Ambition, s'entre-arracher des mains le commandement : comme ſi le ſouverain bien etoit de ſe voir maître des autres!

tres ! Cependant quoi de plus certain, qu'un Etat fleurit, à meſure que ceux qui gouvernent ont moins de cet empreſſement vicieux ; & qu'il ne faut rien davantage, pour le mettre à toute heure ſur le penchant de ſa ruïne ? Qu'en penſez vous, mon cher Glaucon ? Nos Diſciples, ou, pour mieux dire, ceux de la Philoſophie, nous refuſeront-ils leur ſecours ; & s'obſtineront-ils à ne point vouloir quitter leur Ciel pur, pour un lieu ſombre ? GLAUCON. Ils feront leurs reflexions, mon cher Socrate ; & j'augure qu'elles vous ſeront favorables. Ils aimeront la juſtice ; & vous ne leur demandez rien que de juſte. SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon, ils ſe laiſſeront perſuader. Mais on les verra monter aux premiers poſtes, avec des ſentiments fort differents des ordinaires ; comme des gens, que leur inclination porteroit entierement à ſe cacher ; mais que l'utilité publique, dont la conſideration doit l'emporter ſur toutes les autres, fait ſeule reſoudre à ſe produire. GLAUCON. Quand eſt-ce, mon cher Socrate, que les Grands voudront penſer de la ſorte ! SOCRATE. Si par touts nos efforts, nous pouvions leur faire connoître, & goûter une vie, ſans comparaiſon meilleure que celle dont ordinairement l'orgueil eſt en eux le mauvais principe ; nous commencerions enfin à voir des Etats bien gouvernés, & des Peuples heureux. C'eſt alors que le Monde auroit des Maîtres veritablement riches ; riches, moins par leurs amas d'or, & d'argent, que par la poſſeſſion des threſors, infiniment plus precieux, de la ſageſſe. Mais tant qu'il n'en aura que de neceſſiteux, d'inſatiables, à qui tout manque, au milieu de tout leur faſte, & de toute leur abondance, enfin d'empreſſés uniquement de ſervir le Public, pour ſe charger de ſes depouilles ; qu'attendre, que touts les malheurs enſemble ? Où pourroit aboutir cette guerre inteſtine, eternellement allumée entre eux, à qui ſera le plus en ſituation de faire un gros butin, que ſouvent à les enſevelir eux-mêmes dans le tombeau de la Republique ? GLAUCON. C'eſt à quoi l'Ambition tôt ou tard conduit. SOCRATE. Une paſſion ardente pour la vraie Philoſophie, mon cher Glaucon, eſt ſeule capable de refroidir un cœur pour des objets, qui ſont dans le Monde une ſource continuelle de renverſements ; & de faire conçevoir pour

eux

eux un noble mepris. GLAUCON. Pour n'en être point enchanté, mon cher Socrate, il en faut connoître, il en faut aimer d'autres; dont ſeule elle fait ſentir les charmes, & qu'elle ſeule fait decouvrir. SOCRATE. La bonne regle ſera, pour mettre fin à touts ces combats echauffés, de ne confier la puiſſance qu'à ceux qui la redoutent, beaucoup plus qu'ils ne la deſirent. Autrement à la tête de l'Etat, on n'aura qu'une troupe de concurrents; qui le ſacrifieront, pour s'aggrandir. GLAUCON. C'eſt, mon cher Socrate, ce qu'on voit arriver, lorſqu'on la donne à la brigue. SOCRATE. Si les Peuples ont leur repos, & leur ſalut à cœur; outre qu'ils ne prendront jamais pour Maîtres que les plus habiles dans l'art de gouverner; ils choiſiront auſſi toujours ceux qui ſçavent être touchés d'une gloire, preferable à toute l'enflure de l'orgueil; & qui ſont animés de motifs, très ſuperieurs à touts ceux que l'Ambition inſpire. GLAUCON. Ils ſont les ſeuls dignes d'occuper les poſtes les plus eminents de la Republique; parceque ſeuls ils ont aſſez de grandeur d'âme, pour les mepriſer.

SOCRATE. Je crois, mon cher Glaucon, pouvoir enſeigner au Monde le ſecret de ſe former des hommes de ce charactere; & de les evoquer, pour ainſi dire, de leurs tenebres favorites, comme, par le ſecours de la magie, on fait les mânes de leur ſombre ſejour. GLAUCON. Voulez vous bien nous l'apprendre? SOCRATE. C'eſt mon deſſein. Mais auparavant je dois vous avertir, qu'il s'agit ici de beaucoup plus, que de ce jeu d'Enfants, auquel c'eſt la Dame, noire par deſſous, qui gagne, lorſqu'après avoir fait ſes tours en l'air, elle tombe ſur le blanc. Il eſt queſtion de tourner l'âme, entierement obſcurcie, du coté qu'elle preſente au Monde materiel; juſqu'à ce qu'elle ait de front celui, que la Divinité remplit de ſa lumiere. C'eſt encore une fois l'ouvrage de la Philoſophie; ou, pour mieux dire, ſon grand miracle. GLAUCON. Il eſt bien nommé grand. SOCRATE. De ſes nombreuſes forces mouvantes, laquelle ſera capable, mon cher Glaucon, de lui faire ainſi changer tout à fait de poſture; & de vaincre les poids enormes, dont je vous parlois tantôt? Quelle ſçience la ramenera vers l'Etre immu-

able; & lui fera comme tourner le dos à tout ce qui naît, & qui perit? ..... La queſtion eſt du plus haut genre..... Souffrez que j'y penſe un moment..... Nous avons fait ſouvent l'eloge de la Gymnaſtique, & de la Muſique. GLAUCON. Unies enſemble, elles produiſent des effets, qui ne ſe peuvent exprimer. SOCRATE. Oui; mais prenez garde que la premiere ne perfectionne que le corps; & qu'elle eſt utile ſeulement pour ſe conſerver la paiſible jouïſſance des biens qui paſſent. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Ce n'eſt donc pas celle qu'il nous faut. GLAUCON. Non. SOCRATE. Que dirons nous de la Muſique? GLAUCON. Elle donne des mœurs; elle eſt Mere de l'elegance, & de l'harmonie, dans les actions, & dans le diſcours; ſoit qu'il ait la fable, ou la verité pour ſujet. Cependant je ne vois pas encore qu'il en faille attendre la connoiſſance du Souverain Bien, dont vous etes en peine. SOCRATE. Envain l'eſpererions nous, à plus forte raiſon, des Arts mechaniques. GLAUCON. Ils ſont d'un ordre beaucoup inferieur. SOCRATE. Nous reüſſiſſons très mal, ce me ſemble, dans le particulier. Peut-être dans le general ſerons nous plus heureux. GLAUCON. Tirez nous d'embarras, je vous en ſupplie, mon cher Socrate.

SOCRATE. Vous allez être ſurpris, mon cher Glaucon. Pour introductrice à la Sçience relevée, que nous cherchons, j'en conſeillerois une, que toutes les autres emploient très utilement au beſoin; mais qui cependant n'eſt pas fort eſtimée; l'Arithmetique, en un mot. Vous ſçavez qu'elle eſt d'uſage partout; à commencer par l'art militaire. Dans nos Tragedies, Palamede fait certainement les Grecs plus ſtupides qu'ils ne pouvoient l'être; lorſqu'il ſe vante au ſiege de Troie d'en avoir eté le premier inventeur; & qu'il aſſûre, ſans lui qu'ils n'auroient pas ſçu le nombre de leurs Vaiſſeaux, ni de leurs Troupes. Sans Palamede, Agamemnon auroit ignoré combien de pieds il avoit de haut, & combien de doigts à la main! GLAUCON. Ce ne ſeroit pas être, je ne dirai pas grand Capitaine, mais homme ſeulement, que de ne ſçavoir pas compter, un, deux, trois, quatre. SOCRATE. Fort bien. Mais croiriez vous, pendant qu'on ne fait gueres ſervir la ſçience

du calcul qu'aux uſages les plus communs, qu'elle pût conduire l'eſprit à des connoiſſances très ſublimes ; & l'elever même naturellement à celle de l'Etre ſuprême ? GLAUCON. Vous m'etonnez. De quelle maniere, je vous prie ? SOCRATE. Je ferai mes efforts, pour vous l'expliquer, mon cher Glaucon. Vous me remettrez dans la voie, ſi je m'ecarte.

De nos ſenſations, les unes ſont parfaites ; & ne laiſſent dans notre eſprit aucun embarras, ſur les qualités des objets, qui nous les cauſent. Les autres nous jettent au contraire dans mille incertitudes ; qui nous exçitent à des recherches ; pour ſçavoir à quoi nous en tenir. GLAUCON. Apparemment vous entendez ceux qui ſont eloignés, ou peints. SOCRATE. Non. Je parle des corps qui nous environnent, & qui ſont même fort près de nous. Mes trois doigts, le petit, le ſuivant, & celui du milieu, vous feront comprendre ce que je veux dire. Je les vois d'une certaine figure, & je ne revoque point en doute le temoignage de la vue ; parceque jamais elle ne varie à cet egard. Il n'en eſt pas de même de leurs qualités ſenſibles ; de leur groſſeur, par exemple. Si je les compare à ceux d'un enfant, elle me fera juger qu'ils ſont enormes ; à ceux d'un Geant, le contraire. Les autres ſens ne ſont pas moins ſujets à nous dire le pour & le contre. Ils nous repreſenteront le même corps petit & grand, dur & mou, peſant & leger, vite, & lent tout à la fois. GLAUCON. Ces expoſés irreconciliables, ne peuvent manquer en effet de cauſer à l'âme d'etranges embarras ; & de lui faire chercher les moïens de s'eclaircir. SOCRATE. Elle conſulte l'entendement pur ; afin d'apprendre s'ils parlent d'une ſeule choſe, ou de pluſieurs. Bientôt il ſepare les idées, qu'ils avoient confondues. En un mot il corrige leurs faux jugements, & la ramene, comme en titre d'office, à la verité. C'eſt là deſſus que la diſtinction fameuſe de l'intelligible, & du ſenſible, eſt etablie. GLAUCON. Elle eſt très juſte. SOCRATE. Il reſte à voir auquel de ces deux genres appartient l'unité, mere, comme on ſçait, de touts les nombres. GLAUCON. Je n'oſerois, mon cher Socrate, me hazarder à reſoudre une queſtion ſi metaphyſique. SOCRATE. Ce qui vient de preceder nous met neanmoins beau-

coup ſur les voies. Nos ſens nous repreſentent à toute heure un objet, comme un, & multiple, en même temps. Il faut un Juge, qui prononce lequel on croira. L'âme rentre en elle-même, pour etudier, ſans leur intervention, la nature de l'unité veritable; dont la connoiſſance lui ſert d'echelon enſuite, pour l'elever juſqu'à celle de l'Etre ſouverain. GLAUCON. Il eſt vrai que l'unité ſenſible en eſt fort differente; puiſqu'elle ſubſiſte avec la multitude, dans toutes les choſes materielles.

SOCRATE. L'Arithmetique ſera donc une des ſçiences que nous cherchons. GLAUCON. On ne peut nier qu'elle ne tourne beaucoup l'eſprit vers la verité pure. SOCRATE. L'homme de guerre auroit tort de l'ignorer; ne fût-ce que pour ſçavoir mieux ranger ſon monde. Le Philoſophe doit s'en faire un capital; parcequ'elle detache l'âme des choſes periſſables, & l'unit à l'Eſſence divine. GLAUCON. Je comprends, mon cher Socrate, qu'elle ſe rapporte naturellement à ces deux fins ſublimes. SOCRATE. On ne ſe contentera donc pas de l'enſeigner ſuperficiellement, & ſeulement pour l'uſage de la vie, à ceux qui rempliront un jour les plus importantes charges de la Republique. Il faudra leur faire ſentir avec ſoin tout le merveilleux de la nature des nombres; dans la vue de les paſſionner pour les verités immuables; & de les accoutumer, ſi je l'oſe dire, à traverſer toute la baſſe region des objets corruptibles, pour arriver juſqu'à l'Etre eternel. GLAUCON. Etudiée de la ſorte, elle contribuera beaucoup à l'acquiſition de la vraie ſageſſe.

SOCRATE. Mon cher Glaucon, je ne puis aſſez admirer combien la ſçience dont nous parlons eſt commode pour tout, & belle en ſoi; pourvu qu'un vil interêt ne ſoit pas le motif qui porte à l'apprendre; & qu'on y cherche à ſe perfectionner l'Eſprit. Il eſt incroïable à quel point les ſpeculations qu'elle lui preſente, le degagent des ſens, & de la Matiere. On ſçait, par exemple, qu'elle eſt infiniment diviſible. Mais qu'on prie un Arithmeticien de partager l'unité veritable en deux moitiés, ou d'y faire apperçevoir l'affinité la plus legere avec le corps; il ne repondra que par un ſouris, qui punira le faiſeur de queſtion. L'a-t-on diviſée? Il multipliera

tipliera le numerateur de la fraction par le diviſeur ; & la rendra tout ce qu'elle etoit, avant la diviſion. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE Que repliquera-t-il encore, ſi le même Eſprit groſſier lui demande, un million de fois multipliée par elle-même, comment elle ne donne toujours qu'elle-même pour produit ; & comment, rompue à l'infini, elle demeure indiſçerpible ? Qu'elle a ces proprietés, & mille autres, incomprehenſibles à nos ſens ; mais que le meilleur pour eux eſt de ſe taire, quand la raiſon parle, & leur impoſe ſilence. GLAUCON. On a demonſtration pour toutes ces choſes, mon cher Socrate. Il ſeroit extravagant de les conteſter. L'Arithmetique eſt donc une Sçience des plus neceſſaires ; puiſqu'elle fournit un exercice continuel à l'entendement pur ; & qu'elle forme inſenſiblement un goût pour la verité, plus delié qu'on ne peut dire. J'ajoûte qu'elle donne de l'ouverture pour toutes les autres ; ou qu'elle augmente beaucoup celle qu'on avoit dejà. Enfin il n'en eſt aucune, qui demande un travail plus opiniâtre ; & par conſequent elle accoutume à tout celui, dont elles ſont la recompenſe. GLAUCON. Par touts ces endroits, les jeunes gens, de qui l'on aura des attentes plus qu'ordinaires, doivent l'apprendre à fond. SOCRATE. Me direz vous, à laquelle il faudra les tourner enſuite ? GLAUCON. A la Geometrie, apparemment. SOCRATE. Vous me devinez. GLAUCON. Il eſt hors de doute qu'elle eſt très utile dans la profeſſion des armes ; pour camper, pour ſe fortifier, pour ſe mettre en bataille, pour faire les evolutions, pour ordonner les marches. Un Guerrier Geometre s'en acquittera toujours mieux qu'un autre. SOCRATE. Oui. Mais avec aſſez peu de Geometrie, & d'Arithmetique, on fera très habilement la guerre. L'eſſentiel eſt de voir, ſi la premiere approche auſſi l'âme du Bien Souverain ; dont la connoiſſance eſt le grand fruit, comme nous l'avons poſé d'abord pour principe, qu'on doit remporter de toutes ſes etudes. Si donc il nous paroît qu'elle l'uniſſe à cette bienheureuſe Eſſence, elle meritera touts nos eloges ; mais nous en ferons aſſez peu de cas, ſi toute la pompe de ſes decouvertes ne s'etend point au delà de la ſphere des choſes paſſageres. GLAUCON. Mon cher Socrate, les

Sçiences

Sçiences veritables tiendront beaucoup à la Religion; s'il eſt vrai qu'elles nous faſſent de la ſorte avoir un commerce intime avec la Divinité!

SOCRATE. Pour peu qu'on ait penetré la nature de celle dont je parle; on ſçaura que ceux qui l'eſtiment uniquement, par les bons ſervices qu'elle rend aux arts, en ont une très fauſſe idée; puiſque la Theorie eſt certainement le principal, & les uſages, l'acceſſoire. C'eſt pourtant une erreur fort commune, parmi les perſonnes même qui la manient. GLAUCON. A leur compte, il ſemble que ſon utilité ſeroit mediocre. SOCRATE. Aſſurement. Qu'elle nous aide à calculer touts les mouvements des Aſtres, & qu'elle nous faſſe trouver ſous la pointe du Compas les dimenſions de touts les corps; il ne s'agit là que d'objets, qu'un jour vit naître, & qu'un autre verra perir. Le ſien eſt affranchi des loix du temps. GLAUCON. Il eſt vrai. Les rapports, qu'elles nous decouvre dans l'Etendue ideale, ſont neceſſaires, immuables, eternels.

SOCRATE. Mieux que l'Arithmetique encore, elle ſouſtrait l'eſprit à l'empire des ſens, le detache des choſes corruptibles, l'unit à la verité, le prepare aux leçons les plus ſublimes de la ſageſſe. On la cultivera donc avec ſoin dans une Republique, où chacun n'aura point de plus forte paſſion que de les pratiquer. GLAUCON. On auroit tort d'y negliger une Sçience, à laquelle on ne peut faire trop d'accueil. SOCRATE. La multitude, & l'excellence de ſes uſages, la rehauſſent encore beaucoup. Ce n'eſt pas dans la guerre ſeulement que l'eſprit geometrique eſt d'un grand ſecours. Il ſe fait remarquer partout; & s'il manque, on le ſent d'abord. GLAUCON. Il eſt vrai. Dans quelque genre que ce puiſſe être, la difference eſt preſque entiere.

SOCRATE. Après que nos jeunes gens auront percé toutes les profondeurs de la Geometrie; à quoi les appliquerons nous? GLAUCON. Mon cher Socrate, je ſuis arrêté. Votre ſentiment, je vous prie? SOCRATE. A l'Aſtronomie. GLAUCON. Elle eſt utile à beaucoup de choſes. La navigation, en particulier, lui doit tout. SOCRATE.

Mon

Mon cher Glaucon, vous ſemblez craindre qu'on ne nous accuſe de vanter ici des Sçiences, dont la Societé civile ne tire que des avantages mediocres. Cependant, croïez moi, le danger n'eſt point là du tout. La difficulté ſeroit de faire comprendre aux hommes, qu'elles epurent, & qu'elles raniment l'œil de l'âme; unique orgâne qu'elle ait reçu de la nature, pour decouvrir la verité, plus precieux par conſequent mille fois que les yeux du corps; pendant que celles qui dans le Monde ont le plus d'eclat, le gâtent, ou le font même ſouvent perdre tout à fait. Ceux qui connoiſſent toute l'excellence des premieres, applaudiront avec empreſſement à nos loüanges. Mais les autres les croiront données ſur des fondements peu ſolides; ou meritées ſeulement par les endroits, j'ai preſque dit mepriſables, dont nous parlons toujouts en ſecond lieu. Auxquels adreſſerons nous ici la parole, mon cher Glaucon? Nous contenterons nous ſimplement d'approfondir ce grand ſujet, pour notre inſtruction particuliere; ſauf à ne point envier aux Eſprits bien diſpoſés ce que nous aurons appris de bon. GLAUCON. J'aurois pour maxime, d'apprendre toujours, mon cher Socrate; ſans contraindre perſonne de partager mes acquiſitions en fait de connoiſſances avec moi.

SOCRATE. Puiſque vous etes reſolu de marcher, ſoit qu'on vous ſuive, ou qu'on vous laiſſe; tournons la tête un moment derriere nous. L'ordre, ce me ſemble, eſt violé. Du plan, que la Geometrie conſidere en premier lieu, nous avons paſſé tout d'un coup au corps en mouvement; ſans faire hommage à la doctrine des ſolides. GLAUCON. Imparfaite comme elle eſt encore, mon cher Socrate, qu'en dirions nous? SOCRATE. Deux choſes font, à mon avis, que nous ſommes ſi fort en arriere. Les Mathematiques pures ſont difficiles, & mediocrement honorées. Les decouvertes ſont peu nombreuſes, parceque les recherches ſont languiſſantes. Il faudroit d'habiles gens, pour y preſider; ils ſont rares. Fût-il poſſible d'en trouver; les Mathematiciens pour l'ordinaire ſont gens trop pleins d'eux-mêmes, pour daigner ſe conduire par autrui. Le remede ſeroit, que le Public s'en mêlat. Si, par les recompenſes,

il exçitoit l'emulation des beaux genies; on verroit bientôt les difficultés vaincues, & la verité contrainte par leurs efforts de ſe trahir. De quelques epines que ſoient environnées les belles Sçiences dont je parle; quoique le Monde en retarde infiniment les progrès, par ſon mepris; enfin, quoique leurs beautés principales ſoient abſolument cachées pour la plûpart de ceux qui les cultivent; telle eſt la force irreſiſtible de leurs charmes, que malgré ce grand nombre d'inconvenients, touts les jours elles ſe perfectionnent, & s'enrichiſſent. GLAUCON. On ne doit point en être ſurpris. Le plaiſir attire; & rien n'egale celui qu'elles donnent à l'eſprit. Mais revenons, je vous prie, mon cher Socrate. Après la Geometrie, vous placiez l'Aſtronomie dabord; mais vous vous etes repris. SOCRATE. Je laiſſe entre elles un vuide, que la premiere aura bientôt rempli, ſi quelque Republique en fait ſon affaire. GLAUCON. A cette condition, je conçois que la Stereometrie avanceroit. Mais vous, mon cher Socrate, qui tout à l'heure me faiſiez des reprimandes, pour vanter à l'excès votre quatriême Sçience, comme vous ſouhaitez qu'on la compte; remarquez vous que vous l'eſtimez? Il doit par conſequent m'être permis de lâcher un peu la bride à ma paſſion pour ſes loüanges. J'en appelle à touts les hommes. Ils vous diront touts que l'Aſtronomie eleve l'âme; & même juſqu'à lui faire etablir ſon domicile dans les Cieux. SOCRATE. Enorgueilliſſez vous de leur ſuffrage tant qu'il vous plaira, mon cher Glaucon. Dans le ſens que vous l'entendez, vous n'aurez jamais le mien. GLAUCON. Pourquoi donc? SOCRATE. Cette Sçience, pretendue ſublime, de la maniere qu'on l'etudie ordinairement, ravale plutôt l'eſprit, & le fait deſçendre, ſelon moi. GLAUCON. Vous m'etonnez! SOCRATE. Cher Glaucon, c'eſt moi qui ſuis un peu ſurpris de vous entendre! A ce que je vois, vous auriez grande opinion d'un Curieux; couché ſur le dos, qui les nuits entieres, contempleroit aux bougies un plat-fond bien peint? Je trouverois pour moi qu'il auroit les yeux fort emploïés, mais l'entendement fort inutile. Peut-être eſt-ce moi qui me trompe; mais j'eſtime que l'âme ne regarde en haut, que l'œil detaché de touts les objets des Sens, lorſqu'elle obſerve les intelligibles. Un homme aura

beau,

beau, l'Aſtrolabe en main, pourſuivre infatigablement touts les corps celeſtes; & las de ce travail, faire la diſſection de touts les corps terreſtres l'un après l'autre; je ne conviendrai point qu'il acquiere une Sçience. Monté ſur le plus haut obſervatoire de l'univers, eût-il la vue toujours fixée au Zenith; je ſoutiendrai qu'il regarde en bas, & qu'il rempe à terre. GLAUCON. Je ſuis puni, mon cher Socrate. Mais comment remedier à l'abus qu'on fait de l'Aſtronomie; & la faire ſervir aux fins relevées, auxquelles vous entendez qu'on la rapporte? SOCRATE. Je conſentirois qu'on regardât cette multitude innombrable de globes lumineux, que la main du Createur fait rouler ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, comme tout ce que le Monde ſenſible offre à nos yeux de plus digne d'être admiré. Mais je voudrois qu'on ſçût en même temps, que ce grand ſpectacle, tout raviſſant qu'il eſt, cede beaucoup en magnificence à cet autre, que preſentent à la contemplation de l'Entendement pur les Spheres archetypes, & veritables; qui, de leur coté, figurent entre elles dans l'etendue ideale, avec une juſteſſe, une regularité, que les premiers n'ont point. En un mot je penſerois à la vue du Ciel, comme feroit un Geometre, à la rencontre d'un marbre animé par un habile ciſeau, d'une toile, devenue eloquente, par l'art divin d'un peintre fameux. Il ne refuſeroit pas ſes eloges à ces chefs-d'oeuvres; qui nourriroient quelques moments ſon admiration. Mais il ſe mocqueroit avec raiſon d'un Connoiſſeur, qui paſſeroit la vie à ſe recrier ſur leur excellence; & bientôt il retourneroit à ſes idées Geometriques, à ſon gré tout autrement pleines de Symmetrie, & de beauté? GLAUCON. Pour ce qui plaît à l'œil, il ne ſeroit aſſurement pas homme à quitter ce qui charme l'eſprit. SOCRATE. L'Aſtronôme philoſophe eſtimera pareillement le ceintre merveilleux, qui fait l'objet de ſon etude, l'ouvrage le plus beau du grand Ariſte, qui de ſes mains forma le Ciel, & la terre. Mais quelle pitié n'aura-t-il pas d'un mal-habile homme, qui leur attribuera dans leurs mouvements, & dans leurs figures, une exactitude, dont les choſes materielles ne ſont aucunement capables? Il plaindra ſon ignorance davantage encore, s'il va juſqu'à s'imaginer,

que cette reguliere ſucceſſion de jours, & de nuits, de mois, & d'années, qui ſe comptent par les revolutions des corps celeſtes, ſoit inalterable de ſa nature, eternelle dans ſa durée. GLAUCON. L'Aſtronomie intelligible, mon cher Socrate, à ce que je vois, paſſe de beaucoup celle qui manie le Teleſcope. SOCRATE. Nulle comparaiſon à faire, mon cher Glaucon. Les problêmes aſtronomiques ſeront par conſequent dirigés aux mêmes fins, que ceux de l'Arithmetique, & de la Geometrie. On s'y propoſera moins de ſatisfaire une curioſité loüable, ſur tout ce qui regarde les etoiles, & les planettes, que d'enrichir, & d'orner cette partie de l'Ame, que la Nature deſtina pour ſanctuaire à la Sageſſe. GLAUCON. Vous preparez aux Aſtronômes plus d'affaires, que vrai-ſemblablement ils ne jugeront à propos de s'en donner. SOCRATE. Peu nous importe. C'eſt à nous de finir l'article des Sçiences, en Legiſlateurs aſſez inſtruits de leurs utilités, pour faire connoître aux hommes ce qu'elles ont de meilleur. En ſçauriez vous quelqu'une encore, bonne à faire apprendre aux jeunes gens? GLAUCON. Non, je n'en ai point, mon cher Socrate.

SOCRATE. L'idée du mouvement neanmoins, qu'elle offre inceſſamment à l'eſprit, fait naturellement penſer à pluſieurs autres, dont il eſt auſſi l'objet. Un plus habile homme vous en feroit l'enumeration exacte. Mais c'eſt aſſez pour un Mathematicien du ſecond ordre, comme je ſuis, de vous en indiquer une, Sœur de l'Aſtronomie. GLAUCON. Sœur, par quelle raiſon, je vous prie, mon cher Socrate? SOCRATE. C'eſt qu'elle enchaîne les oreilles aux inſtruments; comme celle-ci fait les yeux aux aſtres. Un Diſciple de Pythagore vous prouveroit mieux la parenté. GLAUCON. Je vous entends; & j'aurois dû me ſouvenir de la Muſique, proprement dite. SOCRATE. C'eſt aux grands praticiens de nous en faire des leçons. Mais, à tout ce qu'ils auront la bonté de nous en dire, ils nous permettront d'ajoûter un mot. C'eſt qu'il eſt encore plus vrai d'elle, que ni de l'Arithmetique, ni de la Geometrie, ni de l'Aſtronomie, quelle n'eſt pas fort eſtimable; à moins qu'elle ne conduiſe à la fin ſublime, à laquelle dans toutes

nos

nos etudes je repete que nous devons tendre. Cependant vous ſçavez que les Maîtres de l'harmonie ont ordinairement des vues, qui ne ſont pas fort elevées. Tout occupés du ſoin de marier les ſons enſemble, de la maniere la plus capable de charmer les ſens; ils travaillent auſſi laborieuſement à ranger leurs notes, que les Aſtronômes, à calculer leurs eclipſes. GLAUCON. Je me divertis ſouvent, je vous l'avoue, mon cher Socrate, à voir les premiers, la bouche remplie d'un jargon, intelligible pour eux ſeuls, avancer l'oreille par deſſus les epaules les uns des autres, & la tenir des heures entieres tendue; pour ne perdre aucun bel endroit d'un tumultueux concert. L'un diſtingue un ton, trop delicat, pour être ſenti par le reſte de la Troupe. L'autre ſe recrie ſur un nouveau, plus imperceptible encore; mais qui paroît beaucoup en approcher. Enfin le plaiſir d'entendre eſt tout, & celui de penſer n'eſt rien pour eux. SOCRATE. Vous peignez bien le vulgaire des Muſiciens; qui paſſeront la meilleure partie du temps à gronder leurs cordes; à punir l'inſolence des unes, & le peu de langue des autres. Mais j'attaque les Orphées; eſprits auſſi peu ſages que les Aſtronômes, ſelon moi. Enchantés de l'execution, ils negligent la Theorie; & quelquefois même ils iront juſqu'à la mepriſer. GLAUCON. Quoi de plus curieux cependant, que de connoître en nombres les rapports, d'où reſultent les conſonances douces, & celles qui deplaiſent; en un mot de voir les raiſons, qui rendent les unes agreables, & les autres penibles à l'oreille? SOCRATE. De cette ſorte, la Muſique ne conduiroit pas moins à la connoiſſance du Beau par eſſence, du Bien Souverain, que l'Arithmetique, la Geometrie, & l'Aſtronomie, purement intelligibles. La premiere eſt utile par cet endroit; mais du reſte à quoi peut-elle beaucoup ſervir? GLAUCON. A l'amuſement; à la ſatisfaction de la molleſſe.

SOCRATE. Pour tirer, ſi je l'oſe dire, la moüelle des Sçiences, mon cher Glaucon; il faut donc aller juſqu'à ce qu'elles ont d'abſtrait, & de commun entre elles. De cette maniere nous en remporterons un fruit, digne de nos travaux; dont autrement nous ſerons toujours mal recompenſés. Elles nous uniront toutes à l'E-

tre

tre parfait. GLAUCON. Quoi de plus à ſouhaiter! Je trouve ſeulement que vos eleves auront bien de l'emploi.

SOCRATE. Vous n'y penſez pas, mon cher Glaucon. Je n'en ſuis qu'aux preliminaires encore avec eux. Ignorez vous qu'on peut être bon Geometre, Aſtronôme du premier ordre, Muſicien excellent, & Dialecticien pitoïable? GLAUCON. Non; mais il n'eſt pas facile d'être homme univerſel, au point que vous le demandez. SOCRATE. Il n'en eſt pas moins vrai, qu'il vaudroit preſque autant ne rien ſçavoir, que ſçavoir toutes choſes à demi; & que la nouvelle Sçience, dont il me reſte à vous parler, eſt la plus neceſſaire, auſſi bien que la plus ſublime, dont puiſſe être orné l'Eſprit humain. Le forçat, perdu nouvellement pour la caverne, a tout à fait recouvré la vue, lorſqu'il en eſt au point de regarder fixement le Soleil. Quand auſſi l'œil de la perception eſt aſſez vigoureux, pour s'arrêter facilement ſur les idées lumineuſes de la * Metaphyſique, & ſur les eſſences des choſes, que renferme dans ſon immenſité l'Etre bon par excellence; il eſt parfaitement gueri; aucun objet du Monde intellectuel ne lui cauſera plus de peine. GLAUCON. C'eſt, je le vois, où tendoit la belle Allegorie, qui me demeurera toujours dans l'eſprit. SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon. D'un coté, les chaînes tombent; le commerce avec les ombres finit; le mal d'yeux oblige de ne pas trop les expoſer dabord au grand jour. De l'autre, les plus forts des liens, par leſquels on tenoit à la matiere, ſe rompent. On paſſe dans un horizon nouveau. Le regard, affermi par degrés, ſe porte librement ſur toutes les verités immuables; & l'on juge des choſes paſſageres, aux raïons purs de la lumiere divine. La partie du corps la plus diſtinguée, là parvient à conſiderer le plus bel objet du Monde viſible. Ici, la partie la plus noble de l'âme, devient capable de contempler le plus excellent de touts les Etres, dont l'eclat remplit tout le Monde intellectuel.

GLAUCON. Mon cher Socrate, je trouve qu'il eſt egalement difficile de vous comprendre, & de vous contredire. De ſi hautes

* Platon commence à parler de la Dialectique. Mais pour le faire mieux entendre, nous avons mieux aimé d'abord lui donner un nom, plus connu de nous autres Modernes.

ſpeculations demandent qu'on les proportionne à la foibleſſe de notre eſprit. Faites nous donc connoître la Metaphyſique, & developpez nous en les myſteres ; puiſque c'eſt elle qui fait arriver au terme, où l'on n'a plus, dites vous, qu'à ſe feliciter, & prendre haleine.

SOCRATE. Je doute qu'il ſoit en mon pouvoir de vous ſatisfaire. Cependant je vais raſſembler toutes mes forces; exçité par l'importance extraordinaire du ſujet, & par un deſir parfait de vous marquer mon zele. Ce ne ſeront plus au reſte ici des ombres, & des images de la verité ; c'eſt elle-même, qui va paroître à decouvert. Je n'oſe davantage m'etendre, ſur les loüanges de la Sçience dont je vous parle. Mais j'eſtime que ſi la clarté lui manque, il ne faut l'attendre de pas une autre. GLAUCON. Je vous ecoute.

SOCRATE. Elle ſeule conduit l'Eſprit par ordre, dans l'examen de chaque choſe, & l'inſtruit parfaitement de ſa nature. La Phyſique n'a pour objet que la compoſition, ou la decompoſition des corps. Les Sçiences, qui dans le monde ont le plus d'eclat, ne roulent que ſur les opinions, & ſur les differents jeux des paſſions des hommes. Celles dont le grand charactere eſt d'approcher l'âme de l'Etre immuable, la Geometrie, & les autres, ne la font avancer dans ſes recherches, pour ainſi dire, qu'à tâtons. Ce n'eſt qu'à force d'axiômes, & d'hypoteſes, qu'elles font arriver à la reſolution de leurs problêmes. Des Sçiences, dont toute l'enchainûre depend ainſi de choſes qui ne ſont pas connues, n'en meritent aſſurement pas beaucoup le nom. GLAUCON. Il eſt vrai.

SOCRATE. La Metaphyſique, ſans le ſecours d'aucune ſuppoſition, mene toujours l'eſprit, de principe clair, en principe clair. Elle epure l'œil de la perception, ſali par les approches impetueuſes des objets ſenſibles ; & le tourne vers les plus ſublimes d'entre les intellectuels. Par deference pour la coutume, nous avons donné juſqu'ici le nom de Sçiences à celles-la ; quoiqu'elles ne ſoient à proprement parler que des arts, miniſtres de celle-ci. GLAUCON. Je comprends, mon cher Socrate, qu'elle merite toute notre eſtime.

SOCRATE.

SOCRATE. Notre diviſion d'autrefois ici retrouve ſon lieu, mon cher Glaucon; & nos differentes manieres d'apperçevoir ſe rangent encore naturellement, de la maniere qui ſuit: l'intuïtion, le raiſonnement, la foi, la probabilité. Les deux premieres forment en nous la Sçience; & les dernieres l'opinion. L'une borne l'eſprit aux choſes corruptibles, & ne le repaît que d'incertitudes. L'autre, par une vue claire, lui fait embraſſer l'Etre eternel, dans ſon infinité. L'eſſence eſt à l'exiſtence, ce que la connoiſſance intuïtive eſt à l'opinion; ce que la Sçience eſt à la foi; ce que la demonſtration eſt à la vrai-ſemblance. Pour eviter les redites; j'omets la diviſion generale du ſenſible, ou de l'apparent, & de l'intelligible, ou du reel. GLAUCON. J'entre tout à fait dans vos penſées, mon cher Socrate. Achevez, je vous en ſupplie.

SOCRATE. Un Metaphyſicien eſt un homme, qui penetre le fond des choſes; & qui par cette raiſon, en parle juſte. Celui qui ne les voit pas juſques dans l'interieur, à bien dire, ne ſçait rien; & n'apprendra jamais rien aux autres. GLAUCON. Pour enſeigner, il faut entendre parfaitement ce qu'on enſeigne. SOCRATE. Que juger par conſequent de toute perſonne, qui manque de la force d'eſprit neceſſaire, pour ecarter, comme les armes à la main, touts les phantômes, qui ſe brouillent inceſſamment avec la plus vaſte, & la plus ſimple de nos idées; ſinon qu'il ne connoît ni le Bien ſouverain, ni les biens, qui ſont emanés de lui. Eternellement duppe des apparences, il paſſe la vie dans les illuſions d'un ſonge, qui ne ſe diſſipe, que lorſque la mort le reveille. GLAUCON. Il n'eſt certainement point d'ignorance plus deplorable, que celle qui nous derobe la vue de ce divin objet.

SOCRATE. Vous ne confierez pas, j'en ſuis perſuadé, mon cher Glaucon, le ſort des hommes à des gens, à qui l'on pourroit juſtement la reprocher; & qu'on verroit muets, ſi-tôt qu'on parleroit de quelque Sçience abſtraite en leur preſence? GLAUCON. Les Maîtres des autres, ne doivent pas ſeulement être meilleurs qu'eux, mais auſſi plus eclairés. SOCRATE. Avant que de les elever aux premiers emplois, on leur fera donc percer toutes les profondeurs de la Metaphyſique;

phyſique; pour achever de les rendre habiles dans l'art de penſer; au deſſus duquel on n'eſtimera rien pour eux. La Dialectique en un mot, finira ce que les autres Sçiences n'auront fait qu'ebaucher. GLAUCON. Elle en eſt le couronnement, je le conçois, mon cher Socrate.

SOCRATE. Touts les eſprits n'y ſont pas propres. C'eſt donc à nous d'aſſigner les marques, auxquelles on diſtinguera ceux qui certainement y feront un jour de grands progrès. On attendra que nous enſeignions auſſi la maniere de les conduire dans une etude, encore une fois plus importante que toutes les autres. GLAUCON. Ces nouvelles recherches ſerviront beaucoup à notre inſtruction. SOCRATE. Nous avons ſouvent recommandé, pour avoir toujours de quoi remplir avantageuſement les deux premiers ordres de la Republique, d'elever dans une claſſe à part les jeunes gens d'un beau naturel, & d'une bonne grace exterieure parfaite, autant qu'il ſera poſſible. Ici nous avertiſſons qu'ils ne ſurmonteront jamais les difficultés, qui rendent les Sçiences abſtraites à la portée de ſi peu de perſonnes; ſans une etendue, une force, une penetration d'eſprit plus qu'ordinaire. Nous avons ailleurs dit qu'elles ont quelque choſe de plus effraïant pour l'âme, que les exercices du corps les plus penibles. Elle eſt comme ſoulagée, par la part qu'il a dans les derniers; au lieu qu'elle eſt ſeule à vaincre les autres. De là vient qu'un problême de Geometrie, une meditation Metaphyſique, fera pâlir tel, qui ſe plaît à ſe voir couvert de pouſſiere dans le Cirque; & qui dans un jour de bataille ſe montrera parfaitement intrepide. Noublions pas l'amour du travail, effet d'une paſſion ardente pour la verité. GLAUCON. Ces qualités ſeront toutes neceſſaires, mon cher Socrate, pour ne ſe point rebuter dans une double carriere, ſi difficile à fournir.

SOCRATE. Ne nous etonnons plus de voir la Philoſophie decriée dans le monde, au point que nous le diſions tantôt, mon cher Glaucon; puiſqu'il faudroit que ſon Temple ne fût ouvert qu'aux plus excellents ſujets; & qu'il eſt prophané par des millions d'hommes, qui pour ne rien dire de plus, n'ont que le faux merite en

partage. GLAUCON. Il eſt vrai que tout s'y jette en foule. SOCRATE. Elle ne s'accommode point des perſonnes infatigables aux exercices du corps, mais pleines de langueur, lorſqu'il faut paſſer à ceux de l'eſprit? N'aimer auſſi que les derniers, ſeroit pêcher beaucoup, par un autre endroit. GLAUCON. Elle a, mon cher Socrate, un droit egal ſur les deux parties qui nous compoſent. Elles doivent ſortir egalement perfectionnées de ſon ecole. SOCRATE. Oui. Mais certaines âmes, naturellement pleines d'oppoſition pour le parfait, ne profitent jamais qu'à demi de ſes leçons. Elles haïront le menſonge, juſqu'à tomber dans une eſpece de noir chagrin, à la vue de ſon extrême deformité. Mais elles reçevront l'erreur à bras ouverts; & ſemblables à certains animaux ſales, elles ſe plairont à ſe rouler dans la fange de l'ignorance. GLAUCON. Les vrais Philoſophes, mon cher Socrate, ſont exempts de ces defauts. Ils veulent tout connoître; ils ne craignent rien tant que de ſe tromper. SOCRATE. Il eſt d'une conſequence infinie de ne les pas confondre avec les faux. Autrement la temerité s'appellera bravoure, la profuſion magnificence, l'ambition grandeur d'âme. Touts les vices en un mot ſeront vertus, & les vertus vices. La Republique enſuite ne pourra que très dangereuſement ſe meprendre dans les choix de ſes Magiſtrats; & le Citoïen, dans celui de ſes amis. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Si nous prenons ſoin de n'appliquer à la Gymnaſtique, & de n'introduire dans le Sanctuaire des Sçiences, que les meilleurs ſujets; la Sageſſe elle-même, du haut du Ciel, baiſſera les yeux ſur notre Etat; qui jouïra ſous leurs auſpices d'un parfait bonheur. Mais ſi nous nous relâchons là deſſus; il en reçevra le plus grand prejudice; & la Philoſophie en ſouffrira plus que jamais dans l'opinion du Monde. GLAUCON. C'eſt une double raiſon, pour les bien choiſir.

SOCRATE. Je fais un retour aſſez etrange, mon cher Glaucon, ſur l'apologie que nous venons de faire en ſa faveur. Dieu veuille que nous ne l'aïons pas deſſervie! GLAUCON. Comment donc? SOCRATE. Emporté par le deſir de la venger du tort qu'on lui fait; je crains d'avoir trop lâché la bride à ma douleur; & quoiqu'au fond

fond très juſtement indigné contre ceux que j'en accuſe; je ne ſçai, je vous l'avoue, ſi je ne dois pas me reprocher d'en avoir trop dit ſur leur chapitre. GLAUCON. Je ne me ſuis pas apperçu, mon cher Socrate, que vous leur aïez fait injuſtice. Ni ceux qui la deſhonorent, par leur fauſſe maniere de raiſonner, & par leurs mœurs corrompues, ni ceux qui la decrient, par une injuſte antipathie pour elle, ne meritent à mon avis d'être epargnés. SOCRATE. Je n'oſe être tout à fait de votre ſentiment, cher Glaucon; & j'apprehende qu'au lieu d'engager les uns à bien penſer, & les autres à lui rendre plus de juſtice, nous n'aïons fait que les aigrir. Quoiqu'il en ſoit; abandonnons les deſormais à leurs reflexions; & retournons à notre ſujet.

Nous voulions plus haut des perſonnes d'âge, pour les fonctions de la Magiſtrature, & de la guerre. C'eſt de jeunes gens, pour les Sçiences, qu'il nous faut. Quoique Solon fût dans un autre principe; la vieilleſſe eſt auſſi peu faite pour apprendre, que pour courir. Tout le feu de nos plus belles années eſt certainement neceſſaire, pour bien reüſſir aux exercices du corps. & de l'eſprit. GLAUCON. Il eſt etonnant, mon cher Socrate, que ce grand Legiſlateur ait pu ſe laiſſer prevenir d'une erreur, inexcuſable dans un Eſprit ordinaire.

SOCRATE. On enſeignera donc aux enfants de fort bonne heure, les elements de toutes celles qui prepareront les voies à la Dialectique; mais on leur ôtera ce viſage auſtere, qui ſouvent pour toute la vie leur en inſpire un eloignement parfait. Pendant que pour l'ordinaire on les force de regarder l'etude, comme une occupation, qui demande extraordinairement qu'on ſe captive; on s'y prendra de façon au contraire à la leur faire enviſager, comme un paſſage, de leurs petits amuſements, à de grands plaiſirs. Tout ce qui reſſemble à la contrainte, rebute, & revolte une âme, qui n'eſt pas tout à fait ſtupide. Pour n'avoir d'abord monté qu'avec chagrin, peut-être n'en ſeront-ils pas moins bien à cheval, après quelques années. Mais tout ce qui leur ſera mis dans l'eſprit par force, n'y fera pas un long ſejour; & de plus ils en conçevront pour tout ce qui s'ap-

pelle ſçience une averſion, que rien ne pourra jamais guerir. GLAUCON. La crainte eſt un mauvais principe, & ne produit aucun bon effet durable. SOCRATE. Qu'on leur faſſe donc tracer des figures, & reſoudre des problêmes, comme en badinant; ne fût-ce, dans les moments où leur belle humeur les trahira davantage, que pour decouvrir à quoi le fond de leurs inclinations les porte, & ce que la Nature en veut faire. GLAUCON. Vos preceptes ſur l'education des jeunes gens, mon cher Socrate, ſont admirables.

SOCRATE. Nous avons autrefois conſeillé de les rendre Spectateurs des combats, à quelque diſtance du peril; & de leur donner l'avant-goût du carnage; comme on fait aux jeunes chiens de meute celui du Sang. GLAUCON. Je m'en ſouviens. SOCRATE. On tirera de la foule ceux qui dans les rencontres auront montré le plus de mepris pour les fatigues militaires, le plus de ſang froid dans les dangers, & le plus d'ardeur pour les Sçiences. GLAUCON. A quel âge leur donneriez vous une premiere teinture de celles-ci? SOCRATE. Après leurs exercices finis. Les deux ou trois années qui ſuivront, ne ſeront gueres propres que pour l'etude; avec les paiſibles travaux de laquelle ils s'accordent auſſi peu, qu'avec l'inaction parfaite. Il faut ajoûter que la maniere dont ils auront reüſſi dans les uns, aidera beaucoup à juger de ce qu'on aura lieu d'en attendre dans l'autre; & de leurs ſuccès dans les deux genres, on pourra ſurement conclurre tout ce qu'ils ſeront un jour. GLAUCON. Vos remarques, mon cher Socrate, continuent d'être à mon gré tout à fait judicieuſes. SOCRATE. Les plus avancés, dont le Public exçitera l'emulation par touts les endroits, à vingt ans feront une revue generale de tout ce qu'ils auront appris, & ſeront conduits plus avant. On s'appliquera particulierement à leur faire ſentir les etroites liaiſons que toutes les ſçiences ont entre elles; pour leur developper enfin le grand myſtere de leur reünion, dans l'Etre infiniment parfait. GLAUCON. Cette eſpece de recapitulation achevera de les mettre en pleine poſſeſſion des connoiſſances qu'ils auront acquiſes, & beaucoup en voie de les etendre. SOCRATE. Elle fera de plus connoître ceux qui bientôt excelleront dans la Dia-

Dialectique, & ceux qui toute leur vie demeureront en arriere. Les uns verront une ſçience entiere, pour ainſi dire, d'un coup d'œil; pendant que les autres y regarderont toujours de fort près, & n'en decouvriront que de petits cotés à la fois. GLAUCON. L'eſprit d'analyſe eſt la marque la moins equivoque d'un beau genie.

SOCRATE. Quand les premiers auront paſſé trente ans; on fera paſſer tout de nouveau dans une claſſe plus elevée, aux ſignes que nous avons donnés, ceux qui ſeront jugés capables des principales charges de l'Etat. On etudiera plus attentivement que jamais leur portée, & leurs inclinations. Pour derniere epreuve, on eſſaiera leur vue ſur tout ce que la Metaphyſique a de plus ſublime, & de plus abſtrait. On examinera s'ils l'ont aſſez forte, pour l'arrêter fixement ſur l'Etre immenſe, qui fait luire conſtamment le grand jour de la verité pour touts les Eſprits. Qui pourroit dire le ſoin, ici qui ſera neceſſaire, mon cher Glaucon, pour les armer contre les impoſtures de la fauſſe Dialectique? GLAUCON. Mon cher Socrate, qu'en apprehendez vous pour eux?

SOCRATE. Une image nouvelle vous le fera comprendre. Repreſentez vous un enfant de bon naturel, derobé dans ſes premiers jours à des parents ſages; pour être elevé dans le ſein d'une famille pleine de faſte; où ſes bienfaiteurs pretendus emploieront touts les artifices de la flatterie, pour le façonner à leur maniere. A peine eſt-il en âge, qu'il eſt informé de ce que la nature l'avoit fait naître; mais quelques recherches qu'il faſſe, il ne peut decouvrir ſon Pere, & ſa Mere. Tiré d'erreur, vous conçevez bien qu'il ſe comportera tout differemment de ce qu'il faiſoit, lorſqu'elle duroit encore. Dabord il avoit de beaucoup plus grands egards pour les perſonnes, auxquelles il croïoit appartenir de fort près, que pour cette foule de gens, empreſſés à lui plaire. Etoit-il queſtion de cauſer du chagrin aux unes, ou de mecontenter les autres? Les derniers etoient ſacrifiés à coup ſûr. C'eſt le contraire, depuis qu'il a ſçu qu'il leur eſt redevable de ſa haute fortune. Il leur tranſporte incontinent tout le reſpect, qu'il avoit autrefois pour ceux dont il ne doutoit pas qu'il n'eût reçu le jour. S'il n'a le

cœur

cœur autrement bien placé que l'ordinaire ; toute ſa tendreſſe, toutes ſes deferences, & ſes aſſiduités, ne ſeront plus que pour les auteurs de ſon elevation. GLAUCON. Mon cher Socrate, l'application, je vous prie ? SOCRATE. Les bons Parents, ſont les preceptes, par leſquels dans notre enfance on nous forme à la vertu. Les oppoſés, qui nous portent au plaiſir, ne corrompent que difficilement les belles âmes. Elles demeurent toujours longtemps pleines de veneration pour les autres. GLAUCON. L'allegorie eſt juſqu'ici bien ſoutenue. SOCRATE. Un jeune homme, dans les commencements, ne vous repondra qu'avec une parfaite emotion, quand vous lui demanderez ce que c'eſt que l'Honnête, & le Beau. Touché d'un ſentiment religieux ; il vous le montrera ſur l'airain ; tel qu'il eſt emâné de la bouche d'un Legiſlateur, plein de Sageſſe, vous dira-t-il. Qu'un Libertin, ſur les entrefaites, un Sophiſte exercé, dreſſent leurs batteries ; pour lui perſuader qu'il s'entête puerilement d'idées vaines, & qu'il adore des chimeres ; de quel coté la victoire ſe declarera-t-elle, penſez vous ? GLAUCON. C'en eſt fait ; il ſera bientôt perverti. SOCRATE. Plein de penchant pour des maximes, qu'une ancienne habitude lui fit toujours regarder comme ſacrées ; mais d'une lumiere trop foible, pour en connoître aſſez parfaitement le prix ; quel genre de vie choiſiroit-il, que le plus favorable à ſes paſſions ; qui toutes lui diront à l'envi, que ſes nouveaux Maîtres entendent admirablement la Dialectique ? GLAUCON. Touts les beaux principes de Morale s'eclipſeront ; & les Loix même ne ſeront plus un frein pour lui. SOCRATE. J'excuſe beaucoup, mon cher Glaucon, des eſprits encore neufs dans l'art de penſer, lorſqu'ils chancelent ainſi dans le bien ; & qu'ils ſe laiſſent ravir leur innocence, par ces deux eſpeces, egalement redoutables, de Sophiſtes. GLAUCON. Loin de les condamner trop ; j'ai comme vous pitié d'eux.

SOCRATE. Pour empêcher une ruïne, ſi digne de larmes ; j'interdirois entierement l'uſage de la Dialectique, avant l'âge de trente ans. Permettre plutôt d'entrer en lice avec des adverſaires experimentés, ſeroit expoſer de jeunes gens au plus grand peril. Incapables

pables à leur âge de rien approfondir, & pleins d'un feu, qui les porte à ſe faire honneur de tout ce qu'ils ſçavent; pour peu qu'on leur donne le champ libre, ils acquierent touts les jours le mauvais talent, de ſoutenir indifferemment ſur toutes les matieres le pour & le contre. Leur plaiſir eſt d'engager la diſpute avec les premiers venus. Ils reſſemblent aux jeunes mâtins; qui ne peuvent longtemps être en compagnie, ſans tirer quelqu'un par l'habit. Si les attaqués ne jouent, & ne ſont inceſſamment ſur la defenſive; ils ſortiront dechirés, ou du moins très mal divertis. GLAUCON. L'argent, mon cher Socrate, aſſurement n'eſt pas perdu, quand les Parents recouvrent, au ſortir des Ecoles, des enfants ſi philoſophes, & ſi pleins d'eſprit! SOCRATE. A force de combattre les ſentiments des autres, & de voir les leurs combattus; ils n'en conſervent plus aucun; ils deviennent parfaitement neutres en fait d'opinions. Cependant la Philoſophie eſt rendue très injuſtement reſponſable de la ſottiſe des Maîtres, & de leurs Diſciples. GLAUCON. On ſçait, mon cher Socrate, que de tout temps elle eut de grands fardeaux à porter. SOCRATE. Un homme fait n'aura point cette extrême fureur de conteſter. Il aimera ſans comparaiſon mieux s'entretenir raiſonnablement avec un homme d'âge, aſſez plein de condeſçendance, pour le conduire à la verité, qu'uſer inutilement toutes les forces de ſon eſprit, & perdre ſon temps à de vaines diſputes. La modeſtie, & la douçeur, les autres qualités aimables qu'on lui verra, feront un peu reſpirer la Philoſophie. On dira qu'elle ne ſouffre dans les jugements du Monde, qu'à l'occaſion d'une foule de Pedants; qu'elle abhorre, & dont elle rougit. GLAUCON. Il eſt vrai qu'un ſeul de ſes nourriſſons la dedommage quelquefois.

SOCRATE. Je ne me contenterois pas de fermer l'Ecole de la ſageſſe aux eſprits trop jeunes; j'en exclurrois ſur-tout les eſprits pleins d'audace, qui touts les jours s'y preſentent, ſans genie, & ſans mœurs. GLAUCON. Combien d'années voudrez vous que donnent les Sujets d'elite à la Dialectique? SOCRATE. Cinq, ou ſix; à condition même d'une application vive, & ſoutenue; ſans autre ſoin pendant ce long temps, que celui de ne pas oublier leurs exercices.

cices. GLAUCON. Qu'en ferez vous enſuite? SOCRATE. On les obligera de redeſçendre dans la caverne. Je veux dire, qu'on les fera ſucceſſivement paſſer par toutes les charges du Senat, & de l'armée. Cependant on ne diſcontinuera point de les eprouver, & de les faire marcher entre les attraits du vice, & de la vertu; pour voir s'ils conſerveront juſqu'au bout un attachement inviolable pour l'une, & de l'horreur pour l'autre. GLAUCON. Combien de temps rouleront-ils par touts les emplois inferieurs, civils, & militaires? SOCRATE. Depuis trente ans, juſqu'à cinquante. Alors commencera le dernier acte, & le plus beau de la vie pour eux. On attendra qu'après avoir glorieuſement fourni la carriere des Sçiences, & ſervi l'Etat avec diſtinction, ils aient l'œil inceſſamment tourné vers l'Etre adorable, qui ſeul eclaire touts les Eſprits; afin que leur âme, penetrée de ſa lumiere, ne faſſe elle-même rien à l'aveugle, & la reflechiſſe continuellement ſur toute la Republique. Ainſi tenus dans le reſpect, & dans le devoir, par la preſence du Souverain Bien, auquel ils s'efforceront de reſſembler touts les jours de plus en plus; ils formeront les mœurs des Citoïens, ſur un ſi parfait modelle. Pour s'animer à l'execution de ſi grandes choſes, leurs entretiens les plus frequents ſeront avec la Philoſophie. Quand leur tour viendra de prendre en main le timon; loin d'en avoir de la joie, ou de la fierté; ils feront voir au contraire, par leur modeſtie, & par leur desintereſſement, que la vue des beſoins publics etoit la ſeule, qui fût capable de les arracher au repos, & de les engager dans le mouvement des affaires. Non contents de pratiquer eux-mêmes ces leçons, ils les inculqueront ſoigneuſement aux autres; pour laiſſer à l'âge ſuivant des Peres de la Patrie, auſſi dignes qu'eux de ſa veneration, & de ſa tendreſſe. Après qu'ils auront vieilli dans l'exercice de toutes les vertus, ſortables à l'importance de leur charge; il ne leur reſtera plus, au milieu de ſes actions de graces, & de ſes applaudiſſements, que d'attendre avec tranquillité le moment de paſſer dans le ſejour des Ames bienheureuſes. Quand elle les aura perdus; moins occupée de ſa douleur, que de ſa reconnoiſſance, elle jettera les fleurs à pleines mains ſur leurs tombeaux.

On leur decernera les ſacrifices, uſités pour les Genies, ſi l'Oracle les autoriſe; ou les honneurs qu'on a coutume de rendre aux hommes divins.

GLAUCON. Vous etes un merveilleux Artiſte, mon cher Socrate. Vôtre pinçeau vient de nous faire des Maîtres bien accomplis. SOCRATE. Vous ne dites rien des Maitreſſes, mon cher Glaucon. Cependant il faudroit vous ſouvenir que les femmes ont la moitié, dans tout ce que nous donnons aux hommes. GLAUCON. J'ai tort, mon cher Socrate. Le beau Sexe ne doit en rien être ſeparé du notre.

SOCRATE. Que vous en ſemble preſentement, cher Glaucon. Nos idées, difficiles à remplir, tant qu'on voudra, ſont-elles impratiquables? Mais eſpererons nous, dites moi, de les voir jamais executées par d'autres, que par de vrais Philoſophes; par des âmes nobles, qui ſçauront mepriſer tout ce que l'ambition eſtime, & mettre leur gloire à faire partout regner la juſtice? GLAUCON. Ils ſont les ſeuls, de qui l'on doive attendre les grands biens. Mais je ne vois pas ſur quel fondement on aſſûreroit que les ſiecles à venir jamais ne produiront aucun Souverain de leur charactere.

SOCRATE. Je n'ai plus qu'un mot, pour obvier aux brigues. Je ſerois du ſentiment que les Magiſtrats ne fuſſent en charge dans la Capitale que dix ans. On les relegueroit dans les Provinces enſuite; & leurs enfants ſeroient gardés, pour être elevés, conformement à nos preceptes.

Tels ſont les moïens, ſelon moi, de former un Etat heureux, ſous les auſpices de la vertu. GLAUCON. Si le Monde en a quelque jour un ſemblable; il ne s'eloignera certainement pas de votre plan. SOCRATE. Nous finirons, ſi vous y trouvez bien l'homme juſte, & la Republique juſte. GLAUCON. Vous avez parfaitement reüſſi, mon cher Socrate. Que le reſte ſoit pour un nouvel Entretien.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE HUITIEME.

NOUS avons vu que trois choſes conſommeroient la felicité publique, mon cher Glaucon; la communauté des femmes, & des enfants, dans les deux premiers ordres de l'Etat; la coutume de former la jeuneſſe, de l'un & de l'autre Sexe, à touts les exercices du corps, & de l'eſprit; enfin la regle, de n'elever aux grands emplois que les Sujets, les plus diſtingués par leurs progrès dans les Sçiences veritables, auſſi bien que par un merite ſuperieur dans la profeſſion des armes. GLAUCON. Il ne faut pas douter, mon cher Socrate, que par ces voies, elle ne fût portée au plus haut point. SOCRATE. Nous avons auſſi donné, ce me ſemble, de ſuffiſantes preuves, que les malheurs, & les renverſements ſeront eternels dans le Monde, auſſi longtemps que les Magiſtrats, & les Gens de guerre, poſſederont quelque choſe en propre; maiſons, ameublements, revenus, fonds de terre. De ce que les uns ſont chargés de pourvoir à touts les beſoins de l'Etat, & les autres, d'en repouſſer les ennemis; la reconnoiſſance, & l'interêt, s'uniſſent pour l'engager à leur fournir dequoi ſe conduire au bout

bout de l'an ; mais la prudence l'oblige à s'en tenir là. GLAUCON. J'ai toutes vos raiſons preſentes à l'eſprit.

SOCRATE. Preſentement que nous voïons où nous en ſommes ; rappellons nous les pas que nous avons fait. GLAUCON. Je decouvre, ce me ſemble, très diſtinctement les principaux objets, que nous laiſſons derriere nous. Pour nous faire mieux connoître le Citoïen, exact obſervateur de la juſtice, vous nous avez, à differentes repriſes, fait la deſcription d'une Republique juſte. Si rien n'y manque, nous avez vous dit ; toutes celles qui nous environnent, ſeront etrangement depravées ; puiſqu'elles s'en ecartent preſque entierement. Vous les avez diſtinguées en quatre claſſes ; & vous avez promis de les examiner chacune à part. Le grand but, auquel vous n'avez point ceſſé de tendre, eſt la parfaite connoiſſance du cœur de l'homme de bien, & du mechant homme. L'uſage que vous en pretendez faire, eſt de nous demontrer que le bonheur ſuit la vertu, de même que l'ombre fait le corps ; & que le vice porte en croupe la miſere. Vous alliez, à ma requête, parcourir les vices des quatre eſpeces de gouvernements corrompus, dont vous nous avez depuis longtemps fait l'enumeration. Adimante, & Polemarque, vous ont interrompu. Sans eux, nous auaurions perdu la belle digreſſion, qui nous a conduits où nous voici.

SOCRATE. Que votre memoire eſt fidelle, mon cher Glaucon ; & que les endroits de conſequence font une vive impreſſion ſur votre eſprit! GLAUCON. Mon cher Socrate, il eſt queſtion d'autre choſe ici que de compliments. Je vous ſomme, en Athlete rigide ſur le point d'honneur, de me rendre la même priſe avantageuſe, que j'avois tantôt ; ſauf à vous de me porter enſuite par terre. SOCRATE. Oui, cher Glaucon, ſi j'ai des forces. GLAUCON. Eſperez bien ; & preſentez vous. C'eſt tout ce qu'il faut. SOCRATE. J'obeïs.

La diviſion, à laquelle vous me ramenez, eſt ancienne. L'Ariſtocratie, univerſellement eſtimée le gouvernement le plus parfait, ſe voit actuellement à Lacedemône, & dans l'Iſle de Crette. L'O-

ligarchie, où les deſordres commencent d'être grands, vient en ſecond lieu. La Democratie, par l'etabliſſement de laquelle un Peuple mutin ſe gouverne ſuivant ſon caprice, la ſuit. Elle fraie le chemin à la Tyrannie; des fleaux qui peuvent affliger un Etat, le plus terrible. Les principautés, les ſeigneuries, toutes les autres eſpeces, dont le nombre eſt infini, dans les Païs etrangers, & dans la Grece, ne ſont que des combinaiſons des premieres. Celles-ci naiſſent de la difference des mœurs du gros des particuliers, dont l'aſſemblage fait les Nations. Aux cinq characteres dominants, qui ſe rencontrent parmi les hommes, y compris celui du bon Citoïen, repondront par conſequent cinq formes de Gouvernement, à la tête deſquelles ſera la plus excellente. GLAUCON. Retracez nous en l'idée, je vous prie.

SOCRATE. L'homme ne ſe corrompt pas tout d'un coup. D'ambitieux, il devient amateur des richeſſes; d'avare, diſſolu; de libertin, oppreſſeur des autres. Une Republique degenere auſſi par degrés. L'eſprit de conquête, affecté particulierement aux Ariſtocraties, & reprochable à Sparte, ſe tourne en paſſion pour l'argent. Les Riches appauvriſſent les Nobles; & l'Oligarchie s'etablit. Elle ne dure pas longtemps. Les Depouillés ſe revoltent; & forment la Democratie. La licence monte bientôt à ſon comble; & la Tyrannie ſe montre. Suivant notre methode ordinaire, nous conſiderons dabord les divers progrès de la depravation des mœurs dans le grand; pour les ſuivre avec moins de peine dans le raccourci. Quand nous en ſerons à l'homme vicieux au plus haut degré; nous le comparerons au parfait adorateur de la Vertu. Ce parallelle nous donnera la reſolution de notre ancien problême; & nous fera decouvrir lequel eſt l'heureux, lequel le miſerable. Il ne reſtera plus que de choiſir auquel reſſembler; & peut-être faudra-t-il nous laiſſer conduire par Thraſymaque dans les ſentiers charmants du vice. GLAUCON. Cet ordre eſt beau, mon cher Socrate; & la matiere à mon gré la plus intereſſante, qui puiſſe être au monde.

SOCRATE. Les revolutions n'arrivent dans un Etat, que par les diſſenſions qui s'elevent entre les poſſeſſeurs de la ſouveraine puiſ-

ſance.

ſance. GLAUCON. Tout eſt calme, lorſqu'ils ſont d'accord. SOCRATE. Qui nous dira quelle Furie, envieuſe du bonheur des humains, ſort des enfers; pour ſoulever les uns contre les autres les Peres, & les Defenſeurs de la Patrie? Invoquerons nous les Muſes, à l'exemple d'Homere, cher Glaucon; & les prierons nous de nous enſeigner, avec cet air de badinage, dont elles ont peine à ſe defaire, lors même qu'elles ont les evenements les plus tragiques à raconter, de quelle maniere la Diſcorde en premier lieu s'introduiſit dans le Monde? GLAUCON. Le ſujet y convie.

SOCRATE. Une Republique, formée ſur le modelle de la nôtre, ne tomberoit pas en decadence facilement. Comme neanmoins tout ce qui prend naiſſance, degenere par degrés, & perit enfin; après un temps, elle ſubiroit la loi commune. Les Magiſtrats, quoique d'ailleurs très eclairés, ne ſçauront pas toujours exactement celui d'aſſortir les couples; pour lui menager des enfants, bien conditionnés de corps, & d'eſprit.* Ils auront par conſequent des Succeſſeurs, qui ne les vaudront pas. Ceux-ci negligeront la Muſique premierement, & la Gymnaſtique enſuite. Le diſcernement, l'attention, leur manquera; pour diſtinguer l'or de l'argent, & l'airain du fer; ſi vous ſouffrez une autre fois le ſtile figuré d'Heſiode. De leur funeſte alliage, l'inimitié, la Guerre. GLAUCON. Il me ſemble, mon cher Socrate, que les neuf Sœurs, par votre orgâne, l'entonnent aſſez bien. SOCRATE. Faut-il être ſurpris qu'on s'exprime avec un enthouſiaſme plus grand

* J'omets dans cet endroit un raiſonnement tout à fait inintelligible, fondé ſur la nature des nombres; que fait mon Auteur, pour determiner le temps dont il s'agit. J'oſe prendre cette liberté; parcequ'on ſçait bien qu'il n'eſt pas facile de traduire ce qu'on n'entend pas; & que d'ailleurs on n'aimeroit pas à ne voir par l'eſpace de quelques lignes que du blanc & du noir. Nous ne riſquons rien au reſte à laiſſer dans ſes tenebres ce paſſage, de tout temps qui donna d'inutiles tortures aux Commentateurs; après que deux auſſi grands admirateurs de Platon, que l'etoient Ciceron, & Quintilien, en ont parlé comme ils ont fait. Le premier, dans le ſeptiême livre de ſes Epitres à Atticus, ne croit pas mieux pouvoir tourner en ridicule je ne ſçai quelle enigme impenetrable; qu'en diſant, qu'elle paſſe le nombre de Platon. L'autre menage plus ſes termes; Chap. X. du premier livre de ſes Inſtitutions. Platon apparemment s'entendoit lui-même. Homme d'un ſens exquis, comme il ſe montre partout ailleurs, il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'il en eût manqué, juſqu'à ne ſçavoir en certaines rencontres abſolument ce qu'il diſoit. Nous ne nous aviſons pas de bien des choſes, qu'il avoit dans l'eſprit, quand il ecrivoit; & de là viennent apparemment les obſcurités ſans egales, que nous trouvons quelquefois dans ſes ecrits. Peut-être avoit-il auſſi des connoiſſances fort elevées au deſſus des notres; & comme les grands hommes d'Egypte, auprès deſquels il etoit allé jeune encore chercher des lumieres, avoit-il ſes raiſons pour s'envelopper.

grand que l'ordinaire, lorſqu'on eſt actuellement inſpiré par ces Deeſſes? GLAUCON. Non; mais qu'auront-elles encore de bon, & d'excellent, à nous apprendre?

SOCRATE. Les âmes, dans leſquelles domineront l'airain, & le fer, n'auront de paſſion que pour les richeſſes, les ameublements ſuperbes, les palais ſomptueux, les delicateſſes de la table. Les autres, inacceſſibles à la pauvreté, par la poſſeſſion des metaux precieux, que la nature aura mis en elles, aſpireront preſque uniquement à celle de la vertu; & ne ceſſeront de ſoupirer après le retour de l'ancienne innocence. Dans ce combat d'inclinations oppoſées, deux Ennemis, très animés l'un contre l'autre, *le Mien*, & *le Tien*, ſe diſputeront le champ de bataille. Pour moderer leur acharnement, on fera le partage des terres. Les Magiſtrats, deſormais attentifs aux occaſions d'aſſervir leurs Concitoïens, ne traiteront plus qu'en vaſſaux, en eſclaves, ceux qu'ils ſervoient autrefois, & qu'ils cheriſſoient comme leurs egaux, leurs amis, & leurs Peres nourriciers. Les deux grandes affaires du Peuple ſeront, de fournir à leur depenſe, & d'aller à la guerre pour eux. GLAUCON. Vous decrivez parfaitement le premier grand pas, que fait un Etat vers la ſervitude.

SOCRATE. L'Ambition y ſera le vice dominant; & ſa nouvelle forme de gouvernement s'appellera Timocratie. Elle retient beaucoup de l'Ariſtocratie; mais elle a ſes characteres particuliers. On y revere encore beaucoup les perſonnes conſtituées en dignité. La Gymnaſtique eſt toujours plus en recommendation que tout le reſte; & l'art militaire fait negliger entierement touts les autres. Les refectoires publics ſubſiſtent; & les Citoïens continuent à manger en commun. Mais les vrais ſages, dont le nombre ſe trouve extraordinairement diminué, ſont craints pour Maîtres. On ſe tourne vers les eſprits bouillants, altiers, inquiets. Ils ne propoſent les honneurs, & les recompenſes, qu'à ceux qui s'efforcent de porter à ſa perfection un metier ſanguinaire, preſque devenu l'unique. GLAUCON. C'eſt Lacedemône, au naturel.

SOCRATE. Comme dans l'Oligarchie, le Dieu des richeſſes a mille Temples, impenetrables à la lumiere du jour. Ses adorateurs fa-

faroûches regulierement s'y proſternent devant leur coffres forts. Retrenchés dans leurs hôtels, comme en des fortereſſes inacceſſibles ; ils n'y font entendre le bruit de leurs cent clefs, que lorſqu'il faut meriter les careſſes de leurs Reines, achetter les ſoumiſſions de leurs Eſclaves. GLAUCON. C'eſt là ce que notre ſiecle voit ; & ce que nos Deſçendants verront après nous. SOCRATE. Cependant à d'autres egards, auſſi jaloux de leurs threſors, que prodigues dans ces rencontres de l'argent du public ; ils menagent dans les reduits les plus cachés un ſanctuaire à la debauche. Ils y raſſemblent tout ſon cortege ; & s'y livrent aux plaiſirs les plus criminels, à l'inſçu des Loix ; qu'ils redoutent, comme des enfants libertins font un Pere, armé de l'inſtrument, qui doit les punir. La perſuaſion ne peut rien ſur eux. Ils ne ſont prenables que par la force ; parceque de tout temps inſenſibles aux charmes de la Philoſophie, ils prefererent les avantages du corps à ceux de l'eſprit. GLAUCON. On voit là, mon cher Socrate, un melange de bien, & de mal. SOCRATE. Il eſt vrai ; mais le dernier l'emporte ; & l'Ambition gouverne tout. J'omets les details, qui ſeroient infinis. Les vues generales nous ſuffiſent. GLAUCON. Vous avez raiſon d'aller au plus court.

SOCRATE. Je paſſe à la Timocratie en petit ; je veux dire, à l'homme de bien, dans qui la paſſion de l'Orgueil aura cauſé les mêmes derangements, que nous venons de voir dans l'Etat Timocratique. ADIMANTE. Si vous voulez, mon cher Socrate, que je vous diſe ma penſée ; j'apprehende que ce ne ſoit un peu mon très cher Frere, que vous allez nous peindre. Je vous le donne pour un Philoſophe, amoureux de la belle gloire, autant qu'homme du Monde. SOCRATE. Vous le connoiſſez mieux que perſonne, il n'en faut pas douter, cher Adimante. Cependant j'oſerois bien repondre, que nous ne lui donnerons, ni vous, ni moi, les traits qui vont ſuivre.

Un Ambitieux eſt un Eſprit plein d'audace ; & facile à connoître, par ſon inconçevable dedain pour les Sçiences. Il ſe plaira quelquefois neanmoins à des converſations ſçavantes, par boutade, ou par vanité. Mais il tiendra chez lui ſoigneuſement toutes les avenues fermées

aux

aux inſtructions ſalutaires de la Philoſophie ; & ſa pareſſe, ſous les plus grieves peines, lui defendra ſurtout de jamais aſpirer aux lauriers toujours verds de l'Eloquence. Infiniment eloigné des ſentiments de l'honnête homme, qui n'aime à fouler perſonne aux pieds ; il n'a point de plus grande beatitude, que de voir de malheureuſes victimes de ſon arrogance proſternées devant lui. Pendant qu'à ſon tour il rempe de la maniere la plus baſſe devant ſes Maîtres ; il n'eſt que politeſſe, & que douçeur, pour touts ceux qui n'ont point affaire de lui. Nul poſte aſſez elevé dans l'Etat, pour ſon orgueil. Ce n'eſt pas que par les beaux endroits il puiſſe y pretendre. La chaſſe, les courſes de chevaux, la guerre, ſont les ſeuls par leſquels il brille. Dans ſes jeunes années, il aura mepriſé les richeſſes ; mais, avec l'âge, il y prend goût ; & parceque ſon penchant le porte à l'avarice ; & parcequ'il manque du ſentinelle, qui defend à touts les vices l'entrée du cœur. ADIMANTE. De quel ſentinelle parlez vous ? SOCRATE. D'une raiſon eclairée, ſeule capable, ſelon moi, juſqu'à la fin de la conſerver à la vertu. ADIMANTE. Il eſt vrai, mon cher Socrate, qu'elle n'eſt ſolide, qu'autant qu'elle a de ſaines lumieres pour principe, & pour ſoutien.

SOCRATE. Tel eſt l'homme ambitieux, mon cher Adimante ; fidelle image d'un Etat, gouverné par la même paſſion. ADIMANTE. Pourſuivez, je vous prie.

SOCRATE. Peut-être viendra-t-il d'un pere, honnête homme ; que le malheur de la naiſſance aura fait tomber de haut, dans une Republique, dont les deſordres, & les deſaſtres, l'auront toujours fait gemir. Incapable d'y faire aucun bien, il fuit les honneurs, le procès, & le maniment des affaires publiques ; & pour vivre en paix, il renonce même à toutes ſes pretentions legitimes. Cependant une Mere, pleine de vanité, ne fera que deplorer continuellement ſon malheur ; d'avoir un mari, qu'elle n'appellera point autrement que ſon hermite ; & de ſe voir la fable, dira-t-elle, des femmes de ſon rang. Nul empreſſement pour les belles charges ; nulle vivacité ſur le fait des richeſſes. L'entendit-on jamais tonner dans le menage à leur ſujet ? Un noir chagrin ſe repandroit ſur ſon viſage,

viſage, ſi quelques jours il lui falloit eſſuïer les cris epouvantables du Barreau, pour les arracher des mains du raviſſeur. Il en ſouffre la perte, ſans preſque ouvrir la bouche, pour ſe plaindre. Sa grande compagnie c'eſt lui-même; &, pour ſa femme; il ne manque à rien; mais du reſte il n'en fait pas tout le cas poſſible. Chaque jour elle en pouſſe de nouveaux ſoupirs..... Votre pere n'eſt-il pas un homme indolent, &, pour le bien definir, un corps ſans âme; dit-elle ſans ceſſe à ſon fils; avec toute la Rhetorique, donnée au Sexe, lorſque le cœur ſent la plus legere bleſſure..... Les Domeſtiques, ardents à faire les perſonnes attachées, couronnent l'œuvre..... Notre jeune Maître, nous en ſommes très ſûrs, aura l'âme beaucoup mieux placée que ſon pauvre Pere. Il donnera moins de bon temps à ſes creanciers; & par les premiers venus il ne ſe laiſſera point ravir ſon bien..... Sort-il de la maiſon paternelle; il voit le perſonnage deſagreable, qu'ont à ſoutenir dans le Monde ceux qui ne ſe mêlent que de leurs propres affaires. Chacun en parle, comme d'Eſprits imbecilles; pendant qu'on n'a point aſſez de loüanges pour ceux qui s'intriguent, & qui ſont partout. ADIMANTE. On ne conçoit pas, mon cher Socrate, qu'il ſoit fort poſſible de reſiſter à de ſi nombreux, à de ſi violents aſſauts. SOCRATE. Non. Mais enfant né d'un bon naturel, temoin conſtant de la ſerenité, repandue ſur chacun des jours que la Parque file pour ſon Pere, & captivé par le miel, qui decoule inceſſamment de ſes levres; il eſt à toute heure ſur le point de ſe rendre pour jamais à ſes leçons. Placé de la ſorte, entre un Precepteur cher, & reſpectable, qui fait à petit bruit touts ſes efforts pour le gagner à la Philoſophie, & mille corrupteurs empreſſés, qui ne lui tiennent que le language de l'Orgueil; il ne ſçait longtemps quel parti prendre. Enfin l'Ambition victorieuſe l'enleve à la ſageſſe; & le traîne après ſon char à l'Empire du monde. ADIMANTE. Vous nous demontrez là, d'une main fine, mon cher Socrate, la formation de l'Ambitieux; pris, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, depuis ſon point ſaillant.

SOCRATE. Eſchyle nous diroit ici, cher Adimante: " Pour une " eſpece nouvelle de Republique, il faut un homme d'un tour " d'eſprit nouveau." ADIMANTE. Achevez, mon cher Socrate, un parallelle, ſi fecond en beaux rapports.

SOCRATE. Dans l'Oligarchie, où les terres ne ſont auſſi plus en commun, l'adminiſtration ne roule que ſur les riches; & les pauvres en ſont exclus. ADIMANTE. Racontez nous, je vous prie, de quelle maniere elle prend la place de la Timocratie? SOCRATE. L'amour du faſte avoit produit l'amour de l'argent; & ce dernier à ſon tour bannit l'amour du faſte. C'eſt dabord à qui rencherira ſur les autres, en fait de luxe. Pour le ſupprimer, on eſt contraint de faire des loix; mais les Magiſtrats, & leurs femmes, ſont les premiers à les enfreindre. Il faut des ſommes immenſes, pour le ſoutenir. Chacun n'eſt occupé que du ſoin d'accumuler. C'eſt une ancienne obſervation, que la vertu tombe dans le mepris, à meſure qu'un vil metal devient l'objet de l'eſtime publique. Ils trebuchent toujours enſemble. Quand l'un monte; l'autre deſcend à coup ſûr. ADIMANTE. Il eſt vrai; la regle eſt certaine. SOCRATE. Au commencement, on ſacrifioit tout à la vanité; preſentement tout cede au lucre. Les diſtinctions nombreuſes de la Societé ſe perdent, dans celles de pauvre, & de riche. L'un eſt adoré, l'autre chaſſé de partout; l'un tremble, & l'autre fronce le ſourcil; l'un regorge d'abondance; l'autre voit, & meurt de faim. ADIMANTE. Tels ſont les maux, & plus grands encore, qu'une paſſion aveugle pour l'argent produit!

SOCRATE. Le premier ſoin du nouveau Senat, eſt d'ordonner qu'à moins d'un certain bien, on ne parviendra point aux emplois; & que les plus importants ſeront pour les mieux rentés. L'Oligarchie s'etablit au reſte, ou les armes à la main; ou quand toutes les meſures ſont priſes, pour empêcher le Peuple d'y former des oppoſitions. ADIMANTE. Qu'y remarquez vous de plus vicieux?

SOCRATE. J'aimerois autant voir un vaiſſeau, je vous l'avoue, cher Adimante, où l'on ſeroit mouſſe, matelot, pilote, ſuivant qu'on auroit la bourſe pleine; pendant que tout homme qui l'auroit mal garnie,

ſçut-il le pilotage divinement, ſe promeneroit ſur le tillac; ſans autre affaire, que celle d'admirer la manoeuvre des gens aux piſtoles. ADIMANTE. Il auroit aſſurement de quoi rire; ſi la Mer entendoit raillerie. SOCRATE. Seroit-il poſſible que la regle fût mauvaiſe, de quelque autre emploi de la vie civile qu'il ſoit queſtion; & bonne ſeulement, lorſqu'il s'agira de conduire une Republique? ADIMANTE. Comme il n'en eſt point de plus important, ni de plus difficile; il n'en eſt point auſſi qu'on doive plus donner au merite.

SOCRATE. Le grand mal eſt, mon cher Adimante, qu'un Etat Oligarchique en renferme deux; & même deux très ennemis l'un de l'autre; l'un petit, mais puiſſant; l'autre vaſte, mais epuiſé. ADIMANTE. Les guerres inteſtines par conſequent n'y finiront point. SOCRATE. Les Ennemis du dehors, mon cher Adimante, n'auront pas beaucoup à faire. Toutes les fois qu'ils paroîtront en campagne; le Magiſtrat ſera contraint, ou d'armer la multitude, au hazard de la trouver infidelle; ou de marcher à leur rencontre, avec une poignée de gros rentiers; avec une armée oligarchique dans toutes les formes. Sans dire qu'on ne fait pas la guerre ſans depenſe; & que dans une Oligarchie on va toujours à l'epargne. ADIMANTE. L'alternative eſt conſolante; il faut en convenir.

SOCRATE. L'union de pluſieurs profeſſions enſemble, dont nous avons exaggeré les inconvenients plus d'une fois, en eſt un troiſiême ici, moindre à la verité que les deux autres, grand neanmoins. ADIMANTE. Tout l'argent eſt ſoigneuſement reſſerré par les riches. Il ne reſtera donc aux autres, que de faire tout les metiers, pour vivre.

SOCRATE. Voici quelque choſe de plus encore, mon cher Adimante. C'eſt que les loix, faites par des Senateurs, uniquement attentifs aux moïens d'avoir tout, permettront de vendre juſqu'à ſon habit, & de rouler enſuite ſur les terres de l'Etat, ſans autre Seigneurie, que celle d'homme qui n'a rien. ADIMANTE. Comment ſe pourroit-il autrement qu'ils euſſent tout l'argent; & que les pauvres fiſſent les deux tiers de la Republique?

SOCRATE. Je vous laiſſe à penſer, mon cher Adimante, ſi pluſieurs d'entre eux, lorſqu'ils etoient dans les emplois, ont bien merité d'elle, par avoir eté grands diſſipateurs? ADIMANTE. Elle eſt au contraire aujourdhui la victime de leur prodigalité; qui dans un Etat ouvre la porte à l'avarice. SOCRATE. Je compare egalement les avares, & les prodigues, à des frêlons; qui font un degât inexprimable dans la rûche. Il faut remarquer ſeulement, que Dieu n'a point armé d'un eguillon les frêlons moûches. De ceux à deux pieds, les uns ſont depourvus auſſi de cet inſtrument terrible; mais les autres, en recompenſe, l'ont d'une longueur epouvantable. Vous m'entendez. Les premiers ſont les hommes d'Etat, dont toute la mechanceté ſe borne à faire un butin, que les ſeconds ordinairement leur enlevent. Mais ces derniers, outre qu'ils mangent beaucoup mieux encore, font à tout ce qu'ils recontrent les plus douloureuſes bleſſures. ADIMANTE. Je vous comprends. Ceux-là penſent davantage à devorer le miel, qu'à nuire. Ceux-ci piquent avec fureur, pour demeurer ſeuls maîtres des raïons. SOCRATE. Retenez de moi cette obſervation, qui ne vous trompera jamais. C'eſt qu'où l'on voit des Malheureux; les Filoux, les Brigands, les Sacrileges, qui les ont depouillés, & reduits à ce deplorable etat, font grandiſſime chere dans les Coupe-gorges voiſins. ADIMANTE. Mon cher Socrate, elle eſt vraie, au delà de tout ce qu'on peut dire. La nature, mere commune, & liberale, aſſigne une legitime à touts ſes enfants. Si quelques-uns en ſont fruſtrés, les autres la leur ont ravie. SOCRATE. Puiſque les Miſerables ne ſont nulle part ailleurs plus nombreux, que dans un Etat Oligarchique; il en faut conclurre que l'Injuſtice s'y trouve à ſon comble. ADIMANTE. Oui. SOCRATE. Il retire donc un gros eſſain de ces inſectes, formidables par leurs piquures, dont nous parlions tout à l'heure; je veux dire qu'il a le malheur d'avoir une troupe de Maîtres, affranchis du joug des loix, & libres en toute occaſion de ſatisfaire leurs mauvais inſtincts. ADIMANTE. Il eſt vrai. SOCRATE. Touts ces maux, & mille autres, que l'Oligarchie traîne après elle, viennent de ce que les perſonnes qui ſont à la tête des affaires, ont manqué

d'une education vertueuſe, & ſçavante? ADIMANTE. Elle, apprend à ſentir le plus touchant de touts les plaiſirs; celui de faire du bien à tout un Monde. SOCRATE. Voïons preſentement de quelle maniere l'Eſprit Oligarchique s'empare de l'homme ambitieux; & quel nouveau genre de vie il lui fait embraſſer. ADIMANTE. Je ne perdrai pas un mot de ce que vous allez nous dire.

SOCRATE. Un jeune homme aura longtemps ſuivi l'exemple d'un Pere, qui fera ſa chute, dans le moment auquel il couroit le plus rapidement à la fortune. Il le verra terriblement froiſſé. Les grands emplois, les beaux palais, la nombreuſe cour, diſparoîtront tout à coup. Noirci par des calomniateurs malins, aſſailli de procès criminels, enfin depouillé de touts ſes biens, perdu d'honneur, il ira groſſir la troupe des illuſtres malheureux. Peut-être expirera-t-il même ſur un gibet. ADIMANTE. De ſi grands deſaſtres produiront une revolution d'idées entiere dans l'eſprit du Fils. SOCRATE. Epouvanté, nud preſque; il en dethrône promptement l'auteur, & le chaſſe pour jamais de ſon âme. ADIMANTE. Il fait un divorce eternel avec l'Orgueil. SOCRATE. Oui. La pauvreté lui rabaiſſe le ſourcil, beaucoup au deſſous du naturel, & le courbe entierement vers le lucre. Il y trouve un nouveau charme; qui l'anime dans ſes travaux, & qui lui ſait trouver du goût dans ſes epargnes. Quel bonheur comparable au ſien, quand ſes coffres ſeront pleins! A peine en un mot l'Avarice a-t-elle mis en fuite Ambition, qu'elle eſt couronnée Reine dans ſon cœur. Toutes les paſſions, toutes les facultés, lui ſont données pour ſatellites, & pour Miniſtres. Elles s'y proſternent devant elle; & dans cette humble poſture, la Raiſon elle-même attend ſes ordres. On lui defend d'eſtimer que les richeſſes, & les gens riches. On lui preſcrit de s'emploïer à fournir des inventions, pour faire de moins plus, & de rien quelque choſe. ADIMANTE. Le paſſage d'un vice à l'autre, ſouvent eſt entier, & ſubit.

SOCRATE. L'homme copie, à l'ordinaire, d'après l'Etat. Comme l'Etat Oligarchique, le jeune Avare fait de l'argent ſon unique objet.

objet. De part & d'autre, on ſe donne des mouvements inconçevables, pour s'enrichir. On ſe refuſe juſqu'au neceſſaire; & l'on ne connoît plus que deux arts utiles; celui du gain, & celui du menage ſordide. ADIMANTE. La reſſemblance, mon cher Socrate, continue d'être parfaite. SOCRATE. La mauvaiſe education eſt pareillement la cauſe de la fureur, avec laquelle un jeune homme ſe livre à ce vice nouveau. Eût-il jamais de la ſorte flêchi le genou devant une Divinité faroûche, ſi de bonne heure on avoit etalé devant ſes yeux les ſupplices, auxquels elle condamne ſes adorateurs; & pris un guide, le plus propre à l'egarer dans la recherche du bonheur veritable? ADIMANTE. Non. Il ſeroit devenu tout autre, à l'ecole de la Sageſſe. SOCRATE. Etudiez le de près, mon cher Adimante, & vous le trouverez frêlon; je dis frêlon de la pire eſpece; quoique les occaſions de montrer ſon eguillon ne ſe preſentent pas toujours. Mais qu'il ait des Orphelins confiés à ſa garde, & qu'il trouve des indefendus en ſon chemin; on verra juſqu'où le portera ſa rapine, & combien de larmes leur fera verſer le mauvais ferment, dont il eſt plein. Ce n'eſt pas qu'il ne ſçache admirablement contrefaire l'abeille, & ſupprimer à propos ſes deux inſtincts pernicieux. On approchera de lui, ſans defiance; parcequ'il aura touts les dehors de l'homme de bien. Ce ne ſera pas neanmoins humanité, raiſon, amour du bien, qui l'empêcheront de faire du mal; mais fraïeur, en ſe preſſant trop d'accumuler ſes injuſtices, d'en perdre tout d'un coup le fruit. ADIMANTE. C'eſt un cœur, que devore la paſſion des richeſſes, exprimé très parfaitement.

SOCRATE. Pouſſé d'un côté par ſa convoitiſe, & retenu de l'autre par la crainte, ce cœur ſera le theatre d'une guerre inteſtine, un champ de bataille diſputé; que la derniere emportera le plus ſouvent. Il faudra donner un frein à la premiere. Il ne la reprimera point avec ce calme, qu'eprouvent au dedans les perſonnes, chez qui tout eſt paiſible, parceque tout eſt dans l'ordre; mais avec un trouble, un deſeſpoir, cauſés par l'impoſſibilité d'obtenir certaines fins, que par le ſacrifice de mille autres. Il redoutera la depenſe, beaucoup plus qu'il n'eſtimera la gloire. Cependant echauffé contre des rivaux,

vaux, qui le ſurpaſſeront dans la carriere des honneurs, dans mille occaſions, il s'arrachera les entrailles, pour l'emporter ſur eux. L'Eſprit oligarchique n'en conſerve pas moins ſon aſcendant ſur lui; & dans le courant, ſon vice dominant tient le pied ſur la gorge à touts les autres. ADIMANTE. La Philoſophie, mon cher Socrate, epargne ces combats, & ce martyre, à ſes amateurs. Ils apprennent d'elle à tout aimer avec moderation, & tout ſuivant ſon prix.

SOCRATE. J'ai dit que l'Oligarchie etoit rarement de longue durée. L'amour des richeſſes, & la frugalité, ne peuvent compatir enſemble. Les Prodigues vont aux emprunts en foule chez les Magiſtrats; qui, loin d'oppoſer les digues accoutumées à la fureur de leur depenſe, ouvrent au contraire touts les jours de nouvelles ravines, pour faire entrer tout l'argent dans leurs maiſons. Le tiers Etat manque de pain. La Nobleſſe vit ſans patrimoine, & pour la plus grande partie, effroïablement oberée. Jugez ſi les depouillés, abhorreront des Maîtres, qu'ils voient courbés ſous le poids d'un butin, fait ſur eux; & ſi d'un commun accord, ils ne mediteront pas une revolution dans l'Etat. ADIMANTE. C'eſt deſormais l'unique reſſource, pour ceux qui periſſent. SOCRATE. Les Changeurs feignent de ne pas voir les profondes plaies, qu'ils ont faites aux premieres familles; & continuent de fournir des ſommes, à groſſe uſure. La Republique ſe remplit chaque jour de gens inutiles, & deſeperés, d'avoir mangé tout. Ne craignez pas, je le repete, qu'il ſoit parlé de loix, pour arrêter ces deſordres; ni qu'on ſe mette en peine de recommander aux Citoïens la pratique de la vertu. Bientôt elle en auroit tari la ſource. Mais pauvres, & riches, la foulent aux pieds egalement. ADIMANTE. Les derniers s'en trouveroient mal; & l'argent ne rouleroit plus dans leurs coffres avec la même impetuoſité. SOCRATE. Pendant que nuit & jour ils travaillent à lui faire mille nouveaux chemins; leurs femmes, leurs enfants, touts ceux qui les approchent, vivent dans les plaiſirs, & dans la molleſſe. ADIMANTE. Où tout ſe termine-t-il enfin? SOCRATE. Quand ils ſe rencontrent au theatre, ſur mer,

en

en voïage, à la guerre, avec ceux dont ils ont pluſieurs années fait leur proie ; ils commencent à ne les plus traiter avec le même dedain. Tel d'entre ceux-ci, n'aura pour tout en partage que la maigreur, & la diſette. Mais ſon corps ſec, & decharné, lorſqu'il eſt queſtion de marcher à l'ennemi, brave les ardeurs les plus cuiſantes du Soleil. A ſes côtés ſe trouve un camarade opulent, qui traîne avec difficulté ſa lourde maſſe ; & dont l'allarme n'eſt pas moins apparente ſur le front, que la süeur, qui decoule à gros bouillons de ſon viſage. Le premier ſe dira certainement tout bas à lui-même, que c'eſt bien ſa faute, s'il n'a rien ; pendant que ce gros homme, tout tranſi de peur, & tout hors d'haleine, jouït de cent fois plus qu'il ne merite, & qu'il ne lui faut. ADIMANTE. Touts les ſquelettes, mon cher Socrate, aſſembleront là deſſus leur grand conſeil.

SOCRATE. Un ſouffle abbat un corps infirme; & decide entre les mauvaiſes humeurs, qui s'y combattent. Sans l'intervention même d'aucune cauſe du dehors, le mal ſouvent devient mortel. Une force ennemie, peu redoutable par elle-même, reduira pareillement aux dernieres extremités un Etat, epuiſé par l'Avarice de ceux qui gouvernent. Que dis-je ? Il ne ſera pas toujours beſoin qu'une puiſſance etrangere fomente ſes diviſions. Un des partis ruïnera l'autre. ADIMANTE. Il eſt vrai. La comparaiſon eſt parfaitement juſte. SOCRATE. Si les riches ſuccombent; les plus haïs ſeront immolés à la vengeance publique : on bannira le reſte. Quelquefois la crainte les portera deux-mêmes à prendre la fuite. Les reſtaurateurs de l'egalité, jaloux de la conſerver entre eux, tirent ordinairement au ſort les charges de la Magiſtrature. La Democratie commence ; & le Peuple ſe conduit. ADIMANTE. Mon cher Socrate, nous direz vous de quels nouveaux ſymptômes eſt travaillé preſentement le corps politique ?

SOCRATE. D'abord il brille de liberté, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. On parle, on dit, on fait ce qu'on veut. ADIMANTE. C'eſt le cas de pluſieurs villes de la Grece ; où chacun eſt Maître, & vit comme bon lui ſemble. SOCRATE. Une bigarrure de mœurs, & d'occupations inexprimable, ſera le premier effet de l'Anarchie. Les ama-

amateurs de la varieté, quelque bizarre que ſoit leur goût, y trouveront de quoi le ſatisfaire. Jamais boutique de joüallier, jamais foire au Monde, n'eut le premier coup d'œil auſſi charmant. Les plans de Republique entre autres, y ſeront à choiſir. Qu'un Citoïen ait touts les talents, pour commander; on ne le force point. Il obeït pareillement, ſi bon lui ſemble. Le matin on embraſſe le ſervice; on le quitte le ſoir. Les loix auront eu beau proſcrire un coupable illuſtre, l'eloigner du manîment des affaires, ou mettre l'adminiſtration de la juſtice en d'autres mains, & le condamner même, ſoit à la mort, ſoit au banniſſement; il leve la tête; il conſerve touts ſes emplois, il ſe fait voir dans les rues, comme en triomphe. Pour comble, on n'en eſt point ſurpris; on ne dit mot. Se peut-il une maniere de vivre plus agreable! ADIMANTE. Elle aura pour les eſprits inquiets de grands charmes. SOCRATE. Pour oſer tout, & parvenir à tout, il ne faut que plaire à la Multitude. Le merite, pour l'acquiſition duquel nous avons ſouvent dit qu'en-vain la Nature aura donné les plus grands avantages, ſi l'art, & le travail, ne les font valoir, ſeroit de trop. Quelquefois du fond d'une boutique, porté ſur les epaules d'une bruïante Populace, dans les atours d'un Magiſtrat, un vil Artiſan ira s'aſſeoir au timon. Voila, cher Adimante, l'image veritable de la Democratie; où chaque particulier gouverne; où marchent ſur la même ligne le ſçelerat, & l'homme de bien, le faquin, & l'homme d'eſprit. ADIMANTE. C'eſt, mon cher Socrate, ce que nous voïons en pluſieurs endroits autour de nous.

SOCRATE. Comme un Etat, l'homme paſſe de l'avarice à la licence. Un Pere, brûlé de la ſoif des richeſſes, la communique à ſon fils. Celui-ci, dans les commencements, reprimera ſoigneuſement chez lui touts les goûts, qui l'expoſeroient à la depenſe. Enfin il ſe reduira touts les jours de plus en plus à l'etroit neceſſaire; que pour la clarté, je voudrois definir. ADIMANTE. Mon cher Socrate, je ſerai bien aiſe d'apprendre en quoi vous le faites conſiſter.

SOCRATE. La Nature, cher Adimante, nous a donné des paſſions, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de fruſtrer entierement, & dont le contentement nous fait plaiſir. ADIMANTE. Celles du boire, & du manger, ſont les principales. SOCRATE. On s'en fait d'autres; dont l'aſſouviſſement, loin de cauſer une ſatisfaction veritable, expoſe au contraire à des inconveniens infinis. La crapule, & la lubricité, ſont de ce dernier genre. Elles nuiſent au corps, à l'âme. De jeuneſſe par conſequent rien ne ſeroit plus facile, que de les empêcher de prendre l'aſçendant. ADIMANTE. Il ne s'agiroit que de former de bonnes habitudes; qu'on auroit enſuite peine à rompre. SOCRATE. On les raſſaſie difficilement, & toujours à grands frais; au lieu que peu ſatisfait les premieres. L'Intemperant lâche la bride à celles-là; mais l'Avare la tient ſerrée même à celles-ci. ADIMANTE. Preſentement nous direz vous, mon cher Socrate, comment de l'un on devient l'autre?

SOCRATE. Attiré par le bourdonnement des frêlons, un jeune homme accourt au pillage, qui les occupe. Il goûte le miel, de compagnie, & le trouve delicieux. Toute la troupe des voluptés ſouleve l'amour du plaiſir contre l'Avarice; qui perd bientôt l'autorité ſouveraine dans ſon cœur. ADIMANTE. L'Oligarchie finit; & la Democratie commence. SOCRATE. Cette nouvelle eſpece de revolution n'arrive gueres dans un Etat, que par la jonction de quelques alliés avec les pauvres, attentifs aux occaſions de ſe venger des riches. Le penchant d'un jeune homme au libertinage, ne demeureroit pas auſſi communement vainqueur de celui, qui l'avoit rendu longtemps eſclave des richeſſes; s'il n'etoit fortifié par les impreſſions du mauvais exemple. ADIMANTE. La juſteſſe du parallelle, mon cher Socrate, continue d'être parfaite. SOCRATE. Cependant ſon Pere, & ſes Proches, que l'eſprit d'epargne n'aura point quittés, l'accableront de remontrances; & s'efforceront en lui de rallumer l'amour de l'argent, à meſure qu'ils le verront prêt à s'eteindre. Intericurement combattu, longtemps il tiendra la victoire en balance. Quelquefois l'avarice reprendra ſes anciens droits ſur lui. Peut-être un grand fond de bonté naturelle, lui fera conçevoir de l'horreur

pour

pour les deux extremités, & prendre le parti de ſe remettre tout à fait dans l'ordre. ADIMANTE. Il n'eſt point rare que de la ſorte un jeune homme paſſe du bien au mal, & du mal au bien. SOCRATE. Non. Mais le plus ſouvent, pour une paſſion dereglée, qui ſera bannie; mille autres auront touts les chemins libres dans ſon âme. Cette multitude inquiette, reçoit, comme j'ai dit, chaque jour du renfort, par la frequentation des mauvaiſes Compagnies. Elle plante le ſiege devant la Citadelle même, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, & l'emporte d'aſſaut; parcequ'elle manque des remparts, qui dans les perſonnes cheries du Ciel, la mettent entierement hors d'inſulte: j'entends ces pures lumieres, & ces habitudes vertueuſes, qui ſont le fruit de la bonne education, & qui muniſſent la Raiſon contre toutes les attaques du dehors. ADIMANTE. Il ne faut pas s'etonner, dans cet etat, s'il eſt pour le vice une conquête facile. SOCRATE. D'autant plus facile, mon cher Adimante, qu'il eſt trahi par un million de fauſſes maximes, & d'opinions corrompues; qui s'emparent de ſon eſprit, pitoïablement ouvert à toutes les ſuggeſtions de ſes maîtres de luxure. Vous le verrez, au milieu d'eux, oublier les graves leçons d'un Pere, grand Oeconôme, auſſi parfaitement que les Compagnons d'Ulyſſe firent leur Patrie; engagés par le mets cheri des Lotophages. Que les perſonnes, à touts egards les plus dignes d'être ecoutées, lui parlent de mettre fin à ſa debauche, à ſa depenſe; touts leurs avis ſalutaires echoueront contre les mauvais preceptes, que d'ailleurs on lui donne. La modeſtie, & la retenue, ne ſont bientôt plus que bêtiſe à ſon compte, & baſſeſſe d'âme. Il eſtime la temperance une auſterité ridicule; & l'attention à ſes affaires, une extrême petiteſſe de genie. Toutes les vertus ſont chaſſées comme des infâmes, & touts les vices reçûs en triomphe dans ſon cœur. Il en fait un Temple; qu'il dedie à ſes nouvelles Divinités, avec les ceremonies les plus auguſtes. L'orgueil, la diſſolution, la licence, la prodigalité, l'impudence, y ſont adorés, ſous les plus beaux noms. N'eſt-ce pas là, mon cher Adimante, un jeune homme, d'avare qui devient liber-

tin? ADIMANTE. Oui, mon cher Socrate. La maniere dont il ſe metamorphoſe, eſt très bien expliquée.

SOCRATE. Il ſe jette ordinairement dans les excés à corps perdu. Cependant quelquefois ſes paſſions ſeront moins emportées; & l'âge, au pis aller, avec ſes glaces, en viendra moderer l'ardeur. Au lieu de ſe livrer tout entier à quelqu'une, au prejudice des autres; il retablira l'egalité; pour mieux dire, il introduira l'anarchie entre elles. Le hazard decidera toujours de celle, qui pour un temps aura l'empire dans ſon âme. ADIMANTE. C'eſt ainſi que le ſort faiſoit tantôt le Magiſtrat, dans le gouvernement populaire. SOCRATE. Si vous lui vantez les plaiſirs de la Sçience, & de la vertu, comme infiniment ſuperieurs à touts les autres; il ne vous en croira point; mais il ne vous le conteſtera point auſſi; plein de la maxime, qu'en fait d'amuſement tout eſt bon. Jamais il ne penſe au delà du jour auquel il vit; & pour n'y laiſſer aucun vuide, la phantaiſie qui le ſaiſit à ſon reveil, eſt l'oracle qu'il conſulte. Le premier du mois, une partie, où l'on boive juſques fort avant dans la nuit, ſera quelque choſe de très intereſſant. Le jeûne plaira d'avantage, le ſecond. Une flûte chaſſera la melancholie du jour ſuivant. Le charme d'une ſemaine entiere, ecoulée dans l'inaction, ſe fera beaucoup mieux ſentir, après un combat de ceſte. On ira l'eſprit content au Senat; où l'on fera tout ce que la caprice pourra ſuggerer; où l'on dira tout ce que l'imagination pourra fournir; du Senat, au comptoir, & du comptoir, au camp. La Philoſophie une fois l'année aura ſon tour, & ſon moment d'audiance. Enfin la ſuprême beatitude, pour ce Prothée en fait des mœurs, eſt de vivre ſans regle, ſans attention, ſans contrainte. ADIMANTE. Voilà ſans doute un homme libre, & le parfait raccourci d'un Etat Democratique, mon cher Socrate! SOCRATE. La bigarrure, dont nous parlions tantôt, ſe trouve ici de part & d'autre. ADIMANTE. Aſſurement au plus haut point.

SOCRATE. De touts les characteres le plus engageant, & l'eſpece de gouvernement auſſi la plus aimable, cher Adimante, nous reſtent à decrire: le Tiran, & la Tirannie. Elle s'etablit ſur les

ruïnes

ruïnes de la Democratie, en conſequence d'un excès, fort ſemblable à celui qui renverſe Oligarchie, & qui releve le gouvernement populaire. D'un coté, c'eſt une paſſion demeſurée pour les richeſſes, qui perd les riches ; & de l'autre, un amour aveugle de la liberté, qui fait tomber dans l'eſclavage. L'amour de l'argent avoit ouvert la porte à la licence; & bientôt la licence demande un frein. ADIMANTE. Expliquez nous, mon cher Socrate, de quelle maniere ce dernier deſaſtre arrive aux Etats democratiques ?

SOCRATE. Pour eteindre la nouvelle ſoif, dont chacun eſt conſumé; des Echanſons, devenus liberaux, à force d'être cent fois le jour appellés gens endormis, verſent à boire autant qu'on veut ; & ſont les premiers à rire de touts les mouvements irreguliers, que produit l'ivreſſe. ADIMANTE. Les Magiſtrats, expoſés à d'eternelles plaintes, s'ils ne ſe montrent d'une facilité ſans bornes, cedent au torrent ; contre lequel ils s'efforceroient inutilement de ſe roidir. C'eſt, mon cher Socrate, ce que vous voulez dire. SOCRATE. Oui. Pour meriter le nom d'âme ſervile, il ſuffit de reſpecter leurs ordres ; & les choſes vont mal, toutes les fois qu'elles ne s'accommodent pas aux idées de l'homme qui bat l'enclûme, ou qui manie l'aleine. ADIMANTE. On peut dire certainement alors, que la licence eſt montée à ſon comble. SOCRATE. Vous vous trompez, mon cher Adimante ; elle va plus loin encore. Des hommes, le croiroit-on ? elle deſcend juſqu'aux animaux. ADIMANTE. Oh! Oh! voïons, je vous prie ? SOCRATE. Pendant que le fils ſalue à peine ſon Pere ; le Pere ne paroît que la tête nue devant ſon fils ; & pour meriter ſes bonnes graces, il s'applique à prendre ſes airs, & ſes manieres. Le Maître, le Valet, le Bourgeois, le Païſan, l'Etranger, l'Eſclave, l'Affranchi, l'homme libre ; tout va du pair enſemble. Celui dont la charge ſera d'enſeigner, tremble devant ſes Diſciples ; heureux, par ſes complaiſances, d'eviter leurs railleries, & leurs inſultes. Les jeunes gens tiennent enfin tête hardiment aux perſonnes d'âge ; qui n'ont plus d'autre parti, que d'outrer avec eux la belle humeur, pour être jugés de même parure, & pour ne point être eſtimés des Miſanthropes inſupportables. L'autre ſexe de ſon côté

s'oublie

s'oublie egalement. ADIMANTE. C'eſt l'image d'un parfait deſordre. SOCRATE. A moins que d'avoir ſoi-même vu les choſes dans une Republique, où le Peuple gouverne le Magiſtrat; jamais on ne s'imagineroit à quel point la liberté, comme on la nomme, y fleurit. Le Proverbe s'y verifie parfaitement; & les Epagneuls n'y ſont pas ſur un moins grand pied que leur Maitreſſes. Par une eſpece de contagion, qui ſe repand; les Mulets, d'un trot plein de fierté, couvrent de boue le paſſant, & le renverſent de très bonne heure, s'il ne fait place. ADIMANTE. Je ſuis la preuve de leurs manieres degagées, mon cher Socrate. Je ne vais point à ma maiſon de campagne, qu'une partie de l'accident ne m'arrive.

SOCRATE. Ce goût, de faire ce qu'on veut, forme dans l'âme une mauvaiſe delicateſſe, qui la rend incapable de ſouffrir le joug de la raiſon, & celui des loix. Elle redoute l'ombre même de la contrainte, & s'effaroûche au ſeul nom de tout ce qui s'appelle un Maître. ADIMANTE. C'eſt la grande maladie, qui produit les ſimptômes terribles, qu'on voit dans le Gouvernement Populaire. SOCRATE. L'excès eſt pernicieux en tout; & d'une extremité l'on paſſe aiſement à l'autre. Ces deux maximes, vraies dans la Nature, ne le ſont pas moins dans la Morale, & particulierement lorſqu'on parle du Corps politique. Une paſſion furieuſe pour la liberté, conduit à la plus affreuſe ſervitude; & la Tirannie forge ſes chaînes, à meſure que l'eſprit d'Anarchie briſe ſes freins. ADIMANTE. Il eſt vrai, mon cher Socrate. Mais dites nous ſi les principes, qui cauſent la diſſolution de l'Oligarchie, & celle d'un Etat Democratique, ont du rapport; ou faites nous voir comment ils different.

SOCRATE. Dans la premiere; parmi les amateurs du luxe, auxquels elle doit ſa naiſſance, nous avons dit que les uns etoient hardis, entreprenants, capables d'entraîner les Peuples après eux; & du reſte mechants au plus haut point. Les autres, timides, pareſſeux, vont comme on les mene; & n'ont pas grande intention de nuire. Ces deux eſpeces de Frêlons, ſe retirent dans touts les Etats; où, quelquefois ſans bruit, ils font d'horribles ravages. A l'exemple du Jardinier,

dinier, qui tremble pour ſes abeilles, un ſage Legiſlateur prendra des meſures efficaces, pour empêcher qu'ils ne s'engendrent ; & coupera l'appartement entier, dans lequel ils auroient deja formé leur eſſain. ADIMANTE. Autrement toute la rûche, puiſque vous aimez la comparaiſon, ſera pillée impitoïablement. SOCRATE. Les uns & les autres font touts les maux, dans les deux genres de Republiques dont nous parlons ; avec cette difference, que le Peuple, dans la diſtribution des emplois, compte pour beaucoup d'avantage les talents qui le frappent, que les richeſſes. Tout roule ſur les Orateurs ; qui ſçavent le mieux s'emparer de ſes oreilles. Ceux à qui l'eloquence manque, voltigent autour de leurs tribunes ; où, par leur bourdonnement epouvantable, ils etouffent toutes les propoſitions des perſonnes ſages, & des gens de bien. ADIMANTE. Que voïons nous autre choſe, dans les Etats Democratiques ? SOCRATE. Cependant un grand nombre de Citoïens laborieux, & zelés pour le Public, amaſſent du bien, par les voies legitimes. C'eſt la proie, comme on ſçait, des Moûches affammées dont je parle. Quant à la Multitude ; renfermée dans un petit cercle d'affaires, elle ne ſort des boutiques de temps en temps, que pour donner les charges, & pour faire les loix. Vous comprenez bien, mon cher Adimante, que jamais ſa complaiſance pour ſes Oracles n'eſt parfaitement deſintereſſée ; & qu'elle ne laiſſera pas faire aux Frêlons un butin conſiderable, ſans en avoir ſa part. ADIMANTE. Il eſt juſte qu'elle partage avec eux les depouilles de qui bon leur ſemble. Elle ſe contente au reſte du rebut ; qui la paie des acclamations, par leſquelles, au moindre ſigne, elle conſacre leur rapine. SOCRATE. Les attaqués rempliſſent tout de leurs cris ; & ſe liguent, pour ſe mettre à couvert de l'oppreſſion. Ce ne ſont plus que factions, qui s'entre-choquent avec fureur. Enfin quand les bien-intentionnés voient le Souverain charmé d'être ſeduit, & reſolu de les perdre ; ils ſe retournent vers l'Oligarchie, comme leur unique, refuge dans leur deſeſpoir. Les inſectes dangereux, dont l'eguillon s'eſt fait ſentir, cauſent partout des mouvements convulſifs ; dont la ſuite eſt une revolution dans l'Etat. ADIMANTE. C'eſt où mene ordinaire-

ment

ment l'injuſtice des Tribuns du Peuple, auſſi-tôt qu'ils ont affermi leur autorité.

SOCRATE. Il ne peut ſe paſſer d'un favori; qu'il aime à diſtinguer extraordinairement par deſſus touts les autres. Sur lui coule avec impetuoſité le torrent de ſa bienveillance, & de ſes graces. ADIMANTE. On ſçait qu'il lui faut toujours un Preteur. SOCRATE. Il a, mon cher Adimante, les jambes, & les cuiſſes du Tiran. A meſure que le dernier s'acheve; on voit par degrés la même etrange metamorphoſe, qui faiſoit trembler d'effroi toute l'Arcadie, aſſemblée aux jours ſolemnels dans le Temple de Jupiter Lupin. ADIMANTE. Aidez ma memoire, mon cher Socrate, je vous en prie. SOCRATE. Touts ceux à qui le malheur arrivoit d'y goûter de quelque viſcere humain, confondu par megarde avec les entrailles des victimes, etoient ſur l'heure changés en Loups. Vous rappellez vous le miracle? ADIMANTE. La fable n'en a point de plus frappant, ni de plus celebre. SOCRATE. Un Roi de la Multitude, après avoir porté juſqu'à ſa langue impie les premieres gouttes du Sang de ſes Concitoïens; mis à mort les uns, banni les autres, amorti les dettes, fait brêche aux loix agraires; un Oppreſſeur de ce haut genre encore une fois, ceſſe pareillement d'être homme; & devient Bête feroce. L'alternative pour lui deſormais, eſt de reüſſir à devorer tout ce qu'il rencontre, ou de perir. ADIMANTE. Le premier eſt difficile; & pour eviter le ſecond, il faut n'être emu d'aucun ſentiment d'horreur, à la vue des plus inſignes ravages. SOCRATE. Dabord il ſaute ſur touts les gens riches, l'un après l'autre. Peut-être ſeront-ils aſſez heureux, pour venir à bout de le bannir. Mais ſon exil ne ſera pas long; & bientôt, avec tout l'appareil d'un Conquerant, il reviendra, plein de fierté, reçevoir les hommages forcés de tout le monde. ADIMANTE. Il ne ſera plus facile de le chaſſer. SOCRATE. Non. Mais on aura le poignard ſous l'habit; & chaque jour fera penſer à de nouveaux moïens de s'en defaire. ADIMANTE. C'eſt le retour, auquel doit s'attendre un particulier entreprenant, j'ai penſé dire ſacrilege, qui,

pour ſatisfaire une ambition demeſurée, envahit les libertés de ſa Patrie.

SOCRATE. Une garde nombreuſe eſt neceſſaire, pour empêcher les aſſaſſins d'approcher le Dieu tutelaire du Peuple: c'eſt le titre que lui-même il s'arroge, & le nom que ſes flatteurs lui donnent. ADIMANTE. Quel malheur, ſi leur fer audacieux trenchoit ſa belle vie! SOCRATE. Le grand interêt qu'on prend à ſa perſonne, & la haute opinion qu'on a de ſon amour ſincere pour le Public, font en un inſtant paroître une forêt de hallebardes autour de lui. Implacable ennemi de touts ceux, qu'il n'a pas encore appauvris tout à fait; vous jugez bien, que ſuivant la prediction faite par l'Oracle à Creſus, il ſecouera toute honte, & que les crimes les plus horribles ne lui coûteront plus rien. ADIMANTE. Si dans quelque rencontre il heſitoit à les commettre; il ne balanceroit pas deux fois.

SOCRATE. Le nouveau Maître, enhardi par ſon peril, met donc efficacement la main à l'œuvre. Il fait monter les uns derriere ſon char, & les autres ſur un echafaud. ADIMANTE. De ces deux manieres, il faut que ſans relâche il travaille à ſa propre ſûreté.

SOCRATE. Il n'eſt pas encore temps, cher Adimante, d'examiner s'il vit heureux. Felicitons ſeulement la Republique, d'avoir nourri dans ſon ſein un Monſtre ſi formidable; & finiſſons de le peindre. ADIMANTE. Je m'intereſſerai fort au portrait.

SOCRATE. Son grand ſoin eſt de ne point ſe montrer, noir comme il eſt dans l'âme, & de ne point aller trop vîte. Les premiers jours, un ſouris de commande, adoucit preſque tout ce que la Nature mit de farouche dans ſon regard, & dans les principaux traits de ſon viſage. D'après de lui chacun ſort comblé de belles paroles, & de careſſes. Ciel, quel tort n'auroit-on point de le regarder comme un Tiran! Le Public eſt dejà ſoulagé. Les particuliers auront, avec le temps, ce qu'il leur faut. On dechargera toutes les perſonnes oberées. Sa Maiſon entiere eſt ſur la Liſte, pour des arpents de terre. Le Peuple en aura ſa part. Touts en un mot ſeront contents; & touts auront un Pere en lui. C'eſt comme il parle. ADIMANTE. Ces magnifiques

promeſſes, & ces airs engageants, mon cher Socrate, ſont des moïens qu'il emploie, pour appaiſer la vengeance publique. SOCRATE. Il eſt perdu, s'il ne trouve le ſecret de ſe rendre neceſſaire. Pour cet effet, il travaille à tout pacifier au dehors, par des guerres heureuſes, ou par des Traités avantageux. Mais il prend ſoin que le Public en ait toujours quelqu'une de reſerve à ſoutenir. ADIMANTE. De cette maniere, les lauriers du Generaliſſime de l'Etat ne ſe fletriront point. SOCRATE. Ce n'eſt pas tout. Le Peuple, ſaigné par les plus cruelles depenſes, n'aura ni forces, pour s'oppoſer à ſes entrepriſes, ni temps de reſte, pour former des Conſpirations. Cependant chaque nouvelle action lui fournira mille belles occaſions d'expoſer à la mort certaine ceux, qu'il ſoupçonnera de pleurer en ſecret ſur le tombeau de la Republique. Par toutes ces raiſons, il ne fera la paix, que pour la rompre. ADIMANTE. S'il n'accable tout, mon cher Socrate, il faut que lui-même il ſuccombe. SOCRATE. Il deviendra par conſequent touts les jours de plus en plus odieux. Pluſieurs de ceux même qui l'auront aidé, par attachement pour ſa perſonne, ou par imprudence, à jetter les fondements de ſa Tirannie, commenceront d'en conçevoir la derniere horreur. Les plus timides la deteſteront dans le particulier; & les plus hardis oſeront faire eclater leur haine en public. ADIMANTE. Il verra l'indignation peinte ſur les viſages autour de lui. SOCRATE. Amis, Ennemis, de quelque rang, de quelque merite qu'ils puiſſent être, s'ils ouvrent la bouche, perdront la vie. ADIMANTE. Son grand emploi ſera d'imaginer des moïens, pour s'en defaire. SOCRATE. De quel œil d'aigle, ouvert nuit & jour, n'aura-t-il donc pas beſoin, pour voir qui d'entre les Citoïens a de la probité, de la bravoure, de l'eſprit, des richeſſes, de la conſideration dans le Monde; quelqu'une des qualités en un mot, qui peuvent les faire craindre? Ou purger la Republique de ces hommes redoutables; ou tomber ſous leurs coups. Point de milieu pour lui. ADIMANTE. O la belle evacuation, mon cher Socrate! SOCRATE. Un Medecin tâche de procurer au Corps humain celle de ſes mauvaiſes humeurs. Le Tiran va chercher touts les ſucs nourriciers, juſques dans les veines

ca-

capillaires du Corps politique. ADIMANTE. Il faut le tenir mourant, ou perir. SOCRATE. Que ſa condition eſt donc heureuſe, mon cher Adimante! Il faut qu'il ne vive, qu'entouré d'eſprits mechants, comme lui, qui touts l'abhorrent, s'il veut vivre. ADIMANTE. Elle eſt aſſurement digne d'envie! SOCRATE. Haï de plus en plus, expoſé touts les jours à de nouvelles entrepriſes contre ſa perſonne, il penſe à renforcer extraordinairement ſa garde. ADIMANTE. Il a raiſon. Il y va pour lui du tout. SOCRATE. Où trouver aſſez de Janiſſaires? C'eſt l'embarras. ADIMANTE. Une paie mediocre en fera bientôt accourir en foule de toutes les parties du Monde. SOCRATE. C'eſt pour le coup, cher Adimante, qu'on verra, ſi je l'oſe dire, lair obſcurci par une epaiſſe nuée de frêlons, venus de loin, & bigarrés, autant qu'il eſt poſſible. ADIMANTE. Quel autre parti, mon cher Socrate? Un Citoïen, un Ennemi, ſont pour un Tiran des noms ſynonimes. SOCRATE. Vous oubliez, mon cher Adimante, un grand nombre d'Eſclaves, qui dans l'horrible boucherie, par laquelle il aura cimenté ſon depotiſme, auront perdu leurs Maîtres. Eſt-il rien de plus propre à voltiger dans ſon palais, avec ſûreté pour lui, qu'un eſſain, vil en apparence, d'affranchis? ADIMANTE. Il n'aura point de gens plus attachés. SOCRATE. Quoi de comparable, pouvons nous, cher Adimante, encore ici nous demander à la douçeur de ſa vie? Defait heureuſement de mille perſonnes incommodes; combien d'autres, entierement devouées, dont l'unique affaire eſt d'eloigner touts les maux qui le menacent, & de travailler à ſes delices! Les gens de bien qui reſtent, fuient ſa vue. Mais en peut-il être mieux conſolé, que par cette multitude, empreſſée à lui plaire, à le flatter, à le defendre, à le ſervir? ADIMANTE. Pourvu qu'on le craigne, & qu'on tremble à ſes ordres, qu'importe qu'on l'aime?

SOCRATE. Il faut avouer que la Tragedie eſt une invention merveilleuſe de l'eſprit humain! Je trouve entre autres que rien n'eſt au deſſus d'Euripide, quand il nous dit: " qu'un Tiran ac-
" quiert une ſageſſe conſommée, par le commerce qu'il a conti-
" nuellement avec les ſages; qui de toutes parts viennent embel-

" lir ſa Cour." Peu s'en faut qu'il ne nous en faſſe un Demi-Dieu dans toutes les formes! ADIMANTE. On remarque preſque partout dans les Poëtes la même beauté de ſentiments, la même juſteſſe d'eſprit. SOCRATE. En hommes, apparemment plus ſages que nous autres, faiſeurs de Republiques, ils nous pardonneront de ne point ſouffrir qu'ils approchent de la nôtre; pendant qu'ils ſeront ainſi reſolus de prodiguer leurs eloges aux Oppreſſeurs du Genre Humain. ADIMANTE. Les plus raiſonnables d'entre eux, mon cher Socrate, ne ſeront pas aſſez injuſtes, pour s'en plaindre. SOCRATE. Plutôt que de penſer à nous, je leur conſeille de faire à pied le tour de la Grece; & d'aller de ville en ville, reciter leurs vers admirables à des auditoires nombreux, une bourſe à la main. Ils peuvent raiſonnablement ſe promettre une quête abondante, lorſque, par les preſtiges de leurs poëſies, ils ſeront venus à bout d'ôter aux Peuples entiers l'horreur de l'eſclavage, ou de leur inſpirer l'amour de la licence. Les Tirans ſurtout leur feront accueil. Ils iront encore aſſez bien à la gloire, aux recompenſes, dans les Etats, où c'eſt le Peuple qui les diſtribue. Mais s'ils veulent eſſaïer de monter plus haut; un gros aſthme les empêchera de faire des progrès. Le meilleur ſera de reſter en bas; avec toutes leurs couronnes de lierre, & toute leur haleine. ADIMANTE. Le conſeil eſt bon. Ni dans une Oligarchie, ni dans une Ariſtocratie vertueuſe, on ne ſeroit enthouſiaſmé d'eux.

SOCRATE. Où l'Oppreſſeur de ſon païs, mon cher Adimante, prendra-t-il dequoi païer ſa garde, & ſes troupes? C'eſt le ſujet pour lui d'un autre ſouci. ADIMANTE. Les depouilles de touts les Temples dans les commencements y ſuffiront, avec des taxes modiques. SOCRATE. Et quand touts les vaſes ſacrés auront diſparu? ADIMANTE. Le Peuple trouvera des fonds nouveaux, pour Satellites, Gens de guerre, Favoris, Maitreſſes. SOCRATE. Le Peuple, cher Adimante, l'a mis au monde: Il eſt juſte qu'il le nourriſſe. ADIMANTE. Envain deſormais voudroit-il s'en defendre; il eſt contraint de fournir à tout. SOCRATE. Peut-être le dernier epuiſement arrachera-t-il quelques plaintes, aſſez permiſes, de ſa bouche.

Il

Il dira que le fils en âge, ne doit point être à la charge du Pere; & que c'eſt au premier de pourvoir à touts les beſoins de celui du quel il a reçu la naiſſance. S'il a tout fait, pour aggrandir un ſujet, ajoûtera-t-il, avec amertune; etoit-ce pour n'avoir qu'un Maître avide, imperieux, cruel; & pour être en proie à ſon Eſcorte, ramaſſée de touts les endroits du Monde. Au contraire on eſperoit, que donné pour chef à touts les bons Citoïens, il s'oppoſeroit avec eux aux entrepriſes des mechants..... Si, pour concluſion, le Peuple s'aviſoit de vouloir uſer du même empire, avec lequel un Pere, las du vacarme que lui fait touts les jours un fils diſſolu dans ſa maiſon, l'en chaſſe, avec touts ſes inſtruments, & ſes groſſes Compagnies: par Jupiter, le Peuple verra quel horrible Monſtre il a graſſement nourri. ADIMANTE. Mon cher Socrate, il ſera beaucoup trop tard, pour lui faire quitter la partie. SOCRATE. Quoi? L'enfant denaturé n'obeïra point; & s'oubliera même, juſqu'à frapper! ADIMANTE. Juſqu'à paroître, les armes à la main. SOCRATE. O Ciel! Le deteſtable Parricide! Eſt-ce ainſi que le Peuple mord à l'hameçon du depotiſme, caché ſous un appas trompeur de liberté? Il fuit l'ombre de la ſervitude, & tombe dans tout ce qu'elle a de plus affreux. ADIMANTE. C'eſt une faute, qu'eternellement il commet; & qu'il expie toujours à loiſir.

SOCRATE. N'avons nous pas, cher Adimante, aſſez bien vu, comment la Tirannie s'etablit ſur les ruïnes du gouvernement populaire; & de quelle deſolation epouvantable elle eſt ſuivie? ADIMANTE. Mon cher Socrate, vous avez tout dit.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE NEUVIEME.

SOCRATE.

LA formation du Tiran, & l'etat veritable de ſon âme, cher Adimante, nous reſtent à decrire. Voïons de quelle maniere la debauche allume le deſir en lui de la puiſſance abſolue; ce qui ſe paſſe dans ſon interieur, quand il s'en eſt mis en poſſeſſion; & s'il eſt heureux, ou miſerable, dans le temps que tout flêchit le genou devant lui. ADIMANTE. C'eſt, mon cher Socrate, ce que nous nous ſommes propoſé, comme la fin principale de nos recherches.

SOCRATE. Avant que d'entrer en matiere, touchons quelque choſe en general des paſſions; afin de repandre plus de lumiere ſur tout ce que nous avons à dire. ADIMANTE. Vous etes le Maître; & c'eſt à vous de nous montrer le chemin.

SOCRATE. Celles qui nous portent au plaiſir illicite, ſont dans touts les hommes plus ou moins fortes. Mais retenues dans les plus emportés par la crainte des loix, & par la reflexion dans les plus Sages, elles s'amortiſſent preſque tout à fait dans quelques hom-

mes privilegiés ; pendant qu'au moindre objet qui les enflamme, elles mettent aiſement tout en combuſtion dans le cœur des autres. ADIMANTE. Dites nous, je vous prie, leſquelles principalement vous avez en vue. SOCRATE. Celles qui s'echappent durant le ſommeil ; après que la Raiſon en a comme laiſſé tomber les rênes ; & qu'echauffées par les excès precedents, elles courent, où leur fougue impetueuſe les emporte. Nul crime alors, pour enorme qu'il ſoit, ne ſe preſente à l'imagination, dont la partie animale ait horreur. ADIMANTE. Je vous entends, mon cher Socrate. Un homme, qui s'endort, le ſein rempli du feu de la debauche, eſt adultere, meurtrier, ſacrilege, toute autre choſe qu'un homme en un mot. SOCRATE. Au contraire un autre, à qui les plaiſirs n'auront point manqué le jour, mais qui n'en aura fait aucun excès, eſt tranquille, quand il va prendre ſon repos. Il n'eſt point agité par la folle joie, inquietté par le noir chagrin, troublé par la penible colere. Son eſprit, elevé, ſi je l'oſe dire, au deſſus de l'atmoſphere des paſſions, contemple mieux qu'en tout autre temps la verité pure, eſt exempt de toutes les illuſions de la nuit. ADIMANTE. Il n'eſt jamais en plus grande liberté, mon cher Socrate. Le paſſé, le preſent, l'avenir, ſont un livre ouvert devant lui. SOCRATE. Ce que je veux conclurre de là, mon cher Adimante ; c'eſt que les plus reglès, les plus calmes, les plus Philoſophes, ont une moitié d'eux-mêmes fiere, indiſçiplinable, toujours prête à ſe revolter contre l'autre. ADIMANTE. Touts n'eprouvent que trop ce combat deux-mêmes contre eux-mêmes, auſſi pendant la veille.

SOCRATE. Ce principe etabli ; ſouvenez vous de la maniere, dont un jeune homme paſſe de l'avarice à la diſſolution. Fils d'un Pere grand Oeconôme, ennemi du ſuperflu, dans les habits, dans la table, dans les ameublements ; il tombe au milieu d'une troupe de Libertins, à force de ravilir en ſa preſence tout ce qui s'appelle regle, eſprit de menage, qui font naître en lui bientôt l'amour du faſte, & de la licence. Cependant né d'un meilleur charactere, & retenu par les bons exemples, qu'après les avoir quittés il retrouve dans la maiſon paternelle ; il epouſe un milieu, fort ſemblable à celui

celui qui characteriſe une Democratie naiſſante. ADIMANTE. Il aime ſes plaiſirs ; mais il evite la debauche.

SOCRATE. Un de ſes enfants aura ſuivi longtemps ſes traces, & vecu toujours en deçà comme lui de touts les excès. Les plus à craindre de touts les Enchanteurs, ceux qui poſſedent l'art abominable de metamorphoſer un jeune homme doux en Tiran inhumain, deſeſperés preſque de reüſſir, après avoir tout emploié, lui mettront enfin l'Amour en tête. C'eſt un frêlon, cher Adimante, qui vole bien ; & qui fait de cruelles bleſſures. ADIMANTE. Ce n'eſt pas d'aujourdhui qu'il fait parler de lui dans le monde ſur ce pied là, mon cher Socrate. SOCRATE. Cette paſſion imperieuſe, devient Reine de toutes les autres dans ſon cœur. Moûches, de leur coté mechantes, & deſormais à ſes commandements, elles goûtent à l'envi de ſon miel. Touts leurs nerfs abreuvés ſe reparent ; &, par leur bourdonnement, elles lui ſignifient leur empreſſement à la ſervir. Fiere de ſe voir ainſi maitreſſe ; elle s'oublie, elle s'abandonne aux mouvements les plus irreguliers, elle entre en fureur. Si dans l'âme il reſte quelque opinion ſaine, de la bonté, de la modeſtie, de la retenue, de la pudeur ; elle fait main baſſe, & n'epargne rien. Sans oppoſition, elle en bannit tout ce qui d'un peu loin reſſemble à la ſageſſe. ADIMANTE. Je vous entends, mon cher Socrate. L'Amour, le redoutable Amour, acheve le Tiran. SOCRATE. Oui, depuis longtemps, avec juſtice, il en porte le nom. ADIMANTE. Il commence par exercer au dedans ſon deſpotiſme ; qui ſe manifeſte au dehors touts les jours, par des traits, ſuffiſants pour allarmer tout un Monde. SOCRATE. Je ne vois point à quoi mieux les comparer, mon cher Adimante, qu'aux ſymptômes les plus dereglés de l'ivreſſe, & de la phreneſie. Dans la chaleur du vin, & dans un delire, on voit les hommes, & les Dieux, infiniment petits ; on s'eſtime capable de gouverner le Ciel, la terre, & l'onde. ADIMANTE. Rien n'eſt trop, pour l'orgueil de l'Homme, veritablement phrenetique, dont vous parlez. SOCRATE. Ses paroxiſmes les plus aigus ſont cauſés par l'Amour, & par une extrême noirçeur de temperament ; dont l'effet immanquable eſt d'ôter

même à cette paſſion tout ce que la Nature lui donna d'humain. C'eſt ainſi qu'il ſe forme, cher Adimante. Nous decrirez vous preſentement les exploits, dont eſt ſemée d'un bout à l'autre ſa belle vie; & par leſquels de très bonne heure il aura paru deſtiné pour être le fleau du Monde? ADIMANTE. Je vous repondrai ſur le ton plaiſant, mon cher Socrate; que vous n'avez point du tout beſoin qu'un autre vous aide. SOCRATE. Les jeux, & les ris, ſuivent partout, comme on ſçait, le char de l'Amour. Bals, grands Repas, Concerts, Maitreſſes, abſorbent dans peu d'années les revenus, & les emprunts. Une foule d'appetits neceſſiteux, & ſouvent fruſtrés, dont le nombre croît touts les jours, demandent avec hauteur ſi l'Univers manque de gens, à qui, par l'artifice, ou par la force, enlever de quoi les ſatisfaire. Il faut choiſir. Ou ſouffrir les plus cruelles tortures au dedans; ou prendre à toutes mains. ADIMANTE. Le ſecond eſt deteſtable; mais il eſt jugé le moins penible. SOCRATE. Les paſſions, qui s'emparent l'une après l'autre du Tiran futur, ne ſe contenteront pas des aliments, qui ſuffiſoient à celles d'autrefois. Le bien du Pere, & de la Mere, après qu'il aura mangé ſa legitime, ne ſera point ſacré pour lui. S'il ne les trouve pas aſſez indulgents, pour conniver à ſes uſurpations declarées; il emploiera la ruſe; & s'ils ne ſont pas aſſez faciles à tromper, il uſera de violence. Ils s'armeront de fermeté. Quelquefois ils oſeront ne point fermer les yeux à tout. Ne doutez pas qu'alors il ne laiſſe voir à leur egard les traits les plus marqués de ſon humeur faroûche. ADIMANTE. Ils ſeront à plaindre. SOCRATE. Les plus etroits liens du ſang, anciens autant que lui-même, ſeront briſés par d'autres, formés recemment avec une femme debauchée, avec une troupe de Libertins. Ses nouvelles connoiſſances, introduites avec ceremonie dans la maiſon paternelle, qu'on les priera de regarder parfaitement comme la leur, adreſſeront touts leurs hommages à leur Hôte veritable. De concert, ils relegueront au coin du feu le vieillard, & ſa bonne Menagere; ou peut-être même ira-t-on juſqu'à les mettre hors de chez eux. ADIMANTE. C'eſt un grand bonheur, en verité, mon cher Socrate, que d'avoir mis au monde un fils debonnaire, & re-

ſpectueux à ce haut point! SOCRATE. Quand tout eſt diſſipé; que faire de mieux, que vivre ſur le Public. De nuit on perce les murs du voiſin; on detrouſſe dans les rues le paſſant; on ne reſpecte pas les Temples. Toutes ces paſſions indomptées, qui dans le temps auquel il n'avoit pas encore tout à fait ſecoué le joug du Pere, ne couroient à bride abbatue où leur fougue les emportoit, que ſous les auſpices du ſommeil, mordent, ſi je l'oſe dire, le frein des loix; & foulent aux pieds toutes les maximes, qui dans l'enfance le penetroient d'eſtime pour la vertu. Entrainé de la ſorte, il eſt aujourdhui pendant la veille, ce qu'il n'etoit autrefois, que lorſque Pluton lui detachoit les ſonges les plus affreux. Les debauches outrées, les meurtres horribles, les ſacrileges enormes, ne l'arrêtent plus. L'Amour, ſouverain Maître de ſon cœur, le remplit d'audace. Du ton de parfait Monarque, il lui commande, à quelque prix que ce puiſſe être, de trouver dequoi fournir à la ſubſiſtance des ſatellites nombreux, qu'il a comme à ſa ſolde, tant au au dedans, qu'au dehors. Ai-je exaggeré quelque choſe, mon cher Adimante; & reconnoiſſez vous à touts ces traits l'Eſclave, qui bientôt va mettre ſon Païs, &, ſi ce n'eſt aſſez, le Monde entier aux fers? ADIMANTE. Il eſt tiré d'après nature, mon cher Socrate; & rien ne ſe peut de plus reſſemblant.

SOCRATE. Si les mauvais Eſprits, qui ſont venus à bout de le pervertir, ne ſe voient qu'en petit nombre; & ſi dans l'Etat on eſtime les bonnes mœurs; ordinairement ils s'en banniſſent; pour aller groſſir la Cour de quelque Tiran qui fait du bruit, ou s'engager dans ſes guerres. Quand l'occupation leur manque au dehors; ils ſe retrenchent à faire chez eux des maux, qui valent peu la peine qu'on en parle. ADIMANTE. Par exemple? SOCRATE. Couper des bourſes, voler ſur le grand chemin, piller, comme j'ai dit, les Temples, noircir l'innocence, exercer le metier de faux temoins, corrompre la juſtice, eſt leur pis aller, & leur amuſement de touts les jours. ADIMANTE. Ils ſont encore, mon cher Socrate, en trop petit nombre, pour entreprendre des exploits d'une plus haute importance. SOCRATE. Qu'ils aient le temps de former leur troupe;

on

on les verra porter la desolation dans le lieu de leur naissance. Aussi-tôt qu'ils auront appris qu'on y commence à marcher sur leur traces ; assez pour se dire les uns aux autres, le verre à la main, qu'ils sont forts ; ils y retourneront, comme en triomphe, à la suite du plus determiné d'entre eux. Bientôt ils jettent les fondements de sa Tirannie, heureusement secondés par l'infatuation du Peuple. ADIMANTE. Un si bon chef les assûre d'un prompt succès. SOCRATE. Peut-être sa Patrie ne subira-t-elle pas le joug sans resistance. Il traitera sa Patrie, nom estimé si tendre par toutes les Nations du Monde, & par les Cretois entre autres, avec la même dureté, que dans sa jeunesse il eut pour ceux qui lui donnerent le jour. Il l'abandonnera comme au pillage à ses compagnons d'exil. Telle est son etoile, & la leur. ADIMANTE. Quels tigres!

SOCRATE. Vous vous trompez, mon cher Adimante ; rien dans les commencements de plus doux. Etudiez leur air, à l'approche des gens dont ils ont besoin. Vrais Prothées, ils prendront toutes les formes, pour les gagner. On s'en iroit persuadé qu'ils n'auroient point de parents plus proches, d'amis plus chers ; s'ils les connoissoient le moment d'après. ADIMANTE. La duplicité, mon cher Socrate, & l'insensibilité, sont les deux principaux characteres du Tiran. SOCRATE. Pour le bien definir ; c'est un homme qui n'aime rien, & qui n'est aimé de personne. Une âme basse ; qui rempera devant mille inferieurs, pour voir à ses pieds vingt de ses egaux. L'amitié, la liberté, sont des biens entierement inconnus pour lui. ADIMANTE. Un triple airain defend son cœur ; & pour Tirans il a touts ceux qui lui sont utiles pour ses fins. SOCRATE. C'est une âme sans foi, sans honneur, sans droiture. Le nom d'injuste, si nous en avons bien compris le sens, lui convient dans toute son etendue. ADIMANTE. A qui mieux le donner, qu'à l'homme assez eperduement amateur de lui-même, pour sacrifier tout l'Univers au plus frivole de ses desirs ? SOCRATE. Il sera donc mechant au plus haut point ; aussi mechant eveillé, qu'il est possible de l'être endormi. N'oublions pas que plus il vit dans la grandeur, plus il croît en malice. . . . .

GLAUCON prit ici la parole; & ſouſcrivit à tout, avec de grandes marques d'approbation..... Fort bien, repris-je. Mais, dites moi, le plus mechant homme, cher Glaucon, eſt il auſſi le plus miſerable; & jugerons nous qu'un Tiran eſt de plus en plus malheureux, parcequ'à meſure qu'il avance en âge, il devient de jour en jour incorrigible? Les ſentiments ne s'accordent pas là deſſus. Je voudrois ſçavoir le vôtre? GLAUCON. Mon cher Socrate, j'eſtime, à la premiere vue, qu'il n'eſt point de miſere pareille à celle, de n'être au Monde, que pour y faire du mal. SOCRATE. Prenons garde que le bonheur d'un particulier naît des mêmes ſources, eſt ſujet aux mêmes differences, que celui d'un Etat. L'amour de la gloire, & l'eſprit de conquête, y cauſent de moindres calamités que l'avarice; l'avarice de moindres que l'anarchie; & l'anarchie encore de moindres que le depotiſme. Rien n'approche de la felicité d'une Republique, ſoumiſe aux Loix de la Raiſon, aux regles de la vertu; telle en un mot que nous l'avons decrite; & rien n'egale au contraire le malheur d'une autre, aſſervie aux paſſions d'un ſeul. Pour ne ſe point ici tromper, il ne faut pas ſe laiſſer eblouïr par le vain eclat, dont eſt environné le Maître; & qui ne ſe repand que ſur un petit nombre d'Oppreſſeurs du ſecond ordre, abſorbés dans la grandeur, comme lui. GLAUCON. Il n'eſt point de condition plus heureuſe, que celle d'un Peuple ſagement gouverné, mon cher Socrate; ni de plus triſte, que celle d'un autre, ſujet à touts les mouvements irreguliers du Pouvoir deſpotique.

SOCRATE. Tranſportons ces idées de bonheur, & de miſere, cher Glaucon, des quatre eſpeces de Republiques, dont nous avons parlé ſouvent, aux quatre characteres, qui leur repondent parmi les hommes; & pour bien juger de celui du Tiran, ne ſoïons point les duppes encore une fois de tout ce faſte, qui derobe aux yeux du vulgaire les tourments, que lui cauſent les furies, dont il eſt interieurement agité. C'eſt aux perſonnes capables de penetrer le fond des choſes, & ſurtout à celles qui le voient touts les jours hors de ſes habits de theatre, à nous apprendre ce qu'il faut penſer de lui. GLAUCON. Elles ſeules peuvent bien nous dire, ſi nous devons eſtimer

ſon

ſon etat redoutable, ou digne d'envie. SOCRATE. Pour ne point interrompre le Dailogue, ſi vous en etes conſentant, oſons nous mettre l'un & l'autre de leur nombre, & parler ici, comme elles feroient à nôtre place. GLAUCON. J'en ſuis d'accord. Vous interrogerez, mon cher Socrate; & je continuerai de repondre à vos queſtions.

SOCRATE. Après vous avoir fait ſouvenir du parallelle, qui doit nous ſervir de moïen, pour reſoudre le grand problême, que nous avons à manier; je vous demande ſi vous appellerez libre un Etat, où le deſpotiſme eſt à ſon comble? GLAUCON. Au contraire, j'aſſurerai qu'il eprouve une cruelle ſervitude. SOCRATE. Cependant, on y voit beaucoup de gens qui font ce qu'ils veulent, & dont chacun s'empreſſe d'executer les ordres. GLAUCON. Oui. Mais ſans dire qu'ils ſont les plus vicieux; leur nombre eſt petit, en comparaiſon du reſte des Citoïens; dont les plus gens de bien ſont foulés aux pieds par ces maîtres arrogants, & pleins d'inſolence. SOCRATE. Nul eſclavage donc auſſi plus dur, que celui dont eſt affligée l'âme du Tiran. La partie la plus noble, & la plus digne en lui de commander, eſt pareillement aſſervie à la plus vile, à la plus indiſçiplinable. GLAUCON. Il eſt eſclave, mon cher Socrate; vînt-il à bout de faire porter ſes chaînes au Monde entier. SOCRATE. Pendant que tout ſemble aller au devant de ſes deſirs; il n'eſt au fond perſonne, qui faſſe plus ſouvent le contraire de ce qu'il deſire. Pour ſatisfaire les plus preſſants, il faut à toute heure vaincre ſes plus fortes repugnances, & faire les plus violentes revulſions dans ſon cœur. Eguillonné par l'ambition d'un côté, retenu de l'autre par l'avarice, pouſſé d'un ſens par l'amour, & d'un autre par la crainte, il avance, il recule. Son partage eſt l'inquietude, le chagrin, le trouble, & le remords. GLAUCON. Ajoûtons, le deſeſpoir, toutes les fois qu'il echoue dans ſes entrepriſes. SOCRATE. L'indigence de touts cotés paroît dans ſes Etats, & dans ſon âme; que l'Univers conquis laiſſeroit encore dans le beſoin. GLAUCON. Il eſt toujours pauvre, parcequ'il eſt inſatiable. SOCRATE. Autour de lui s'il met tout dans les gemiſſements, & dans l'allarme; ſes paſſions inquiettes, fruſtrées, timides, le dechirent, le rongent, l'effraient,

fraient, & lui font eſſuïer les plus terribles agonies à ſon tour. GLAUCON. Il ſouffre plus qu'il ne fait ſouffrir aux autres.

SOCRATE. En ramaſſant le tout enſemble ; rien de plus malheureux qu'un Etat opprimé. Que devons nous penſer de l'Oppreſſeur ? GLAUCON. Suivant la regle de comparaiſon, que vous avez etablie, pour en juger ; c'eſt de touts les hommes le plus miſerable. SOCRATE. Oui, pourvu que, du charactere dont il eſt né, il ne demeure pas reſſerré dans les bornes d'une condition privée ; & que ſon mauvais Deſtin l'eleve juſqu'à l'Empire. GLAUCON. Le paradoxe etonne, mon cher Socrate. Il ſembleroit au contraire que ſes peines interieures dûſſent être fort adoucies, par la poſſeſſion de la ſouveraine puiſſance. Je preſumerois cependant qu'elles ſont grandes. SOCRATE. Ce n'eſt pas aſſez, mon cher Glaucon. Il faut que la conviction ſoit parfaite, lorſqu'on veut s'aſſûrer de ce qui fera le bonheur de l'homme durant tout le cours de la vie, ou ſa miſere. Pour comprendre celle d'un Tiran, qui tient un Peuple nombreux dans l'oppreſſion ; jugeons en par celle d'un ſimple particulier, qui maltraite ſes gens. Quelque imperieux qu'il ſoit à leur egard, il ne les redoute point ; & dans ſa maiſon il ſe compte en parfaite ſûreté. GLAUCON. Qu'auroit-il à craindre d'eux ? SOCRATE. Mais faites vous reflexion à ce qui le tranquilliſe ? GLAUCON. Tout l'Etat le protege ; & les loix ſont armées en ſa faveur. SOCRATE. Oui ; mais s'il vivoit avec eux ſeul, au milieu des forêts ? Quelle fraïeur continuelle n'auroit-il pas d'en être à toute heure aſſaſſiné, lui, ſa femme, & ſes enfants ? GLAUCON. Il ſe croiroit ſans doute en fort grand peril. SOCRATE. L'unique parti ſeroit de recourir aux paroles douces, aux belles promeſſes, aux bons traitements ; pour les empêcher de rien entreprendre contre lui. GLAUCON. Peu s'en faudroit qu'ils ne fûſſent les Maîtres, & lui le Domeſtique. SOCRATE. Si de plus Dieu lui donnoit un voiſinage, reſolu de ne ſouffrir l'oppreſſion de perſonne, & de punir toujours ſeverement l'Oppreſſeur ? GLAUCON. Environné d'ennemis dans ſon domeſtique ; au dehors menacé de touts les chatiments par des voiſins gens de bien ; il vivroit dans de perpetuelles allarmes ; il ne dormiroit ni jour ni nuit. SOCRATE. Celles d'un

d'un Tiran ſont-elles moindres, cher Glaucon? Pouſſé par ſon inſtinct à faire du mal; il eſt expoſé de touts cotés à des repreſailles; & ſon cœur d'effroi palpite, à chaque nouvelle hoſtilité, qu'il exerce contre le Genre humain. GLAUCON. Armé contre touts les hommes, il arme touts les hommes contre lui. SOCRATE. Pendant que les autres Citoïens demeurent dans leur Patrie, ou vont librement d'un bout du Monde à l'autre ſatisfaire une innocente curioſité; la crainte, & l'avarice, le tiennent priſonnier dans ſes Louvres; & l'envie le devore, quand il entend parler des grands fruits, qu'ils ont remportés de leurs voïages. GLAUCON. C'eſt un Ours, après ſes expeditions nocturnes, à qui le bruit des chaſſeurs fait paſſer tout le jour en allarme dans ſa tanniere.

SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon; c'eſt un fait certain qu'un homme, dont le derangement interieur va juſqu'à n'avoir aucun empire ſur lui-même, n'eſt jamais plus malheureux, que d'avoir à commander aux autres. Avec cette funeſte anarchie au dedans; il le ſeroit moins, au fond d'une ſolitude, que ſur le plus beau thrône du monde. Lorſque ſa naiſſance le produit, ou que la Fortune le met aux priſes avec les grands evenements; qu'eſt-ce autre choſe qu'un malade, impitoïablement trainé du lit dans l'arêne, pour eſſaïer ſes forces contre des corps vigoureux? GLAUCON. L'image eſt magnifique. SOCRATE. Sa condition eſt donc plus triſte, que nous ne l'avons jugée dabord. Malgré toute la pompe, qui brille autour de ſa perſonne, c'eſt le pire de touts les eſclaves. Meurtri ſans relâche ſous le foüet de ſes paſſions, il obeït eternellement à celles des hommes les plus mechants. Lorſqu'il travaille avec le plus de ſuccès à contenter les ſiennes propres; il les ſatisfait moins, qu'il ne les irrite. Neceſſiteux, effaré, toujours rugiſſant; il eſt encore plus à plaindre que ceux qu'il accable; & dans ſa vie à peine trouveroit-on de courts moments, capables d'interrompre ſes continuels ſupplices. En un mot, le pouvoir ſuprême ne lui ſert qu'à devenir injuſte, perfide, inhumain, impie; &, par cet aſſemblage d'horribles qualités un Ixion, puni ſans interruption. GLAUCON. Un homme ingenieux à faire ſon propre tourment, & celui des autres.

So-

SOCRATE. Vous avez cinq characteres differents, tracés devant vous, mon cher Glaucon; l'Homme de bien, l'Ambitieux, l'Avare, le Voluptueux, le Tiran. Prenez les balances de Themis; pour decider par ordre, auquel un amour propre eclairé doit nous faire donner la preference? GLAUCON. Mon cher Socrate, puiſque vous me les mettez en main; je n'heſite point à prononcer, que le degré de vice, ou de vertu, qu'on y decouvre, doit regler celui du bonheur, ou de la miſere, qu'il faut attribuer à chacun d'eux. SOCRATE. Ciel! qu'entends-je? Ferai-je crier à haute voix par un Herauld, ou me chargerai-je moi-même de publier la magnifique ſentence, que vient de rendre l'incomparable fils d'Ariſton? Emprunterai-je l'orgâne de la Renommée; pour aller apprendre à tout l'Univers, que l'homme le plus vertueux, & le plus juſte, c'eſt à dire le plus maître de lui-même, eſt le plus heureux; que le plus injuſte, & le plus vicieux, ou le plus eſclave de ſes paſſions, & le plus obeï dans tout ce qui peut les ſatisfaire, eſt le plus miſerable? GLAUCON. Armez vous de ſa trompette, mon cher Socrate, j'y conſens; parcequ'il eſt de la derniere conſequence, qu'une ſi grande verité ne ſoit ignorée d'aucun Particulier, ni d'aucun Peuple. SOCRATE. Ajoûterai-je que cet arrêt, ſi digne en touts lieux d'être conſervé ſur l'airain, n'en ſeroit pas moins regulierement executé; fût-il poſſible de faire le bien, & le mal, à l'inſcû des Dieux, & des hommes? GLAUCON. Oui. C'eſt une clauſe très importante, & qui ne doit point en être ſeparée. SOCRATE. Il n'eſt pas deſormais neceſſaire, mon cher Glaucon, de confirmer par de nouvelles preuves un Oracle, parfaitement Oracle pour nous. Cependant j'aurois une autre voie, pour demontrer le grand axiôme en fait de Morale, dont nous parlons. GLAUCON. Mon cher Socrate, je ſerai bien aiſe de l'apprendre.

SOCRATE. Nous avons autrefois diſtingué dans l'âme trois appetits; le raiſonnable, l'iraſcible, & le concupiſcible. GLAUCON. Je m'en ſouviens. SOCRATE. Ce troiſiême ſe diſtingue en pluſieurs; celui qui nous porte à la recherche des aliments, & de plus à celle des plaiſirs du Corps. Comme l'argent eſt le grand moïen pour ſe les procurer;

procurer; on peut confondre cet appetit avec l'amour du lucre. Le ſecond nous fait aſpirer en tout à la ſuperiorité. C'eſt l'amour de la gloire. Le premier enfin n'a pour objet, ni la reputation, ni les richeſſes. Il nous paſſionne uniquement pour la connoiſſance de la verité. C'eſt le deſir de ſçavoir, ou l'amour des Sçiences. GLAUCON. Je ſouſcris à vos definitions. SOCRATE. L'un de ces trois amours l'emporte ſur les deux autres dans touts les hommes; & fait dire qu'on eſt Philoſophe, Ambitieux, Avare, empreſſé pour les biens de la Fortune. GLAUCON. La paſſion dominante fait ce qu'on appelle un charactere; & touts les characteres ſe reduiſent à ceux dont vous parlez. SOCRATE. Touts ces amours ont leurs plaiſirs. Demandez même en particulier à ces trois ſortes de perſonnes, leſquels ils jugent les plus doux; elles vanteront, chacune à leur tour, celui qui poſſede entierement leur âme; & temoigneront pour ceux des autres un parfait mepris. L'homme ardent pour le bien, ne comprendra ſeulement pas quel goût on peut trouver à briller dans le monde, à tout connoître; à moins que l'argent ne vînt, & que les coffres ne ſe remplîſſent par ces deux voies. L'Ambitieux, pareillement ſurpris qu'on ſoit capable d'une ſoif, auſſi mepriſable qu'eſt celle des richeſſes, ou ſe plaire, comme il parle, à voïager avec des fatigues immenſes par les eſpâces imaginaires, nommera l'avarice un horrible defaut, & les Sçiences, des conteuſes de ſornettes; bonnes ſeulement, lorſqu'elles pourront tourner au profit de l'Ambition. Le Sçavant, & l'Amateur de la ſageſſe, de ſon coté, plein de la derniere compaſſion pour ſes deux Competiteurs, en matiere de felicité, trouve des utilités, & des charmes, dans la recherche de la verité, qui le ſatisfont infiniment, & qu'il prefere de beaucoup à tout le reſte. Il n'oublie pas un ſoin moderé d'acquerir l'eſtime, & d'amaſſer un neceſſaire; parcequ'il le faut. Mais il leur abandonne, avec dedain, tout l'or, qu'ils aiment ſi paſſionnement; & toute la fumée, après leſquels ils courent, avec une ſi folle ardeur. GLAUCON. Cette ancienne conteſtation, entre pluſieurs Antagoniſtes, qui ſe donnent à l'envi mutuellement le tort, eſt aſſez de conſequence, pour meriter un examen fort attentif. SOCRATE. Elle a, mon cher Glaucon, de quoi d'autant plus etonner, qu'il ne

s'agit point entre eux d'une theorie fine ſur les devoirs, mais d'une choſe de pur ſentiment. La diſpute n'eſt pas du meilleur en ſoi; mais de ce qui touche l'âme le plus delicieuſement, & la rend heureuſe. GLAUCON. Mon cher Socrate, comment terminerez vous ce different? SOCRATE. Je ne vois point de moïen plus infallible, que de nous en tenir à ce que nous en dira celui des trois Adverſaires, partagés ſur la grande affaire du bonheur, à qui nous aurons lieu d'attribuer une plus parfaite connoiſſance de cauſe, & des lumieres moins ſujettes à l'erreur, dans les divers genres, ſur leſquels ils auront à prononcer. GLAUCON. C'eſt parfaitement bien dit.

SOCRATE. Prenons d'abord le Philoſophe, & l'Avare, mon cher Glaucon. Lequel, à vôtre avis, eſt le juge le plus competent des plaiſirs de l'autre? GLAUCON. J'y mettrois une extrême difference, mon cher Socrate. Le premier ne peut aucunement ignorer la juſte valeur des richeſſes; parcequ'il en a toute ſa vie eprouvé les douçeurs, auſſi bien que le ſecond. Au contraire celui-ci, de tout temps qui negligea de s'eclairer l'eſprit, n'a jamais goûté les delices inexprimables de la vraie Sçience. Si même il s'aviſoit de vouloir ſi tard en eſſaïer; apparemment ſeroit-il arrêté tout court; & n'y trouveroit-il que le plus affreux degoût. SOCRATE. Le prix de la gloire leur eſt à touts egalement connu; ne fût-ce que par la raiſon qu'ils y parviennent touts, lorſqu'ils excellent, dans la voie qu'ils ont choiſie. Le Riche, l'Ambitieux, le Sage, ont de la conſideration dans le monde. Mais il n'eſt donné qu'au dernier, de ſçavoir par experience combien la Sageſſe eſt liberale de plaiſirs, & combien la poſſeſſion de ſes threſors eſt douce. Il eſt donc le ſeul, qui doive en être conſulté; & ſur les deux autres articles auſſi bon juge que ſes Rivaux, il aura du moins droit d'opiner avec eux. GLAUCON. On ne peut juſtement lui conteſter ce double privilege. SOCRATE. Comme il n'appartient qu'à la Raiſon de regler nos jugements, & qu'il ne prend qu'elle pour ſon Oracle; pendant qu'ils evoquent tout au tribunal aveugle, & corrompu des ſens; il meritera d'être plus ecouté. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. En fait de gloire, & de richeſſes, peut-être faudroit-il ſouſ-

ſouſcrire à leur deciſion. Mais on auroit tort d'en reçevoir une autre que la ſienne, dès qu'il s'agira de Sçience, & de Vertu. GLAUCON. Ils doivent certainement lui ceder. SOCRATE. Des trois eſpeces de biens, dont l'homme eſt capable, il nous aſſûre que ceux de l'eſprit ſont infiniment ſuperieurs aux autres; & que s'ils ne tiennent le premier rang, c'eſt envain qu'on eſpere d'être heureux. L'honneur, qui participe davantage de leur nature, vient enſuite; & les biens de la fortune en dernier lieu. GLAUCON. De cette ſorte, mon cher Socrate, ils ſeront touts de vrais biens; parcequ'ils ſeront aimés dans l'ordre.

SOCRATE. Mon cher Glaucon, ſouvenez vous que c'eſt ici la ſeconde victoire, qu'à remportée l'homme juſte. Une troiſiême l'attend; pour laquelle rendons par avance des actions de graces à Jupiter Conſervateur; avec toute la reconnoiſſance, que la Grece fait eclater aux jeux Olympiques, lorſqu'elle a, par un effet de ſa protection particuliere, pleinement triomphé de ſes Ennemis. Les plaiſirs de l'Ambitieux, & de l'Avare, ſont defectueux, & fort ſurpaſſés par leurs amertumes. Un Sage les appelle à bon droit, des plaiſirs en perſpective. Ceux du Vainqueur, deux fois couronné, ſont reels, purs, touchants, parfaits. GLAUCON. Si vous reüſſiſſez, mon cher Socrate, à nous prouver l'un & l'autre, par un nouveau tour; il aura tout l'avantage ſur les deux vaincus.

SOCRATE. Le plaiſir eſt l'oppoſé de la douleur; & l'exemption de la peine tient le milieu. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Vous ſçavez le diſcours ordinaire des malades, mon cher Glaucon. Preſque inſenſibles auparavant à la jouïſſance de la ſanté, quand ils l'ont perdue, ils s'ecrient, que c'eſt de touts les biens le plus precieux. GLAUCON. Ce jargon les ſoulage. SOCRATE. En general, touts ceux qui ſouffrent, ne conçoivent point de plus grand bonheur, que la delivrance actuelle du mal qui les afflige. Un homme accablé de triſteſſe, ne va point juſqu'à deſirer de la joie. La felicité ſuprême eſt pour lui, de ne plus eprouver un ſentiment ſi deſagreable. GLAUCON. Peut-être le plaiſir, mon cher Socrate, n'eſt-il que l'abſence du chagrin. SOCRATE. Le chagrin ne ſeroit donc

auſſi que l'abſence du plaiſir. GLAUCON. Quel inconvenient, je vous prie? SOCRATE. A ce compte là, mon cher Glaucon, l'inſenſibilité ſeroit tantôt plaiſir, & tantôt chagrin. Elle n'eſt, de ſa nature, ni l'un, ni l'autre. Comment deviendroit-elle tour à tour les deux? GLAUCON. Il eſt impoſſible. SOCRATE. La triſteſſe, & le chagrin, le plaiſir, & la douleur, ſont par conſequent des ſenſations particulieres de l'âme; qui la penetrent, & la modifient, de la maniere la plus vive. GLAUCON. Rien ne ſeroit plus mal entendu, que de les confondre avec un etat, où l'on ne ſent rien. SOCRATE. Ce qui trompe, mon cher Glaucon; c'eſt qu'il paroît agreable, par rapport à tel autre, fâcheux; & fâcheux, par rapport â tel, agreable. GLAUCON. C'eſt un jugement de pure comparaiſon, plein d'erreur par conſequent; au lieu qu'il faudroit juger de chaque ſituation en ſoi. SOCRATE. Sans parcourir toutes les differentes eſpeces de modifications contraires, dont nous ſommes capables; pour achever de nous convaincre que le plaiſir eſt quelque choſe de plus que l'exemption de la douleur, & la douleur, que la privation du plaiſir; prenons une bonne odeur pour exemple. Qu'elle ſaiſiſſe un homme, qui ne ſentoit point de mal auparavant; il aime à la flairer; mais après qu'il l'a perdue, il demeure tranquille. GLAUCON. C'eſt une ſenſation à part; on n'en peut douter.

SOCRATE. De tout ce qui precede, mon cher Glaucon, je veux conclurre, que les plaiſirs, qui nous tirent ſimplement de peine, en meritent fort peu le nom; & vous faire obſerver, que touts les plaiſirs du corps ſont de ce mepriſable genre. Sçavez vous à qui je compare un Senſuel, qui n'en eſtime, & qui n'en connoît point d'autres? GLAUCON. Dites le moi, je vous en ſupplie? SOCRATE. A quelque homme, chargé de la colere du Ciel; dont la ſentence l'obligeroit, comme un Pendule, à decrire eternellement la moitié de la perpendiculaire, tirée du Zenith, au Nadir. Sa premiere vibration à peine commencée, s'il baiſſoit les yeux vers le dernier de ces deux points, dont il ſeroit parti; fort etonné du long chemin qu'il auroit fait, il croiroit avoir infailliblement atteint le premier. GLAUCON. Son erreur viendroit, de ce que dans l'Univers, il ignoreroit

roit où prendre ailleurs le Zenith veritable. SOCRATE. Il ne ſeroit pas en plus grand mecompte, ſelon moi, qu'un autre eſpece de Voïageur perpetuel; qui, pour n'avoir que des idées confuſes de toutes choſes, & pour s'orienter mal dans la vie, quand de la douleur il a monté juſqu'à la fin de la ſouffrance, de bonne foi s'imagine être au ſommet, je veux dire, être parvenu juſqu'au plaiſir. GLAUCON. L'image eſt neuve, & tout à fait rejouïſſante. SOCRATE. Ceſt encore un mauvais juge, en fait de couleurs; qui, faute de connoître le beau blanc, le confond avec le gris, parcequ'il le voit auprès du noir. GLAUCON. Cette mepriſe, toute groſſiere qu'elle eſt, mon cher Socrate, vu la grande ignorance où l'on vit, n'a rien qui doive ſurprendre.

SOCRATE. Que ſont la faim, la ſoif, les autres inſtincts naturels, que des ſenſations, qui nous portent à ſubvenir aux beſoins du corps? L'Ame a les ſiens à part. L'uſage des aliments ſatisfait aux uns, & l'acquiſition de la ſageſſe aux autres. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. La queſtion eſt de ſçavoir, laquelle de ces deux ſortes de nourritures eſt la plus delicieuſe, & la plus capable de raſſaſier? GLAUCON. Un eſtomac, chargé de viandes, ne vaut pas aſſurement un eſprit rempli de lumieres, un cœur plein de vertu. SOCRATE. En voici la preuve. La realité n'appartient, à proprement parler, qu'à ce qui n'eſt point ſujet au changement; & l'immutabilité n'eſt l'attribut que de l'Etre eternel. GLAUCON. Touts les autres, ſujets à de continuelles viciſſitudes, ſont un moment, & ne ſont plus, ou ſont differents d'eux-mêmes, le moment d'après. SOCRATE. Il renferme touts les rapports de grandeur, & de perfection, dans ſon eſſence infinie. En un mot, la Verité ne ſe trouve point ailleurs. La Sçience nous la decouvre; & par conſequent elle eſt de ſa nature invariable, comme ſon objet. GLAUCON. Il ne ſe peut rien de mieux dit. SOCRATE. L'âme, par ſon union avec Dieu, ſe realiſe, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ſe fixe, & s'ennoblit; juſqu'à participer en quelque ſorte au grand charactere qui le diſtingue; pendant que le corps, & tout ce qui ne tend qu'à ſes utilités, eſt vil, n'eſt jamais deux inſtants le même, & ſe diſſi-

pe

pe enfin. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Si les plaiſirs doivent être touchants, à meſure que la cauſe qui les produit renfermera plus d'excellence & de perfection en ſoi; combien ceux que nous goûterons dans la contemplation de l'Etre immuable, ſurpaſſeront-ils ceux que nous eprouvons dans l'uſage des choſes corruptibles? GLAUCON. Ils ſeront infinis. SOCRATE. Puiſque la joüiſſance de touts les biens, propres à nôtre nature, a neceſſairement des charmes pour nous; plus ces biens ſeront reels, moins ils ſeront ſujets à l'inſtabilité, plus notre âme en trouvera la poſſeſſion delicieuſe. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. Ceux donc, qui mauvais Connoiſſeurs en fait de beatitude, juſqu'à negliger l'acquiſition de la Sçience, & de la vertu, quoiqu'elles en ſoient les principales ſources, vont inceſſamment de l'apathie à la volupté, & de la volupté retournent à l'apathie, ne font que monter quelque temps, pour bientôt retomber au même centre. Jamais ils n'arrivent à la haute region, où ſe trouvent les vraies delices. Courbés vers la terre, à la façon des Brutes; ardents pour une pâture, qui les exçite à s'entre-choquer avec des armes, plus redoutables que ni pieds de derriere, ni griffes, ni defenſes; ils laiſſent la plus noble partie d'eux-mêmes ſans la nourriture qu'il lui faudroit, pout augmenter ſes forces naturelles, & pour la mettre en etat de reduire la partie animale. GLAUCON. Mon cher Socrate, vous repreſentez bien les mauvais inſtincts de la plûpart des hommes.

SOCRATE. Que le chagrin corrompt leurs plaiſirs, mon cher Glaucon; & qu'ils ſont eloignés d'être purs! On diroit que très legers en eux-mêmes, ils ne ſe font ſi vivement ſentir, que par la violences des peines, qui les ſuivent toûjours de près. L'habitude qu'ils ont d'en juger avantageuſement, par comparaiſon avec ce qu'à toute heure ils ſouffrent, ſemble être la ſeule cauſe de cette fureur, qui les pouſſe à ſe les entre-diſputer, avec une opiniâtreté, qui va juſqu'à les faire travailler ſans relâche à la deſtruction les uns des autres. On peut bien leur appliquer ce que Steſichore diſoit des Grecs, acharnés au ſiege de Troie; qu'une Helene phantaſtique leur inſpiroit toute leur belle ardeur; & qu'elle venoit de ce qu'ils ignoroient, quel lieu du

Monde

Monde poſſedoit la veritable. * GLAUCON. Si les hommes connoiſſoient les vrais biens; les biens imaginaires cauſeroient des guerres moins animées entre eux. SOCRATE. L'ambition, l'envie, la colere, la vengeance, ont-elles de plus grands charmes que la volupté; les portent-elles à de moindres excès? GLAUCON. Ces vices horribles ne font que les expoſer au contraire à des maux plus affreux encore, de touts les genres. SOCRATE. Oſons par conſequent aſſûrer, que le contentement des deux appetits, dont les dereglements produiſent toutes les calamités que nous voïons dans le monde, ne contribue au bonheur que de ceux qui ſçavent leur donner un frein; & qui pour remplir ce vuide prodigieux, que laiſſent après eux les plaiſirs des ſens, recherchent avec empreſſement ces autres, infiniment plus parfaits, qu'on trouve dans la connoiſſance, & dans l'amour de la verité. Par leur union, la Raiſon eſt ſatisfaite; & les paſſions ne murmurent point. GLAUCON. Le Philoſophe, mon cher Socrate, eſt le ſeul, qui poſſede l'art de les accorder enſemble. SOCRATE. Nul trouble, nulle rebellion, aucun dechirement dans ſon âme. Chacun des appetits, juſte, s'il m'eſt permis de le dire, à l'egard des autres, ſe tient dans les bornes que la nature lui preſcrit; & s'applique paiſiblement à la recherche des biens qui lui ſont propres. GLAUCON. L'homme rend ſa felicité complette, par la ſubordination qu'il ſçait conſerver entre eux. SOCRATE. Quand au contraire l'un des trois fait tort aux deux autres; il corrompt toute la douçeur de ſes objets, & les fruſtre en même temps des leurs. GLAUCON. L'Avare ne jouït point de ſes richeſſes, & renonce à la gloire. L'Ambitieux ſacrifie argent, ſanté, vie, à la reputation. La Sçience, & la vertu, ſont tout à fait du reſte ſans attraits pour eux. SOCRATE. Plus on eſt l'un où l'autre, mon cher Glaucon, & moins on a de goût pour elles; moins on a de contentement, & plus on eprouve touts les maux que nous avons dit. GLAUCON. On n'en peut diſconvenir. SOCRATE. C'eſt le cas du Tiran; dont le Sage eſt l'oppoſé. GLAUCON. Oui. SOCRATE. Le dernier vit donc

* On ſçait que Paris l'avoit enlevée. Herodote raconte leurs avantures en Egypte. Les Grecs remonterent ſur leurs vaiſſeaux, quand ils apprirent que leur proie leur etoit echappée.

heu-

heureux, & l'autre miſerable. GLAUCON. C'eſt une verité, qui doit paſſer deſormais pour demontrée dans toutes les formes.

SOCRATE. Il ne reſteroit plus qu'à determiner le rapport du bonheur de l'un, au malheur de l'autre. GLAUCON. Un expoſant, qui l'exprimeroit, ne fût-ce qu'imparfaitement, ſatisferoit beaucoup ma curioſité. SOCRATE. Il n'eſt pas facile d'y parvenir: eſſaïons pourtant.

Des trois eſpeces de plaiſirs, dont le juſte melange fait la felicité parfaite, ceux de l'eſprit ſont les plus grands. Un Tiran eſt abſolument incapable de les goûter; & l'emportement avec lequel il ſe livre aux autres, fait qu'ils ſe changent en vrais tourments pour lui. Le Philoſophe au contraire, eſt toûjours dans la pleine jouïſſance des premiers; & par la moderation qu'il obſerve dans l'uſage de ceux des ſens, il ne perd jamais rien de ce qu'ils ont d'aimable. GLAUCON. Je vous ecoute.

SOCRATE. Soient donc les plaiſirs du Sage, & ceux de l'Oppreſſeur du Genre humain, les deux extrêmes d'une progreſſion geometrique. Ceux de l'Ambitieux, de l'Avare, & du Voluptueux, ſeront les moïens. Si nous la reduiſons en nombres; je dis que les chiffres ſuivants repreſenteront aſſez bien le rapport cherché:

9 : 27 : 81 : 243 : 729.

C'eſt à dire, comme les Mathematiciens l'entendront facilement, qu'un Tiran ſera, dans un jour, dans un mois, dans tel eſpâce de temps qu'on voudra marquer, ſept cents ving neuf fois moins heureux qu'un honnête homme, revêtu de la Souveraine puiſſance.* GLAUCON. Vous m'etonnez! Qui l'auroit cru, mon cher Socrate? SOCRATE. Ce n'eſt pas tout. Dans le Calcul il faut de plus faire entrer l'infamie, attachée au vice, & la gloire, inſeparable de la

* On s'eſt ici beaucoup plus eloigné qu'à l'ordinaire des paroles de l'Original; & l'on a ſupplée les chiffres; pour en exprimer le ſens aux Geometres, d'une maniere plus nette, & plus conciſe.

vertu. GLAUCON. Le mechant homme eſt defait, par Jupiter; & rien ne manque au triomphe de l'homme juſte.

SOCRATE. Nôtre principal deſſein eſt heureuſement executé, & nôtre grand Problême reſolu, mon cher Glaucon. Il ne s'agit plus que de revenir à Thraſymaque; pour eſſaïer de le convaincre, & de le ramener à nous. Il a mis en avant qu'un ſçelerat, qui ſçait habilement ſe contrefaire, & ne point l'être à demi, de touts les hommes eſt le plus heureux. GLAUCON. Je n'ai pas oublié qu'il en etoit là, quand nous l'avons quitté. SOCRATE. Pour lui faire horreur à lui-même de ſon paradoxe, aſſez affreux à la premiere vue; j'emprunterai le ſecours d'une fiction, plus hardie que toutes celles des Poëtes; & je lui prepare un Monſtre de ma façon, plus effroïable, que ni la Chimere, ni l'Hydre, ni le Chien des enfers. GLAUCON. Oh! oh! Voici de quoi nous rendre attentifs. Voïons, je vous prie?

SOCRATE. Imaginez vous un Lion, homme juſqu'au deſſous de la poîtrine; avec un grand nombre de têtes, attachées en rond, à l'endroit qui la ſepare. Elles naiſſent, & meurent, elles acquierent de l'embonpoint, & maigriſſent tour à tour. Les unes ſont des animaux les plus doux; & les autres des plus feroces. GLAUCON. Vous etes un très habile Artiſan, mon cher Socrate. Auſſi paroît-il que vous travaillez ſur une matiere, cent fois plus obeïſſante que l'argille. Achevez donc. SOCRATE. J'ai fini, mon cher Glaucon; & je ne vous demanderai plus, à ce que j'ai dit, qu'un ſur-tout de figure humaine. GLAUCON. J'ai parfaitement vôtre epouvantable compoſé dans l'eſprit.

SOCRATE. Le grand principe de Thraſymaque, vous le ſçavez, eſt qu'on ne peut arriver que par l'Injuſtice au vrai bonheur. N'eſt-ce pas comme s'il pretendoit, que le monſtrueux animal, dont je vous ai fait la deſcription, ne ſera jamais plus à ſon aiſe, que lorſque toute la nourriture coulera dans les arteres du Lion, pendant que l'homme deviendra ſec? N'eſt-ce pas encore, comme s'il exhortoit les mille têtes à ſe mordre inceſſamment les unes les autres; au lieu de s'entre-ſouffrir, & de s'accoutumer à vivre enſemble?

GLAUCON. Oui. Mais il eſt bien ſûr que le plus grand mal pour l'homme, eſt que les paſſions profitent, & que la Raiſon languiſſe. SOCRATE. Pour être heureux, il doit ſe nourrir, travailler à connoître la verité, continuellement augmenter en ſoi l'amour de la juſtice. De cette maniere, il ſe procure en même temps l'utilité, la gloire, & le plaiſir. GLAUCON. Peu s'en faut, mon cher Socrate, que je ne laiſſe echapper contre vôtre Adverſaire quelque parole dure. SOCRATE. Gardez vous en bien, mon cher Glaucon. Uniſſons nous plutôt, pour le detromper avec douçeur; puiſqu'il eſt certain que ce n'eſt jamais de gaieté de cœur que l'on ſe trompe.

Apoſtrophons le donc charitablement; pour ne pas l'aigrir au moins, ſi nous ne reüſſiſſons pas à le convaincre..... Quelle difference, mon cher Thraſymaque, faites vous du Vice à la Vertu, de l'Honnête, à ſon contraire? N'eſt-ce pas que nôtre attachement pour l'un, conſerve à la partie la plus noble, & la plus divine qui ſoit en nous, ſon empire naturel ſur la plus vile, & la plus brutale; au lieu que notre aſſujettiſſement à l'autre change cet ordre; & fait que la premiere, naturellement pleine de lumiere, apprivoiſée, obeït aux mouvements aveugles, & dereglés, de la plus faroûche. GLAUCON. Il ne vous conteſtera pas une verité ſi manifeſte.

SOCRATE. Puiſqu'on ne peut ravir le bien d'autrui, par exemple, ſans qu'un renverſement ſi deplorable arrive; où ſeroit l'avantage, d'en ſouiller criminellement ſes mains? Suppoſons, le moment d'après, qu'il fallût voir un enfant cheri tomber en celles des Barbares. Quel ſeroit le Pere aſſez denaturé, pour à ce prix vouloir jouïr des fruits de ſa rapine? GLAUCON. L'amour de l'argent, mon cher Socrate, rendroit peu de gens durs à ce point. SOCRATE. Que penſerons nous par conſequent de l'homme, qui de ſon propre mouvement livre ſon âme, ce qu'il a de plus excellent, & de plus precieux, je le repete, à des ennemis domeſtiques, mille fois plus cruels; & complice charmé de leur Atheïſme, qui va juſqu'à ſe plaire dans la coupable poſſeſſion d'un vil metal, après un ſacrifice d'un ſi haut genre? N'eſt-il pas, cher Glaucon, plus à plaindre que la deteſtable Eriphyle; qui, pour un colier, prit la reſolution ſacrilege d'envoïer

à

à la mort certaine Amphiaraüs ſon Epoux? GLAUCON. De beaucoup, mon cher Socrate. Je continue de vous repondre, pour Thraſymaque; puiſqu'il s'obſtine à garder un morne ſilence.

SOCRATE. Pourquoi, je vous prie, a-t-on une ſi grande horreur pour l'intemperance, lui demanderai-je toûjours; ſi ce n'eſt parce-qu'elle fait prendre un mauvais cours aux ſucs nourriciers du Monſtre, nôtre ſemblable en apparence, dont nous parlions tout à l'heure? L'homme qu'il renferme, a de l'inſolence, & de la fierté; quand ils lui ſont derobés en abondance par le Lion; de la puſillanimité, de la molleſſe au contraire, quand le dernier en eſt fruſtré. Le premier deperit encore, à meſure que, par la flatterie, & par la diſſimulation, il s'efforce d'arriver aux richeſſes, aux honneurs. Cependant le Serpent, & le ſinge profitent. GLAUCON. Je vous comprends. A meſure que chaque vice dans l'homme ſe fortifie, ſa metamorphoſe s'acheve par degrés; juſqu'à ce qu'enfin il ne lui reſte plus de l'homme que la figure.

SOCRATE. Oui. Mais ce n'eſt pas tout. On met à bon droit preſque au rang des brutes, ceux d'entre les hommes qui ſont bornés au travail des mains, & que le gain ſeul anime. La Raiſon eſt trop foible en eux, pour tenir dans l'ordre la menagerie nombreuſe, qui les ſuit partout; & leurs plus hautes penſées ne vont qu'à donner un prejudiciable embonpoint aux nombreux bouts d'animaux feroces, qui la compoſent. Auſſi convient-on qu'ils doivent être gouvernés par ceux, qui ſe meuvent conſtamment par l'action du principe divin, que le Ciel a mis dans nôtre âme. Les premiers doivent obeïr; non pour ſervir de malheureuſes victimes à l'orgueil de ceux qui commandent, & pour ſatisfaire les paſſions du plus Fort, comme Thraſymaque le pretend; mais pour en tirer eux-mêmes au contraire le plus grand fruit: celui d'être conduits à tout ce qui peut leur procurer le plus grand bien, par les inſpirations toûjours ſalutaires de la ſageſſe. Le plus à ſouhaiter aſſurement ſeroit de l'avoir en propre. Mais que faire de mieux, lorſqu'elle manque, ou qu'on n'en a qu'une portion mediocre, que d'emprunter celle de ces âmes diſtinguées, à qui la Nature donna

des facilités extraordinaires pour l'acquerir; & qui, par des ſoins infatigables, ſçurent couronner ſes largeſſes. C'eſt le moïen que touts, reünis ſous l'obeïſſance d'une même Souveraine, la Raiſon, entrent dans une entiere conformité de ſentiments, & vivent en parfaite bonne intelligence enſemble. GLAUCON. Mon cher Socrate, il eſt l'unique. SOCRATE. Pourquoi les loix, cher Glaucon? N'eſt-ce pas pour intimer ſes ordres aux Eſprits, incapables, par un grand defaut de lumiere, de les reçevoir immediatement d'elle; & pour les mettre, ſans effort de leur part, en poſſeſſion de ſes plus importants Oracles? Les Enfants ſur-tout ont beſoin de ſecours exterieurs. On ne les abandonne à leur propre conduite, qu'après qu'on a, ſi je l'oſe dire, mis la police chez eux; & quand on les voit diſpoſés à ſuivre le Guide, que nous devons touts ne jamais perdre un moment de vue. GLAUCON. Par là, mon cher Socrate, il paroît bien qu'on eſt generalement perſuadé, qu'il nous mene au but, & qu'on ne peut que mal aboutir, lorſqu'on le quitte. SOCRATE. Par quel endroit, mon cher Glaucon, ſeroit il donc avantageux de commettre des injuſtices, de ſe livrer à la debauche, & de ne pâlir en aucune rencontre à l'aſpect du crime; puiſque, l'empire même de l'Univers en dût-il être la recompenſe, preſentement c'eſt un fait certain qu'on eſt malheureux, à meſure qu'on eſt mauvais? GLAUCON. On a beau vanter les charmes du vice, mon cher Socrate; il n'en a point; ceux qu'il a, ſont trompeurs. SOCRATE. S'il eſt ignoré, s'il n'eſt ſuivi d'aucun fâcheux retour; ce n'eſt qu'un nouvel eguillon, pour y perſeverer toute la vie. Le chatîment au contraire, & l'infamie, en degoûtent. Ils reſſuſçitent par conſequent l'homme, & rabbatent les fougues du Lion. Seroit-il donc ſage de ne les pas juger plus ſouhaitables que l'impunité; s'il eſt vrai que l'âme, rendue ſouple, & ramenée au devoir par leur moïen, recouvre ſa force, & ſa beauté naturelles; de beaucoup preferables à toute la vigueur, à touts les agrements du corps? GLAUCON. Que le Monde eſt dans l'erreur, mon cher Socrate; ſi le Mechant qui proſpere, comme il ne faut plus en douter, eſt deux fois miſerable!

SOCRATE. Oui, mon cher Glaucon, le Monde eſt fort en me-

compte. Le Sage calcule plus juſte. Rempli de ces idées, qui ne ſont point ſujettes à l'inconſtance, il n'aura d'autre ſoin, que d'y conformer parfaitement ſa vie. La Sçience, qui les fait inceſſamment luire à ſes yeux, comme les emanations les plus pures de la Verité, & qui lui fit cette grande âme, qu'il ne voudroit pas changer pour une autre; la Sçience, dis-je, poſſedera tellement ſon eſtime, qu'en comparaiſon, il n'aura qu'indifference, & que mepris pour tout le reſte. Je ne veux pas dire qu'il n'aimera point la ſanté, ni qu'il ſe refuſera touts les plaiſirs: Mais il donnera ſes attentions à l'une, & ſe procurera les autres, dans la vue d'en pouvoir mieux goûter ceux de la ſageſſe, & perfectionner la plus importante partie de lui-même. GLAUCON. Le Philoſophe, mon cher Socrate, ſubordonne les moindres aux plus grands. Par ignorance, ou par depravation de goût, il ne fait point divorce avec les derniers. Par un uſage exceſſif, il ne tourne point les premiers en peines. SOCRATE. Incapable d'être ebloui par les plans de felicité mal-entendue, qui mettent en mouvement le commun des hommes, & de ſe laiſſer entraîner par le torrent du mauvais exemple, il n'amaſſera point à l'infini; pour augmenter ſes maux, comme eux, dans la même proportion que ſes richeſſes. GLAUCON. Une haute prudence l'empêche d'imiter leur folie. SOCRATE. Pendant qu'ils accumulent, avec inquietude, avec fatigue; il travaille à regler ſon cœur, à mettre le bon ordre dans toutes ſes facultés, à ſe menager au dedans la tranquillité parfaite. Il evite preſque egalement d'avoir trop, ou trop peu; dans la juſte apprehenſion que l'abondance, ou la diſette, n'y produiſît du renverſement, & du trouble. En un mot, il ſçait proportionner ſa depenſe à ſes revenus, & ſes acquiſitions à ſes beſoins. GLAUCON. De quel profond calme ne jouïra-t-il pas, avec ces diſpoſitions! SOCRATE. Fait preciſement de même ſur le chapître des honneurs, il acceptera ceux qui pourront fortifier ces precieuſes diſpoſitions en lui, qui du moins ne viendront pas à bout de les affoiblir; il fuira les autres. GLAUCON. Mon cher Socrate, au portrait que vous en faites, je doute qu'il puiſſe jamais ſe reſoudre à ſe mettre au timon des affaires.

So-

SOCRATE. Non; à moins que le ſort ne lui preſente un Etat, extraordinairement cheri du Ciel; je ſuis guarand pour lui, qu'il ne penſera qu'au bon gouvernement de lui-même. GLAUCON. Je vous entends. Il faut qu'il rencontre une Republique, dans le goût de la nôtre. Mais, où la trouver ſur la terre? SOCRATE. Je ne vous le dirai pas, mon cher Glaucon. Mais je ſçai que tout homme n'à qu'à lever les yeux enhaut, pour decouvrir le divin original, d'après lequel nous avons travaillé; & qu'il ne tiendra qu'à lui de realiſer nôtre ouvrage, au moins dans ſon âme. Qu'elle ſoit en quelque lieu du Monde au reſte, cette Republique, docile à la voix de la Nature, & diſpoſée, pour être heureuſe, à ſuivre les conſeils du Sage, ou qu'elle n'exiſte qu'en idée; ce n'eſt point un ſouci pour lui. Toûjours eſt-il certain, qu'il ne ſe prodiguera jamais à pas une autre. GLAUCON. Il en ſeroit pour ſon repos, & pour ſes peines; ſans eſperance de faire que des biens très limités, & fort diſproportionnés à ſon zele.

DE LA REPUBLIQUE; OU DU JUSTE, ET DE L'INJUSTE.

LIVRE DIXIEME.

NOtre plan de Republique me paroît complet, mon cher Glaucon. Ce que j'y trouve preſque de mieux, c'eſt d'en avoir banni la Poëſie mimique. Les progrès que nous avons faits dans la connoiſſance de l'homme, m'aſsûrent que c'eſt parfaitement bien fait. GLAUCON. Oui, mon cher Socrate; mais les Poëtes ne ſeront pas fort de vos amis. SOCRATE. Vous n'irez pas trahir la confidence, & me brouiller avec eux. Ainſi je vous parlerai naturellement ſur leur ſujet. Mon ſentiment eſt, que leurs poiſons, preparés avec tout l'art du monde, ſe gliſſeront infailliblement dans tout eſprit, qui n'a pas l'antidote prêt. GLAUCON. Vous ne les epargnez point. SOCRATE. Croïez moi, cher Glaucon, je ne me fais pas à moi-même une mediocre violence, pour les maltraiter ainſi. Je ne ſçai quelle pudeur, fruit de l'enfance, & pour ne rien auſſi vous deguiſer, un grand foible en particulier pour Homere, m'en feroient monter aiſement le rouge au viſage. La verité me commande neanmoins, de le reſpecter auſſi peu que les autres. GLAUCON. Si toute la foule de ſes adorateurs vous entendoit!

So-

SOCRATE. Mon cher Glaucon, ne nous laiſſons point communiquer leur yvreſſe, & leur enthouſiaſme ridicule. Mon premier embarras eſt de ſçavoir, quelle fin utile ſe propoſe dans la Societé raiſonnable ce qu'on appelle un Poëte; & quel bien elle retire de lui? GLAUCON. Si vous l'ignorez, mon cher Socrate, qui pourroit oſer vous l'apprendre? SOCRATE. Pourquoi, je vous prie? Souvent, avec des yeux aſſez mauvais, un homme verra certaines choſes, qu'avec de meilleurs n'apperçoit pas un autre, même ſuppoſé plus clairvoïant d'ailleurs. GLAUCON. Il n'eſt pas impoſſible. Quoiqu'il en ſoit; où vous etes, je n'aimerois pas à me hazarder beaucoup. SOCRATE. Hé bien, pour ne point vous faire ſouffrir, je prends la parole.

Pour juger avec lumiere, permettez moi d'emprunter le ſecours de la Metaphyſique; dont le premier ſoin, comme vous ſçavez, eſt de ranger les Etres particuliers ſous divers genres, pour leur donner enſuite dans chaque genre un nom commun. Prenons un lit, une table, par exemple. Ces deux mots ne reveillent que deux idées; quoiqu'on puiſſe faire de ces meubles à l'infini. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Les deux Ouvriers ont ces idées preſentes à l'eſprit, tout le temps qu'ils ſont en œuvre; mais vous conçevez bien qu'elles ne ſont point leur ouvrage. GLAUCON. Oui. Je comprends même que s'ils les perdoient un moment de vue, ils travailleroient entierement à l'aveugle. Quand du reſte on leur donneroit aſſez de puiſſance, aſſez d'habileté pour les faire; ſur quel modelle, mon cher Socrate, les feroient-ils? SOCRATE. Vous avez raiſon. Mais le Poëte eſt un Artiſte, incomparablement plus habile que touts les autres. Il ſçait faire des lits, des tables, de tout. GLAUCON. A ce compte là, quel eloge aſſez beau pour lui! SOCRATE. Que dis-je? Il ne ſe borne pas aux utenſiles innombrables d'un menage. Rien n'arrête ſon talent; plantes, arbres, animaux, rivieres, aſtres, Dieux celeſtes, terreſtes, infernaux. Lui-même enfin, pour comble, il eſt ſoumis à ſon art merveilleux. GLAUCON. C'eſt un Enchanteur, un homme divin, mon cher Socrate! Je n'ai point d'epithete, aſſez haute pour lui. SOCRATE. Que vous etes bon!

bon! Par une legere inflexion de poignet, vous le ſurpaſſerez tout à l'heure. GLAUCON. Comment donc? SOCRATE. Detachez ce Miroir, je vous prie; & faites le tourner un moment ſur ſon axe, à la fenêtre..... Ne vous l'ai-je pas dit? Nous avons dejà tout l'horizon fait; & vous ferez auſſi rapidement toute la chambre, ſi bon vous ſemble. GLAUCON. Oui; mais ce ne ſont là que des apparences. SOCRATE. Hé bien, cher Glaucon, vous etes peintre, comme le Poëte, ou l'Artiſte, qui fait generalement tout ce qu'il veut: n'eſt ce pas beaucoup? GLAUCON. J'en conviens; mais cette glace reüſſit beaucoup mieux que lui. SOCRATE. Et le Tourneur, qu'en dirons nous? Il fera deux, trois cent tables. Mais la table, d'après laquelle il en fait mille, n'eſt encore une fois point de ſa façon. GLAUCON. Non aſſurement. SOCRATE. Puiſque touts ceux qui ſoumettement la matiere à nos beſoins, ne ſont point les auteurs des idées, qui les dirigent dans leur travail; & qu'ils trouvent les eſſences des choſes, auxquelles ils tâchent de le rendre ſemblables, toutes faites, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, devant eux; ils imiteront, plus & moins parfaitement: c'eſt tout. GLAUCON. Pour arriver juſqu'à la realité, mon cher Socrate, il faut monter plus haut que les Ouvrages de la main; qui ne ſont que des copies defectueuſes, & corruptibles, d'Archetypes neceſſaires, & corrects. SOCRATE. Nous aurons par conſequent des tables, de trois ſortes bien differentes. Les ideales, qui de tout temps exiſterent dans la Nature, chefs-d'œuvres eſſentiels de l'Art divin; celles qu'on prend chez l'ouvrier; & celles qui naiſſent au bout du pinçeau. Nous aurons auſſi trois eſpeces d'Artiſans; Dieu, le Tourneur, & le Peintre. GLAUCON. Fort bien. SOCRATE. Soit neceſſité, ſoit bon plaiſir en Dieu; ſi vous ſouffrez un language, pris à la rigueur, très impropre; il a de toute eternité fait la table par excellence, eſſentiellement unique. GLAUCON. Pourquoi, mon cher Socrate, n'en auroit-il pu faire deux? SOCRATE. Il les auroit neceſſairement formées d'après ce Modelle, ſur une troiſiême, prealablement conçue dans ſon Entendement ſuprême; qui n'auroit point ceſſé d'être une, eût-il produit au dehors toutes celles de même forme, qui font nombre. Glo-

rieux de le poſſeder, ce modelle eternel, immuable, incorruptible, de toutes les tables particulieres, dans le threſor immenſe de ſes idées; il ne s'eſt point abaiſſé juſqu'à celles que le temps conſume. GLAUCON. Toutes les perſonnes, accoutumées aux raiſonnements abſtraits, mon cher Socrate, trouveront ceux-ci parfaitement clairs, & ſolides. SOCRATE. Declarons le donc Pere de toutes les choſes, qui ſont veritablement; parcequ'elles ſont invariablement, eternellement. GLAUCON. Cet adorable attribut lui convient, à d'autant plus juſte titre, qu'il a donné l'être à la matiere, dont l'Ouvrier tire tout ce qui ſert à nos uſages. SOCRATE. Il merite auſſi quelque loüange, pour les meubles propres, & commodes, qu'il nous fait. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. Mais que penſez vous du Peintre? GLAUCON. Tout ſon merite eſt de bien imiter l'art, & la nature. SOCRATE. Un Poëte, mon cher Glaucon, lui reſſemble. Il ſera par conſequent auſſi plus reculé du vrai, d'une claſſe entiere, que le Tapiſſier, & le Tourneur. GLAUCON. Les derniers travaillent immediatement ſur les idées archetypes; mais les deux autres ne font rien que d'après les copies. SOCRATE. Un lit, une table, ne changent point de figure, pour former une differente projection dans l'œil, & pour être vus directement, ou de profil. Cependant, tout occupé du ſoin de lui plaire, le Peintre neglige abſolument le reel, & ne s'attache qu'à l'apparent. GLAUCON. Il s'applique à repreſenter les choſes comme on les voit, & non pas comme elles ſont. SOCRATE. Sans jamais avoir manié l'aleine; il la mettra ſi proprement à la main d'un Cordonnier, que les femmes, & les enfants, accourront en foule, & ſe diront les uns aux autres, avec extâſe, qu'aſſûrement le bon vieux homme tout chauve eſt en beſogne. GLAUCON. Après qu'ils ont touché la toile pluſieurs fois; les exclamations redoublées, en l'honneur du ſçavant Artiſte, ne finiſſent point. SOCRATE. Oui; mais nous, qui nous piquons de n'être pas peuple, mon cher Glaucon; à qui nous parlera de venir voir les Cef-d'œuvres admirés d'un de ces hommes qui fait tout, & ne ſçait rien; nous lui repondrons qu'il n'eſt de la ſorte infatué d'un Impoſteur, que parcequ'eſprit ſimple, il s'imagine

que

que le talent d'imiter eſt une grande ſçience; pendant qu'il eſt le fruit, & la marque d'une ignorance, qui fait peur. GLAUCON. Sa curioſité ridicule meritera cette reprimande. SOCRATE. Mille gens nous ſoutiendront qu'Homere etoit conſommé dans la Theologie, dans la Morale, dans touts les Arts: Sans quoi, le moïen d'exceller, comme il a fait? Nous examinerons avec eux, s'il n'eſt pas vrai que ce Poëte, & touts les autres, n'approffondiſſent rien; s'il n'eſt pas juſte de ne leur attribuer, que ce petit merite d'imagination, qui voltige agreablement ſur la ſurface des choſes; &, ſans en avoir même une connoiſſance mediocre, ſi l'on ne pourroit pas avoir ecrit leurs ouvrages. GLAUCON. Il eſt bon d'arrêter, par des oppoſitions de ce genre, mon cher Socrate, les fougues de l'admiration qu'on a pour eux.

SOCRATE. Un homme a de l'habileté, pour bâtir de pompeux edifices, & pour les decrire, ou pour en loüer l'Architecte en beaux vers. S'il choiſiſſoit de conſacrer toute ſa vie à ces derniers emplois; n'auroit-il pas entierement perdu l'eſprit? GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. Il aimeroit beaucoup mieux, s'il etoit ſage, laiſſer après lui des monuments dignes d'une eſtime ſolide, que de vaines deſcriptions; & meriter les remercîments les plus purs des Siecles à venir, par de grands biens, faits à ſes Contemporains, qu'aller ſe faire ſiffler chez nos Deſcendants, par des volumes de panegyriques frivoles. GLAUCON. L'un ſeroit plus glorieux ſans doute, & plus utile au Monde, que l'autre.

SOCRATE. Epargnons Homere, & les Poëtes, ſur beaucoup d'articles. Mais qu'ils nous diſent, avec tout leur talent à badiner autour de la Medecine entre autres, ſi jamais de leur Corps venerable ils ſortit un Eſculape; & ſi quelqu'un deux fonda, comme lui, des Ecoles fameuſes, pour le ſoulagement des miſeres du Genre humain? Je leur fais grace, ils ont ma parole, ſur le chapître des autres arts, qui ſervent à nous rendre la vie agreable, & commode. Mais puiſque leur Chef oſe manier les plus grands ſujets; l'education des Enfants, la fondation des Etats, la Politique, la Guerre; il faut le diſtinguer dans la troupe.....

Divin Homere, ſi vous n'etes pas, de profeſſion, eloigné de la verité d'un plus grand intervalle que le faiſeur de Ceſtes, & de boucliers; ſi vous avez ſçû dans votre vie ce qui peut rendre un homme bon, ou mauvais, heureux, ou miſerable; produiſez nous quelque Etat, qui l'ait appris de vous; & qui vous ait les obligations, que Lacedemône aura, par exemple, eternellement à Lycurgue. L'Italie, & la Sicile, retentiſſent des loüanges de Charondas. Nous ne voïons autour de nous que les Statues du grand Solon. Mais à quel coin reculé du Monde, pauvre Homere, donnâtes vous jamais de ſages Loix? GLAUCON. Ses Admirateurs mêmes ſont modeſtes à cet egard. SOCRATE. De ſon temps fut-il guerre, heureuſement terminée par la juſteſſe de ſes conſeils, ou par la force de ſon bras? GLAUCON. Non; les Filles de Memoire s'en taiſent parfaitement. SOCRATE. Elles celebrent, avec les accents les plus vifs, mille decouvertes, pleines de ſagacité, milles inventions precieuſes, dont les Philoſophes enrichirent les Arts, & les Sçiences; par leſquelles ils polirent, ils reformerent les mœurs, ils ornerent la vie humaine, ils en multiplierent les agrements. Ne citons qu'Anacharſis, le Scythe, & Thalès, de Mileſe. L'Auteur de l'Iliade, & de l'Odyſſée, qu'a-t-il fait? GLAUCON. Rien de pareil, qu'on ſçache. SOCRATE. Du moins, rival de Pythagore, aura-t-il eu le ſecret d'enchaîner les gens par la beauté, par la douçeur de ſon charactere, pendant ſa vie; & d'attirer autour de lui, par les charmes imperieux de ſon commerce, une foule d'illuſtres ſectateurs, honorés de porter ſon nom, après ſa mort? GLAUCON. Celui de Creophile, qui fait une alluſion ridicule à l'indigence de ſon Heros en matiere de Poëſie, eſt le ſeul que l'Hiſtoire ait fait paſſer juſqu'à nous. Encore ſemble-t-elle, au travers de toute ſon eſtime, laiſſer voir quelques traits de mepris. SOCRATE. Homere, n'en doutons pas, auroit eté recherché, couru, cheri, comme un grand nombre d'autres, s'il avoit eu des lumieres à repandre, capables de rendre les hommes plus ſages, & meilleurs; s'il avoit ſçu quelque choſe de plus intereſſant pour eux, que faire des vers, & pouſſer la fiction à l'infini. Protagore, d'Abdere, Prodique, de Chio, combien d'autres grands Perſonnages, ſont

venus

venus à bout de faire comprendre à leurs Concitoïens, que les affaires du Particulier, & celles de la Republique, iroient toûjours mal; auſſi longtemps qu'ils refuſeroient de prêter l'oreille à leurs preceptes, & qu'ils ne viendroient pas apprendre ſous eux l'art de bien vivre. Charmés de leur ſageſſe, eſclaves des Oracles qui ſortoient de leur bouche; volontiers ils les euſſent portés, comme en triomphe, ſur les epaules. Ils n'ont point eu de marques de veneration, aſſez grandes pour eux. Ceux d'Homere, & d'Heſiode, les auroient-ils, je le demande, laiſſés triſtement promener de porte en porte leurs incomparables Rhapſodies; s'ils en avoient pu tirer des utilités reelles pour la vie civile, & des ſecours extraordinaires pour la vertu? Quelqu'un d'eux ne les auroit-il pas, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, achettés au poids de l'or; & ne leur eût-il pas fait violence, pour accepter une retraite honorable dans ſa maiſon? S'ils avoient mieux aimé vivre en liberté; ne ſeroit-on pas venu de toutes parts, avec le dernier empreſſement, ecouter leurs graves leçons, & profiter de leurs beaux exemples? GLAUCON. Les habits de ces Poëtes euſſent apparemment eté moins dechirés; ſi quelque Muſe bienfaiſante les eût favoriſés d'un cerveau plus ſage.

SOCRATE. Le tort de touts ces Verſificateurs fameux, dont Homere conduit la Troupe, eſt encore une fois de n'avoir pour but que d'amuſer; au lieu qu'il eſt beaucoup moins queſtion de plaire, que d'inſtruire. Un de ces Apelles, qui donneroit infiniment à rire, s'il entreprenoit de tailler un Cuir, ne ſe propoſe d'enſeigner le metier à perſonne. Il eſt content, s'il en exprime les poſtures les plus divertiſſantes au naturel; & par ſes repreſentations naïves, s'il reüſſit à ſe faire admirer d'une Multitude, auſſi mal-habile à faire un ſoulier que lui. Le Poëte, comme on a dit, rival du Peintre, a ſes couleurs. Le mal eſt qu'il les prête à tout, ſans rien connoître. Retranchez les; ſa raviſſante poëſie, devenue miſerable proſe, reſſemble à ces viſages, que le brillant de la jeuneſſe fait ſupporter, ou quelquefois même rend gracieux; mais qui, pour n'avoir pas la regularité des traits, font peur, quand les roſes & les lis s'effacent. GLAUCON. La comparaiſon me charme. SOCRATE. Tel eſt le

pouvoir

pouvoir enchanteur du nombre, & de l'harmonie, mon cher Glaucon, que ſi l'on n'y prend garde, ils feront imperceptiblement couler dans l'eſprit les plus grandes ſottiſes, debitées par un ignorant, qui ne manquera pas d'oreille ; & qui parlera de ligneul, de labourage, de batailles rangées, de Politique, de tout, ſans jamais ſçavoir ce qu'il dit. Qu'on ôte ſeulement au vers ſa cadence ; qu'on le decharge de ſes epithetes, & qu'on exprime ce qu'il renferme en termes communs ; on ſera choqué des mêmes choſes, qui captivoient auparavant : du moins ſeront-elles inſipides. GLAUCON. Pour faire ſouffrir aux perſonnes de bon goût les belles images, & les belles paroles, mon cher Socrate ; il faut qu'elles couvrent toujours un beau ſens ; & le Poëte court uniquement après les premieres. SOCRATE. Oui, c'eſt un vrai badin, qui ne connoît pas la verité, qui la mepriſe, & qui trafique en pures apparences. Mais il faut examiner de plus près encore la juſte valeur de ſon talent.

Le Peintre embouche un Courſier vigoureux ; le Sellier fait la bride ; l'Ecuïer monte, & manie ſon animal fougueux avec adreſſe. Lequel, je vous prie, eſt le plus à priſer des trois ? GLAUCON. Le premier imite ; le ſecond execute ; le dernier recueille les utilités reelles. SOCRATE. Sans parcourir touts les differents arts l'un après l'autre ; je diſtinguerai donc l'artiſan ; l'habile homme, qui le met en œuvre ; & l'homme inutile, qui pour tout ſçavoir, copie bien. GLAUCON. Il ne ſe peut rien de mieux penſé, mon cher Socrate. SOCRATE. La perfection d'un ouvrage, ou d'une action en general, conſiſte dans ſon rapport aux fins, que l'Art, ou la Nature, s'y propoſent. GLAUCON. Ce principe eſt inconteſtable. SOCRATE. L'homme qui ſçait tirer les uſages d'une choſe, faite pour un certain but, les connoît mieux que l'Ouvrier, qui travaille de la main. Celui-ci par conſequent doit être conduit par l'autre. Un joüeur de flûte en marque les defauts à celui qui l'a faite. Le dernier la reforme, ſous le bon plaiſir de ce Dieu des ſons ; à l'ecole duquel il apprend touts les jours. L'un eſt paié, pour ſon adreſſe, & pour ſa docilité. On admire le genie de l'autre, & ſon habileté. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. L'Imitateur eſt beaucoup

au

au deſſous d'eux. Armé de la plume, ou du pinçeau, envain il pourſuit touts les objets de ce grand Univers l'un après l'autre, pour les peindre; il n'en acquiert une connoiſſance veritable, ni par ſa deference pour ceux qui la poſſedent, ni par la contemplation reiterée de ſes propres tableaux. Excellent Copiſte, mais Eſprit faux, ignorant, derouté, quelque ſujet qu'il manie, & fier des applaudiſſements de ceux qui ne vont point au delà de l'ecorce des choſes; il ſe remercie, avec eux, infiniment de ſon ignorance, & de ſes erreurs. GLAUCON. Vous l'avez plus haut bien defini, mon cher Socrate. C'eſt un homme qui parle de tout, & qui ne ſçait rien. SOCRATE. Oui. Son art eſt un pur badinage : Gardons nous bien de l'appeller un art ſerieux. Je n'excepte pas au reſte les faiſeurs d'ïambes, & de vers heroïques. GLAUCON. Ils ſont auſſi Poëtes, & peut-être encore plus cenſurables que les autres.

SOCRATE. Voici, cher Glaucon, de quoi finir de leur faire bien leur procès..... La vue nous trompe, en mille manieres: c'eſt un fait conſtant. Un changement peu conſiderable dans la diſtance, nous fait juger fauſſement de la grandeur, de la figure, & du mouvement des mêmes corps. GLAUCON. De loin, une Pyramide nous paroît un Cône; un Parallelippipede, un Cylindre. Plus on s'en eloigne, plus ils s'appetiſſent. Au bout d'un certain eſpâce, ils diſparoiſſent tout à fait. SOCRATE. Lors même qu'ils ſont proches; il ſeroit infini de raconter les erreurs, de nos yeux entre autres, à leur egard. GLAUCON. Elles ſont aſſez connues. Quand on en parle, on n'oublie point l'exemple du bâton droit, qu'on voit courbé dans l'eau. SOCRATE. Charlatans, Enchanteurs, Peintres, Poëtes, inſtruits de l'extrême foibleſſe de nos ſens, & du prodigieux empire, qu'ils ont neanmoins ſur nôtre âme, s'appliquent touts entiers à les mettre dans leur interêts; &, par leur entremiſe, lui cauſent un enſorcelement veritable. GLAUCON. Il faut avouer, mon cher Socrate, que ſon penchant à ſuivre leurs faux rapports, ouvre un très vaſte champ à l'Impoſture. SOCRATE. Elle eſt arrêtée tout court, par l'Arithmetique, la Geometrie, la Statique. Ces trois ſçiences, pleines de lumiere, pour nous empêcher d'être ſeduits, meſurent, peſent,

peſent, calculent; & par leurs raiſonnements exacts, nous mettent en poſſeſſion de la verité. GLAUCON. A cette parfaite juſteſſe, qui fait leur propre charactere, mon cher Socrate, on diſtingue le Mathematicien, & le Philoſophe, des autres Artiſtes. SOCRATE. La regle, & le compas en main, il trouve que la Raiſon donne aux ſens le dementi ſur la plûpart des choſes; & qu'à n'ecouter que leurs ſuggeſtions fauſſes, un même corps ſeroit grand, petit, mou, dur, leger, peſant, loin, proche, mille fois le jour. GLAUCON. Il eſt vrai qu'ils ſe contrediſent perpetuellement. SOCRATE. Puiſqu'il en eſt ainſi; l'une ſera tout ce que l'homme renferme en ſoi de plus excellent, & les autres de plus à mepriſer, lorſqu'ils la contrediſent. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. La Peinture, tant celle dont le faux language s'adreſſe aux oreilles, que celle qui parle auſſi fauſſement, & ſans fruit, aux yeux, ont les alliances les plus etroites avec ces Maîtres d'erreur. Ces Arts ſeront par conſequent les moins amis du vrai; ceux deſquels on pourra le moins eſperer quelque choſe de bon. GLAUCON. On doit les juger dangereux, ou du moins inutiles.

SOCRATE. Ce parfait rapport de la Poëſie mimique avec la Peinture, ne fait pas honneur à la premiere. Mais ce n'eſt pas aſſez, mon cher Glaucon. Pour avoir un plein droit de la proſcrire, il faut lui trouver ſes defauts à part. GLAUCON. Vous avez raiſon. SOCRATE. Elle prend pour ſujet les actions des hommes; dont les unes ſont l'effet de la contrainte, & les autres celui d'un choix libre. Ils s'abandonnent à la douleur, à la joie; ils ſe felicitent de ce qu'ils ont fait, ou de ce qui leur eſt arrivé, ils s'en affligent, ils s'en repentent; ſelon qu'ils voient des raiſons d'en attendre du bien, ou du mal. N'eſt-ce pas là tout? GLAUCON. Vous n'oubliez rien, mon cher Socrate. SOCRATE. Tour à tour on les voit fort differents d'eux-mêmes; & ces prodigieuſes variations dans leurs jugements ſur les objets ſenſibles, dont nous parlions tout à l'heure, n'egalent point celles qu'on remarque dans leur conduite. GLAUCON. Il eſt vrai. SOCRATE. Nous avons ſouvent exaggeré le nombre, & la fureur des combats, qu'ils ont inte-

interieurement à ſoutenir. J'en ai de nouveaux à vous decrire. GLAUCON. Je vous ecoute.

SOCRATE. Un Pere vertueux perd un fils, qu'il cheriſſoit beaucoup; ou la mort lui ravit quelque autre objet, aimé tendrement. Il en reçevra le coup, avec plus de reſignation, plus de fermeté, plus de grandeur d'âme, qu'un mechant homme, à ſa place. GLAUCON. Sa pieté, mon cher Socrate, en adoucira pour lui certainement la rigueur. SOCRATE. Il ne ſera pas tout à fait inſenſible; puiſque la nature ne le fit point à l'epreuve de la douleur; mais il ſçaura par ſes reflexions la moderer, & ſe la rendre ſupportable. GLAUCON. C'eſt le plus que nous puiſſions faire, lorſqu'elle nous attaque par certains endroits vifs; & c'eſt aſſez que le temps, qui triomphe de tout, en devienne le remede. SOCRATE. Quand ſe croira-t-il permis de laiſſer echapper quelques larmes? En public; ou ſeul, & ſans temoins? GLAUCON. Dans la ſolitude, il aura de l'indulgence pour des ſoupirs, qu'il auroit honte qu'on entendît. Il ſe contraindra moins, pour ſupprimer certaines demonſtrations, dans le fort deſquelles il rougiroit d'être ſurpris. SOCRATE. C'eſt la Raiſon, qui le porte à ſe contenir ainſi devant le Monde. La paſſion dans le particulier ſe dedommage, & ſe met à l'aiſe. GLAUCON. Oui. SOCRATE. Voilà deux Antagoniſtes, en grande conteſtation. L'un dit qu'il eſt beau de conſerver au milieu des afflictions au moins un reſte de ſerenité; l'autre veut qu'on ſe deſole, & qu'on s'abandonne au deſeſpoir. Le premier remontre qu'il eſt très incertain, ſi l'objet qu'on pleure avec tant d'amertume, auroit fait nôtre bonheur, ou s'il auroit eté nôtre tourment. Après tout, nos gemiſſements ne viendront pas à bout de nous le rendre. Toutes les choſes de la vie ſont-elles d'ailleurs ſi dignes de nôtre amour, qu'il faille exceſſivement s'affliger à leur ſujet? Enfin la triſteſſe ne tend pas ſeulement à nous accabler par ſon propre poids; elle nous derobe encore la vue des moïens, qui peuvent nous faire inceſſamment reparer nos pertes. Il s'agiroit de ſouſcrire paiſiblement à l'arrêt de la Parque, inexorable à toutes nos plaintes. Sur un dez peu favorable, un habile joüeur, au lieu de quereller puerilement la fortune, fait ſes

arrangements le mieux qu'il eſt poſſible. Dans les deſaſtres qui nous arrivent, pourquoi ſe conſumer en vaines lamentations; & ne pas de même voir incontinent le meilleur coup à faire? GLAUCON. C'eſt le ſeul bon parti, mon cher Socrate. Il faut laiſſer aux enfants à pleurer, quand ils tombent; au lieu de ſe relever dabord, & de reprendre leur chemin. Que fait la douleur immoderée, que redoubler nos maux, y mettre le comble? SOCRATE. Il n'eſt donc rien de plus ſage, que de la calmer; & rien de plus inſenſé que de l'aigrir; rien qui marque d'avantage une âme lâche, incapable de ſe roidir contre les accidents fâcheux, que la vertu ſurmonte. GLAUCON. Mon cher Socrate, tout ce que nous avons dit eſt parfaitement inconteſtable.

SOCRATE. Retournons ſur nos pas. Le Tragique eſt, comme on ſçait, le fort de la Poëſie. Plus que touts les autres genres, il lui fournit cette agreable varieté, qui la fait par un grand nombre de gens ſi paſſionnement cherir. Un eſprit calme, un homme toujours ſemblable à lui-même, eſt un fond beaucoup plus ſterile, qu'un autre, qui tour à tour s'abandonne à touts les emportements de la joie, & de la triſteſſe, de l'eſperance, & de la crainte. Ce premier charactere de plus n'eſt pas facile à peindre. Le Poëte fît-il des prodiges; le Monde, accoutumé ſur le theâtre, & dans le commerce ordinaire, à d'autre mœurs, n'entendroit aucunement ſon language. GLAUCON. Heureux ſi les ſifflets ne ſe dechaînoient pas contre lui! SOCRATE. Il ne faut donc pas s'etonner, que le pinçeau de celui-là, toujours mis en œuvre par une paſſion demeſurée pour les applaudiſſements du grand nombre, n'aime rien moins qu'à s'emploïer ſur un ſujet, difficile en lui-même, & de plus ennuïeux pour la plûpart des Spectateurs, par la raiſon qu'il eſt uniforme. Pour les enchanter, & pour ne rien perdre auprès d'eux auſſi de ſon talent; il faut des habits ſombres, des cheveux arrachés, des fleuves de larmes. GLAUCON. Il brille, à meſure que ſes heros pleurent.

SOCRATE. C'eſt donc lui faire grace, mon cher Glaucon, que de le mettre au niveau du Peintre. Ce n'eſt point à la Raiſon qu'ils par-

parlent; & la verité regarde leurs ouvrages, du haut du Ciel, avec le même dedain. Ainſi mon avis eſt, qu'ils ſoient bannis enſemble de nôtre Republique. Il ne nous y faut point de beaux genies, dont l'art ne tende qu'à flatter les ſens, exçiter les paſſions. Un Citoïen, qui dans un Etat ſe ligueroit avec les mechants, contre les bons, travailleroit de la maniere la plus efficace à ſa ruïne. Dans l'Homme, un Poëte qui ſollicite continuellement la partie la plus dereglée à l'uſurpation de l'empire, & qui n'amuſe l'Ame que d'images, propres à former en elle une eſpece de revolte generale contre la verité, ſera-t-il jugé moins pernicieux? GLAUCON. Mon cher Socrate, je ne vois point de raiſon, pour diſculper l'un plus que l'autre.

SOCRATE. Je ne vous ai pas dit encore, cher Glaucon, le plus grand mal que j'y trouve. C'eſt que les Eſprits même les plus ſains, auront quelquefois toutes les peines du monde à ſe defendre de ſes poiſons. Qu'Homere, ou quelqu'un des Tragiques, mette une long recit de vers lugubres à la bouche d'un de ſes Acteurs; qu'il nous le repreſente armé contre lui-même, & dans toutes les attitudes, que font prendre les tranſports les plus exceſſifs de la douleur; peu s'en faut que l'Auditeur êmu, ne ſe frappe auſſi la poîtrine, & ne ſe roûle dans la pouſſiere, avec lui. S'il paſſe à des mouvements de joie; peu s'en faudra qu'un Parterre ſot de touts les membres du corps ne les exprime. Ces differents jeux de mechaniſme ſe jouent, comme à l'inſçu de la raiſon. L'Auditoire charmé, ne peut enſuite aſſez combler d'eloges l'habile main, qui ſçait mouvoir un ſi grand nombre de reſſorts, & toucher delicatement, comme on parle, toutes les parties ſenſibles. GLAUCON. La Serenité, mon cher Socrate, n'eſt pas l'etat qui plaît à la plûpart des hommes. SOCRATE. Cependant rien de plus ordinaire, que d'affecter un air de conſtance, dans les malheurs inopinés qui leur arrivent. Ils veulent paroître en quelque ſorte braver la fortune; & ſouvent ils ſe feront beaucoup de violence, pour ne laiſſer voir aucun abattement au dehors. N'eſt ce pas qu'ils trouvent je ne ſçai quoi de beau, de ſeant, de mâle, à ſe commander; & qu'après avoir eté femmes au Theâtre, ils ju-

gent qu'elles ſeules ont quelque droit de montrer de la foibleſſe dans ces rencontres? GLAUCON. On ſçait qu'il eſt toûjours glorieux de vaincre, & honteux de ſuccomber. SOCRATE. Dans les regles, ce devroit être une raiſon, pour moins admirer un Heros de poëme, qui fond en larmes, à quelque deſaſtre imprevu. N'eſt-il pas vrai que d'après lui, nous rougirions d'en verſer, de nous en prendre aux hommes, d'accuſer les Dieux? C'en eſt donc une auſſi, pour moins eſtimer le jugement du Poëte; qui le rabaiſſe, & dans le temps qu'il ne penſe qu'à le faire grand à nos yeux, nous le fait mepriſer. GLAUCON. Le bon ſens, mon cher Socrate, manque certainement là beaucoup. SOCRATE. Il ſemble qu'il ne faſſe des efforts, que pour ouvrir dans l'âme, ſi l'on ſouffre l'expreſſion, toutes les ecluſes de la pitié; que la Raiſon y ferme preſque toûjours aſſez foiblement contre lui. On ne voit point le mal, de plaindre un illuſtre affligé; quelque ridiculement qu'il s'oublie. Que dis-je? on y trouve même les plus grands charmes. L'excès condamnable de ſa douleur, eſt preciſement ce qui donne au poëme de la pointe, & du haut goût. Le Poëte ne pourroit être moins touchant; à moins que de vouloir paſſer abſolument pour inſipide. Peu de gens voient, qu'on devient malade, auſſi bien de triſteſſe, que d'une infirmité corporelle; & qu'on ſe laiſſera facilement aller dans les occaſions à touts les ſymptômes extravagants, dont une imagination feconde ſçait embellir cette paſſion, au gré du Vulgaire. GLAUCON. Le Poëte pathetique, & ſes Demi-Dieux, le plus ſouvent deſolés à l'infini, mon cher Socrate, ne peuvent que fournir aux Eſprits judicieux beaucoup à rire.

SOCRATE. Le Comique outré, cher Glaucon, n'eſt pas moins juſtement reprehenſible, que le Tragique impertinent. Au Theatre, en compagnie, on ne ſe fait aucun ſcrupule de lâcher la bride à je ne ſçai quelle humeur folle, à des plaiſanteries, dont on ne voudroit pas être le Pere; parcequ'on n'aimeroit pas à paſſer dans l'eſprit des perſonnes ſages pour un Bouffon. GLAUCON. C'eſt un defaut, que l'on connoît, mon cher Socrate, & dans lequel d'honnêtes gens tombent neanmoins touts les jours.

SOCRATE.

SOCRATE. Les mauvais effets de la Poëſie au reſte ne ſe bornent pas à ces deux inconvenients ſupportables. Elle reveille, elle enflamme les paſſions; l'amour, la colere, les autres; qu'il faudroit beaucoup plutôt amortir. Par degrès, elles deviennent maitreſſes, toûjours obeïes, dans l'âme; elles, qu'il s'agiroit de tenir rigoureuſement ſoumiſes. La vertu nous quitte; & le bonheur nous fuit. GLAUCON. Vos raiſons, mon cher Socrate, ſont convaincantes par elles-mêmes; & l'experience de plus n'eſt ici que trop pour vous.

SOCRATE. Quand donc un adorateur d'Homere viendra nous dire, que cet Homme ſublime a dans ſes divins Ouvrages enſeigné la bonne politique à toute la Grece, & qu'on ne peut ſi parfaitement apprendre l'art de bien vivre ailleurs; nous le baiſerons vingt fois; parceque ſon extaſe ne viendra certainement d'aucun fond de malice. Nous aurons ſoin de ne point lui nier, que ſon Poëte n'entendît le vers, & la fiction, excellemment. Dans toute la Troupe des Tragiques, nous avouerons même qu'il n'en eſt point de comparable à lui. Mais, ajoûterons nous, dans nôtre petite Republique, des hymnes en l'honneur des Dieux, & des hommes, par des mœurs parfaites, qui leur reſſemblent, nous ſuffiſent. Nôtre maxime eſt, qu'une Poëſie molle, epique, dramatique, affoibliroit la veneration due aux loix, dans le cœur des Citoïens. Peut-être les debaucheroit-elle entierement à la Raiſon; du moins les accoutumeroit-elle infailliblement à paſſer tour à tour, des plus grands excès de la joie aux agonies de la triſteſſe, & des agonies de la triſteſſe, aux plus grands excès de la joie. GLAUCON. Mon cher Socrate, vous avez pleinement juſtifié l'arrêt de banniſſement, que nous avons depuis longtemps prononcé contre eux.

SOCRATE. Afin qu'on voie qu'il n'eſt dicté par aucune humeur bizarre, aucune averſion pour les Muſes; il eſt bon de faire ſouvenir, que de tout temps la Poëſie fut en guerre declarée avec la Philoſophie. Depuis combien de ſiecles n'a-t-on pas dit de la premiere, à l'occaſion des hoſtilités, qu'elle exerce contre ſa Rivale?

" Cette Chienne glapiſſante, ne ceſſera-t elle point d'abboïer con-
" tre ſa Maitreſſe?

Parlant d'un Poëte:

" C'eſt un Oracle, une Divinité, pour le Vulgaire; & pour les
" gens, d'un auſſi petit ſens que lui."

" Le Monde aura toujours des ſages de ſon eſpece, en abon-
" dance.

" Les Eſprits de ſa trempe, font rarement groſſe maiſon.

Je pourrois citer mille autres monuments de l'inimitié, qui fut toûjours entre les Poëtes, & les Amateurs de la ſageſſe. Perſonne cependant, je vous aſſûre, n'entendroit plus volontiers ce que les premiers auroient à dire; pour nous montrer, dans une Republique vertueuſe, à quoi leur art pourroit être bon. Ce n'eſt pas que je n'en ſois moi-même ſouvent charmé, plus qu'un autre. Mais quelque plaiſir, lorſque je ſuis peu ſur mes gardes, qu'il me faſſe; la verité m'eſt trop chere, pour la trahir. Avouez le moi, cher Glaucon. Ne vous ſentez vous point êmu, lorſque la Poëſie vous dit ſes raiſons, entre autres, par l'orgâne d'Homere? GLAUCON. Beaucoup, mon cher Socrate. Je ſuis dans une eſpece de ſaiſiſſement, à certains endroits, extraordinairement pathetiques. SOCRATE. L'accuſée ne peut donc qu'eſperer de nous une audiance très favorable. Ses Defenſeurs doivent ſe promettre d'autant mieux ecoutés, en proſe, en vers, que nous y verrons pour nous un gain fort conſiderable, s'ils reüſſiſſent à nous faire voir qu'elle ait des fruits, avec les fleurs, à nous donner; & de bonnes qualités, propres à faire valoir ſes graces. GLAUCON. De cette maniere, on y trouveroit l'utile, & l'agreable enſemble. Quoi de plus à ſouhaiter? SOCRATE. Après avoir tout entendu; s'il eſt impoſſible de revoquer l'arrêt de proſcription, porté contre elle; il ne reſtera plus que de faire comme les Amans, bien conſeillés. Quand ils voient que leur tendreſſe les expoſeroit à de mauvais retours; ils ſe font une violence extraordinaire, pour s'en guerir. La plaie demeure, ils ont beau faire; mais cependant ils ſe retirent. Celle que nous conçûmes dès l'enfance pour un Art, trop honoré parmi toutes les Nations polies,

nous

nous fera toûjours prier le Ciel de menager à la Poëſie de bons apologiſtes. Mais, juſques à ce qu'ils aient deploïé leur talent, à nôtre parfaite ſatisfaction; nous oppoſerons nos contre-charmes à ſes philtres. Loin d'être pour elle fous d'amour, comme le grand nombre; nous l'eſtimerons entierement incapable de nous conduire à la verité, de nous former à la vertu. Juſtement allarmés, pour cette Republique interieure, dont le bon gouvernement doit faire le principal de nos ſoins; nous fermerons les oreilles au chant des Poëtes, auſſi doux, mais auſſi dangereux que celui des Sirênes. Aurons nous une derniere fois vôtre ſuffrage, mon cher Glaucon, pour des Loix ſeveres contre eux? GLAUCON. Oui, mon cher Socrate, je les croirai juſtes.

SOCRATE. Quoiqu'il en puiſſe d'abord ſembler, mon cher Glaucon; il faut plus que de mediocres efforts, pour ſe determiner entre le Vice, & la Vertu; & pour ſe fixer une bonne fois au bien. On a beſoin d'une force d'eſprit plus qu'ordinaire, d'une grandeur d'âme très peu commune, pour ſe reſoudre à ne jamais chanceler dans la pratique de la juſtice; & pour n'être point pris à l'amorce des richeſſes, eblouï par l'eclat des honneurs, ſeduit par les preſtiges de la Poëſie. GLAUCON. Touts nos entretiens paſſés, mon cher Socrate, nous en ſont guarands; & vos Contradicteurs ſeront en fort petit nombre ici. SOCRATE. Mais ſi les difficultés ſont grandes; les recompenſes propoſées les ſurpaſſent infiniment. Nous n'en avons juſqu'ici touché que la moindre partie. GLAUCON. Mon cher Socrate, eſt il poſſible? En auriez vous de plus magnifiques encore à nous decouvrir? SOCRATE. Ne donnez point un ſi beau nom à toutes celles, qui n'ont pour objet que le court eſpâce de la vie preſente. L'ouvrage penible dont je vous parle, meriteroit beaucoup moins nos travaux; ſi nous n'en devions pas recueillir plus abondamment les fruits, dans toute l'etendue immenſe de la durée, qui doit la ſuivre. Qu'eſt le petit nombre de nos années, en comparaiſon, qu'un point, qui s'evanouït? GLAUCON. Il eſt vrai. Le rapport eſt nul. SOCRATE. Un plan de felicité, qui ſe

borneroit à quelques jours, mon cher Glaucon, peut-il valoir ſi fort les applications d'un Eſprit, fait pour des ſiecles infinis ?.....

Glaucon jetta ſur moi dans cet endroit un regard, qui marquoit de la ſurpriſe..... Douteriez vous donc, lui dis-je, que nôtre âme ſoit immortelle ; & ſeriez vous auſſi des gens qui penſent, qu'avec le corps elle doit perir ?..... Après un moment de ſilence, il me repondit..... Je ſerois peut-être embaraſſé qu'en dire. Tirez nous de peine, mon cher Socrate, je vous en conjure. SOCRATE. Je vous ai depuis longtemps promis de faire tout ce que vous ſouhaiteriez, mon cher Glaucon. Cependant j'oſerois aſſûrer, s'il vous plaiſoit, que vous debrouilleriez un point, qui n'a ſelon moi rien d'obſcur, parfaitement bien ſans moi. GLAUCON. Je ſuis charmé d'entendre qu'il n'ait rien d'epineux pour vous. On en a d'autant plus droit à vos ſecours. Comptez ſeulement que vous allez être ecouté plus que jamais avec plaiſir.

SOCRATE. Je me rends..... Vous reconnoiſſez du bien, & du mal, dans le Monde, cher Glaucon. GLAUCON. Oui, ſans doute. SOCRATE. Apparemment auſſi que nous avons les mêmes idées de l'un & de l'autre ? GLAUCON. Je vous le dirai bientôt. SOCRATE. Le bien de chaque choſe, de la maniere que je le conçois, eſt tout ce qui la conſerve dans ſon etat naturel ; & ſon mal, tout ce qui l'en tire, ou qui la derange, & la detruit. La nielle eſt le mal du bled, ſi je l'oſe dire ; la rouille, celui du fer ; la pourriture, en general, celui de preſque touts les corps inanimés ; la maladie, & la mort, ceux de l'homme, & des animaux. GLAUCON. Oui. SOCRATE. Les principes contraires, à l'action deſquels ſont expoſées toutes les choſes corruptibles, les alterent, & les decompoſent tout à fait. Ceux qui les preſervent, ou qui ne leur ſont nuiſibles en aucune maniere, n'en cauſeront pas l'entiere diſſolution. GLAUCON. Aſſurement. SOCRATE. Dans le nombre infini des Etres, que renferme l'Univers, ſi donc il s'en trouve quelqu'un, ſujet au mal, comme les autres, mais dont le mal n'intereſſe aucunement ſon exiſtance ; nous dirons qu'il eſt immortel. GLAUCON. Nous en aurons une premiere demonſtration, très ſuffiſante.

So-

SOCRATE. Comme le corps, l'âme a ſes maux. GLAUCON. L'ignorance, l'erreur, l'injuſtice, l'intemperance, l'orgueil, l'avarice, la puſillanimité; mille autres. SOCRATE. Ces defauts, & ces vices, la corrompent. Mais vont-ils juſqu'à l'aneantir?..... D'être malade, on meurt; mais qu'on ſoit injuſte, ignorant, inſenſé, tant qu'on voudra; certainement on ne s'en portera pas moins bien. GLAUCON. Au contraire, on ſera contrefait, infirme, & ſage, vertueux, au plus haut point. SOCRATE. Prenez donc garde. Le mal du corps le mine par degrés, & le fait enfin tomber en ruïnes. Il faudroit que celui de l'âme par conſequent eût un effet pareil ſur elle, pour en conclurre qu'elle eſt mortelle, comme lui. Cependant il eſt inouï, que reduite au neant, à force d'être depravée, elle ait fait la ſeparation la premiere. GLAUCON. Il eſt vrai que jamais elle ne vient de ſon coté. SOCRATE. Ne ſeroit-ce pas, mon cher Glaucon, la choſe du monde la plus etonnante, que ſon propre mal ne pût rien ſur elle, pour la faire ceſſer d'être; & que celui d'un aſſocié, diſons plutôt, d'un parfait Etranger, fût capable de la faire perir? Il ne devient point la proie des vers, parcequ'un arbre ſêche, ou qu'un grain pourrit dans la terre; mais parceque des cauſes internes produiſent le derangement de ſes orgânes. Si donc l'âme auſſi doit n'être plus; ce ne ſera point, parcequ'il ſe confondra bientôt avec la pouſſiere; mais parcequ'elle aura dans elle-même les principes de ſa deſtruction. Mais nous venons de voir qu'elle eſt à l'epreuve de touts ceux qu'elle renferme. GLAUCON. Cette entiere ſympathie entre deux êtres, dont les biens & les maux n'ont rien de commun, eſt hors de toute vrai-ſemblance. SOCRATE. Juſqu'à ce qu'on nous ait montré qu'elle devient ignorante, injuſte, impie, à meſure que le corps eſt conſumé par les ardeurs de la fievre, par exemple; nous ne conviendrons point qu'elle meure avec lui. Nous y trouvons auſſi peu d'apparence, qu'à nous perſuader, qu'un homme robuſte perd la vie, parcequ'une fleur tendre ſe flêtrit. GLAUCON. On aura certainement de la peine à vous prouver qu'un malade, un mourant, ſoit un plus mechant homme, qu'un homme en pleine ſanté. Vôtre principe ge-

neral eſt d'ailleurs inconteſtable ; & rien n'eſt plus clair, que la diſſolution de l'Ame, ou de tel Etre au Monde que l'on voudra même, ne peut être operée que par des cauſes, nées dans ſon propre fond.

SOCRATE. Si les Eſprits forts, par averſion pour le ſentiment de l'Immortalité de l'âme, s'obſtinent à vouloir en trouver quelques-unes ; ils ne peuvent alleguer raiſonnablement que les divers crimes, dont elle ſe rend coupable. Ils ſont un principe infaillible de mort en elle : c'eſt tout ce qui leur reſte à dire. En ce cas, les gibets ſeroient de trop, pour l'en punir. GLAUCON. L'horreur des plus grands forfaits diminueroit beaucoup, à ce compte là, mon cher Socrate ; puiſqu'ils rendroient à ceux qui les commettent le bon ſervice, de leur procurer un aneantiſſement total. Quoi de plus ſouhaitable pour eux, que d'être, par ce moïen, ſouſtraits pour toûjours au chatiment ? Je ſerois au contraire d'opinion que le meurtre, par exemple, bien loin d'exterminer le meurtrier, ne fait que lui donner aux Enfers un ſentiment plus vif de ſes tourments, & plus exquis. SOCRATE. C'eſt excellement dit, mon cher Glaucon. Il reſte à conclurre, que ſi le mal ſouverain de l'âme n'eſt point capable de la detruire, à plus forte raiſon ne ſera-t-elle point enveloppée dans les ruïnes du corps. Ajoûtons même, de touts les êtres differents d'elle. GLAUCON. Leurs maux ne ſont point les ſiens ; mon cher Socrate. Pourquoi donc, ſeule exceptée de la loi generale, ſeroit-elle, par les deſordres qui leur arrivent, menacée d'un ſort pareil au leur ? SOCRATE. Si le derangement, & l'aneantiſſement abſolu même, ni de l'un, ni des autres, ne peuvent en aucune maniere intereſſer le fond de ſon être ; elle ſubſiſtera toûjours. Loin donc qu'à la mort on doive penſer qu'elle perd tout ; c'eſt alors plutôt, comme vous l'avez dit, qu'elle commencera proprement à vivre. GLAUCON. Elle eſt immortelle, mon cher Socrate ; j'en ſuis pleinement convaincu.

SOCRATE. Je ne vois pas qu'on doive heſiter, mon cher Glaucon, à regarder le nombre des Etres immortels comme neceſſairement fixe. De nouveaux tireroient leur origine du ſein des choſes periſſa-

riſſables; qui toutes changeroient un jour de nature, par cette transformation, operée ſans fin. GLAUCON. La choſe paroît devoir être comme vous le dites, mon cher Socrate.

SOCRATE. Puiſque l'âme n'eſt point ſujette aux accidents, après mille eclatantes marques de caducité, qui font aboutir le corps au ſepulcre, & qu'elle reſiſte même à touts les principes apparents de diſſolution, qui ſont en elle; c'eſt un ſigne manifeſte, qu'elle eſt infiniment ſimple. GLAUCON. Le nombre des parties l'expoſeroit à ces combats du dedans, à ces attaques du dehors, dont la fin eſt la diſſipation entiere des Etres compoſés. Son unité l'en met parfaitement à couvert.

SOCRATE. L'immortalité de l'âme, cher Glaucon, ſe demontre en beaucoup d'autres manieres. Sa beauté paſſe tout ce qu'on en peut dire. Le malheur eſt, que nous la voïons ordinairement plus differente d'elle-même, & plus defigurée, par les impuretés dont la couvre l'Ocean toûjours enflé des choſes materielles; que ne l'eſt un Dieu Marin, endormi profondement ſur le ſable, par toutes les herbes, & touts les coquillages, que les flots, parmi l'ecume, ont roulé ſur lui. Elle paroît quelque choſe de ce qu'elle eſt à nos yeux; quand l'onde pure, que de ſon urne la ſageſſe fait tomber ſur elle, a fini d'entraîner tout ce qui ſaliſſoit. On lui trouve deſormais beaucoup l'air, & les penchants d'une Immortelle. Defaite entierement de ceux, que les charmes trompeurs des objets paſſagers tenoient autrefois ſi fort en haleine; elle n'aſpire plus qu'après d'autres, eternels, comme elle, immuables, divins. C'eſt lorſqu'elle en aura la pleine jouïſſance, qu'elle ſera parfaitement elle-même. C'eſt alors qu'il nous ſera poſſible de parler ſçavamment de ſa nature; & que s'evanouïra tout ce qu'aujourdhui pour nous elle a d'obſcur. D'ici là, qu'il nous ſuffiſe d'avoir entrevu quelques-uns de ſes principaux lineaments, au travers des voiles, qui nous la cachent dans la vie preſente. GLAUCON. Mon cher Socrate, je ſuis charmé.

SOCRATE. Avant que de mettte fin à nos Entretiens ; il nous reſte encore une choſe à faire, mon cher Glaucon. C'eſt de couronner la juſtice, & de lui rendre nos derniers hommages. Nous avons prouvé, demonſtrativement ce me ſemble, que l'homme ne ſçauroit poſſeder un plus grand threſor ; & qu'eût-il l'anneau de Gygès, avec le caſque de Pluton, pour ſe derober, quand il voudroit, à la vue des autres, il devroit toûjours la pratiquer, & la cherir, pour être heureux. GLAUCON. C'eſt un point depuis longtemps arreté, qu'elle merite par elle-même tout nôtre attachement ; & que ſans elle, il n'eſt point de bonheur ſolide. SOCRATE. La gloire, & les biens, qu'au ſentiment d'Homere, & d'Heſiode, elle procure, pendant la vie, après la mort, de la part des Dieux, & de la part des hommes, viennent encore, mon cher Glaucon, rehauſſer à nos yeux ſon prix ; & finir de nous convaincre, qu'elle eſt la plus grande ſource de felicité pour nous. GLAUCON. Vous en dites beaucoup, mon cher Socrate. Je ſouhaite que vous ne vous hazardiez point trop en ſa faveur ! SOCRATE. Repoſez vous en ſur moi ; & rendez moi ſeulement ce que je n'ai fait que vous prêter. GLAUCON. Quoi, je vous prie ? SOCRATE. Je vous en ferai ſouvenir. Ni vous, ni moi, nous ne doutons que l'œil de la Divinité n'eclaire toutes les demarches de l'homme de bien, & du mechant homme ; & qu'ils ne ſoient tôt ou tard connus auſſi dans le Monde pour ce qu'ils ſont. J'ai cependant bien voulu pour un temps ſuppoſer le Ciel aveugle, & touts ceux qui vivent en liaiſon avec eux, trompés ſur leur ſujet. On a peint l'un depouillé de touts les avantages exterieurs, ſelon moi, qui ſont naturellement annexés à la vertu ; & l'autre, en poſſeſſion de touts les fruits d'une heureuſe hypocriſie, ordinairement abhorrée. Vous le deſiriez ainſi de moi ; & nous avons touts eté bien aiſes de comparer la Juſtice dans ſon foible, à l'Injuſtice dans ſon fort ; pour voir laquelle, dans cette inegalité même, trop deſavantageuſe pour la premiere, remporteroit le prix. GLAUCON. Vous avez, il eſt vrai, cedé beaucoup de vos droits, mon cher Socrate ; parceque nous vous en avons prié. SOCRATE. J'exige donc

donc preſentement que touts ſes appanages lui ſoient rendus. Ce n'eſt point aſſez qu'elle verſe mille douçeurs, dans le ſein de touts ceux qui l'ouvrent, pour les reçevoir; &, quand nous l'aimons ſans reſerve, qu'interieurement elle ne fruſtre point nôtre attente. Il faut de plus montrer qu'elle donne la reputation, & les autres biens du dehors. C'eſt le moïen de mettre le comble à ſon triomphe. GLAUCON. Vous ne demandez rien que de raiſonnable, mon cher Socrate; pourvu que votre amour pour elle ne vous emporte pas trop loin.

SOCRATE. Si les Dieux connoiſſent le cœur de l'homme de bien, & du mechant homme; ils auront l'un en abomination; ils cheriront l'autre. GLAUCON. Leur Sainteté ne permet pas qu'on en doute. SOCRATE. Ils combleront certainement de touts les biens celui qu'ils aiment; à moins que les pechés d'une vie anterieure à celle-ci, ne ſuſpendîſſent le cours de leurs bienfaits. GLAUCON. Il eſt digne de toute leur protection; & les Dieux ſont juſtes. SOCRATE. Qu'il ſoit donc pauvre, mepriſé, malade, accablé de ce que le commun des hommes redoute comme les plus grands des maux; qu'il vive enfin, & qu'il meure; tout ne ſçauroit que tourner à ſon plus grand bien. Un homme, qui s'efforce, autant que la foibleſſe de la nature le permet, de ſe rendre ſemblable au Souverain Etre, par un ſoin conſtant de pratiquer la juſtice, & d'arriver à la parfaite vertu; n'a point à craindre, mon cher Glaucon, de ne pas être à la mort, & durant la vie, l'objet de ſes attentions les plus tendres. GLAUCON. Quelle apparence qu'il neglige celui, dans lequel il voit ſon image? SOCRATE. Le contraire eſt veritable, de l'homme injuſte. Pendant que le premier a raiſon de ſe promettre tout favorable de la part du Ciel; l'autre n'en doit rien attendre que de funeſte. GLAUCON. Il ſe dedommagera du coté du Monde. SOCRATE. Il faut avoüer qu'il entre bien en lice. D'abord, pour la rapidité, c'eſt un eclair. Mais au milieu de la carriere, les oreilles lui flottent ſur les epaules; & chacun le ſiffle. Cependant, à pas egaux, vient derriere lui le bon Coureur; qu'on admire, & qui remporte le prix. GLAUCON. On parle neanmoins

ſi fort de la proſperité des mechants, & de l'accablement des gens de bien, dans cette vie! SOCRATE. Donnons leur ſeulement, cher Glaucon, le temps de vieillir. Nous verrons les derniers pour l'ordinaire ſuppliés d'accepter les premieres charges de la Republique. Chacun briguera l'honneur de leur alliance. Les gros partis s'offriront en foule; & leurs enfants ſe diſtribueront avec facilité dans les plus grandes Maiſons. Enfin ils ſeront environnés de toute l'abondance, & de toute la gloire, que vous nous repreſentiez autrefois comme le partage immanquable des Impies. Il eſt vrai qu'un Fourbe, enveloppé des nüages de l'Hypocriſie, avant que d'être penetré, fera quelquefois d'aſſez bons coups. Peut-être tout lui reüſſira-t-il même, pendant la fleur de l'âge. Mais l'Infamie l'attend, avec ſes foüets, à l'entrée de ſes vieux jours. Parents, Amis, Etrangers, Concitoïens, n'auront pour lui que de l'horreur, & ſouvent le chargeront à l'envi d'inſultes. C'eſt du moins alors qu'on verra fondre ſur lui ce deluge de maux, ſous lequel vous, & Thraſymaque, vous nous avez peint l'Homme de bien occupé toute la vie à gemir. Heureux, ſi le dernier ſupplice ne met pas fin à touts ſes crimes. Voïez ſi vous trouverez bon que je vous combatte ainſi de front; & que je tranſporte à l'un tout ce que vous avez dit en faveur de l'autre. GLAUCON. Vôtre Adverſaire, & moi, nous ſommes vaincus, mon cher Socrate; & j'en ſuis charmé. Juſqu'aux plus ſçelerats même ſont forcés de païer le tribut de leur eſtime à l'homme de bien; & tout l'avantage lui demeure.

SOCRATE. Je n'ai pas fini, mon cher Glaucon; & l'eſſentiel me reſte à vous ajoûter. Les biens, qui ſont dans cette vie la recompenſe ordinaire de la vertu, ne ſont rien, en comparaiſon de ce qui leur eſt reſervé dans une autre. Il faut en parler avec etendue; pour nous acquitter pleinement de ce que nous avons entrepris. GLAUCON. Mon cher Socrate, vous ne ſerez point long; & nous aurons un extrême plaiſir de voir ſi parfaitement couronner l'œuvre.

SOCRATE.

SOCRATE. Je ne vous prepare ici, cher Glaucon, rien de pareil aux contes incroïables, dont le cauſeur Ulyſſe entretint les Conviés, au repas que lui donnoit Alcinoüs. C'eſt l'hiſtoire authentique, & merveilleuſe, du fameux Herès de Pamphilie, que vous allez entendre. Enlevé mort du champ de bataille par ſes proches, après douze jours, ſans aucune marque de corruption; il ne fut pas plutôt etendu ſur le bucher, qu'au grand etonnement des Spectateurs, il ſe leva; pour leur faire part, conformement à ſes ordres, de tout ce qu'il avoit vu dans le ſombre ſejour des Mânes.

A peine eus-je reçu le coup fatal, dit-il; que nos aîles nous tranſporterent en troupe dans une prairie delicieuſe. Elle avoit au milieu deux ouvertures, d'une extrême largeur, percées juſqu'aux Enfers. Au deſſus, dans la voute azurée, on en voïoit deux autres, qui ſervoient comme de vues au palais de Jupiter. Un amphitheâtre de gazon bordoit l'eſpâce, qui ſeparoit les premieres. Pluton, ſouverain juge des vivants, & des morts, ſous un dais de lumiere aſſis au centre, tenoit là ſon lit de juſtice. A meſure qu'il prononçoit à chacun ſon arrêt; il ordonnoit aux bons de paſſer à ſa droite; & leur montroit du doigt le Ciel ouvert au deſſus d'eux. Bientôt ils prenoient leur vol enhaut, armés d'etendards, où paroiſſoient en broderie leurs belles actions, & leurs bonnes œuvres. Les mechants, relegués à la gauche, avec des inſcriptions honteuſes derriere le dos, etoient pouſſés en confuſion dans l'un des abîmes.

Quand, pour le Reſſuſcité, le temps fut venu d'approcher du redoutable Tribunal; il lui fut enjoint d'obſerver ſoigneuſement tout; pour en aller faire un recit fidelle aux Mortels.

Après la ſeance finie; par l'autre ſoupirail, il avoit, ajoûtoit-il, vu monter en foule des âmes fatiguées, & toutes couvertes de pouſſiere; des ſquelettes, pour la maigreur. Vis à vis, il en deſçendoit par l'air, dans le même nombre; avec des habits, dont la blancheur etoit rehauſſée par un teint, plus vif que les roſes. Les unes & les autres, à leur arrivée, cherchoient des yeux leurs anciennes Connoiſſances; & prenoient plaiſir reciproquement à ſe faire

mille

mille queſtions empreſſées, aſſiſes à l'ombre de Cedres, toûjours verds. Les premieres ſe plaignoient avec amertume des travaux infinis, qu'elles avoient eſſuïés, dans un voïage de mille ans. Les autres exaggeroient, avec tranſport, la magnificence de l'heureux ſejour, qu'elles avoient quitté; & les delices inexprimables, dont il etoit rempli.

Je n'aurois jamais fait, mon cher Glaucon, de vous dire tout. En general, Herès aſſûra ſes auditeurs, que touts ceux qui pendant la vie avoient commis des injuſtices, en etoient punis au decuple; & les religieux obſervateurs de la juſtice, recompenſés de même. Il ne dit rien de memorable des enfants morts nés; ni de ceux qui ne font qu'ouvrir, & fermer les yeux à la lumiere. Les Meurtriers inſignes, les Homicides volontaires, les Infracteurs des droits du Sang, le Traîtres à leur Patrie, les Oppreſſeurs du Genre humain, les Impies, les Athées, ont des ſupplices à part; & les hommes, recommendables par une longue obſervance des vertus contraires, une beatitude très diſtinguée.

Il raconta qu'il s'etoit trouvé dans une Compagnie; où quelqu'un avoit demandé ce qu'etoit devenu le grand Aridée, ſouverain d'une ville de Pamphilie, mort depuis dix Siecles; & coupable, entre autres forfaits, d'avoir fait aſſaſſiner ſon Pere caduc, avec ſon Frere aîné. Il n'eſt point dans la prairie; & ne l'attendez pas, repondit-on. Nous l'avons apperçu de loin, quand nous commencions d'entrevoir le jour, au milieu d'un grand nombre d'autres fameux Tirans, & de pluſieurs illuſtres Sçelerats, qui dans une vie privée, les avoient egalés en malice. Touts ils s'efforçoient d'arriver enhaut. Mais (phainomêne, de touts ceux qui ſur la route nous cauſerent de l'effroi, le plus capable de faire trembler!) l'embouchure mugiſſoit horriblement, toutes les fois qu'ils s'y preſentoient; & rejettoit avec fureur vers le Tartare les incorrigibles dans le mal; avec les Damnés, qui n'avoient reçu qu'en partie leur chatiment. Pour ſurcroît, elle etoit gardée par des ſentinelles, d'horrible figure; qui rendoient le feu par les yeux, par la bouche, & par les narines. Attentifs

tentifs aux retours frequents du bruit epouvantable, qui leur etoit donné pour ſignal ; ils ſe jetterent touts enſemble ſur Aridée, & ſes Compagnons, avec une viteſſe plus grande que celle des eclairs. Après les avoir ecorchés vifs ; ils leur attacherent les pieds, & les mains, avec la tête ; pour les roûler enſuite, à côté de nôtre chemin, par un precipice, couvert d'epines, dont la pente roide les conduiſoit en très peu de temps au fond des Enfers. Ces Executeurs inexorables de la divine juſtice, ne s'interrompoient, que pour dire aux paſſants les crimes de ces Malheureux, & les raiſons, pour leſquelles ils etoient ainſi reſtitués à l'Averne. Auſſi-tôt que l'antre avoit fini ſes reſonnements ; chacun profitoit à l'envi du moment favorable, pour arriver à la lumiere.

Toutes les âmes, après ſept jours de conference dans la prairie, ſe rendoient en quatre, dans une autre ; d'où ſe voit un grand arc de lumiere fermé ; dont les couleurs ſont mille fois plus vives que celles de l'Iris ; & qui ſoutient le Ciel tout entier. Du ſommet, pend le fuſeau de la Neceſſité, dont les tours meſurent le nombre de ſes revolutions. Les pointes, & le corps, ſont de diamant, emaillé d'autres pierres auſſi dures. Il eſt compoſé de huit cônes renverſés, & proprement enchaſſés les uns dans les autres. Leurs bâſes, ſeparées, forment enſemble un plan horizontal ; & s'elargiſſent, à meſure qu'elles s'eloignent de l'axe. Quand la Deeſſe, entre les genoux de laquelle il eſt ſuſpendu, le meut ; les ſept interieurs tournent dans le ſens contraire ; avec des viteſſes inegales, ſuivant leur ordre ; à commencer par le plus proche du centre commun ; qui fait ſes tours avec plus de rapidité que les autres. Chacun emporte une Sirêne ; qui chante en partie avec ſes Compagnes. Les trois Filles de la Neceſſité, aſſiſes ſur un thrône, leur repondent en chœur. Elles ont des habits blancs, & portent une couronne en tête. Lacheſis entonne le paſſé, Clothon le preſent, Atropos l'avenir. Les trois Sœurs partagent tour à tour le travail de leur Mere. La ſeconde imprime le mouvement, de la main droite, à la Zône exterieure du ſacré fuſeau La derniere preſide à celui des interieures ;

qu'elle touche, de la gauche; & la premiere fait ce double office, tantôt d'une main, tantôt de l'autre.*

Les âmes premierement comparoiſſent devant celle-ci. Un de ſes Prêtres, après les avoir fait mettre en ordre, va prendre avec reſpect dans ſon giron des billets numerottés; & d'autres, où ſont marqués des genres de vie, de toutes les eſpeces. Il monte enſuite ſur une tribune, pour les haranguer..... Vous toutes, dont la vie precedente ne fut que d'un jour, & qui devez bientôt en recommencer une autre, auſſi courte; ecoutez les Oracles, & les arrêts, que la Vierge Lacheſis, fille de la Neceſſité, vous prononce par ma bouche. On vous donne vôtre condition future à choiſir; mais ſoïez averties qu'elle ſera fixe. La Vertu ſeule n'eſt point ſoumiſe à l'empire du Deſtin. Vous la poſſederez, à meſure que vous travaillerez avec ardeur à l'acquerir. Le Vice pareillement eſt le pur effet de la volonté libre. Ne l'imputez aucunement à Dieu, qui n'eſt point Auteur du mal, mais à vous-mêmes uniquement; s'il vous arrive de faire un choix, dont vous aïez à vous repentir.....

Son diſcours fini, le Predicateur jette à la ronde ſur tout l'auditoire ſes premiers billets; qui reglent ſimplement l'ordonnance de cette maniere de lotterie. Chacun s'empare de celui qui tombe à ſes pieds; mais ſans oſer l'ouvrir, juſqu'à la permiſſion donnée. Enſuite le Miniſtre de la Parque deſçend; & range les ſeconds par terre. Diſette, abondance, force, beauté, nobleſſe, rôture, ſanté, maladie, exil, eſclavage, liberté, l'etat même des animaux, doux, & feroces; tout ſe rencontre dans ces derniers. Rien de ce qui regarde l'âme ne s'y trouve; parceque du bon, ou du mauvais uſage de ſa liberté, depend ſon bonheur, ou ſa miſere.....

OUBLIONS toutes les autres Sçiences, mon cher Glaucon; pour nous appliquer ſeulement à celle de bien vivre. Reflechiſſons attentivement ſur tout ce que dans le cours de nos En-

* On peut voir l'explication de cet emblême, dans la vie de Platon, de Mr. Dacier.

tretiens,

tretiens nous avons dit; pour voir ſi nous en avons decouvert les vrais principes. Puiſqu'il y va de tout pour nous; apprenons l'eſtime que nous devons faire des avantages de la fortune, des belles qualités ſoit du corps, ſoit de l'eſprit; & connoiſſons avant tout les diſpoſitions interieures, qui les feront ſervir de moïens, pour nous conduire à la vie heureuſe. Ne jugeons telle, croïez moi, que celle, qui dans toutes ſes parties, ſera marquée au coin de la juſtice; & regardons les aveugles, qui ne la font point entrer dans les plans de felicité, qu'ils ſe forment à l'infini, comme de touts les hommes les plus miſerables. C'eſt un fait certain, qu'il n'eſt point de gens qui paſſent plus doucement la vie, que ceux qui la pratiquent; & qu'elle prepare les plus ſolides conſolations, pour l'heure de la mort. Conſervons en le ſouvenir. Qu'il ſoit ineffaçable de nôtre eſprit; & qu'il nous guide, juſqu'au tombeau. Craignons autrement que l'amour cruellement rongeur de la puiſſance, & des richeſſes, ne nous ſuive au delà même du trepas, & ne faſſe encore aux enfers nôtre ſupplice. N'aïons point la deteſtable fureur d'exerçer nôtre tirannie ſur nos ſemblables, & de nous plaire à voir autour de nous un deluge affreux de maux, dont nous ſoïons les auteurs; bien aſſurés, que ſi nous nous livrons aux inſpirations abominables d'un cœur mauvais, dur, inhumain, quelques rigueurs qu'ils eprouvent de nôtre part, leurs ſouffrances n'egaleront pas les nôtres. Comptons enfin que la Vertu, jointe avec une honnête mediocrité, vaut mieux infiniment que le Vice, avec ſon incommode, & pernicieuſe abondance.

POUR reprendre le fil de la narration du Revenant de l'autre monde; il ajoûta que l'Interprete venerable de Lacheſis, avoit dit ces courtes paroles, avant que de faire aller aux lots. " Premier, " dernier à choiſir; qui ſçaura faire un choix prudent, & ſe " conduire enſuite ſelon les regles de la ſageſſe, aura des jours au " moins tranquilles." Le numero, qui parut d'abord, ſouhaita pour ſon partage un vaſte empire; où ſa volonté fût la ſuprême loi. Son ambition, & ſon ignorance, le perdirent. S'il avoit eu

l'œil de la Parque ; il ſe ſeroit vu lui-même à table, dans l'action horrible de manger ſes propres enfants, & dans l'execution journaliere de mille autres crimes enormes, de même genre. Après quelque retour ſur les avertiſſements ſalutaires du grand Prêtre ; il eſt vrai qu'il condamna ſon inſigne folie ; de ne pas mieux les avoir mis à profit. Mais il s'en prit à la Fortune, aux ſuggeſtions des mauvais Genies, à tout, plutôt que de s'en accuſer lui-même. C'etoit neanmoins un des nouveaux arrivés du Ciel. Avant que d'aller y prendre ſa place, il avoit gouverné paſſablement une Republique, où les mœurs n'etoient pas extraordinairement dereglées. Un naturel aſſez bon, mais denué des preſervatifs de la Philoſophie, & par conſequent facile à corrompre, ne l'avoit conſervé que par une eſpece d'heureux hazard à la Vertu. Le croiroit-on ? Parmi les âmes, deſçendues d'enhaut, il s'en trouve encore un plus grand nombre, qui font des vœux en etourdies, que parmi les autres. La raiſon en eſt, que celles-là ne furent point à l'ecole de la ſouffrance ; & que la Süeur ne leur baigna point le front. Au contraire, les pelerines de mille ans, rendues ſages par le ſouvenir de leurs maux, & de ceux de leurs compagnes, reflechiſſent beaucoup, avant que de choiſir. De là vient que ſouvent elles paſſent dans un etat meilleur ; ouvrage de leur circonſpection, ſecondée pour l'ordinaire ſuffiſamment par la fortune. En effet tout homme, qui s'emploie ſerieuſement à philoſopher, après ſon retour ſur la terre, à moins que cette Deeſſe inſolente ne le foule abſolument aux pieds, aura d'heureux jours. Il ſera diſpenſé, pour grand ſurcroît, de ce long voïage, où l'on a ſi fort à monter, & ſi fort à gemir.

L'envoïé du Monarque des Enfers, aſſûra que jamais ſpectacle ne fut plus curieux ; ſur-tout à l'endroit, où les âmes formoient leurs divers ſouhaits. Ils etoient communement le fruit des habitudes, qu'elles avoient conſervées de la vie precedente ; & fourniſſoient aux ſpectateurs dequoi pleurer, dequoi rire, & dequoi s'etonner tour à tour. Celle d'Orphée, par haine contre le ſexe, qui l'avoit mis à mort, &

pour

Pour ne pas naître d'une femme une ſeconde fois, voulut animer le corps d'un Cygne. Thamyris eut pareillement de vieilles raiſons, pour ne deſirer que d'être fait Roſſignol. Tel oiſeau melodieux, plus ſage, fut bien aiſe d'être homme. Le celebre Ajax, fils de Telamon, dans l'apprehenſion d'avoir encore des armes à ſe laiſſer ravir par quelque nouvel Ulyſſe, pria qu'on le fit Lion. Echauffé de même, par un ſouvenir cuiſant de ſes travaux militaires, Agamemnon demanda le plumage, le bec, & les ſerres d'une aigle. Atalante, qui n'avoit autrefois rien admiré comme un Athlete, armé du ceſte, en ſouhaita les muſcles. Epée, connu de ſon ſiecle pour femme artificieuſe par l'eſprit, importuna, pour en obtenir juſqu'au ſexe même. Therſite, à l'ecart, mecontent de ſa figure impertinente, commençoit à ſe transformer en Singe. Ulyſſe parut en dernier lieu. Las de ſes courſes vagabondes, & des immenſes fatigues, auxquelles ſon ambition l'avoit expoſé, ſur la terre, & ſur l'onde, chercha longtemps; & ſaiſit enfin avec empreſſement un billet de rebut; dont l'etiquette etoit, *la vie privée*. Ces metamorphoſes, quoique fort etranges, l'etoient beaucoup moins pourtant que d'autres, qui ſe faiſoient remarquer par deſſus tout. Les bons devenoient animaux, amis de l'homme; & les mechants, Sangſues, Serpents, Loups, Tigres.

A la clôture, toutes les âmes, par files, de nouveau ſe repreſenterent devant Lacheſis. A ſes ordres, accoururent en foule touts les Genies. De ſes mains, chacune reçut le ſien; pour l'accompagner durant tout le cours de ſa vie nouvelle; & pour l'inſpirer, conformement au choix qu'elle venoit de faire. L'Ange tutelaire la conduiſoit à Clothon; qui confirmoit le tout, par un tour du fuſeau myſterieux, & le lui faiſoit toucher. Il la menoit enſuite à la troiſiême des Parques; dont les doigts tordent un fil, qu'aucune force ne peut rompre; & la ramenoit enfin aux pieds du thrône de la Neceſſité.

De là toutes s'acheminoient, avec leurs Conducteurs, vers les campagnes arides, & brulées par les ardeurs continuelles du Soleil, où

où le fleuve Lethé roule ſes foibles ondes. Le defaut d'ombre les obligea, vers le ſoir, d'aller ſe refraîchir, ſur les bords de l'Amelite. Son eau, claire, & tranquille, à des proprietés fort ſurprenantes. Aucun vaſe ne la peut contenir. Il en faut boire. Mais on n'eſt point du nombre de ceux, que ſauve des perils du Monde la ſageſſe, quand on en fait excés; & l'on perd la memoire, lorſqu'on en boit ſans meſure.

Vers le milieu de la nuit, continua le Nouvelliſte reſpectable de l'autre Monde, après que le ſommeil eut repandu les plus aſſoupiſſants de ſes pavots; on entendit un grand tonnerre, ſuivi d'un tremblement de terre fort long; qui ſervent comme de Signaux, pour les embraſſements les plus tendres des Epoux. On n'avoit pas voulu permettre, pour une raiſon que l'Hiſtoire n'apprend pas, qu'il ſe deſalterât, comme les autres. Il dit, en finiſſant, qu'il ne pouvoit rendre aucun compte de la maniere, dont il s'etoit retrouvé dans ſon corps; & que, le matin, il avoit eté parfaitement ſurpris de ſe voir etendu ſur le bucher, d'où les Aſſiſtants venoient de l'entendre faire ſon reçit.

CETTE fable, mon cher Glaucon, s'eſt, par un bonheur inſigne, conſervée juſqu'à nos temps. Nous trouverons nôtre ſalut, dans une religieuſe exactitude à mettre en pratique les inſtructions importantes, dont elle eſt remplie. Si nous nous en faiſons des regles inviolables de conduite; nous preſerverons ici nôtre âme de toute ſouillure; & nous traverſerons les fleuves de l'Enfer, ſans peine, ſans peril.

SI vous m'en croïez, mes chers Amis, vivement perſuadés qu'elle eſt immortelle, capable dans une autre vie de jouïr de touts les biens, d'être accablée de touts les maux; nous vivrons de ſorte, à pouvoir nous promettre, qu'à l'a fin de nôtre carriere, elle prendra ſon vol directement vers le Ciel. Nous pratiquerons, dans touts les moments qui nous ſont donnés, la Juſtice; & nous nous efforcerons

rons de croître en ſageſſe; pour être en paix avec nous-mêmes, en faveur auprès des Dieux, tout le temps que durera nôtre premiere courſe. Quand la mort l'aura terminée; couverts d'une gloire, infiniment preferable à toute celle, qui fait tant de jaloux aux jeux Olympiques, chargés des fruits de la Vertu; nous commencerons le delicieux voïage de mille ans; avec les marques de nos victoires, qu'elle nous aura miſes en main.

F I N.

23 DE 62